



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

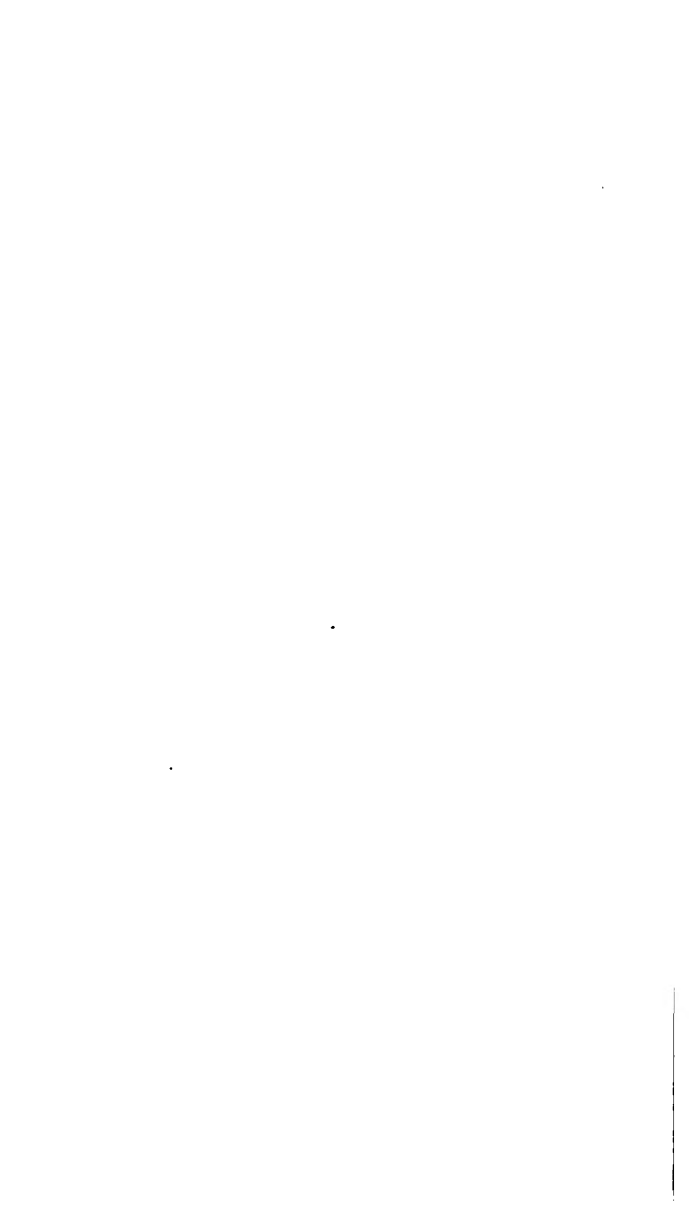
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>











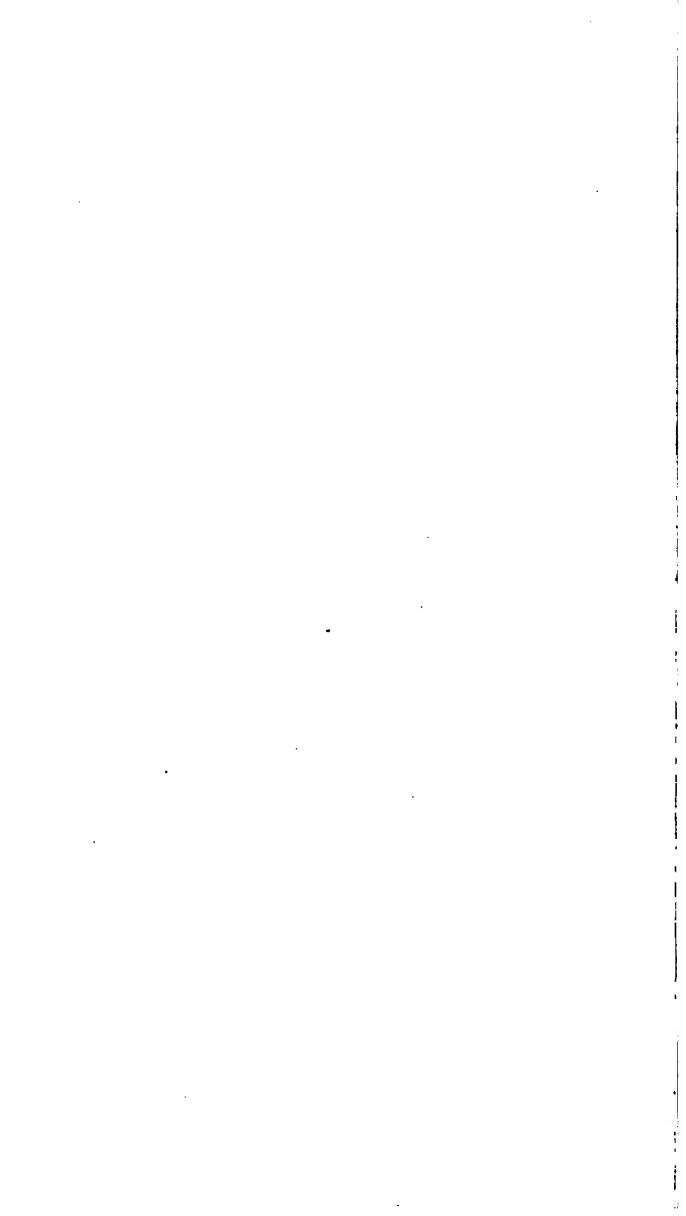
DAF

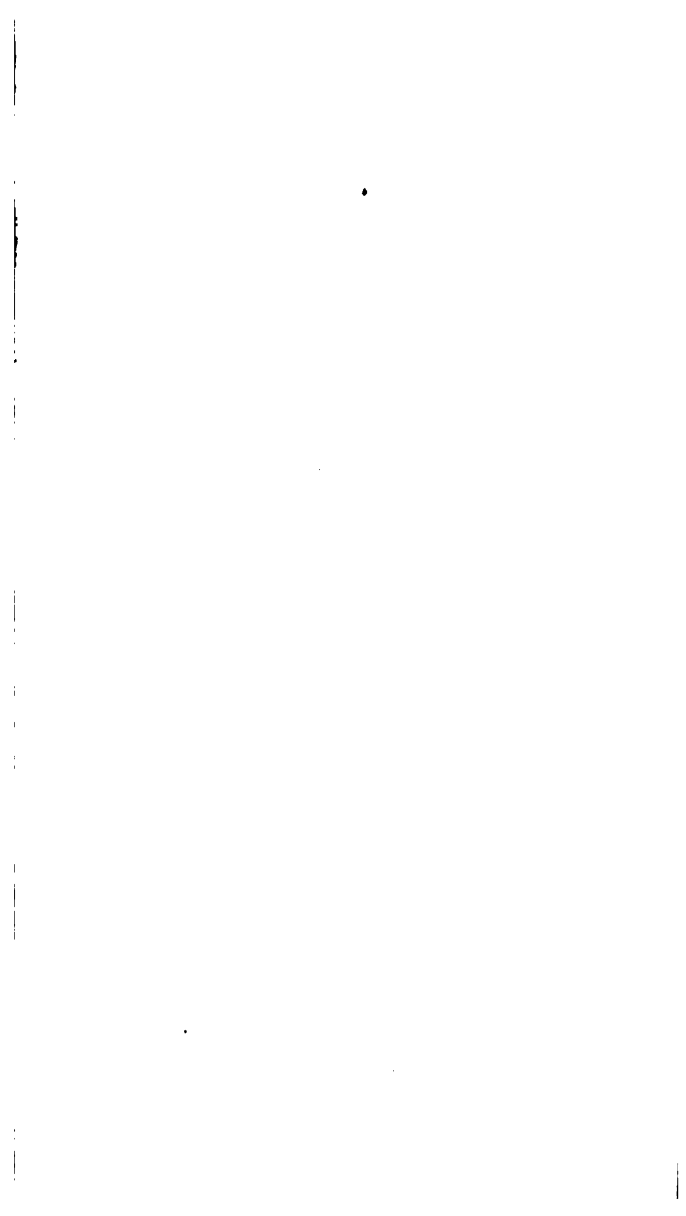
Velly



DAF

Velly





HISTOIRE

DE

FRANCE.

TOME TRENTIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

HISTOIRE

DE

FRANCE,

Depuis l'établissement de la Monarchie,
jusqu'au règne de Louis XIV,

Par M. GARNIER, *Historiographe du Roi,
& de Monsieur pour le Maine & l'Anjou,
Inspecteur & ancien Professeur du Collège-
Royal, de l'Académie des Belles-Lettres.*

TOME TRENTIÈME.

Prix, 3 livres relié.

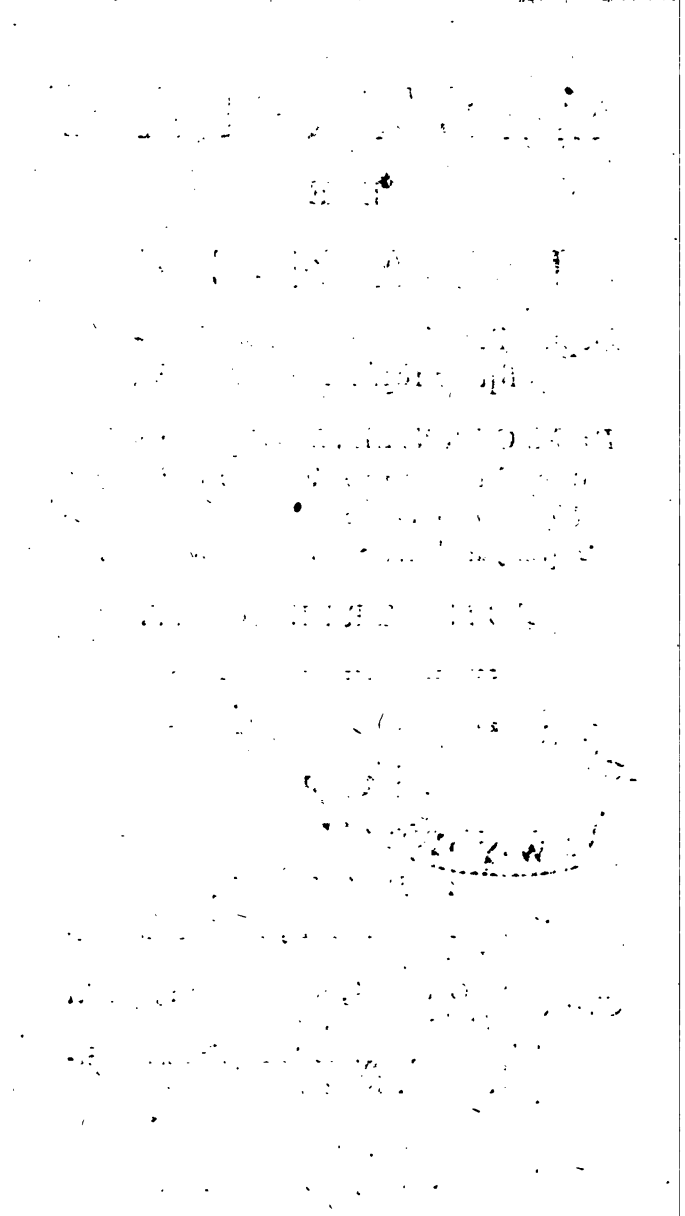


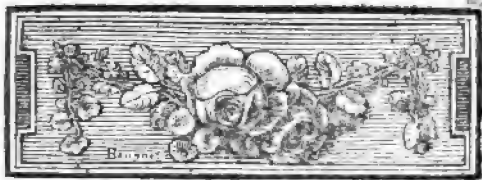
A P A R I S,

Ch
Chez {
Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.
NYON l'aîné, rue du Jardinot, quartier
St-André-des-Arcs.
BELIN, Libraire & Imprimeur, rue St-
Jacques, N°. 22.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





HISTOIRE

DE

FRANCE.

CHARLES IX.

A quatre lieues de Joinville, sur la route de Paris, on trouve la petite ville de Vassi, siège d'une justice royale, & principal quartier de la compagnie de gendarmerie du duc de Guise. Depuis environ six mois, il s'y étoit établi une église réformée qui tenoit ses assemblées, non point hors des murailles, mais dans une grange contiguë aux halles, & en face, pour ainsi dire, de l'église paroissiale. Cette

ANN. 1562,
Premiers troubles;
tumulte de Vassi.
La Popélinière.
Beze.
De Thou.
Mémoires de Condé.
Registres du parlement.

Tome XXX.

A

ANN. 1562.

*Castelnau.**Mathieu.**Brantôme.*

nouveauté avoit sensiblement affligé Antoinette de Bourbon, mère du duc de Guise, tant parce que ce dangereux voisinage infectoit journellement quelques-uns de ses vassaux, que parce que Vassî même, faisant partie du douaire de la reine d'Ecosse dont son fils étoit administrateur, il devenoit en quelque sorte responsable d'un mal qu'il ne s'étoit pas mis en devoir d'empêcher. A la prière d'une princesse si respectable, Burgenfis, évêque de Châlons, accompagné de deux théologiens, se rendit à une de ces assemblées, voulant essayer si par ses exhortations & une conférence amicale, il ne ramèneroit pas au bercail cette portion de son troupeau. Ses avances furent mal reçues : le ministre qui dirigeoit cette église, homme grossier & sans lettres, ne lui répondit que par des personnalités & des injures, qui devant un pareil auditoire, valaient mieux que des raisons. Interrompu, moqué, l'évêque ne vit plus d'autre parti à prendre que de se retirer promptement pour se soustraire à de plus grandes indignités. Devenus plus insolens encore, & par ce prétendu triomphe & par leur nombre qui

montoit déjà à trois mille, ces payfans révoltés ne gardèrent plus aucune mesure, ni à l'égard du duc de Guise qui leur tenoit lieu de seigneur, ni même envers Antoinette de Bourbon, qu'ils ne nommoient que *la mère des tyrans*. Lors donc qu'il traversa leur ville pour venir à Paris, loin d'aller à sa rencontre & de lui rendre aucuns honneurs, ils affectèrent de le braver, en tenant dans ce même moment leur prêche : c'étoit un jour de dimanche; & quoiqu'il se fût proposé de ne point s'arrêter en cette ville, il descendit de cheval pour entendre la messe. Après qu'elle fut dite, le prieur & le juge du lieu lui ayant porté dans l'église même diverses plaintes contre les réformés, il crut qu'il étoit de son devoir de les avertir de se conduire avec plus de modestie, & de se contenter de ce qui leur étoit accordé par l'édit de janvier. Il chargea le jeune la Brosse, fils du lieutenant de sa compagnie, d'aller dire au ministre & aux anciens de venir lui parler. Ce jeune homme s'étant fait accompagner de deux autres pages, alla se présenter à la porte de la grange, qu'on ferma brusquement

ANN. 1562.

ANN. 1562.

aussi-tôt qu'ils se présentèrent : comme il frappoit rudement pour la faire ouvrir, quelques hommes en fureur sortirent sur lui & ses compagnons, & les chargèrent de coups : des valets de l'armée volèrent à leur secours, d'autres coururent avertir la Brosse le père & le duc de Guise, du danger où étoient ces jeunes gens. Les réformés avoient dressé sur la porte de la grange qui leur servoit de temple, un échaffaud qu'ils avoient garni de pierres & de bâtons. Lorsque le père la Brosse s'avança, il fut atteint à la tête d'un coup de pierre qui lui couvrit le visage de sang; le duc de Guise en reçut un au bras, mais dont il ne lui resta qu'une légère contusion. Les hommes d'armes qui les accompagnoient, échauffés par ce spectacle, firent feu sur ces misérables & pénétrèrent bientôt dans la grange; ils en tuèrent une trentaine & en blessèrent un plus grand nombre avant que le duc de Guise pût calmer leur fureur. Le ministre, percé de plusieurs coups d'épée, mais dont aucun n'étoit mortel, fut transporté à St-Dizier, où le duc rendit plainte & requit que les officiers de la justice se transpor-

râssent sur les lieux pour y prendre des informations. Ayant reçu avis dans cet endroit que les réformés, instruits de sa marche, se préparoient à lui disputer le passage, & que le capitaine Vaudrai St-Phalle avoit rassemblé six cents vieux soldats avec lesquels il s'étoit embusqué aux environs de Vitri, il quitta la route de Paris pour prendre celle de Rheims, sur laquelle on ne l'attendoit pas.

ANN. 1562.

La nouvelle du massacre de Vassi, c'est le nom que lui donnèrent les protestans, remplit bientôt la France & l'Europe entière : car bien que ce malheureux évènement n'eût rien en soi de plus tragique que ce qui s'étoit passé au fauxbourg Saint-Médard, à Barjols en Provence, à Montpellier & à Cahors, comme il se trouvoit lié à un voyage qui rompoit les mesures du gouvernement & alloit enlever au parti la capitale du royaume, il n'est point étonnant que ce qu'il y avoit parmi eux de plus habiles écrivains, s'exerçassent à en composer, en latin & en françois, des relations propres à échauffer les têtes & à attirer sur le duc de Guise l'exécration publique. Beze donna le signal de ce dé-

ANN. 1562. chaînement. Député par l'église de Paris avec Francourt pour aller en demander justice à la reine, il peignit le duc de Guise comme un nouvel Hérode, qui avoit médité & exécuté de sang froid le massacre des innocens. Catherine répondit avec douceur qu'elle connoissoit le duc de Guise pour un homme si sage & si réservé, qu'elle ne pouvoit croire tout ce qu'on venoit de lui faire entendre; qu'elle alloit ordonner des informations sur les lieux, & que le roi son fils rendroit, sans acception de personne, une justice exacte à qui il appartiendrait. Le roi de Navarre, déjà informé par une lettre du duc de Guise des circonstances de cet événement, dit avec colère, que qui toucheroit son frère le duc de Guise au bout du doigt, le toucheroit lui-même au corps; que les misérables dont on parloit, n'avoient eu que ce qu'ils méritoient, en répondant à coups de pierres à une invitation du duc de Guise. Approuvoit-on ces façons de faire à l'égard des princes? & convenoit-il à deux trompettes de sédition, tels que Beze & Francourt, de venir parler de loix & demander

justice ? Ignoroient-ils qu'il étoit défendu , sous peine de mort , de tenir en armes des assemblées, & nieroient-ils qu'ils ne s'y rendissent journellement en armes, à Paris & ailleurs ? Beze répondit que les armes dans la main des sages, étoient un gage de paix, & que le seul fait de Vassi, montrait assez qu'on ne pouvoit les interdire à leurs églises, avant que le gouvernement eût pourvu d'une autre manière à leur sûreté. Qu'on ne persuaderoit à personne qu'une assemblée de paisibles laboureurs, de femmes & d'enfans occupés à prier Dieu, eût provoqué une compagnie de gendarmerie. Que s'il étoit vrai que quelques-uns eussent manqué au duc de Guise, il étoit assez fort pour les mettre entre les mains de la justice, sans faire une boucherie de chair humaine. Qu'en demandant justice d'une action aussi révoltante, l'église de Paris ne faisoit aucun tort au duc de Guise, puisqu'au contraire il étoit de son intérêt de s'en disculper, s'il ne l'avoit pas ordonnée. Que si c'étoit la personne des députés qui déplaisoit dans ce moment, il prioit le roi de Navarre de vouloir bien se souvenir par

 ANN. 1562.

ANN. 1562. qui & pourquoi il avoit été appelé en France. *Au reste*, ajouta-t-il, *je n'ignore pas que c'est à l'église de Dieu, au nom de laquelle je parle, d'endurer les coups & non d'en donner; mais il vous plaira, sire, de ne pas oublier que c'est une enclume qui a déjà usé bien des marteaux.*

Entrée du duc de Guise à Paris. L'objet de cette députation étoit encore moins d'obtenir vengeance, que d'empêcher que le duc de Guise n'entrât à Paris. Catherine promit aux députés d'y employer tous ses soins, & elle y étoit plus intéressée que personne : l'embarras étoit de savoir comment elle en viendrait à bout. Jugeant que la prudence ne permet pas de hasarder une défense absolue quand on manque de force pour la faire exécuter, elle eut recours aux prévenances & aux caresses, qu'elle regarda comme des moyens plus efficaces sur l'ame d'un chevalier plein de courtoisie & de générosité. Guettant donc le moment où il arriveroit de Nanteuil, elle lui fit remettre une lettre fort pressante, pour l'inviter à se rendre directement à Monceaux, où elle désiroit impatiemment de le voir, tant pour lui faire les honneurs de sa maison, que pour l'en-

Beze.
Ste-Croix.
Lettres de Pasquier.
Mém. de Condé.
Journal de Brusaard.
Brantôme.

tretenir en particulier de quelques affaires qui ne souffroient aucun délai. ANN. 1562.

Le duc de Guise s'excusa de ne pas accompagner le courier, sur la nécessité où il se trouvoit de festoyer quelques amis qui étoient venus le visiter. Les principaux de ces amis étoient le connétable avec deux de ses fils, le duc d'Aumale, le maréchal de St-André, Marrigues & Randan, auxquels il communiqua la lettre qu'il venoit de recevoir. Ils jugèrent tous que c'étoit un piège pour le tenir éloigné de Paris, jusqu'à ce que les réformés eussent exécuté leur entreprise, & le déterminèrent sans peine à prévenir un ordre absolu de la part du roi, en hâtant tous ensemble leur départ. Ils formoient une troupe bien armée de douze à quinze cents chevaux qui entra, le 16 de mars, par la porte St-Denis, & traversa une partie de la ville au milieu des acclamations redoublées d'une foule innombrable de peuple, qui croyant voir dans le duc de Guise un libérateur descendu du ciel, ne savoit par quelles expressions lui témoigner sa reconnoissance, & l'embarrassoit plus qu'il ne le flattoit, en lui prodiguant des honneurs réservés

au roi seul. Le prévôt des marchands
 ANN. 1562. & les échevins, saisis du même en-
 thousiasme, vinrent le saluer dans son
 hôtel dès qu'il fut descendu de cheval,
 & lui offrirent, au nom des bourgeois,
 toutes les sommes dont il auroit besoin
 pour la défense de la religion. Le duc
 de Guise répondit avec modestie, que
 c'étoit au roi de Navarre qu'ils de-
 voient porter ces offres; qu'il n'étoit
 que son soldat, arrivé par son ordre
 pour servir l'état par-tout où il lui plai-
 roit de l'employer. Quoiqu'il fût averti
 des menaces du prince de Condé, il
 envoya le lendemain matin à son lever
 un de ses gentilshommes, pour le
 complimenter de sa part & lui faire
 offre de ses services. En remplissant
 ce devoir de bienfaisance, il prenoit
 des mesures pour sa sûreté, & ne
 sortoit de son logis pour se rendre
 au conseil qui se tenoit chez le con-
 netable, qu'escorté d'un corps nom-
 breux de cavalerie. Le prince mar-
 choit avec la même précaution, soit
 pour conduire les ministres au prê-
 che, soit pour se rendre au conseil
 qui se tenoit chez le chancelier. Ce
 dernier étoit principalement com-
 posé de la reine de Navarre, de la

dame de Crussol, confidente de la reine mère, du cardinal de Châtillon, ANN. 1562. d'Andelot son frère, & de Montluc, évêque de Valence. Celui qui s'assembloit chez le connétable, comprenoit, outre le duc de Guise & ses deux frères le cardinal de Lorraine & le duc d'Aumale, les maréchaux de St-André, de Brissac & de Termes, deux ou trois conseillers d'état, & les premiers magistrats des cours souveraines. Le maréchal de Montmorenci n'assistoit ni à l'un ni à l'autre : car si d'un côté le respect filial l'empêchoit de prendre parti contre son père, de l'autre il n'alloit pas jusqu'à lui persuader de se rendre le complice, encore moins l'exécuteur des résolutions violentes qui pourroient être prises contre des amis & des proches. Catherine eut pitié de son embarras, & comme la ville de Paris, dans une crise si violente, ne pouvoit se passer d'un gouverneur, elle en fit décerner la commission au cardinal de Bourbon, frère du prince de Condé & l'ami des chefs catholiques, l'homme par conséquent le plus propre à opérer une conciliation, si elle pouvoit encore avoir lieu. Etant allé se loger au louvre,

-ANN: 1562

contre l'usage des gouverneurs, il comença par signifier un ordre au prince de Condé & au duc de Guise de se rendre chacun de son côté à Monceaux. C'étoit un moyen de tirer de Paris une partie des gens de guerre, & de tenir les autres dans l'inaction, puisqu'on devoit présumer qu'ils n'entreprendroient rien en l'absence des chefs. Le prince partit, parce qu'il étoit assuré des dispositions favorables de la reine, & qu'il n'avoit point de plus grand intérêt que de gagner du tems. Le duc de Guise se dispoisoit, au moins en apparence, à prendre la même route, lorsque les bourgeois de Paris qui croyoient leur conservation attachée à sa présence, enveloppèrent son hôtel, le conjurèrent de ne point les abandonner dans un moment si orageux, prenant sur eux les suites de cette désobéissance, & se chargeant d'aller sur-le-champ l'excuser. Le prévôt des marchands, de Marle, accompagné de quarante notables, se rendit à Monceaux, déclara la violence que ses compagnons & lui avoient faite au duc de Guise pour l'empêcher de sortir de Paris, & peignit si fortement le désespoir du peuple livré sans défense à

une troupe de furieux qui ne cachotent
 presque plus le projet de le saccager, ANN. 1562.
 qu'il obtint, moitié de gré, moitié de
 force, la permission de rendre aux
 principaux bourgeois leurs armes,
 afin qu'ils veillâssent à leur propre
 sûreté. Catherine paroissant même
 appréhender que le cardinal de Bour-
 bon n'eût pas toute la vigueur néces-
 saire pour résister à la tempête, mais
 désirant en effet de se tirer des mains
 du roi de Navarre, trouva bon qu'il se
 transportât à Paris, pour l'aider de ses
 conseils & lui prêter main-forte. Il y
 arriva la veille du dimanche des Ra-
 meaux, jour auquel le chapitre de Notre-
 Dame est dans l'usage d'aller en pro-
 cession à l'église Sainte-Geneviève. Il
 voulut y assister en pompe, afin de
 dissiper jusqu'aux moindres doutes sur
 sa catholicité, & de disposer d'au-
 tant mieux le conseil d'Espagne à lui
 donner un dernier éclaircissement sur
 l'offre de la Sardaigne. Peu lui im-
 portoit qu'elle lui fût concédée, ou
 à titre d'indemnité ou en pur don,
 pourvu qu'il en fût mis en possession
 réelle & sans aucune réserve, puisque
 c'étoit moins une augmentation de
 revenus qu'il cherchoit, qu'une prin-

cipauté effective qui le mît de pair avec
 ANN. 1562. les autres souverains de l'Europe.

Cette cérémonie manqua de coûter la vie au duc de Guise : comme il étoit facile de prévoir qu'il y assisteroit, des gentilshommes d'un haut rang parmi les réformés, vinrent se présenter devant le consistoire & offrirent de le poignarder, si l'église avouoit l'entreprise : les ministres désapprouvèrent cette résolution comme trop précipitée. Considérant apparemment que quel qu'en pût être le succès, elle entraîneroit infailliblement la perte de tous ceux de leur communion qui se trouvoient renfermés avec eux dans Paris, ils déclarèrent que les voies de fait ne devenoient licites que lorsqu'il s'agissoit du salut public, & que l'accès des tribunaux étoit fermé. Qu'ils avoient dénoncé à la reine l'auteur du massacre de Vassi; qu'elle avoit promis d'en faire justice. Qu'il falloit attendre sa réponse, & ne rien hasarder hors de saison.

Retraite du prince de Condé : conduite de l'amiral. *La Noue. Brantôme. d'Aubigné.*

La procession se fit sans tumulte : le prince de Condé qui la regarda comme une bravade, armant de son côté tout ce qu'il avoit autour de lui d'hommes de service, traversa une

moitié de Paris en équipage militaire pour se rendre au prêche & en ramener en triomphe le ministre Beze, qui laissoit voir sous sa robe flottante une forte cuirasse. En effet, le danger étoit extrême, vu l'animosité des esprits & l'excessive inégalité de forces, depuis que le gouvernement avoit rendu aux parisiens leurs armes. Le prince, averti qu'ils songeoient à murer une partie des portes de la ville, & à s'assurer par des corps-de-garde de celles qu'ils laisseroient ouvertes, & voyant d'un autre côté que la plupart des gentilshommes qui le suivoient, effrayés d'une proclamation du roi de Navarre qui ordonnoit à tout homme non domicilié de vider Paris dans un terme très-court, se dispo-
soient à se retirer, comprit que le seul moyen qui lui restât pour arrêter cette désertion & donner à ses amis la facilité de le joindre, consistoit à s'éloigner promptement de Paris. Ainsi, quoiqu'il regrettât tant de soins perdus, & qu'il lui parût humiliant de laisser à ses adversaires le champ de bataille, il prit la route de Meaux, se plaignant amèrement de l'amiral, qui après l'avoir engagé dans le danger & l'avoir

exhorté par lettres à ne point déses-
 ANN. 1562. parer, ne se hâtoit point de venir par-
 tager le péril.

Depuis près d'un mois il se tenoit dans sa maison de Châtillon, impénétrable à tous les regards & plongé dans une sombre mélancolie; soit que réfléchissant sur les suites naturelles d'une guerre civile & domestique, il reculât d'horreur à l'approche du danger, & ne désespérât pas encore d'éviter une rupture ouverte; soit que la jugeant inévitable & s'y préparant sourdement, il ne voulût que se mettre à couvert des reproches, en paroissant n'avoir cédé qu'à l'impulsion générale, aux instances de ses partisans & aux prières de ses proches. En vain ses frères & ses nombreux amis qui étoient accourus auprès de lui, mettoient tout en œuvre depuis quelques jours pour vaincre sa résistance, & lui représentoient, les uns la honte dont il couvrait son nom, en laissant dans un péril imminent un prince son allié, qui ne s'y étoit engagé que de concert avec lui; les autres le péché dont il chargeoit sa conscience, en livrant au fer des bourreaux des milliers d'innocens qui avoient mis en lui leur

dernière espérance, & dont Dieu lui redemanderait le sang, puisqu'il étoit suffisamment averti du sort qui les attendoit, par l'exemple de ce qui s'étoit passé à Vassé. Il leur demandoit froidement à quoi sa présence & celle d'un petit nombre d'amis pourroit servir dans Paris, sinon à précipiter une sanglante catastrophe ? où étoient leurs arsenaux, leurs munitions ? S'ils croyoient que la guerre pût se faire sans poudre, sans canons ? avec quoi ils payeroient leurs soldats, & comment ils les formeroient à la discipline, s'ils n'avoient ni vivres, ni argent à leur distribuer ? Ne valoit-il pas mieux, dans un pareil dénuement, attendre tranquillement, à l'abri des loix & sous la foi publique, le traitement qui leur étoit réservé, que de le justifier par leur imprudence ? La femme de l'amiral avoit assisté à tous ces entretiens : retirée le soir dans sa chambre avec son mari, elle poussa des sanglots & fondit en larmes. Comme il désira d'en savoir la cause : » Hélas ! » répondit-elle, suis-je donc la seule » qui pleure, & vous-même, monsieur, niez-vous l'ennui mortel » qui vous dévore ? Si vous avez assez

ANN. 1562.

„ d'empire sur vous-même pour ne
 „ point le laisser éclater au-dehors ,
 ANN. 1562. „ pourriez-vous trouver mauvais
 „ qu'une femme, à qui la nature n'a
 „ pas donné la même force d'ame, se
 „ soulage par des larmes ? Quelle idée
 „ auriez-vous de moi, si dans un mo-
 „ ment où nos frères vont expirer
 „ dans les tourmens, je pouvois m'a-
 „ bandonner aux douceurs du som-
 „ meil ? C'est vers vous qu'ils lèvent
 „ leurs bras chargés de chaînes, c'est
 „ votre nom qu'ils invoquent à grands
 „ cris : trompez-vous leur attente ,
 „ & ne craignez-vous point que votre
 „ inaction ne vous rende responsable
 „ devant Dieu & devant les hommes ,
 „ du meurtre de tous ceux que vous
 „ auriez pu sauver ?

„ Puisque les raisons , répondit
 „ l'amiral, dont j'ai fait usage devant
 „ vous, ont eu si peu de poids sur votre
 „ esprit, mettez la main sur votre
 „ cœur ; & répondez nettement à la
 „ question que je vais vous faire.
 „ Pourrez-vous, sans murmurer con-
 „ tre la providence & maudire l'é-
 „ poux auquel le ciel a uni vos
 „ destinées, recevoir la nouvelle
 „ d'une déroute générale, supporter

» les trahisons des faux amis , les ma-
 » lédiction des peuples , les confisca-
 » tions de biens , la nudité , la honte
 » & l'exil ; me voir flétri du nom
 » de rebelle , traîné sur un échaffaud ,
 » expirer par la main du bourreau ;
 » vos enfans déclarés infâmes , men-
 » dier leur pain à la porte de leurs
 » ennemis ? Je vous donne huit jours
 » pour y songer , & si vous persistez
 » dans le même sentiment , je pars
 » le lendemain «. » Ces huit jours
 » sont expirés , s'écria-t-elle , allez ,
 » monsieur , où le devoir vous ap-
 » pelle. Le ciel ne permettra pas que
 » vos ennemis triomphent , & s'il a
 » résolu de nous éprouver , il nous
 » donnera le courage de tout sup-
 » porter. Sauvons nos frères ou pé-
 » rissons avec eux «.

ANN. 1562.

Affranchi par cette déclaration de la crainte de compromettre injustement le sort d'une femme si courageuse , il monta le lendemain matin à cheval , prit la route de Meaux , & joignit sa troupe à celle du prince. Leur premier soin , après avoir perdu tout espoir sur Paris , auroit dû être de s'assurer de la personne du roi , qui auroit donné à leurs armes un avantage

ANN. 1562.

ineestimable sur celles de leurs adversaires , puisque ceux-ci auroient été réduits , ou à se tenir sur la défensive , ou à se flétrir du crime de rébellion , en s'attaquant à leur souverain. Rien ne leur auroit été plus facile dans ce moment , & ils étoient même assurés que cet enlèvement ne déplairoit point à la reine mère. Se croyant plus menacée qu'eux , elle pressoit , elle conjuroit le prince de Condé de faire prendre les armes à ses amis , mettoit sous sa sauve-garde la mère & les enfans , & ne plaçoit qu'en lui sa dernière espérance. Déjà même elle avoit quitté Monceaux , comme trop voisin de Paris , pour se retirer à Fontainebleau , où elle ne se proposoit de séjourner que jusqu'à ce qu'il lui eût ouvert un autre asyle. Ces dispositions connues les détournèrent d'une entreprise qui auroit eu l'air de la violence : il suffisoit de lui ouvrir une place de refuge , & aucune autre après Paris ne présentait autant d'avantages que la ville d'Orléans. Mais quoiqu'elle renfermât une église nombreuse , il n'y avoit qu'une surprise qui pût les en rendre maîtres , parce que l'administration & la police étoient entre les

mains des catholiques , & qu'on man-
 quoit absolument de tout ce qui étoit ANN. 1562.
 nécessaire pour s'en faire ouvrir les
 portes. D'Andelot, avec ses trois cents
 vieux soldats , fut chargé de tenter
 l'aventure, & dut être bientôt suivi
 par le prince & l'amiral.

Ce plan d'opérations n'avoit point
 échappé à la sagacité du duc de Guise. En apprenant la fuite précipitée de
 Catherine après le départ du roi de Navarre, il avoit prévu de quel côté
 se porteroit l'orage. Par ses conseils, le roi de Navarre avoit fait partir d'une
 part le nonce Prosper de Ste-Croix, pour aller calmer les inquiétudes de la
 reine, & la retenir aussi long-tems qu'il seroit possible au château de Fon-
 tainebleau, & de l'autre avoit fait expédier à d'Estrées, grand-maître de
 l'artillerie, une commission pour se transporter à Orléans, & suppléer au
 peu d'expérience de Trippier de Mon-
 terud, qui commandoit dans cette
 place en l'absence du prince de la
 Roche-sur-Yon. Les triumvirs, car
 c'est le nom sous lequel on commença
 à désigner l'association des catholiques,
 considérant que dans l'état où étoient
 les choses, on pouvoit se reposer de

Enlève-
 ment du roi
 & de la rei-
 ne mère par
 les catholi-
 ques.

*Lettres de
 Ste-Croix.*

*Journal
 de Bruslard.*

*Lettres de
 Chanton-
 nai.*

*Mémoires
 de Condé.*

*La Pope-
 linière.*

De Thou.

ANN. 1562. la garde de Paris sur le cardinal de Bourbon , assisté des maréchaux de Briillac & de Termes , montèrent à cheval avec leurs compagnies d'ordonnance & leurs amis , & marchèrent sans perdre de tems à Fontainebleau , où ils trouvèrent encore la reine , toujours incertaine si elle y attendroit le succès de l'entreprise d'Orléans , ou si elle ne feroit pas plus sagement d'aller l'attendre à Blois. Tombée tout-à-coup au pouvoir des chefs catholiques, elle cacha son étonnement, & s'adressant fièrement au roi de Navarre , le seul qui osât soutenir ses premiers regards , elle lui demanda à quel dessein il s'étoit fait suivre de tant de gens armés , & ce qu'il venoit lui annoncer. Antoine répondit que tous ceux qu'elle voyoit , étoient de fidèles serviteurs du roi , qui alarmés du danger auquel étoit exposée sa personne sacrée dans un lieu sans défense , au milieu d'une foule de furieux qui rennoient la campagne & dont on ignoroit les desseins , étoient venus au péril de leur vie pour lui former une escorte & le ramener dans sa capitale , où il ne trouveroit que soumission & obéissance. Catherine le pria de lui expli-

quer plus clairement si ceux dont il lui vanter la fidélité & la soumission, n'étoient pas ces mêmes hommes, qui secrètement ligués contre son autorité, s'étoient dispensés, vis-à-vis d'elle, des simples devoirs de bienséance qu'on ne refuse point aux personnes de son sexe; qui tenoient depuis longtemps des conseils secrets, & qui, pour satisfaire, ou leur ambition ou leurs haines personnelles, venoient de précipiter l'état dans un abîme dont il ne se relèveroit peut-être jamais : puis elle ajouta que puisqu'ils l'avoient dépouillée par le fait du rang qui lui avoit été déferé par les états-généraux, elle espéroit du moins qu'ils n'ôteroient pas à une mère, la garde de ses enfans : qu'il continuât donc de gouverner avec eux comme il l'entendroit, mais qu'il ne prétendît pas de faire servir son nom ni celui du roi son fils à légitimer des manœuvres & des violences qu'elle détestoit. Qu'elle ne prendroit aucune part à leurs conseils, & continueroit de résider avec ses enfans à Fontainebleau, à moins qu'on ne l'en arrachât par force; que c'étoit à eux à voir s'ils porteroient sur elle & leur roi

ANN. 1562.

une main sacrilège. Le roi de Navarre , après s'être absenté un moment pour conférer avec ses associés sur cette réponse , vint lui déclarer qu'en sa qualité de premier prince du sang & de lieutenant - général du royaume , il se croyoit responsable à la nation de la personne du roi , & qu'aucune considération ne lui feroit différer d'un seul instant à le tirer du danger imminent où il étoit à Fontainebleau. Que ceux qui l'avoient accompagné , & lui plus que tous les autres , désiroient ardemment qu'elle voulût bien l'accompagner , & continuât de tenir le même rang qu'elle avoit tenu jusqu'à ce jour dans l'administration , & que personne ne songeoit à lui disputer ; mais que si malgré leurs représentations elle persistoit dans sa première résolution , ils respecteroient ses volontés : qu'il étoit donc à son choix , ou d'accompagner le roi son fils , ou d'aller établir sa résidence par-tout où bon lui sembleroit. En même - tems il donna des ordres pour le départ , & fit démeubler en sa présence l'appartement du roi , qui , les yeux baignés de larmes , alla se jeter dans les bras de

de sa mère. Catherine, muette de colère & de douleur, tenant son fils par la main, se laissa conduire à une voiture qui l'amena à Melan, ne sachant durant tout ce voyage si elle devoit former des vœux pour que le prince de Condé vînt ou ne vînt pas, à la tête de ses amis, attaquer l'escorte.

ANN. 1562.

Le prince, uniquement occupé de ses desseins sur Orléans, étoit parti de Meaux le même jour que les seigneurs catholiques étoient sortis de Paris, & avoit causé une vive alarme à cette capitale. L'apparition subite d'un corps nombreux de cavalerie du côté de la porte St-Honoré, fit craindre aux bourgeois qu'il n'eût été secrètement appelé par les réformés, qui n'avoient point encore discontinué leurs assemblées. On ferma précipitamment les portes, on rendit les chaînes dans les rues, & le cri public gagnant de proche en proche les différens quartiers, tout le monde courut aux armes. Tandis que les deux maréchaux mettoient ordre à la défense, le cardinal de Bourbon députa vers son frère le seigneur d'Alègre, pour savoir de lui quel motif l'amenoit si près de Paris à la tête de douze ou

Prise d'Orléans par les réformés.

La Noue. D'Aubigné.

La Popelinière.

Mémoires de Condé.

 ANN. 1562.

quinze cents chevaux, & pour s'excuser de ne pouvoir lui en permettre l'entrée. Le prince répondit qu'il n'avoit aucun dessein d'y entrer, & que bien qu'il n'eût pas lieu d'être content de la conduite que les bourgeois avoient tenue à son égard, les troupes dont il étoit accompagné ne leur porteroient aucun dommage, pourvu qu'il ne prît envie à personne de s'opposer à son passage. Il ne vouloit en effet que se rendre maître du pont de St-Cloud, qui lui assuroit la route d'Orléans. D'Andelot, avec ses trois cents fantassins, s'étoit allé cacher dans des villages à une certaine distance de cette ville, & y avoit fait entrer en habit déguisé trois ou quatre capitaines intelligens, pour concerter avec les réformés le jour & l'heure où ils pourroient lui livrer une des portes de la ville, guider & seconder sa troupe au moment de l'exécution. La garnison d'Orléans consistoit principalement dans la compagnie de gendarmerie du prince de la Roche-sur-Yon : Monterud, homme doux & accommodant, l'avoit dispersée, pour la commodité des fourrages, dans les environs de Baugenci,

& s'étoit contenté, pour la garde de la ville, des milices bourgeoises, composées de catholiques & de protestans : s'apercevant de quelques mouvemens parmi ces derniers, il songea à rappeler sa gendarmerie, mais il n'en eut pas le tems. Les capitaines envoyés par d'Andelot ayant formé leurs dispositions, & l'ayant envoyé avertir pendant la nuit de l'heure où il pouvoit se présenter à une des portes, distribuèrent des corps-de-garde dans toutes les rues voisines, & firent ferme jusqu'à son arrivée. En se mettant en marche, il envoya de son côté divers messagers sur la route vers le prince & l'amiral, pour les avertir de ce qui se passoit. Monterud, réveillé par le tumulte, prit les armes & se mit à la tête des bourgeois catholiques, qui étoient encore assez forts pour faire lâcher pied à l'ennemi, s'ils eussent été préparés à cet assaut; mais arrivant par pelotons, la plupart mal armés & sans ordre, ils ne résistèrent pas aux attaques régulières de la troupe de d'Andelot. Le commandant, poussé de rue en rue & toujours mal secondé, finit par aller se renfermer dans sa maison;

ANN. 1562.

~~la ville étoit entièrement soumise,~~
ANN. 1562.

la ville étoit entièrement soumise, lorsque le prince & l'amiral arrivèrent à la tête de quinze cents chevaux. Le premier messager envoyé par d'Andelot les avoit rencontrés au village de Thouri. A cette nouvelle, ils s'étoient mis au galop sans plus garder aucun rang, les mieux montés renversant ceux qui couroient moins vite, perdant les uns leurs manteaux, les autres leurs chapeaux ou leurs bottes; de sorte qu'on eût dit, ajoute un écrivain, que tous les fous de France s'étoient donné là un rendez-vous. Le prince entra dans la ville à onze heures du matin, & y fut reçu aux acclamations des réformés, qui faisoient retentir les rues du chant de leurs psaumes, tandis que les catholiques humiliés, attendoient en silence ce qu'il alloit ordonner de leur sort. Son premier soin fut de les rassurer. Il offrit même à Monterud de le conserver dans ses fonctions de commandant; mais comme cette commission devenoit illusoire à moins qu'il n'épousât les intérêts de la nouvelle religion, il demanda & obtint la permission de se retirer. D'Etrées, dont la présence auroit rendu cette conquête beaucoup

plus difficile, arriva au moment où le prince alloit se mettre à table, & fut violemment soupçonné de n'avoir apporté tant de lenteur dans sa marche, que pour favoriser, sans compromettre sa réputation, la religion nouvelle à laquelle il étoit fort attaché. Mais si l'on fait attention qu'en lui délivrant cette commission, on s'étoit dispensé de lui assigner aucuns fonds pour la remplir, sera-t-on étonné qu'il n'ait pu arriver à tems? Le prince de Condé qui rendoit justice à ses talens militaires, mit tout en œuvre pour se l'attacher; n'ayant pu y réussir, il le chargea d'une lettre pour la reine mère.

Après avoir passé la nuit dans le vieux château de Melun, où l'on ne logeoit plus que des prisonniers, elle suivoit tristement la route de Paris, sans se rassurer par les marques de respect & de soumission qu'elle recevoit du connétable, du duc de Guise & du maréchal de St-André, qui cherchoient à la faire revenir de ses préventions. A quelque distance de cette ville, le connétable se détachant du reste de la troupe avec deux cents chevaux, y entra de nuit, fit saisir le lendemain matin & conduire en prison Ruzé,

ANN. 1562.

Retour du roi à Paris: voies de fait du connétable.

Lettres de Pasquier.

Journal de Brusaard.

Mémoires de Condé.

La Popelinière.

ANN. 1562. avocat au parlement, homme factieux & l'agent général de toutes les églises réformées : puis se transportant à la nouvelle Jérusalem, dans le fauxbourg St-Jacques, qui depuis l'aventure de St-Médard, servoit de temple aux réformés; il en fit arracher & brûler en sa présence la chaire du ministre, la table & les bancs. Le soir il se rendit dans le même équipage au lieu de Popincourt, second temple des protestans, à l'extrémité du fauxbourg St-Antoine, & non content d'en brûler les meubles, il permit qu'on mît le feu à cette maison isolée; expédition très propre à lui concilier l'affection du petit peuple de Paris, mais plus convenable à un commissaire de quartier qu'à un connétable de France : les protestans l'appellèrent par dérision le capitaine *brûle-banc*. Le roi qui entra le même jour dans Paris, promit aux bourgeois d'interdire sur leur territoire tout exercice de la nouvelle religion. Il cessa dès ce moment, sans qu'il fût besoin de déclaration, car les ministres & les diacres jugeant par les déportemens du connétable du sort qui les attendoit s'ils tomboient entre ses mains, s'enfuirent à Orléans.

Cette ville étoit devenue une se-
conde capitale dans le royaume, ou
plutôt le chef-lieu d'une vaste républi-
que bien organisée, qui n'étoit pro-
prement ni une oligarchie ni une dé-
mocratie, quoiqu'elle participât de la
nature de ces deux gouvernemens. Le
génie de l'amiral en jetta les fonde-
mens. Considérant que le prince de
Condé, malgré toutes les prérogatives
attachées à sa naissance, n'avoit droit
de leur commander qu'autant qu'ils
consentiroient à lui obéir; que quel-
que confiance qu'il leur inspirât, il
étoit dangereux de lui confier une au-
torité dont il pourroit être tenté d'a-
buser, soit en changeant de parti s'il
y trouvoit son motif particulier,
soit en les engageant à leur insu dans
des démarches qui répugneroient au
plus grand nombre; & qu'enfin l'en-
treprise ne pouvant prospérer ni même
se soutenir que par les efforts redou-
blés de tous les intéressés, chacun
s'y porteroit avec plus d'ardeur s'il
tenoit le rang qu'il se croyoit dû; &
si tout se décidoit à la pluralité des
suffrages; il engagea les principaux
seigneurs & le prince lui même à jurer
& à signer une association qui devoit

ANN. 1562.
Règle-
mens &
police des
réformés.
*Mémoires
de Condé.
La Noue.*

ANN. 1562.

durer jusqu'à la majorité du roi, & dont le double objet étoit premièrement d'assurer la liberté du monarque & de la reine mère, qu'on supposoit prisonniers entre les mains des triumvirs, & en second lieu de maintenir le libre exercice de la religion réformée, conformément aux dispositions de l'édit de janvier. Le prince de Condé fut unanimement élu chef de l'association, sous le titre de *protecteur & de défenseur de la couronne*. Tous lui jurèrent obéissance & se soumettent à sa correction, en tant qu'il agiroit comme chef & de l'avis des conseils. On en créa trois, l'un étroit, composé des principaux seigneurs pour les entreprises militaires, les négociations & toutes les affaires qui demandoient du secret & de la célérité: le second, de ministres, d'anciens & d'officiers du second rang, qui devoit s'occuper de la police générale & de toutes les matières sujettes à une longue discussion: le troisième général, composé de tous ceux qui n'entroient point dans les deux premiers, & qui ne devoit s'assembler que pour délibérer sur les objets qui regardoient la totalité des membres de l'union, tels

que l'acceptation d'un traité de paix , ANN. 1562.
ou l'approbation d'un nouveau règlement. Les principaux membres du conseil étroit , après le prince de Condé , étoient les trois Châtillons , le prince de Porcien , de la maison de Croui , le comte de la Rochefoucault , le vicomte de Rohan , Montgomeri , comte de Lorge , le comte de Grammont , Duras , Soubise , du nom de Parthenai , Vaudrai , seigneur de Moui , Raguier , seigneur d'Esternai , & les deux frères Genlis & Ivoi. L'Amiral considérant ensuite qu'après l'union entre tous les membres , la discipline militaire étoit ce qu'il y avoit de plus propre à donner de la considération au parti , & qu'il seroit d'autant plus difficile de la mettre en vigueur & de la maintenir dans une armée presque toute composée de volontaires , que les capitaines n'auroient qu'une autorité précaire sur leurs soldats ; proposa & fit agréer par le conseil la sage précaution d'attacher à chaque compagnie un ministre , pour réciter à voix haute les prières du soir & du matin , annoncer la parole de Dieu , & retenir par ses exhortations les soldats & les chefs eux-mêmes dans

les bonnes mœurs & la pratique des
 ANN. 1562. préceptes de l'évangile.

Tous ces réglemens étoient inutiles, si l'on ne trouvoit les moyens d'entretenir & d'accroître considérablement l'armée qu'on avoit sur pied. La fortune particulière des chefs pouvoit d'autant moins suffire à cette dépense, qu'outre la privation des pensions & des gages qu'ils touchoient du gouvernement, ils ne devoient pas même compter sur les revenus de leurs terres; puisqu'un arrêt du parlement suffisoit pour les mettre sous la main du roi, & les jeter dans la dernière misère. Au défaut de ce moyen, il s'en présentoit quatre à cinq autres, les uns incertains, les autres odieux, mais sur lesquels les circonstances ne permettoient pas de se montrer bien difficiles. Le premier étoit une contribution générale des églises. Le prince de Condé y avoit déjà eu recours lorsqu'il travailloit à se rendre maître de Paris : mais depuis la publication de l'édit de janvier, qui donnoit aux réformés à-peu près tout ce qu'ils avoient désiré, leur zèle s'étoit sensiblement refroidi. L'église de Paris avoit été la seule qui se fût mise en

frais, encore l'avoir-elle fait avec tant de réserve, que la somme qui en étoit provenue & qui avoit formé la première caisse militaire du prince, ne montoit qu'à seize cents écus. Il dépêcha des couriers dans toutes les provinces, & adressa une lettre circulaire aux deux mille cent cinquante églises au nom desquelles il agissoit, pour les informer promptement de la nouvelle situation des affaires, & leur demander des secours d'hommes & d'argent dont on ne pouvoit plus se passer. Beze & les autres ministres réfugiés à Orléans, appuyèrent cette demande de toutes les raisons qu'ils croyoient propres à faire impression sur les esprits. Quelque soin qu'on se donnât, on ne se dissimuloit pas qu'il ne falloit que médiocrement compter sur ce secours pour l'entretien de l'armée principale; car il étoit facile de prévoir qu'aussi-tôt que la guerre embrâseroit les provinces, chaque église seroit assez embarrassée à se défendre contre ses voisins, pour ne plus songer à envoyer au loin ses hommes & son argent. Le second moyen consistoit à intercepter les fonds des recettes générales & particulières par-tout où

ANN. 1562.

ANN. 1562.

l'on seroit le plus fort. On y trouvoit le double avantage de s'enrichir & d'affoiblir son ennemi : quant à l'attentat sur la puissance royale , on s'en croyoit suffisamment lavé , en déclarant que ces deniers publics ne seroient employés qu'à tirer le roi de l'odieuse captivité où il gémissoit. Un troisième plus fécond que tous les précédens , étoit le pillage des abbayes , des monastères , des reliquaires , des vases sacrés , des croix , des chandeliers , du plomb & des cloches de toutes les églises catholiques : quelques ministres fanatiques ne voyoient dans ce brigandage qu'une voie abrégée de détruire l'idolâtrie & de réformer le clergé romain , plus attaché à ses richesses qu'à ses devoirs. Le quatrième , qui consistoit dans les secours qu'on pourroit se procurer de celles des puissances étrangères qui avoient embrassé la réforme , parut causer du scrupule à l'amiral. Il montra une forte répugnance à livrer sa patrie au pillage des étrangers , avant du moins que les triumvirs en eussent donné l'exemple. Cependant , comme on ne doutoit presque point que le gouvernement , dans l'embarras où il alloit se

trouver , n'acceptât les offres qui lui avoient été faites plusieurs fois par le pape & le roi d'Espagne , & qu'il y auroit eu de l'imprudence à attendre , pour se mettre en mesure, qu'on fût au moment de se voir écrasé, il fut arrêté qu'on enverroit des agens dans toutes les cours dont on pouvoit se promettre du secours, & qu'ils ne commenceroient à le solliciter efficacement, qu'après qu'on leur auroit marqué qu'il étoit tems. Le prince ne gardant avec lui à Orléans que sa femme & son fils aîné , eut la précaution d'envoyer en Allemagne ses autres enfans avec la dame de Roye , sa belle-mère , pour appuyer les demandes de ses négociateurs , & servir en quelque sorte d'ôtages envers ceux qui consentiroient à lui faire des avances.

On ne manqua pas de charger ces agens secrets de relations outrées du massacre de Vassi , de déclarations & de protestations du prince , & d'une foule d'écrits , dont la plume féconde de Beze & de ses associés inondoit le royaume. Dans l'impossibilité de les faire connoître tous , nous nous bornerons à donner une analyse succincte de ceux qui portoient un caractère public.

ANN. 1562.

Déclarations & protestations du prince de Condé.

Mémoires de Condé. Beze, hist. ecclésiast. La Popelinière.

Hubert Languet épisc.

ANN. 1562.

Quoique ce fût à ses adversaires, non à lui, disoit le prince dans son manifeste, à rendre raison de la prise d'armes & des malheurs qui devoient en être la suite, il avoit bien voulu, pour prévenir toutes fausses interprétations, déclarer les motifs qui l'obligeoient à se faire accompagner de ses parens & de ses amis, & à appeller tous les vrais françois à la défense de leur patrie. Parcourant sommairement tout ce qui s'étoit passé depuis l'assemblée de St-Germain, qui avoit donné naissance à l'édit de janvier, & suivant pas à pas la conduite de ses adversaires, dont il relevoit les désobéissances formelles, les offenses & les insultes envers la reine mère, & auxquels il imputoit le projet d'exterminer tous ceux qui faisoient profession de la pureté de l'évangile, il les accusoit d'être allé à main armée investir le roi dans le château de Fontainebleau, d'avoir méprisé ses prières, insulté à ses larmes, & de l'avoir violemment traîné à Paris, où pour cacher l'odieuse captivité dans laquelle ils le retenoient, ils lui avoient préparé une entrée si misérable, qu'elle avoit avili la majesté royale & la dignité de la nation dans l'esprit

des étrangers. Il reprochoit en particulier au connétable les emprisonnemens tortionnaires, les brûlemens de bancs, les rasemens de maisons, exécutés de son autorité privée, procédés barbares, ajoutoit - il, qui, joints au massacre de Vassi, ordonné en pleine paix par le duc de Guise, montroient assez de quoi ces deux hommes étoient capables si l'on ne prenoit des mesures pour réprimer leur tyrannie. En conséquence, il protestoit à la face de l'univers, 1°. que dégagé de tout intérêt personnel, il ne recouroit aux armes que pour acquitter une partie de la dette que lui imposoit sa qualité de prince du sang; qu'il n'avoit en vue que de mettre en liberté la famille royale, d'assurer à la nation le maintien de ses libertés, de ses loix, & notamment de l'édit de janvier, accordé par le roi à la réquisition des états-généraux, rédigé sur l'avis des plus grands personnaages du royaume, & enregistré dans tous les parlemens. 2°. Que si ses adversaires osoient mettre la main sur les deniers accordés au roi par les trois ordres de l'état pour l'acquit de la dette publique, & convertir, soit à leur profit particulier,

ANN. 1562.

ANN. 1562.

soit au soutien de leur injuste entreprise, des fonds destinés à ramener parmi nous l'heureux tems de Louis XII, il en poursuivroit en tems & lieu le recouvrement à leurs risques, périls & fortunes. 3°. Que bien qu'il ne cédât à homme vivant en soumission & en obéissance, il supplioit leurs majestés de ne pas trouver mauvais si, les voyant au pouvoir d'hommes violens & armés, il ne vouloit pas se laisser mettre le pied sur la gorge, & n'obéissoit à aucuns de leurs mandemens, attendu qu'il ne savoit point à quelles marques y reconnoître leurs véritables sentimens, tant que leurs personnes seroient au pouvoir d'autrui, & qu'il ne les verroit pas assistées de leur ancien conseil. 4°. Que pour ne laisser aucun doute sur les motifs qui les avoient portés, lui & ses associés, à s'assurer de la ville d'Orléans, ils prenoient la liberté de proposer à la reine mère deux plans qui leur paroissent propres à rétablir sur-le-champ la tranquillité publique. Qu'il lui plût donc, en se séparant de l'odieux cortège dont elle étoit enveloppée, de se transporter avec le roi son fils dans telle ville du royaume qu'il lui plairoit.

de choisir , à égale distance de Paris & d'Orléans , & ensuite d'ordonner par le moindre officier de sa maison aux chefs des deux partis de désarmer & de venir lui rendre compte de leur conduite: ou bien en restant au Louvre, de signifier indistinctement à tous ceux qui avoient pris les armes , & spécialement au duc de Guise , au connétable & au maréchal de St-André, un ordre absolu de les poser & de se retirer dans leurs maisons , pour y vivre en simples particuliers jusqu'à la majorité du roi. Dans l'un & l'autre cas , il s'obligeoit en son privé nom & se rendoit garant pour tous ses associés , de se conformer exactement à ce que feroient ses adversaires , & d'oublier son rang de prince du sang , pour se réduire à une parfaite égalité : mais là où ni l'une ni l'autre de ces offres ne seroit acceptée , & où l'on abuseroit du nom du roi pour opprimer de fidèles sujets , il protestoit qu'il ne le souffriroit pas.

On ne pouvoit faire à Catherine des propositions qui fussent plus de son goût ; cependant elle n'osa en dire son avis , dans la crainte qu'on ne la soupçonnât de les avoir secrètement sug-
 Mesures & réponse des chefs catholiques.
Lettres de Pasquier.

ANN. 1562.

ANN. 1562.

*Lettres de
Prosper de
Ste. Croix.
Beze, hist.
ecclésiast.*

gérées au prince. Le chancelier l'Hôpital, sans en prendre ouvertement la défense, travailloit obliquement à les faire accepter, en opposant des difficultés insurmontables à tous les moyens qu'on proposoit dans le conseil pour mettre sur pied une armée. Le connétable impatienté, lui reprocha qu'il se mêloit de ce qui ne le regardoit pas, & qu'un homme de sa profession devoit se taire toutes les fois qu'il étoit question de guerre. *Il est vrai*, répondit le chancelier, *qu'un homme de ma profession ne fait pas ordinairement comment on fait la guerre, mais en revanche il fait fort bien quand il faut la faire.* Considérant à la fin qu'en continuant de se rendre importun il accéléroit sa disgrâce, & que déjà la voix publique lui désignoit pour successeur le cardinal d'Armagnac, proche parent de la reine de Navarre & ami du connétable, il s'abstint d'assister au conseil, & fut imité par le comte de Crussol, & par quelques autres que leur attachement à la nouvelle religion rendoit suspects. Pour cacher aux yeux de la multitude le vide qui se remarquoit dans le conseil, on en ouvrit l'entrée à d'Escars & à Lenon-

court, évêque d'Auxerre, principaux officiers du roi de Navarre, à Gouffier de Boissi, grand écuyer, & à Sanfac, amis particuliers du connétable, à la Brosse & à Maugiron, attachés au duc de Guise. Les triumvirs, assurés de ne plus éprouver de résistance, donnèrent toute leur attention aux préparatifs de guerre, sans toutefois négliger de répondre à celles des inculpations du prince qui pouvoient jeter sur leur cause une grande défaveur, tant parmi les régnicoles, que parmi les étrangers. Elles se réduisoient à trois chefs principaux, la captivité du roi & de la reine mère, le projet d'abolir la liberté de conscience, & les actes personnels de désobéissance, de violence & de tyrannie dont on les chargeoit. Pour détruire le premier, ils engagèrent le roi & la reine mère à publier une déclaration enregistrée au parlement de Paris, par laquelle ils traitoient d'imposture grossière tout ce qui se débitoit sur leur prétendue captivité, attestoient qu'ils étoient venus à Paris de leur plein gré, qu'ils y étoient assistés par leur conseil ordinaire, servis par leurs officiers domestiques, honorés, respectés & obéis par toutes les classes des

ANN. 1562.

citoyens, & n'avoient autour de leur personne que la garde ordinaire, laquelle ne recevoit d'ordre que de leur bouche. Le second grief étoit plus embarrassant. Engageroit-on le roi à laisser entrevoir le projet de révoquer tôt ou tard l'édit de janvier ? c'étoit soulever un million d'hommes qu'il devenoit difficile de réduire, & qu'il ne falloit déjà plus songer à exterminer. Lui feroit-on déclarer qu'il ne vouloit rien changer aux dispositions de cet édit ? c'étoit consolider l'établissement de la nouvelle religion, & passer condamnation sur leur propre conduite, puisqu'ils n'avoient armé que pour s'y opposer. Ils prirent un parti mitoyen, qui ôtant en apparence au plus grand nombre des réformés tout intérêt personnel à cette guerre, devoit attiédire leur ferveur & rendre les contributions moins abondantes. Ce tempérament consistoit à faire déclarer au roi qu'il confirmoit à tous ses sujets indistinctement la liberté de conscience ; laissoit subsister, conformément à l'édit de janvier, l'exercice public de la nouvelle religion dans tous les lieux où il étoit établi, à la réserve du ter-

ritoire de Paris, où l'expérience avoit appris qu'il ne pouvoit être toléré sans occasionner des troubles. C'étoit indiquer aux autres villes où la religion catholique formoit encore le parti dominant, l'exemple qu'elles auroient à suivre pour se délivrer d'un voisinage odieux & alarmant. Il ne s'agissoit plus que de faire consentir le parlement de Paris à l'enregistrement de cette déclaration, ce qu'on n'obtiendroit que difficilement, à en juger par la résistance qu'il avoit opposée à la vérification de l'édit, & par les modifications qu'il y avoit faites. Le connétable & le duc de Guise se chargèrent de cette négociation, & vinrent y prendre place le 13 d'Avril. Après s'être mutuellement déféré l'honneur de porter la parole, le connétable dit que puisque le duc de Guise vouloit honorer ses cheveux blancs, il alloit entretenir la compagnie des motifs qui avoient porté le roi & la reine mère à rendre la déclaration qu'ils étoient chargés de principal. Que le principal étoit le désir de prévenir un soulèvement général, en séparant, autant qu'il étoit possible, la cause de plusieurs milliers

ANN. 1562. d'hommes pacifiques qui ne demandoient qu'à servir Dieu selon les lumières de leur conscience, d'une faction d'esprits turbulens qui ne mettoient en avant la religion que pour avoir un prétexte d'embiâser le royaume, & de s'emparer à main armée des villes principales. Qu'on avoit excepté de la tolérance celle de Paris, parce qu'elle étoit le domicile de la royauté, & que les séditions y étoient plus à redouter que par-tout ailleurs. Qu'au reste, en paroissant confirmer, à l'égard de toutes les autres, les dispositions de l'édit de janvier, le roi n'entendoit point s'interdire la liberté qu'il s'y étoit formellement réservée, de les restreindre & de les abroger selon le tems & les circonstances.

Apologie du connétable & du duc de Guise au parlement. Tandis que les gens du roi, à qui la déclaration fut communiquée, se préparoient en particulier à donner leurs conclusions, St-André, qui ce jour-là présidoit la compagnie, dit qu'il croyoit devoir leur faire part d'une chose qui les concernoit l'un & l'autre. Que ce matin, lorsqu'il alloit ouvrir l'audience, on lui avoit remis un paquet qui portoit sur une

Registres du parlement.

Mémoires de Condé.

première enveloppe : à messeigneurs du parlement de Paris, pour les très-exprès affaires du roi, de la part de messeigneurs du parlement de Toulouse : fut une seconde : lettre de monseigneur le prince de Condé, pour les très-exprès affaires de sa majesté, à messeigneurs les gens tenant la cour de parlement à Paris. Que la lettre étoit accompagnée d'une longue déclaration, où entr'autres chefs d'accusation, on leur reprochoit à l'un & à l'autre d'avoir donné ouverture à la guerre, en armant les premiers. Le connétable répondit que jamais un dessein si criminel ne leur étoit entré dans l'esprit ; qu'ils faisoient que le droit des armes appartienoit au seul souverain, & que nul dans ses états n'a droit de les prendre sans sa permission : que la vérité étoit que monsieur le duc de Guise s'étant mis en route pour revenir à Paris, avoit été insulté dès la première journée, & que se voyant menacé de toutes parts, il avoit été forcé de s'entourer de ses amis : que faisant profession d'être du nombre, il étoit allé le joindre à Nanteuil, & l'avoit amené dans cette ville ; que bien que l'épée de connétable qu'il portoit depuis tant

ANN. 1562.

ANN. 1562. d'années lui donnât une inspection sur les gens de guerre, il n'étoit pas plutôt entré dans Paris, que de concert avec le duc de Guise, il étoit allé prendre les ordres du cardinal de Bourbon, qui en étoit gouverneur. Qu'après l'arrivée du roi de Navarre, lieutenant-général du royaume, ils s'étoient rangés auprès de lui, & n'avoient rien fait que ce qu'il lui avoit plu de leur commander. Que tout ce qu'il pouvoit répondre à un tas d'injures, c'est qu'ils ne portoient envie à personne, ne cherchoient querelle à personne, n'avoient point de troupes qui ne fussent aux gages du roi & entièrement à sa disposition, & qu'ils ne s'étoient saisis d'aucune de ses places. Que c'étoit sur ces faits publics, & non sur des imputations calomnieuses, qu'il falloit les juger.

Le duc de Guise prenant ensuite la parole, dit que bien qu'il n'eût rien de bien important à ajouter au témoignage honorable que venoit de lui rendre monsieur le connétable, cependant, comme c'étoit principalement à lui qu'on en vouloit, il alloit sans aucun dessein d'inculper personne, raconter ce qui s'étoit passé.

J'étois

J'étois à Joinville, partagé entre le soin de mes affaires domestiques & la société de quelques amis qui venoient me visiter, lorsqu'appelé à la cour je me mis en route avec mon frère le cardinal de Guise, ma femme, mon fils aîné, âgé de dix ans, & un autre enfant âgé de sept. Dans cet équipage, qui, comme l'on voit, n'avoit rien de menaçant, je descendis à Vassi. Ce n'est point de ma bouche que la cour doit apprendre ce qui s'y passa, les informations ont été prises sur les lieux par les officiers de la justice royale, la procédure est instruite & sera jugée ici en dernier ressort. Qu'il me soit seulement permis de toucher en passant quelques circonstances du fait. Ils étoient plus de cinq cents, la plupart armés; j'avois à sauver l'honneur de ma femme, la vie de mes enfans; je voyois couler à mes côtés le sang de mes amis, je fus moi-même frappé & ne frappai personne. Arrivé à Esclai-ron, j'appris qu'un capitaine de la nouvelle religion m'attendoit aux environs de Vitri avec cinq à six cents soldats levés aux dépens de ce qu'ils nomment leurs églises. Il me parut plus sage d'éviter sa rencontre, en

ANN. 1562.

ANN. 1562.

suivant la route de Châlons, où, au grand étonnement des gens de bien, environ deux cents réformés, soutenus par les officiers de police, tiennent dans l'abaissement le plus humiliant six à sept mille bourgeois catholiques. La crainte d'un accident pareil à celui qui venoit de m'arriver, m'empêcha d'y descendre. A quelque distance de la Fere, une troupe de cavaliers s'étoit mise en devoir de me fermer le passage; quoique j'eusse alors assez de monde autour de moi pour la punir de sa témérité, j'empêchai qu'elle ne fût attaquée, & j'arrivai sans autre accident à Nanteuil: là je remis au chef suprême de la milice ma propre épée & celles de tous ceux qui m'accompagnoient. Je le suivis à Paris, où mon premier soin fut d'envoyer complimenter monsieur le prince de Condé qui s'y trouvoit. On ne me laissa point ignorer combien mon arrivée chagrinoit la nouvelle église: quelques-uns disoient hautement qu'ils voudroient être morts, & m'avoir enfoncé dans le ventre le couteau qu'ils tenoient à la main. Peu de jours après, un ecclésiastique venu de Blois, m'apprit que trente hommes partis des en-

virus de cette ville s'étoient introduits à Paris, & me suivoient par-tout dans l'intention de me poignarder, soit à la Ste-Chapelle, soit dans quelque autre église : j'ai eu à ma disposition, & ces misérables & quelques-uns de ceux qui les avoient pratiqués. Non-seulement je ne leur ai point fait de mal, je ne me suis même pas permis de les nommer. Ma vie est dans la main de mon Créateur, & à quelque excès que se porte la rage de mes ennemis, ils ne me feront jamais oublier ce que je dois à Dieu, au roi & à la justice. Qu'on ne me soupçonne pas de mêler dans ces infâmes complots le nom de monsieur le prince de Condé. Il est du sang de France, & l'on ne doit attendre de lui que des sentimens généreux & dignes de sa naissance : que ne puis-je rendre le même témoignage à tous ceux qui l'entourent ! s'il m'est défendu de leur rendre haine pour haine, ne puis-je pas du moins prier Dieu qu'il daigne leur inspirer plus de respect pour la vérité ? Tout ce que j'ai à demander dans ce moment à la cour, c'est qu'elle s'arme d'une juste défiance contre le ton d'assurance qui se remarque dans leurs écrits. Si cependant ils avoient fait

 ANN. 1562.

quelqu'impression sur les esprits du plus grand nombre de ceux qui forment cette assemblée, j'offre de descendre sur-le-champ dans les prisons, & de subir le châtimement qu'elle ordonnera. Le président de St-André répondit que la cour connoissoit les services importans qu'il avoit rendus à la monarchie : qu'elle ne jugeoit personne sur une simple délation, à plus forte raison un homme de son mérite & de son rang : qu'aussi-tôt qu'elle auroit eu communication des informations juridiques dont il venoit de parler, elle feroit justice à qui il appartiendrait.

Comme les conclusions des gens du roi qui rentrèrent dans ce moment dans la grand'chambre, se trouvèrent conformes aux vues du gouvernement, la déclaration fut enregistrée avec les réserves déjà faites à l'édit de janvier, & publiée le même jour.

Il ne restoit plus aux trois chefs catholiques, qu'à répondre aux faits particuliers & aux injures personnelles contenues dans la déclaration du prince. Abandonnant ce soin à leurs partisans, ils se bornèrent dans l'écrit qu'ils munirent de leurs signatures, à ré-

pondre au seul reproche qui intéres-
soit véritablement le public, celui
d'avoir refusé de s'absenter de la cour
& de s'obstiner encore dans ce mo-
ment à y demeurer, quoiqu'on re-
gardât cette résolution comme la cause
des troubles. Ils présentèrent donc en
commun une requête au roi & à la reine
mère, dans laquelle mettant en avant
d'une part, le devoir de leurs offices
& leurs immenses obligations envers
la postérité de Henri II leur bienfai-
teur, de l'autre le danger imminent
où des hommes audacieux & témé-
raires exposoient la monarchie, en
s'efforçant de profiter d'un tems de
minorité pour détruire un des trois
ordres de l'état, se créant de leur autorité
privée une autre police, une adminis-
tration particulière & de nouveaux ma-
gistrats; ils déclaroient que l'honneur
& la conscience ne leur permettoient
pas de s'absenter un seul instant de la
cour, à moins qu'il ne plût à leurs
majestés de statuer auparavant, par
un édit perpétuel & irrévocable, en-
registré dans toutes les cours souve-
raines, 1^o. que conformément aux
loix du royaume & au serment que le
roi a prêté sur l'autel en recevant

ANN. 1562.

ANN. 1562.

l'onction sacrée, il maintiendra la religion catholique dans tous ses droits, & ne permettra l'exercice public d'aucune autre dans ses états. 2°. Que tous les officiers de la couronne, de la maison & de la justice, prêteront serment de catholicité, sous peine de privation de leurs offices. 3°. Que le même serment sera exigé de tous les ecclésiastiques sans distinction de rang, & que les bénéfices de ceux qui refuseroient de le prêter, seront mis sous la main du roi, qui, de concert avec les supérieurs ecclésiastiques, leur nommera des vice-gérens. 4°. Que les monastères & autres lieux consacrés au service divin qui ont été saccagés & démolis par les sectaires, seront réparés & dotés à leurs dépens. 5°. Que tous ceux qui ont pris les armes sans l'aveu du roi de Navarre, lieutenant-général du royaume, les poseront à la première réquisition, ou seront déclarés rebelles, ennemis du roi & de la patrie. 6°. Que ce prince, comme représentant en cette partie la personne du roi pendant son bas âge, aura seul le droit d'assembler des gens de guerre, & demeurera armé autant de tems qu'il le croira nécessaire pour

assurer la tranquillité publique. A ces conditions , qu'ils proposoient en toute humilité , comme les seules dont l'exécution pût empêcher une subversion totale de la monarchie , ils offroient , non-seulement de s'absenter de la cour , mais de se retirer au bout du monde , si on l'exigeoit , pour y vivre en simples particuliers , n'emportant avec eux que la satisfaction d'avoir acquitté leur conscience & une partie de leurs obligations envers la couronne , en la préservant , autant qu'il étoit en eux , du plus grand danger auquel elle eût jamais été exposée. Par un article ajouté le même jour au bas de leur requête , ils déclaroient que si le roi leur permettoit de se retirer dans leurs maisons , ils ne demandoient point que la même chose eût lieu pour le prince de Condé : qu'au contraire , ils supplioient leurs majestés de l'attirer à la cour , ne fût-ce que pour le retirer d'une société qui ne lui convenoit point , & dont il ne sentoit pas tout le danger.

Le parlement ne garda pas les mêmes ménagemens dans la réponse qu'il fit à la lettre du prince. Après lui avoir

ANN. 1562.

témoigné la douleur amère dont tous les membres de la cour avoient été pénétrés en voyant un des principaux appuis du trône , devenu un chef de bande , ils lui faisoient observer que toutes les plaintes énoncées dans sa déclaration , rouloient sur la fausse supposition que le roi & la reine mère gémissaient dans une odieuse captivité : supposition injurieuse au parlement , qu'il accusoit par-là de manquer de fidélité , bien plus injurieuse encore au roi de Navarre , au cardinal de Bourbon , ses frères , aux autres princes du sang ses cousins , dont il flétrissoit la réputation , puisqu'ils ne pourroient jamais se laver du reproche de lâcheté ou de trahison , s'ils avoient été capables de se prêter à une pareille indignité. Ils lui rappelloient avec quel zèle la compagnie avoit procédé , quelques mois auparavant , à le déclarer innocent ; mais ils l'avertissoient de ne compter désormais sur leur attachement , qu'autant qu'il se montreroit lui-même bon parent & fidèle serviteur du roi.

Aucun de ses écrits ne demeura sans réplique. La déclaration du roi & de la reine mère , par laquelle ils

se disoient en pleine liberté, servis & honorés par tout ce qui les approchoit, fut traitée de moquerie. Le prince demandoit à la reine mère, si c'étoit par son ordre & pour lui faire honneur que les triumvirs étoient venus l'investir dans le château de Fontainebleau, l'en avoient arrachée pour la conduire d'abord à Melun, ensuite à Vincennes, puis à Paris? Si le roi son fils & elle n'avoient point versé de larmes pendant cette traversée? Si c'étoit elle, qui avoit fermé l'entrée du conseil au chancelier l'Hopital, pour y introduire six nouveaux personnages si ridicules, que les enfans les chahouoient dans les rues? Si elle ne savoit point qu'on avoit agité dans un conseil secret de la reléguer à Chenonceaux, pour ne plus s'y mêler que de ses jardins? Si elle n'avoit jamais craint, le soir en se couchant, d'être étranglée la nuit dans son lit? Enfin, si au moment où elle lui commandoit de désarmer, elle ne trembloit pas d'être obéie? Sur ces différentes questions, il la prioit de mettre la main sur la poitrine, & offroit de s'en rapporter à son serment. A l'égard de la déclaration qui confirmoit l'édit de

ANN. 1562.

ANN. 1562.

janvier, à la réserve de la ville, faux-bourgs & banlieue de Paris, il demandoit s'il ne suffisoit donc pas à leurs adversaires de les avoir chassés comme des pestiférés de l'enceinte des villes, sans leur envier encore les fauxbourgs ? Si on les croyoit assez simples pour ne pas s'appercevoir que l'exception qu'on faisoit aujourd'hui pour Paris, auroit lieu demain pour toutes les autres villes où leur présence paroîtroit importune ? Car n'étoit-ce pas là ce que le connétable avoit voulu insinuer dans son discours au parlement ? La requête des triumvirs au roi, enflammoit principalement sa colère. Quels étoient donc ces trois personnages, pour oser prescrire au roi les conditions sous lesquels ils consentiroient à s'absenter de la cour ? & après que la nation assemblée par députés à Orléans & à Pontoise avoit demandé des temples & un état civil pour tous ceux qui professoient la nouvelle religion, après que l'autorité souveraine avoit prononcé sur leur sort par un édit enregistré dans toutes lescours souveraines, convenoit-il bien à un étranger, tel que le duc de Guise, à deux *petits compagnons*, tels que

Montmorenci & St-André, de requérir ou plutôt d'enjoindre l'abolition de tout exercice de religion qui ne seroit pas conforme à la pratique de l'église romaine ? d'imposer indistinctement à tout officier public & à tout ecclésiastique le joug d'un nouveau serment, & de disposer de l'état & de la fortune de tous ceux qui refuseroient de s'y soumettre ? Quant à l'article de leur requête qui tendoit à noter d'infamie ceux qui avoient pris les armes sans la permission du roi de Navarre, c'étoit un point, disoit-il, qui ne devoit pas se traiter par des écritures, & dont il iroit incessamment leur demander l'explication à la tête de dix mille gentilshommes. Quelqu'intérêt qu'il eût à ménager le parlement, loin de paroître disposé à profiter de ses conseils, il le pria, le somma même par une nouvelle lettre, d'inscrire sur ses registres & de conserver précieusement au greffe tous les écrits qu'il lui adressoit, ainsi que ceux de ses adversaires, afin que le roi se les fît un jour représenter, & connût alors qui étoient ceux qui avoient abusé de la foiblesse de son âge pour troubler l'état.

 ANN. 1562.

ANN. 1562.

Commo-
tion gé-
né-rale dans le
royaume :
conduite de
Montluc en
Guyenne.

*La Pope-
linière.*

De Thou.

Beze.

*Commen-
taires de
Montluc.*

La situation des affaires du prince comportoit à bien des égards cette hauteur de langage. Aussi-tôt qu'il se fût rendu maître d'Orléans, les villes de Baugenci, de Blois, de Tours, d'Angers & du Mans, sur une simple invitation, prirent les armes, massacrèrent ou chassèrent le clergé & tous ceux des catholiques qui entreprirent de leur résister : & comme ces villes renfermoient dans leur enceinte & dans leurs faubourgs de nombreux chapitres & de riches monastères, elles se trouvèrent en état, dans ces premiers momens, en prélevant ce qui étoit nécessaire pour l'entretien d'une garnison, de verser des fonds considérables dans la caisse militaire du prince. Les villes, plus considérables encore, de Poitiers, de Bourges & d'Angoulême, suivirent la même impulsion, & auroient entraîné toutes les provinces méridionales, si le hasard, bien plus que la prévoyance, n'eût placé peu auparavant à la tête de l'administration civile & militaire de la Guyenne, un esprit ardent, impétueux, violent & impitoyable, mais prévoyant, actif, infatigable dans le travail, partisan de l'ordre & de la

subordination, & sincèrement attaché
à son roi & à sa patrie.

ANN. 1562.

Blaise de Montluc, choisi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur le refus du prince de Condé, pour apaiser les troubles de la Guyenne & y faire exécuter l'édit de janvier, n'avoit accepté cette commission honorable qu'en se faisant nommer pour adjoint Burie, lieutenant-général de la province, qui auroit pu traverser sourdement ses opérations, & deux magistrats tels qu'il plairoit à la cour de les lui envoyer, pour instruire le procès des coupables. Cette commission ne présageoit rien de fâcheux pour les réformés; au contraire, tout paroissoit annoncer qu'elle se modèleroit sur celle du comte de Crussol en Provence. Les deux magistrats, Compain & Girard, tirés du grand conseil, faisoient profession ouverte de la nouvelle religion; Burie l'avoit constamment favorisée à Bordeaux, soit par conviction, soit pour plaire au roi de Navarre qui en avoit été long-tems le protecteur, & qu'on n'en croyoit pas encore sincèrement détaché. Montluc lui-même, quoiqu'il dût son avancement aux Guises, s'étoit

ANN. 1562.

dévoué à Catherine de Médicis, dont on ne doutoit pas qu'il n'exécutât les ordres secrets, & vivoient en bonne intelligence avec l'évêque de Valence son frère, l'un des soutiens du parti. Alarmés cependant des levées de troupes & des autres préparatifs qu'ils lui voyoient faire, ils voulurent sonder ses dispositions secrètes, d'abord par quelques domestiques affidés, ensuite par Boisnormand & Barelle, les deux ministres les plus accrédités de ces quartiers. Ce dernier s'étant hasardé de lui offrir une somme assez considérable & quatre mille hommes entretenus aux dépens des églises, fut chassé avec ignominie, & ne dut la vie qu'à sa qualité de député. N'ayant pu le séduire, ils lui tendirent diverses embûches pour le faire périr, & s'attachèrent sur-tout à le gêner dans ses opérations, par l'opposition des trois associés qu'il s'étoit lui-même donnés. La commission qui leur étoit commune, leur enjoignoit de prendre connoissance des émeutes des catholiques contre les réformés dans la ville de Cahors, & du massacre du comte de Fumel dans son château, par les réformés. Ce seigneur qui avoit ré-

fidé long-tems à Constantinople en
 qualité d'ambassadeur, avoit contracté ANN. 1562.
 dans le commerce des turcs une dureté
 de langage & des principes de con-
 duite qui ne sympathisoient point
 avec l'esprit républicain qu'on pui-
 soit dans la nouvelle réforme. Des
 menaces & quelques voies de fait
 qu'il s'étoit permises pour empêcher
 l'établissement des prêches dans ses
 terres, avoient soulevé contre lui ses
 vassaux ; qui appelant le secours des
 églises voisines, l'avoient investi dans
 son château, outragé de mille ma-
 nières, puis égorgé de sang froid : ils
 avoient ensuite outragé sa femme &
 jeté une si grande terreur dans les en-
 virons, qu'aucun officier de justice ne
 vouloit s'exposer à informer sur les
 lieux, qu'aucun gentilhomme catholi-
 que n'osoit aller à la chasse ni user
 de contrainte contre ceux de ses vas-
 saux qui lui refusoient le paiement de
 ses fermes ou de ses droits féodaux.

C'étoit par la punition exemplaire
 de ce délit, que Montluc vouloit
 commencer ; mais comme elle de-
 voit tomber sur des réformés, Gi-
 rard & Compain s'étoient transportés
 en droite ligne à Cahors, où ils avoient

entendu des témoins, commencé
 ANN. 1562. une procédure criminelle contre les
 catholiques, & assigné rendez-vous
 aux deux officiers militaires, préten-
 dant que ceux-ci devoient se borner à
 prêter main forte à la justice, & qu'aux
 magistrats seuls appartenoit d'instruire
 la procédure & de déterminer par où
 il étoit à propos de commencer. Le
 pacifique Burie s'y seroit prêté sans
 peine, mais Montluc, indigné d'une
 pareille arrogance, les somma de se
 rendre auprès de lui, & partant au-
 jour qu'il leur avoit indiqué, il investit
 avec ses troupes les villages où se re-
 noient les assassins du comte de Fumel,
 faillit ceux qu'on put attraper, & les
 faisant interroger sommairement en
 sa présence par les juges des lieux, il
 les punit de divers genres de supplices,
 prêtant lui-même la main aux bour-
 reaux; il s'en étoit procuré deux qu'on
 nomma, comme il le dit lui-même,
 ses laquais, parce qu'on les voyoit par-
 tout à sa suite. Se transportant avec
 rapidité dans les villages voisins, &
 marquant les lieux de son passage par
 des gibets, il vint à Cahors; où les
 deux commissaires du conseil avoient
 déjà fait exécuter quelques catholiques.

tenoient dans les prisons des personnes de condition, & avoient condamné la ville entière à une amende qui l'auroit ruinée. S'étant rendu avec Burie dans la salle où ils avoient établi leur tribunal & s'étant fait rendre compte de la procédure, il l'arracha de leurs mains, puis s'élançant de sa place, les yeux étincelans & l'épée nue, il leur causa un tel effroi, qu'ils s'enfuirent précipitamment de la salle du conseil. Devenu par ces violences l'idole des catholiques & la terreur des réformés, il poursuivit le cours de ses exécutions à Villefranche de Rouergue, & se flattoit de voir bientôt la Guyenne pacifiée, lorsque la secousse que produisit la surprise de la ville d'Orléans par le prince de Condé, se fit sentir autour de lui plus fortement qu'il ne l'avoit cru. A ce signal, les villes de Montauban, d'Agen, de Bazas & de Lectoure, levèrent l'étendard de la révolte.

ANN. 1562.

Sédition à
Toulouse :

La ville de Toulouse, capitale du Languedoc, auroit subi la même destinée, si Montluc n'eût été averti de la révolution qui s'y préparoit. Il en donna avis à Masencal, premier président, & offrit, quoique cette ville

soulèvement d'une partie du Languedoc.

Annal. de
Bellefort.
Comment.

 ANN. 1562.

de Montluc.
*La Pope-
linière.*
*La Faille,
Annal. de
Toulouse.*

fût hors des limites de sa commission , de s'y transporter avec toutes ses forces. Masencal eut l'imprudence de lire cette lettre dans une assemblée de chambres : les réformés , à la tête desquels étoient la plupart des capitouls , se voyant découverts & en danger d'être arrêtés , s'attroupèrent à l'entrée de la nuit , s'emparèrent de la maison de ville où étoit le principal dépôt d'armes & de munitions de guerre , des collèges de Sainte-Catherine & de Saint-Martial, des couvens des Cordeliers & des Dominicains, où ils se retranchèrent , & de deux des portes de la ville , par où ils se promettoient de faire entrer du secours. Les catholiques , réveillés par ce tumulte , se barricadèrent de leur côté dans les quartiers où ils étoient les plus forts , & se tinrent sur la défensive jusqu'au lendemain , qu'ils virent arriver à leur secours la noblesse catholique des environs. Les plus distingués de cet ordre étoient Odet de Foix , comte de Carmain , Roger de Bellegarde , neveu du maréchal de Termes & lieutenant de sa compagnie , les capitaines Aornes , Clermont & Bazourdan. Il se livra , dans l'enceinte des murailles , des

combats très-meurtriers pendant trois jours consécutifs , au bout desquels les réformés qui avoient perdu du terrain & qui désespéroient de recevoir des renforts , parce que d'un côté Ter-ride , commandant de la province , & de l'autre l'infatigable Montluc , gardoient tous les chemins par où ils auroient pu arriver , demandèrent à capituler. Comme il paroissoit dangereux de pousser au désespoir des hommes qui auroient pu réduire la ville en cendres , ils obtinrent la permission de se retirer par-tout où bon leur sembleroit , en déposant à l'hôtel-de-ville les armes qu'ils y avoient trouvées. Les plus prudens ne comptant pas beaucoup sur un pardon que la crainte seule avoit arraché , s'évadèrent pendant la nuit , les autres furent affommés par la populace ou traînés dans les prisons , & ensuite livrés au supplice. Le parlement frémissant encore du danger auquel il venoit d'échapper , rendit des arrêts fulminans contre tous les réformés de son ressort , mais ne put les faire exécuter que dans l'enceinte de la capitale. Montpellier , Nîmes , Castres , Pamiers , Villefranche , Milhaut & toutes les Sé-

vennes, ne voulurent plus recevoir d'ordres que du prince de Condé.

ANN. 1562. En Dauphiné, la révolution fut subite & presque générale. Le dépit avoit donné pour chef aux réformés de cette province, un homme non moins violent que Montluc, plus sanguinaire encore, & qui allioit à une sorte de démence une profonde dis-

*La Pope-
linière.*

De Thou.

*Mémoires
de Condé.*

*Lettres de
Prosper de
Ste-Croix.*

*Lettres de
Chanton-
nai.*

Brantôme.

simulation. François de Beaumont, baron des Adrets, après avoir servi avec distinction dans les guerres de Piémont, avoit fini par être fait prisonnier de guerre par les espagnols dans la place de Montcalve, qu'il s'étoit chargé de défendre conjointement avec Antoine d'Ailli, vidame de Pecquigni. Au sortir de sa prison, sous le règne de François II, il étoit venu à la cour, & malgré la faveur où il avoit trouvé le vidame, il n'avoit pas craint de l'accuser en face d'avoir perdu la place par une négligence ou par une lâcheté impardonnable, demandant en conséquence qu'il fût condamné à l'indemniser de sa rançon & de la perte de ses équipages, & offrant de prouver ce qu'il avançoit, soit par des témoins, soit par un combat en champ clos. Les

Guises qui gouvernoient alors, firent intervenir l'autorité du roi pour im-
 poser silence au baron. Outré de ce
 prétendu déni de justice, il prit parti
 parmi leurs ennemis, & se retira dans
 ses terres de Dauphiné, où Montbrun
 & Mouvans lui déférèrent le com-
 mandement. Son premier soin fut de
 se défaire de la Motte Gondrin, com-
 mandant de la province, sous lequel
 il avoit servi en Italie, & dont il re-
 doutoit la vigilance & les talens mili-
 taires. Informé qu'il devoit se rendre
 à Valence pour présider à l'élection
 des consuls, il y pratiqua un soulève-
 ment de la part des bourgeois, aux-
 quels il fit passer secrètement un grand
 nombre de soldats déguisés, qu'il
 promit d'appuyer en personne avec un
 corps nombreux de noblesse. Au jour
 indiqué, les bourgeois prirent les
 armes, & s'emparèrent d'une des
 portes de la ville. Gondrin accourut
 avec sa garde pour les dissiper; effrayé
 de leur nombre & connoissant à leurs
 dispositions qu'il y avoit parmi eux
 des gens de guerre, il se battit en
 retraite jusqu'à sa maison, où il se
 barricada, espérant que les bourgeois
 catholiques armeroient de leur côté &

 ANN. 1562.

viendroient le délivrer. Après quelques heures de combat, voyant que le nombre de ses ennemis croissoit toujours sans que personne vînt à son secours, il écouta la proposition qui lui fut faite de sortir sur-le-champ de la ville avec tous ceux qu'il y avoit amenés. L'accord fut juré de part & d'autre; mais au moment qu'il traversoit sa cour, il fut poignardé & pendu aux fenêtres de son logis, sans égard pour sa qualité de commandant de la province & de chevalier de l'ordre de St-Michel, dont il avoit le cordon sur la poitrine. Des Adrets, arrivé assez à tems pour être témoin de cette atrocité, écrivit le même jour à la reine mère, qu'à la première nouvelle de l'indigne captivité où elle étoit détenue, ses fidèles sujets de la province de Dauphiné avoient pris les armes & l'avoient élu pour les commander. Que s'étant transporté en cette qualité dans la ville de Valence, il avoit trouvé la bourgeoisie entière soulevée contre la Motte-Gondrin, ennemi capital de la religion, & n'avoit pu empêcher qu'il ne subît le juste châtiment de ses cruautés. Qu'il espéroit sous peu de jours pren-

dre la route de Paris à la tête de toutes les milices du Dauphiné, & se trouver assez fort, avec l'aide des fidèles serviteurs qu'elle conservoit dans les autres provinces, pour la tirer des mains de ses oppresseurs. Au lieu de prendre la route de Paris, le baron s'achemina du côté de Lyon; où il étoit d'autant plus assuré d'un nouveau succès, qu'il agissoit d'intelligence avec François d'Agout, comte de Sault, qui commandoit dans la ville en l'absence du maréchal de St-André. Aussi la révolution s'opéra-t-elle sans beaucoup de tumulte & presque sans effusion de sang. La nuit du 29 d'avril, les principaux bourgeois qui avoient quelques jours auparavant introduit dans la ville & caché dans leurs maisons une ou deux compagnies de milices envoyées par le baron des Adrets, se saisirent du pont de Saône & de toutes les rues voisines : au point du jour ils investirent l'hôtel-de-ville où étoit le dépôt d'armes, sous la garde du capitaine Duperrat & d'environ quatre-vingt soldats, qui pris au dépourvu furent promptement dispersés. Se répandant ensuite dans les différens quartiers, ils s'emparèrent des

 ANN. 1562.

ANN. 1562.

couvens & des églises, en permettant aux prêtres, aux moines & aux religieuses de sortir de la ville. Le seul quartier qui opposât quelque résistance, fut l'enceinte des chanoines de St-Jean, qui se qualifient comtes de Lyon. Prévoyant depuis quelque tems ce qui se préparoit, ils avoient fait dans leur cloître un amas de vivres & de munitions de guerre, & avoient appelé leurs parens pour se garantir d'un coup de main. Cette précaution les mit du moins en état de capituler. Ne pouvant ni résister long-tems aux forces des assaillans, ni obtenir la permission de continuer l'exercice de la religion romaine dans leur cloître, ils se contentèrent de la liberté qu'on leur accorda de se retirer où bon leur sembleroit. La messe fut abolie par décret public ; les reliquaires, les croix, les calices & autres vases précieux furent convertis en monnoie d'or & d'argent ; les revenus ecclésiastiques appliqués à l'entretien d'une garnison de deux mille hommes, qu'on jugea suffisante pour la sûreté de la ville. On en offrit le commandement, sous les ordres du baron des Adrets, au comte de Sault, qui avoit si bien mérité

rité du parti; un reste de honte l'empêcha de l'accepter, il préféra de se retirer en Provence avec un riche butin. ANN, I, 62.

Après avoir pourvu à la sûreté de Lyon & y avoir établi Blacons pour commandant, le baron poussant des corps de troupes en Bourgogne, où il comptoit autant de partisans qu'il y avoit de réformés, s'empara des villes de Châlons-sur-Saône, de Beaune & de Mâcon; mais comme il manquoit d'hommes pour établir des garnisons dans toutes ces places, Tavannies, lieutenant-général de la province, reprit assez promptement les deux premières : Mâcon opposa une plus vigoureuse résistance, il fut obligé d'en lever le siège, & ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre mois qu'il parvint; par une surprise, à la faire rentrer dans le devoir. Cependant le baron achevoit de soumettre le Dauphiné. Profitant de la consternation que le massacre de Gondrin avoit répandu dans la province pour se faire reconnoître en qualité de gouverneur par le parlement de Grenoble, il lui adressa un ordre de chasser de la ville un président de la cour, le procureur-général & trois des consuls, qu'il trai-

—————
 ANN. 1562. toit de séditieux. Quoiqu'il eût été ponctuellement obéi, il ne laissa pas de s'acheminer à Grenoble avec son armée : il força le parlement à déclarer ennemi public & criminel de lèze majesté le seigneur de Maugiron, qui ramassoit dans ces quartiers les débris du parti catholique ; pillà, selon son usage, les églises & les monastères, & tira de la ville toute l'artillerie dont il crut avoir besoin. La grande Chartreuse, située dans un désert à quelque distance de Grenoble, éprouva un traitement plus rude ; après l'avoir pillée, il en ordonna la démolition, sous prétexte qu'elle pouvoit favoriser une entreprise sur la place, mais en effet pour s'assurer si les religieux, à son approche, n'avoient point caché une partie de leurs trésors. Errant quelque tems dans les environs, il vint, par une marche détournée, tomber sur la petite ville de Pierrelatte, regardée comme le principal boulevard de la province, à cause de sa forteresse assise sur la pointe d'un roc escarpé. La garnison catholique, surprise dans la ville basse, s'enfuit en désordre, & fut poursuivie l'épée dans les reins

jusqu'au haut du rocher. Considérablement affoiblie par cette perte & n'attendant aucun secours prochain, elle consentit à livrer la place, pourvu qu'on lui permît de se retirer. Pendant qu'on régloit les articles de la capitulation, un détachement de l'armée du baron s'étant saisi d'une porte mal gardée, pénétra l'épée à la main dans l'intérieur de la forteresse, massacra tout ce qui voulut faire de la résistance, & désarma le reste. L'impitoyable baron condamna tous ces malheureux prisonniers à sauter ou à être précipités du haut des rochers. Entrant ensuite dans le comté Vénaisin & répandant au loin la terreur, il parut menacer Avignon; mais n'ayant aucun des préparatifs nécessaires pour une si grande entreprise, il traversa le Rhône avec une artillerie nombreuse, & parut subitement dans le Forez, où il n'étoit point attendu. L'antique tour de Montbrison, qui n'avoit de remarquable que son élévation, étoit la seule place en état de résister à un coup de main. Moncelar s'y renferma avec deux ou trois compagnies de gens de pied, & se défendit courageusement pendant

ANN. 1562.

~~quelques jours.~~ Le baron ayant em-
 ANN. 1562. porté la place d'assaut, fit massacrer
 une partie de la garnison, & réserva
 l'autre à lui procurer après son dîner
 le même divertissement qu'il avoit déjà
 pris à Pierrelatte, en les condamnant à
 sauter ou à être précipités du haut de
 la tour. Parmi ces malheureux, un
 seul échappa, dit-on, à cet arrêt bar-
 bare. Après s'être présenté de bonne
 grace, lorsque son tour fut venu, &
 avoir pris deux ou trois fois son élan,
 il s'arrêtoit court sur le bord du
 précipice, & reculoit quelques pas
 pour recommencer; des Adrets s'im-
 patientant de tant de lenteurs, alloit
 donner l'ordre qu'on le précipitât,
 lorsque cet homme se tournant vers
 lui, sans aucune marque d'effroi;
monfieur le baron, lui dit-il, *quelque*
brave que vous foyez, je vous le donne
en dix. Étonné de cette présence d'es-
 prit dans un pareil danger, il lui fit grace
 de la vie; mais comme s'il en eût
 trop coûté à son humeur sanguinaire,
 il se rendit sourd à toutes les instances
 de Blacons, & de Poncenat, ses lieu-
 tenans, qui sollicitoient la même
 grace pour Moncelar. Quoiqu'il s'ef-
 forçât dans la suite de rejeter toutes

ces exécutions barbares sur la double nécessité où il s'étoit trouvé de se conformer à l'humeur des brigands qui l'avoient élu pour chef, & de faire rentrer en eux-mêmes ceux des catholiques qui ne s'étoient portés les premiers à de pareils cruautés, que parce qu'ils s'étoient trop légèrement persuadés que personne n'oseroit user de représailles; il est certain qu'il excéda tellement la mesure, qu'il fut en horreur à ses propres lieutenans, & que cette considération, jointe à la bisfarrerie de son caractère & au peu d'égards qu'il avoit pour les ministres & les anciens des églises, força, comme nous le verrons bientôt, le prince de Condé & l'amiral de Châtillon, sinon à le révoquer, du moins à le dégrader, en lui donnant un supérieur.

En Champagne & en Picardie la commotion fut moins forte, parce que c'étoit en grande partie de ces deux provinces qu'étoient tirés les gentilshommes qui avoient accompagné le prince à Orléans, & qu'ainsi les églises de ces quartiers se trouvoient privées, pour un tems, de leurs principaux soutiens. Cependant les villes de Troies, de Bar-sur-

ANN. 1562.

Emeutes
en Cham-
pagne & en
Picardie.

Beze.

La Pope-
linière.

De Thou.
Mémoires
de Condé.

ANN. 1562.

Seine & de Meaux prirent subitement les armes, comptant sur la protection du jeune duc de Nevers, leur gouverneur, qui avoit d'abord montré du penchant pour la nouveauté : défavouées & menacées par ce prince, elles rentrèrent dans le devoir & expièrent cette première faute par quelques châtimens. Le sort des réformés fut plus déplorable dans celles de Sens, d'Amiens & d'Abbeville. Les catholiques, avertis par ce qui se passoit dans les autres provinces du sort qui les attendoit s'ils laissoient à leurs adversaires le tems de concerter leurs projets, prirent les devans & les massacrèrent sans miséricorde. Le prince de Condé écrivit à la reine mère pour lui demander une prompte justice de ces atrocités; mais comme il ne s'étoit pas mis en devoir, ou n'avoit pas eu le crédit d'empêcher que sous ses yeux mêmes les réformés ne pillassent les églises, ne brisassent les statues, ne fouillassent les tombeaux & n'en arrachassent jusqu'aux cendres des rois & des princes de la maison de Bourbon, il avoit perdu le droit de se plaindre. Car pouvoit-il raisonnablement exiger que tandis que

ses partisans s'abandonnoient aux derniers excès par-tout où ils étoient les plus forts, les catholiques attendissent les bras croisés ce qu'il plairoit aux réformés d'ordonner de leur sort.

ANN. 1562.

L'exemple de la Normandie mon-
troit assez ce qu'on auroit eu à se pro-
mettre d'une pareille sécurité. Aussi-
tôt que la nouvelle de la surprise d'Or-
léans y avoit été apportée, les réfor-
més de Rouen, rangés en compagnies
sous différens capitaines, s'étoient
faisi des portes de la ville, du mont
Ste-Catherine & des deux galères qui
avoient servi à conduire la reine d'E-
cosse dans ses états. Massacrant ensuite
ou traînant dans les prisons ceux des
catholiques dont ils croyoient avoir
quelque chose à craindre, ils avoient
pillé les églises, interdit l'ancien
culte & tellement intimidé le parle-
ment, qu'il avoit regardé comme une
faveur la liberté de sortir de la ville.
Envain le duc de Bouillon, gouver-
neur de la province, s'employoit,
du moins en apparence, à leur faire
garder une sorte de modération; quoi-
qu'il dût leur être moins suspect que
tout autre, puisqu'il professoit ouver-
tement la nouvelle religion, ils lui signi-

Soulève-
ment de
Rouen, de
Dieppe &
d'une partie
de la Nor-
mandie.
Ibid.

ANN. 1562.

fièrent qu'ils ne lui permettroient l'entrée de leur ville, qu'autant qu'il réduiroit son train à six personnes, & que ne pouvant plus regarder le roi & la reine que comme prisonniers, ils ne recevroient aucun ordre de la cour, jusqu'à ce que les triumvirs en fussent dehors & eussent rendu compte de leur ancienne administration, conformément à la demande des états-généraux. Les places de Dieppe & du Hâvre, les deux principales clefs de la province du côté de la mer, avoient subi la même révolution. L'amiral, qui en étoit gouverneur particulier, en avoit confié la garde à des hommes affidés, qui se conformèrent aux ordres qu'il leur adressa. Plusieurs autres villes de cette grande province où il s'étoit acquis de zélés partisans, n'at-

Embaras du gouver-
nement
pour mettre
sur pied une
armée.

tendoient que sa présence ou celle d'un capitaine accrédité pour se déclarer ouvertement.

Mémoires de Condé.
Lettres de Prosper de Ste-Croix.

En portant leurs regards sur la grandeur du mal, l'incertitude & la difficulté des remèdes, les chefs catholiques eurent besoin de toute la force de leur caractère, pour ne pas désespérer entièrement du salut de l'état.

Lettres de Pasquier.

Il leur auroit fallu presque autant d'ar-

mées séparées qu'on comptoit de provinces, & ils se trouvoient embarrassés à s'en procurer une seule capable de tenir tête à celle du prince, déjà assemblée sous les murs d'Orléans. La charge de colonel général de l'infanterie, successivement remplie par Coligni & par d'Andelot, leur avoit donné le moyen de s'attacher presque tous les capitaines des vieilles bandes françoises; d'ailleurs les colonels particuliers des églises, établis de l'aveu & par la connivence de Catherine de Médicis, dans le moment où elle étoit livrée aux conseils de l'amiral, avoient commencé par enrôler furtivement les soldats désappointés, en offrant à leur avidité, au défaut d'une paie régulière, le pillage des chapitres & des monastères. C'est de cette classe d'hommes qu'étoient composées les bandes gascones amenées à Orléans par le baron de Grammont, celles de Dauphiné & de Provence qui s'y acheminoient sous la conduite de St-Auban; enfin, ces essaims de brigands, qui sous les ordres du baron des Adrets, de Montbrun & de Mouvans, continuoient à ravager les provinces méridionales. D'un côté, la prudence ne

ANN. 1562.

ANN. 1562.

permettoit pas de leur opposer des milices levées à la hâte; de l'autre, il y avoit un danger manifeste à dégarnir des places frontières, telles que Merz & Calais, des seuls corps de vieille infanterie que l'état se fût réservés. Après avoir balancé les raisons pour & contre, le conseil se décida à remplacer par de nouvelles milices ces vieilles garnisons, & à en former un fond d'infanterie qu'on se proposa de doubler par des levées de suisses & de lansquenets. Il y avoit alors à la cour trois hommes très-propres à rendre ce dernier service; le colonel Freulich, qui jouissoit d'une haute considération parmi les cantons catholiques, & qui avoit déjà rendu des services importants à la France dans les guerres de Piémont; le comte de Roquendorf, mis au ban de l'empire par Charles-Quint, & accueilli par François I; & le Rhingrave naturalisé françois. Il ne s'agissoit que de leur fournir les frais de l'engagement & la solde du premier mois, ce qui, dans la conjoncture, étoit encore très-embarrassant. Les revenus de l'état, à peine suffisans pour faire face à la dépense courante, se trouvoient presque entiè-

rement interceptés, & des treize généralités entre lesquelles se répartissoit la recette générale, à peine en restoit-il quatre ou cinq dont les fonds se versâssent encore dans le trésor royal. Les sommes accordées par le clergé sembloient offrir une ressource plus prompte; le prince de Condé, comme on a dû le remarquer, n'avoit point douté qu'on ne les appliquât aux besoins de la guerre, & avoit menacé d'avance les triumvirs de les en rendre personnellement responsables. Une difficulté plus sérieuse que cette menace, les arrêta. Le clergé avoit expressément stipulé, dans le contrat de Poissy, que cet argent seroit perçu par ses receveurs & employé par les trésoriers, sans passer par les mains des officiers du roi. Il auroit donc fallu, pour en changer la destination, ou user de violence envers les trésoriers, ce qui devenoit une raison suffisante pour rompre le contrat, ou obtenir le consentement libre des diocèses, ce qu'on ne pouvoit se promettre que du crédit que le cardinal de Lorraine conservoit toujours dans cet ordre. Depuis sa retraite de la cour, il résidoit à Rheims, remplis-

 ANN. 1562.

 ANN. 1562.

fant tous ses devoirs d'évêque, & principalement occupé de la prédication, où il ne se faisoit pas moins admirer que dans le maniement des affaires publiques. Appelé par la reine mère, pour venir remplir ses fonctions de conseiller d'état, il fut d'avis qu'on ne changeât rien à la première destination de la subvention du clergé ni au paiement des anciennes rentes, & qu'on en créât de nouvelles sur les fonds devenus libres par la suppression de la vénerie & d'un grand nombre d'offices, arrêtée pendant la durée des états d'Orléans. Ce respect pour la foi publique, au milieu des plus grands embarras, les exhortations du cardinal de Lorraine, qui se chargea, conjointement avec frère Jean de Han, de prêcher de deux jours l'un dans l'église de St-Germain-l'Auxerrois, touchèrent le cœur des bourgeois : le nouvel emprunt fut rempli, & l'argent délivré aux trois colonels. Il suffisoit pour mettre sur pied & amener en France les troupes étrangères dont on avoit besoin; mais il falloit pourvoir de bonne heure à leur solde, si l'on vouloit préserver le royaume d'une entière désolation. A ce dernier

égard, on ne crut pas pouvoir se
passer du secours des puissances catho-
liques alliées de la couronne, & l'on
donna ordre aux ambassadeurs de
s'assurer définitivement quel fond on
devoit faire sur leurs promesses.

ANN. 1562.

Le roi d'Espagne n'avoit point cessé
d'exhorter sa belle-mère à extirper,
par le fer & par le feu, jusqu'à la
dernière racine de l'hérésie, & de lui
offrir généreusement toutes les forces
dont elle auroit besoin. Il avoit un
intérêt personnel à cette sanglante exé-
cution, puisque c'étoit de Champagne
& de Picardie qu'une foule de mi-
nistres ardens se répandoient dans les
Pays-Bas, & commençoient à y ex-
citer les mêmes orages qui boulever-
soient la France. Le pape, dans le
dernier entretien qu'il avoit eu avec le
seigneur de Lanfac, lui avoit beau-
coup parlé de l'ordre qu'il avoit éta-
bli dans ses finances; & en le char-
geant d'exhorter la reine à ne plus
garder de ménagemens avec les enne-
mis de l'autel & du trône, il avoit
fait entrevoir qu'il avoit en réserve un
million d'or dont elle pouvoit disposer.
Le duc de Savoie, rétabli dans ses états
par la paix de Cambrai & par son

Secours
étrangers :
échange
des places
de Piémont.
Mémoires
de Nevers.
La Po-
pelinière.
De Thou.
Le Labou-
reur, add.
aux mém.
de Castel-
nau.

mariage avec la tante du roi, offroit
 ANN. 1562. de venir, à la tête de dix mille de ses
 sujets, se joindre aux troupes de
 France, & assurer au roi son neveu
 l'obéissance qui lui étoit due. Sans at-
 tendre qu'il en eût été requis, il avoit
 mis sur pied un corps de troupes
 qu'il continuoît d'augmenter par de
 nouvelles levées. Un si grand em-
 pressement parut suspect de la part
 d'un souverain avec qui l'on avoit
 encore des intérêts à démêler. Car en
 consentant à lui rendre ses états, Hen-
 ri II, comme on l'a vu, s'étoit réservé,
 par forme de nantissement & jusqu'à
 ce que les droits héréditaires de Louise
 de Savoie, son ayeule, & beaucoup
 d'autres droits antérieurs eussent été
 éclaircis, les quatre places de Turin,
 Quiers, Chivas & Villeneuve d'Ast.
 Privé de sa capitale, & en quelque
 sorte relégué dans un coin de ses
 états, le duc Charles avoit sollicité
 & obtenu une première assemblée de
 commissaires respectifs, où cette af-
 faire avoit été entamée. Mais comme
 ses ministres s'étoient trouvés embar-
 rassés à répondre aux titres nombreux
 que produisoient les commissaires fran-
 çois, il avoit le premier demandé un

délai pour fouiller de nouveau dans ses archives. Convaincu par cet essai qu'une discussion rigoureuse ne lui réussiroit pas, & désirant à quelque prix que ce fût de rentrer dans sa capitale, il offrit en échange des quatre places qu'on lui retenoit au cœur de ses états, celles de Pignerol, Pérouse, Savillan & Genolles, moins considérables à la vérité, mais plus à la bienfaisance de la France, parce qu'elles étoient limitrophes du marquisat de Saluces, & formeroient au-delà des monts un arrondissement dont la garde seroit facile & peu dispendieuse. En consentant de transiger à ce prix & en faisant appuyer cette proposition par les ambassadeurs d'Espagne & du pape, il ne laissoit pas ignorer qu'il ne tenoit qu'à lui dans ce moment de recouvrer son patrimoine à beaucoup meilleur marché, puisque le prince de Condé recherchoit son alliance, & que depuis le soulèvement du Dauphiné & les troubles de Provence, il étoit impossible au gouvernement de faire passer aucun secours en Piémont. Cette dernière considération décida le conseil. Envain Bourdillon, qui avoit succédé dans ce gouverne-

 ANN. 1562.

ment au maréchal de Brissac, représenta, dans trois mémoires consécutifs, la lésion que la France souffroit de ce traité, & la nécessité indispensable, ou de le faire autoriser par les états-généraux, ou d'attendre la majorité du roi; comme on se persuada que le chagrin de se voir trop promptement dépouillé d'une charge qui conduisoit au grade de maréchal de France, influoit autant que le zèle pour la gloire de la nation sur sa résistance, on prit le parti de le décorer de ce grade, qu'il avoit d'ailleurs mérité par des actions d'éclat : on lui donna de plus acte de ses protestations, & on lui associa, pour l'exécution du traité, Morvilliers, évêque d'Orléans, & l'Aubespine, secrétaire d'état. Ils trouvèrent en arrivant une nouvelle difficulté; les officiers & les soldats qui formoient les garnisons des places qu'on se proposoit de rendre, refusèrent de les évacuer jusqu'à ce qu'ils fussent payés de ce qui leur étoit dû : les commissaires n'ayant point apporté d'argent avec eux & n'ayant même aucune espérance d'en tirer de France dans de pareilles conjonctures, exposèrent leur embarras au duc de Savoie, qui brûlant

d'impatience de terminer cette affaire, acquitta la dette. Jamais argent ne fut placé à un plus gros intérêt. Les places qu'on alloit lui rendre, fortifiées avec une dépense incroyable par le maréchal de Brissac, devoient être demandées. Les garnisons, gagnées par la libéralité de ce prince, se contentèrent d'abattre quelques pans des murailles extérieures, & laissèrent subsister en leur entier les forteresses & les bastions. Ce qui resta de ces garnisons, après qu'on eut suffisamment pourvu à la sûreté des quatre nouvelles places, revint en Dauphiné avec quatre mille piémontois entretenus pour six mois aux dépens du duc : ce renfort servit à ranimer dans ces quartiers le parti des catholiques.

Il y arriva quelque tems après deux nouveaux corps, envoyés, l'un par le duc de Ferrare, allié par sa mère à la maison de France, l'autre par le duc de Mantoue, qui avoit à la cour un de ses fils; mais ces soldats mal payés & horriblement débordés dans leurs mœurs, causèrent plus de désordres & de scandale qu'ils ne rendirent de services effectifs. Cosme de Médicis, duc de Florence, consentit

ANN. 1562.

ANN. 1562.

à fournir cent mille écus & à n'envoyer personne. On auroit bien désiré que le roi d'Espagne eût voulu suivre cet exemple, car presque toutes les provinces de France regorgeoient de soldats, & en les arrêtant pour le compte du roi, on auroit rendu les levées du prince plus difficiles; mais Philippe, sous le masque du désintéressement, cherchoit à s'immiscer dans les affaires de France, à s'y faire des créatures & à mettre le conseil d'administration dans sa dépendance: il regarda donc cette proposition comme injurieuse à la nation Espagnole, & préféra de fournir deux mille chevaux & huit mille hommes de pied, entretenus à ses frais, ce qui lui occasionnoit une dépense plus considérable que celle dont on se seroit contenté.

A quel prix le pape consent à donner des secours.

Négociations du card. d'Est.

Dupuis, Recueil sur le concile de Trente.

Les magnifiques promesses du pape se réduisirent à deux cent mille écus, moitié en don, moitié en prêt; encore mit-il à ce service trois ou quatre conditions, dont la moindre auroit été suffisante pour le faire rejeter dans toute autre conjoncture. La première étoit l'abolition de la première disposition de l'ordonnance d'Orléans,

& le rétablissement du droit d'annates en faveur du St-Siège : la seconde, la défense & la garantie du comtat Venaissin, enclavé dans les terres de France, & où il lui étoit difficile de faire passer des secours. La troisième, la destitution du chancelier l'Hopital & l'éloignement de l'évêque de Valence, qu'il accusoit de donner de mauvais conseils à la reine ; enfin le rappel de Guillard de l'Isle, qui résidoit à Rome en qualité d'ambassadeur. Le légat sentant lui-même tout ce que quelques-unes de ces propositions avoient de dur & d'odieuses, prit le sage parti de ne les produire que les unes après les autres, & à mesure que l'occasion s'en présenteroit. La première lui fut accordée, car bien qu'il en coûtât au chancelier de l'Hopital pour révoquer si promptement une constitution conforme à la discipline de l'église primitive & munie de l'approbation des états-généraux, considérant cependant qu'il n'y avoit véritablement aucune apparence de rétablir l'usage des élections canoniques, dans l'état de confusion où l'on se trouvoit, il jugea qu'il valoit encore mieux s'en tenir à quelques abus supportables &

ANN. I, 62.

auxquels on étoit accoutumé, que d'ouvrir la porte à de plus grands désordres, en visant à une perfection que le siècle ne comportoit plus. D'ailleurs les choses en étoient au point qu'il falloit, ou se concilier ou rompre ouvertement avec la cour de Rome. En effet ; Catherine, en consentant, sur la demande des trois ordres de l'état, aux élections pour les évêchés, n'avoit point voulu se dessaisir de la nomination aux abbayes : or le roi n'y nommoit, depuis le concordat, qu'en vertu d'un indult du pape qu'il falloit renouveler à chaque mutation de règne. Pie IV, privé du droit d'annates pour les évêchés avant qu'on se fût adressé à lui pour l'indult, n'avoit consenti, après bien des tergiversations & des reproches, à le renouveler que pour six mois, au bout desquels il seroit censé révoqué, si le concordat n'étoit pas rétabli en entier. Les annates reprirent leur cours par un arrêt du conseil, sans que la loi qui les supprimoit fut abolie de droit. Car un simple arrêt du conseil, comme le pape ne l'ignoroit pas, ne détruit point en France des lettres-patentes enregistrées dans les cours

souveraines. On lui donna également satisfaction sur le comtat Venaissin, en mandant aux gouverneurs des provinces voisines de se concerter avec ses officiers, & en faisant remettre à ces derniers Perrin de Parpaille, le chef des rebelles d'Avignon, arrêté sur les terres de France, qu'ils firent enfermer dans une cage de bois, pour l'exposer à la risée & aux outrages de la populace. Il n'en fut pas de même de la troisième demande. Lorsque le légat, après bien des détours, voulut en ouvrir la bouche, Catherine se crut tellement outragée, qu'elle ne lui permit pas d'achever. Étoit-elle d'un âge à ne pouvoir distinguer ceux à qui elle devoit ou ne devoit pas accorder sa confiance, ou se croyoit-on en droit de lui dicter des loix? Le roi son mari n'avoit jamais usé d'une pareille tyrannie; car, quoiqu'elle admît dans sa familiarité des gens qu'il n'aimoit pas, il l'avoit assez respectée pour ne jamais l'obliger à les éloigner. Elle aimoit la religion catholique & y faisoit élever ses enfans: mais en fait d'administration, on devoit savoir qu'elle ne prenoit l'ordre de personne, & qu'elle ne recevoit de conseils que

de ceux à qui elle en demandoit.
 ANN. 1662. Le légat, rendit compte au pape de
 cet entretien, & ajouta qu'il ne se
 permettoit point d'examiner jusqu'à
 quel point les préventions qu'on
 avoit inspirées à sa sainteté contre
 le chancelier l'Hopital, pouvoient
 être fondées, puisque Dieu seul li-
 soit au fond du cœur; que ce qu'il
 croyoit devoir certifier, comme té-
 moin oculaire, c'est que le chance-
 lier assistoit à la messe, alloit à con-
 fesse, & remplissoit, au moins ex-
 térieurement, tous les devoirs d'un
 vrai catholique. L'Hopital adressa lui-
 même au pontife la lettre suivante.
 « Quoique je n'ignorasse pas, très-
 » saint-père, qu'une foule d'envieux
 » & de délateurs travailloient à me
 » perdre de réputation auprès de vous
 » & de quelques autres souverains,
 » je m'en mettois d'autant moins en
 » peine, qu'agissant sur un grand
 » théâtre, la notoriété publique me
 » paroïssoit suffire pour détruire leurs
 » calomnies. Apprenant cependant
 » qu'elles avoient acquis tant de poids
 » sur votre esprit, que vous exhortiez
 » la reine à me retirer sa confiance & à
 » me chasser d'auprès d'elle comme un

„ pestiféré , j'ai pris la plume , non
 „ pour répondre à des reproches qu'on
 „ me laisse ignorer , mais pour vous
 „ découvrir la source de la haine qui
 „ me poursuit. Notre France est rem-
 „ plie d'ambitieux qui se sont ingérés
 „ dans le saint ministère , moins dans
 „ la vue d'en remplir les fonctions ,
 „ que de s'enrichir promptement ; qui
 „ jouissent de plusieurs évêchés sans
 „ s'être seulement montrés aux peuples
 „ qu'ils devroient diriger , & qui re-
 „ gardent comme des attentats à leurs
 „ privilèges , les efforts qu'on fait
 „ pour les ramener à l'esprit de leur
 „ institution. Mon étoile ne m'a pas
 „ permis de vivre un moment en paix
 „ avec eux , je les ai combattus autant
 „ qu'il a été en moi , par des loix &
 „ par des édits , sans autre succès , je
 „ l'avoue , que de m'en être fait des
 „ ennemis personnels. Si j'ai eu tort
 „ dans le principe ou si j'ai passé la
 „ mesure , que Dieu & son vicaire
 „ me jugent. La règle que je me
 „ suis imposée en fait d'administra-
 „ tion , & dont aucune considération
 „ n'a pu me détourner un seul ins-
 „ tant , a eu deux objets , de m'op-
 „ poser aux nouveautés , & de cor-

» riger les anciens abus ; voilà ce qui
 » m'a rendu également insupportable
 ANN. 1562. » aux deux factions qui partagent la
 » cour & la ville. On me blâmera
 » peut-être de n'avoir pas su, à l'exem-
 » ple de plusieurs grands personnages,
 » m'accommoder au tems. Ce n'a
 » jamais été là mon humeur, & la
 » vieillesse chagrine n'a fait qu'ajou-
 » ter à la froideur de mon caractère.
 » Voilà, très-saint père, tout ce que
 » j'avois à vous dire ». Le pape,
 peu satisfait de cette apologie, ne
 changea rien à ses premiers ordres.
 Le légat, plus à portée que lui
 de bien juger du mauvais effet que
 produisoit une pareille obstination,
 même sur l'esprit des ennemis du
 chancelier, passa ses pouvoirs, en
 délivrant la somme de cinquante mille
 écus, sauf à l'acquitter de ses propres
 deniers, si l'on refusoit à Rome de lui
 en tenir compte.

Vente du Le prince de Condé & ses parti-
 Hâvre à fans qui n'ignoroient rien de ce qui
 l'Angleter- se passoit dans le conseil du roi, se
 re par les se passoit dans le conseil du roi, se
 confédérés. crurent permis d'employer pour se
 Mémoires défendre, les mêmes moyens dont
 de Condé. on se servoit pour les attaquer. L'a-
 La Pope- miral, ainsi qu'on l'a remarqué, s'é-
 linière. toit
 Mémoires

toit d'abord opposé à cette funeste ressource, soit qu'il eût horreur de livrer sa patrie au fer des étrangers, soit qu'il désespérât de réussir dans un moment où il ne pouvoit encore rien offrir en échange des secours qu'il solliciteroit; il est certain du moins, qu'aussi-tôt qu'il eut à sa disposition Dieppe & le Hâvre, il ne trouva plus mauvais que le vidame de Chartres & Briquemaut passâssent en Angleterre, pour engager ou vendre ces deux places à la reine Elisabeth. Quelqu'avantageux que fût le parti qu'on lui proposoit, elle montra de la répugnance à l'accepter; c'étoit tout-à-la-fois manquer à la foi publique, & se charger de la honte d'une trahison; car non-seulement elle étoit en paix avec la France, mais elle entretenoit un commerce de confiance & d'amitié avec Catherine de Médicis. Cependant, séduite en partie par les sollicitations de Trocmorton, son ambassadeur, qui avoit conduit cette pratique avec les chefs de la réforme, en partie par la facilité de se procurer à peu de frais un objet d'échange pour la ville de Calais, dont la perte affligeoit toujours la nation Angloise, elle con-

ANN. 1562.

de Castelnau.

Lettres de Chantonnai.

ANN. 1562. sentit à donner en divers payemens une somme de cent quarante mille écus, & à faire passer six mille hommes en Normandie entretenus à ses dépens, dont trois mille formeroient la garnison du Hâvre qui devoit lui demeurer pour nantissement, & les trois autres seroient répartis à Dieppe & à Rouen. Ces premiers fonds servirent à donner de l'activité aux négociations que le prince avoit entamées en Suisse auprès des cantons de Berne & de Zurich, & en Allemagne, auprès de l'empereur Ferdinand, des électeurs palatin, de Saxe & de Brandebourg, du landgrave de Hesse & du duc de Wirtemberg.

Négocia- Tandis que les deux partis s'agi-
tions de toient avec une égale fureur pour em-
paix & pré-brâser le royaume, Catherine & ses
paratifs de conseillers secrets n'oublioient rien
guerre. pour composer ce différent. Aussi-tôt
Mémoires que revenue de son premier effroi,
de Condé. elle se fut apperçue que les chefs
Beze. catholiques n'en vouloient véritablement ni à sa personne ni à son autorité, elle s'étoit hâtée d'adresser au prince l'abbé de St-Jean, pour le conjurer, par tout l'intérêt qu'il devoit prendre à la conservation de la mo-

marchie, de mettre un terme à son ressentiment, & de se contenter des satisfactions raisonnables qu'elle étoit disposée à lui accorder. Ce premier messager avoit été bientôt suivi par l'Aubespine, secrétaire d'état, par l'évêque de Valence, qui ne pouvoit être suspect au parti, par Gonnor, surintendant des finances, & finalement par Villars & Vielleville, qui n'avoient pas été plus heureux que les autres, parce que le prince s'obstinoit à demander, pour conditions préliminaires, l'éloignement des triumvirs & le rétablissement de l'édit de janvier dans tous ses points; au lieu que Catherine, liée par son propre intérêt au parti catholique, mettoit au rétablissement de l'édit une exception pour la ville de Paris, & à la retraite volontaire des triumvirs, les clauses qui assuroient le maintien de la religion catholique, telles qu'ils les avoient eux-mêmes dictées dans leur déclaration. Convaincue par tant d'effais, qu'elle n'avoit rien à se promettre de ces négociations ouvertes qui passaient toutes sous les yeux de trop de monde, elle en tenta de secrètes, ou elle ne crut pas même pouvoir se

ANN. 1562.

servir de la plume de ses secrétaires.

ANN. 1562.

Regardant avec raison les Châtillons comme l'ame du parti , & croyant pouvoir attendre quelque retour de la faveur démesurée dont elle les avoit comblés, elle écrivit de sa main une longue lettre au cardinal, pour se plaindre du bruit déjà presque généralement répandu, que c'étoit pour son service & par son ordre qu'ils s'étoient emparé d'Orléans, & qu'ils soulevoient toutes les autres villes du royaume : elle déclaroit qu'elle aimeroit mieux *être morte de cent mille morts*, que d'avoir donné le moindre consentement à une entreprise si criminelle, & qu'elle ressentait si vivement cet outrage, qu'elle avoit besoin de se souvenir qu'elle étoit mère pour en faire le sacrifice au repos public. Puis elle ajoutoit, que connoissant la confiance sans bornes que le prince avoit dans les conseils de l'amiral, elle ne pouvoit attribuer qu'à ce dernier le peu de succès qu'avoient eu les démarches qu'elle avoit faites pour rétablir la paix ; qu'elle étoit d'autant mieux fondée dans cette conjecture, qu'avant leur arrivée au camp, le prince lui avoit engagé

sa parole qu'il poseroit les armes & se rendroit auprès d'elle aussi-tôt qu'elle l'ordonneroit. Elle conjuroit le cardinal, au nom de leur ancienne amitié, en premier lieu, d'user de tout son crédit auprès de son frère & auprès du prince pour les disposer à la paix, & en second lieu, d'obtenir d'eux qu'ils cessassent d'accréditer un bruit dont ils savoient la fausseté, & qui finiroit tôt ou tard par les déshonorer. Le prince & les Châtillons ne crurent pas même pouvoir lui accorder cette dernière demande; c'eût été se priver de l'alliance de tous ceux des princes étrangers qui se croyoient intéressés à respecter les droits des souverains; & comme parmi les églises réformées de France, il s'en trouvoit encore quelques-unes, telles que la Rochelle, qui ne croyoient pas qu'il fût licite, sous aucun prétexte, à des sujets d'armer contre le magistrat, il ne restoit point au prince d'autre moyen de les engager à contribuer à la cause commune, que de produire les lettres que la reine mère lui avoit écrites, & de leur persuader que loin d'armer contre leur souverain, ils rempliroient les devoirs de fidèles

ANN. 1562. **—** sujets & de vrais chrétiens, en travaillant à le tirer de la main de ses oppresseurs.

Pour détruire, soit parmi les regnicoles, soit parmi les étrangers, toute idée de cette prétendue captivité, les chefs catholiques, qui ne craignoient plus que la reine mère leur échappât, trouvèrent bon qu'elle allât passer, avec le roi son fils, la belle saison à Monceaux, à dix lieues de Paris, tandis qu'ils restoit dans cette capitale pour achever leurs préparatifs. Avant qu'ils pussent songer à s'en éloigner, il falloit la mettre en état de défense. Le cardinal de Bourbon n'étoit plus propre aux nouvelles fonctions qu'alloit exiger ce gouvernement ; d'ailleurs sa présence étoit nécessaire en Picardie, dont on ne pouvoit, dans ce moment, laisser l'administration au prince de Condé, & qu'aucun autre qu'un frère aîné, n'auroit osé accepter sans son aveu. On lui décerna donc cette nouvelle commission, & on lui substitua, pour le gouvernement de Paris, le maréchal de Brissac, exercé dans les longues guerres du Piémont à établir dans les villes une police peu différente de

celle d'un camp. Distribuait cette capitale en différens quartiers à peu près égaux, laissant aux bourgeois le choix de leurs colonels & de leurs capitaines, & assignant à chaque quartier son département & ses heures de service; il remplit parfaitement l'idée qu'on s'étoit formée de ses talens, mais rendit un mauvais service à la monarchie, en donnant une constitution trop vigoureuse à une multitude difficile à gouverner. Il est certain que depuis cet établissement, les parisiens, à portée de calculer leurs forces, se montrèrent moins respectueux & moins dociles qu'auparavant, & qu'on peut dater de cette époque le principe d'une effervescence qui a duré, avec plus ou moins d'éclat, pendant près de deux siècles. Dans la première revue que fit le maréchal de ces milices bourgeoises, il compta vingt-quatre mille hommes bien armés, dont la plupart auroient pu figurer dans des troupes réglées. Le petit nombre de réformés qui avoient eu le courage de rester à Paris, étoient confondus avec les catholiques; comme on ne se fioit point en eux, le maréchal ordonna aux capitaines des

ANN. 1561.

ANN. 1562.

quartiers de se transporter dans leurs maisons, & d'en enlever, sans tumulte & sans offense, toutes les armes qu'ils y trouveroient. Paroissant encore dangereux, à cause des correspondances furtives qu'ils ne manqueroient pas d'entretenir avec les chefs du parti ennemi, ils furent sommés de prêter le serment de catholicité qu'on exigea de tous les citoyens, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils fussent, ou de sortir de la ville sous deux jours, emportant avec eux leurs effets. Quoiqu'on eût eu l'attention de défendre aux catholiques de les insulter & d'apporter aucun empêchement à leur sortie, cette ordonnance n'en parut pas moins marquée au coin de la dureté, parce qu'elle commandoit une chose impossible ; car quel moyen avoient ces malheureux, dans un espace aussi court, de se procurer une habitation dans une autre ville, & de se fournir tous à-la-fois d'un assez grand nombre de voitures pour transporter leurs effets ? C'étoit donc en paroissant s'occuper de leur conservation, les livrer par le fait à la rage de leurs ennemis, s'ils vouloient conserver leur bien, ou s'ils l'abandon-

noient , les exposer à périr de froid ,
de faim & de misère sur un grand
chemin. ANN. 1562.

Ces divers réglemens de police
avoient été publiés sous l'autorité du
roi de Navarre , en qualité de lieute-
nant-général du royaume. Catherine,
retirée à Monceaux , paroissoit n'y
prendre aucune part , afin de garder
les dehors de la neutralité aussi long-
tems qu'il lui resteroit quelque espoir
de se rendre médiatrice entre les deux
partis. Après avoir épuisé la voie or-
dinaire des négociations , elle vouloit
essayer si ses représentations, appuyées
de l'approche d'une armée déjà plus
nombreuse que celle des confédérés ,
ne les amèneroit pas à modérer leurs
prétentions , & à se contenter de ce
qu'il étoit en son pouvoir de leur
accorder. Ayant fait proposer une con-
férence au village de Thuri que le
prince parut accepter , elle ramena
le roi son fils au château de Vin-
cennes , & se mit en route , accom-
pagnée du roi de Navarre, avec une
simple escorte de cent chevaux. En ac-
ceptant la proposition de la reine , le
prince n'avoit consulté que ses propres
sentimens. Obligé de porter l'affaire

Confé-
rences de
Thurientre
la reine mè-
re & le prin-
ce de Con-
dè.

*Mémoires
de Condé.*

*La Pope-
linière.*

Beze.

ANN. 1562. aux conseils, il y trouva une opposition plus générale & plus forte qu'il n'avoit cru. Le caractère trop connu de Catherine de Médicis inspiroit par lui-même une juste défiance; mais de plus on se croyoit bien fondé à croire qu'elle suivoit dans ce moment l'impulsion des triumvirs. On soupçonnoit donc, ou qu'ils méditoient une surprise pour enlever le prince, ou que ne se sentant pas encore en état de tenir la campagne, ils cherchoient à gagner du tems. On observa d'ailleurs, que de pareilles entrevues entre les chefs ne devoient avoir lieu que lorsque les préliminaires étant réglés, il n'étoit plus question que de convenir de quelques articles accessoires & peu importants. Or depuis qu'on négocioit, on n'avoit encore pu tomber d'accord sur un seul point. Il étoit donc facile de prévoir qu'en éloignant même toute idée de surprise, cette conférence n'aboutiroit qu'à engendrer une nouvelle aigreur dans les esprits. Condé fit valoir le mieux qu'il put cette dernière raison dans une lettre qu'il écrivit à la reine, pour la prier d'agréer ses excuses. Informé au retour de son courier qu'elles avoient

été mal prises, & que le roi de Navarre sur-tout étoit outré de ce manque d'égards, il assembla de nouveaux conseils, & obtint la permission de se trouver au rendez-vous, mais avec des pouvoirs si bornés, qu'ils le réduisoient presque à écouter ce qui lui seroit proposé, pour venir en faire le rapport. Catherine revenoit à Paris, lorsqu'un nouveau courier du prince l'informa de ce changement. Comptant pour rien un peu d'humiliation, pourvu qu'elle parvînt à ses fins, elle rebroussa chemin sans se faire attendre. Il avoit été réglé, pour prévenir tout sujet de querelle, que les cent gentilshommes qui formoient chaque escorte se tiendroient à une égale distance de la maison où se faisoit l'entrevue. La curiosité, plus forte que la défense, en porta quelques-uns à quitter leur poste pour aller voir ce qui se passoit chez leurs voisins. Reconnoissant parmi eux, ou des parens ou d'anciens camarades, ils coururent les embrasser. L'exemple des premiers en attira d'autres, & insensiblement ces deux corps destinés à s'entr'observer avec des regards menaçans, n'en formèrent plus qu'une troupe d'amis. Il auroit été

ANN. 1562.

à désirer que la même cordialité eût
 régné entre les chefs ; les liens du
 sang , ceux que forme une ancienne
 habitude , leur intérêt bien entendu ,
 sembloient les y inviter : mais l'a-
 mour-propre & l'ambition firent
 traire ces sentimens naturels. Le prince
 de Condé , pour justifier sa conduite ,
 invektiva contre les triumvirs , & of-
 fensa sans le vouloir le roi de Navarre ,
 qui non-content de déclarer que tout
 ce qu'il venoit de leur reprocher, ils l'a-
 voient fait par son ordre, le traita avec
 plus de hauteur & de dureté que la qua-
 lité de frère ne sembloit le comporter.
 Condé, qui se posséda mieux , persis-
 tant cependant à demander pour con-
 dition préliminaire du traité l'éloigne-
 ment des triumvirs, Catherine, qui ne
 vouloit pas donner le tems au roi de
 Navarre de repliquer, remontra avec
 douceur que cette demande étoit ab-
 solument hors de saison ; que ce n'é-
 toit point au moment où une armée
 étoit en marche, qu'on pouvoit rai-
 sonnablement proposer à ceux qui la
 commandoient , & particulièrement
 à un connétable & à un maréchal de
 France , de se retirer dans leurs mai-
 sons. Qu'il falloit commencer par

rendre cette armée inutile , en convenant sur-le-champ des principaux articles d'un traité de paix , & qu'ensuite on trouveroit moyen de lui donner satisfaction , puisqu'il croyoit son honneur intéressé à la retraite de ces trois seigneurs : qu'il devoit être persuadé que son honneur touchoit de près à tous ses parens , & de plus près encore au roi de Navarre , & qu'ils ne lui proposeroient jamais rien qui pût y donner atteinte : que de son côté , il devoit , comme prince du sang & personnellement intéressé à la conservation de la monarchie , se dépouiller de toute passion , de tout esprit de parti , & proposer dans la sincérité de son ame , ce qu'il croyoit propre à rétablir le calme sans avilir l'autorité. Il répondit que la question qu'elle lui donnoit à résoudre avoit été débattue & décidée aux conférences de St-Germain : qu'il ne se croyoit ni plus de pénétration ni autant de lumières que tant de graves personnages , qui avoient épuisé tout ce qu'il y avoit à dire de part & d'autre sur ce sujet. Qu'après les avoir entendus , elle avoit elle-même ouvert un avis qui avoit réuni tous les suffrages , & donné nais-

ANN. 1562.

fance à l'édit de janvier. Qu'il ne devinoit point les raisons qui lui avoient fait changer de sentiment ; que pour lui, il persistoit à le regarder comme le souverain remède à tous les maux de l'état , & n'en proposeroit jamais d'autre. Catherine dit qu'elle avoit eu recours à l'édit de janvier, comme une personne tourmentée par une longue maladie, après avoir épuisé sans succès tous les secours de la médecine, consent à essayer du secret d'un empyrique. Que ce qui l'avoit principalement décidée, étoit l'exemple de l'Allemagne, où ce même moyen, lui disoit-on, avoit suffi pour appaiser les troubles. Qu'il falloit en ce cas que les allemands fussent d'un tempérament bien différent de celui des françois, puisque ce qui calmoit les uns, donnoit de si violentes convulsions aux autres. Il savoit mieux que personne de quelle manière l'édit avoit été reçu à Paris, quelles mesures il avoit fallu prendre pour le faire enregistrer en Provence, & combien étoit insurmontable la résistance qu'il éprouvoit en Bourgogne. Dans les provinces même de Guyenne, de Languedoc, de Dauphiné & de Nor-

mandie, où il avoit été enregistré sans tant de difficultés, quel bouleversement n'avoit-il pas occasionné ? qui pouvoit, sans frémir, envisager l'état de ces provinces, où il n'y avoit pas maintenant une ville, une bourgade, qui ne présentât l'image du carnage & de la désolation ? Enfin, de quelque côté qu'elle portât ses regards, elle ne découvroit de part & d'autre que des frénétiques, qui sembloient avoir abjuré tout sentiment d'humanité : vouloir leur persuader par la douceur de ne voir dans ceux du parti contraire que des concitoyens & des frères, comme on se l'étoit proposé en publiant l'édit de janvier, c'étoit parler à des sourds ; entreprendre de les y forcer, c'étoit prêter des alimens à leur fureur, & même rendre un mauvais office aux réformés, car les catholiques étoient encore dix contre un, ils avoient les armes à la main, & ce qui venoit de se passer à Sens, à Amiens & à Abbeville, montrait clairement ce qu'il falloit attendre de la disposition présente des esprits. Elle pria donc le prince, s'il désiroit véritablement le salut de l'état & le rétablissement de la paix, de ne demander

ANN. 1562

que des choses qu'il fût au pouvoir du roi de lui accorder. Il réponoit que sa mission se bornoit à écouter les propositions qu'elle lui feroit, & à les rapporter au conseil. Eh quoi, mon cousin, repliqua Catherine, est-ce bien là à quoi se réduit votre autorité dans le parti? cessez donc, je vous prie, de publier que je suis esclave, car il me seroit trop facile de montrer qui de nous deux l'est véritablement. Mais puisque vous exigez que je m'explique la première, vous direz de ma part à vos commettans, qu'ils perdent toute espérance que l'édit de janvier soit jamais rétabli; c'étoit un essai qu'on avoit voulu tenter après beaucoup d'autres : il n'a été publié que provisoirement, & l'épreuve en a été trop funeste pour qu'on songe à la renouveler. Quand on en auroit la volonté, il n'y a aucune force humaine qui pût le faire exécuter dans les circonstances présentes. Le roi entend qu'il n'y ait désormais dans son royaume d'autre administration de sacremens, d'autre culte public, que ce qui s'observe dans l'église romaine : mais il ne prétend pas gêner les consciences; chacun aura la liberté de croire & de pratiquer dans l'in-

térieur de sa maison ce qu'il jugera convenable : cet asyle sera inviolable , ANN. 1562.
 pourvu qu'il ne s'y tienne ni prêché, ni assemblée. Si cette offre est acceptée, il pourra se relâcher sur les réparations qui lui sont dues pour l'enlèvement des deniers publics, la surprise des places, le pillage & la profanation des églises & des monastères : si l'on ne s'en contente pas, il laissera parler les loix, & fera exécuter en toute rigueur les arrêts de ses parlemens.

Le prince promet de rapporter cette proposition aux conseils, & tint parole, quoiqu'il ne doutât point du sort qu'elle auroit, puisqu'elle renversoit l'état des ministres, c'est-à-dire, des oracles de ces assemblées. En effet, on ne manqua pas de se récrier qu'une pareille proposition ne ressembloit en aucune manière à un projet de conciliation, & portoit au contraire tous les caractères ou d'une dénonciation de guerre ou d'un arrêt de proscription. Qu'elle étoit directement contraire à la volonté du roi, qui, même depuis la prise d'armes, avoit confirmé, par une déclaration solennelle, l'édit de janvier, & en avoit de nouveau ordonné l'exécution dans toute

 ANN. 1562.

l'étendue du royaume, à la réserve de la ville de Paris, où il étoit misérablement détenu par les triumvirs, au milieu d'une populace séditieuse dont ils dispofoient à leur gré. Que la prétendue liberté de conscience fans la prédication de l'évangile & fans administration de facremens, n'étoit qu'un misérable artifice pour forcer ceux qui s'en contenteroient, ou à se rendre athées, ou à se vautrer de nouveau dans les superstitions de l'église romaine, & cela dans le moment où l'on faisoit dire au roi qu'il ne prétendoit point forcer les consciences. Qu'on supposoit, contre toute évidence, que l'edit de janvier ne pouvoit être exécuté, puisqu'il étoit de notoriété publique qu'il l'avoit été & qu'il le feroit encore, s'il n'avoit plu à quelques brouillons d'opposer leur volonté privée au vœu général de la nation. Que s'il y avoit une loi sacrée dans le royaume, ce devoit être une constitution proposée par les états-généraux, délibérée & arrêtée sous les yeux du roi par les princes du sang, les grands officiers de la couronne & les députés de tous les parlemens du royaume, munie du sceau de l'au-

torité royale & enregistrée dans les cours souveraines : qu'il sembloit qu'une fois établie, elle ne pouvoit valablement être abrogée que par le concours des mêmes volontés qui avoient contribué à l'établir, ou du moins que par un roi parvenu à l'âge de majorité & tenant de ses propres mains les rênes du gouvernement. Qu'au reste on ne devoit pas trouver étrange qu'un conseil d'administration, qui étoit lui-même sous l'anathème de la loi, montrât si peu de respect pour les loix, ou plutôt n'en voulût plus connoître aucune. Que personne n'ignoroit que les états-généraux, auxquels seuls appartenoit de former le conseil d'administration dans un tems de minorité, en avoient formellement interdit l'entrée aux cardinaux, liés par leur serment à un autre souverain, aux anciens favoris, tant qu'ils n'auroient pas restitués des biens mal acquis, & à tous ceux qui avoient eu le manie-
ment des deniers publics, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu compte de leur gestion. Qu'ils ne faisoient point l'injustice à la reine mère de la soupçonner d'avoir trempé dans le complot des tyrans : qu'ils étoient persuadés, au

ANN. 1562.

contraire, qu'elle avoit gémi au fond de son cœur de se trouver chargée de proposer des conditions dont elle sentoit mieux que personne toute l'iniquité. Ils la supplioient donc de ne point s'offenser s'ils lui déclaroient que tant qu'elle seroit en la puissance des triumvirs, ils ne pouvoient, malgré tout le respect qu'ils lui portoient, entrer en négociation avec elle : car si elle avoit été libre, elle auroit commencé par les éloigner, puisqu'elle désiroit la paix, & que leur présence à la cour étoit le seul obstacle qui s'y opposât : tant qu'elle seroit dans leur dépendance, elle ne trouveroit point mauvais que ceux qui n'avoient pris les armes que pour la mettre en liberté, refusâssent de se soumettre aux conditions qu'il plairoit à leurs communs ennemis de leur imposer.

En envoyant à la reine mère cette délibération du conseil, Condé n'oublia pas le roi de Navarre. Quoiqu'il eût à se plaindre de la dureté avec laquelle il venoit de le traiter, il lui peignit, dans une lettre particulière, tracée bien plus, disoit-il, avec les larmes de ses yeux qu'avec l'encre de sa plume, la douleur & le désespoir

dont il étoit pénétré, en se voyant à la veille, ou d'être égorgé par la main qui lui étoit la plus chère, ou de trembler pour la vie d'un frère qu'il racheteroit avec joie au prix de son sang. » Considérez, monsieur, quelle puissante raison a pu vous dicter une résolution si contraire à la douceur de votre caractère. Si c'est le zèle de la religion, vous savez mieux que personne si la morale que nous professons doit nous rendre exécra- bles au reste des humains, & si la différence qui peut se trouver entre les deux communions est suffisante pour autoriser la barbarie avec laquelle on nous a traités jusqu'à ce jour. Si c'est le service du roi & le bien de l'état, quel homme après vous, monsieur, & votre postérité, doit y prendre plus d'intérêt que moi ? me suppose-t-on assez dé- pourvu de sens pour travailler à ma propre ruine, & trouvera-t-on dans ma conduite présente & passée, rien qui puisse autoriser un pareil soupçon ? Un homme qui offre non-seulement de poser les armes, mais de se soumettre à tout ce qui lui sera ordonné, pourvu que les auteurs des

 ANN. 1562.

» troubles s'absentent de la cour, &
 » ne prétendent pas être juges en
 » leur propre cause, montre t-il moins
 » de soumission aux volontés du roi,
 » moins de dévouement pour sa patrie,
 » que des gens qui, sachant combien
 » leur présence à la cour a déjà causé
 » de troubles, aiment mieux y rester
 » que de rendre la paix au royaume?
 » Enfin, si vous ne consultez que
 » l'intérêt de votre propre grandeur,
 » considérez si elle court plus de ris-
 » que dans les mains d'un frère soumis
 » & respectueux, qui n'a jamais connu
 » de danger lorsqu'il s'est agi de votre
 » gloire, & qui même en mourant
 » vous laisseroit une nombreuse fa-
 » mille qui vous reconnoitra toujours
 » pour son chef, qu'en celles de deux
 » ou trois ambitieux qui ont long-
 » tems travaillé à votre ruine, & qui
 » n'ont peut-être feint de se rappro-
 » cher de vous, que dans la vue de
 » vous séquestrer de vos appuis na-
 » turels. Fasse le ciel qu'ils aient
 » changé de sentimens en changeant
 » de langage; mais s'il arrivoit qu'après
 » s'être servi de votre épée pour nous
 » exterminer, il leur prît envie de s'at-
 » taquer directement à vous & d'oser

» même quelque chose de plus , trou-
 » veriez-vous au besoin de nouveaux ANN. 1562.
 » amis aussi fermes & aussi dévoués
 » que ceux que vous voulez perdre ;
 » la couronne & la famille royale ne
 » courroient - elles aucun risque ?
 » Pesez , je vous en conjure , toutes
 » ces considérations , & si la voix du
 » sang parle à votre cœur comme elle
 » se fait entendre au mien , prévenons
 » un évènement qui , de quelque côté
 » que la victoire tournât , rempliroit
 » le reste de nos jours de regrets et
 » d'amertume «.

Les deux armées n'étoient plus qu'à peu de distance l'une de l'autre. Condé , maître de tous les passages sur la Loire , pouvoit , à son gré , ou faire traîner la guerre , ou précipiter le dénouement. Ses forces consistoient en deux millë gentilshommes bien montés , & sept à huit mille hommes d'infanterie disciplinée , qu'il avoit répartie dans un assez grand nombre de places pour la commodité des subsistances. Celles qui venoient l'attaquer , fort supérieures en cavalerie , consistoient principalement dans les compagnies d'ordonnance , l'école de toute la noblesse française : du côté de l'infan-

Embarras
des confédérés.

Beze.

La Popelinière.

Mémoires
de Condé.

ANN. 1562. terie, elles ne répondoient point encore, ni par le nombre ni par la qualité, à celles du prince, mais elles devoient être incessamment accrues de six mille suisses & quatre mille lansquenets qui se hâtoient d'arriver. On agita dans le conseil du prince si l'on prévien droit cette jonction. C'étoit l'avis de l'amiral, qui se fondeoit principalement sur le danger de laisser leurs forces éparpillées dans des places qui n'étoient point en état de soutenir un siège, & sur l'impossibilité de les faire subsister en corps d'armée seulement pendant un mois sans magasins & sans argent. Il observoit que bien qu'on reçût des nouvelles favorables d'Angleterre & d'Allemagne, ces secours étrangers ne pouvoient arriver, encore moins les joindre dans un terme si court. Que les églises épar ses dans les provinces, désormais embarrassées à se défendre contre leurs voisins, ne fourniroient plus de contributions; que renfermés dans le petit pays de Sologne, ils n'avoient plus à compter sur l'argent des recettes générales ni sur aucun des autres moyens qui les avoient jusqu'alors alimentés. Qu'une grande partie de leur infanterie

terie ne tenant au parti que par la solde qu'elle en tiroit, les abandonneroit infailliblement lorsqu'ils cesseroient de pouvoir la payer, & se retourneroit du côté des ennemis si elle y trouvoit son profit; que les gentils-hommes qui servoient depuis plusieurs mois à leurs frais, ne pourroient bientôt plus porter cette dépense. Car s'il arrivoit, comme on en étoit menacé, que le parlement, par un arrêt, fâisît leurs revenus au profit du roi & mît garnison dans leurs châteaux, avec quoi subsisteroient-ils, & comment les empêcheroit-on de se disperser pour aller chacun de son côté ou défendre son héritage, ou recueillir au moins quelques débris du naufrage? Qu'ils étoient donc dans ce moment plus en état de se battre qu'ils ne le feroient dans la suite, au lieu que leurs ennemis, cédant à la clameur publique qu'avoit excitée dans Paris la perte de tant de villes, s'étoient mis en marche avant que d'avoir donné ordre à leurs préparatifs, & feroient si bien la faute qu'ils avoient faite, qu'ils ne cherchoient dans ce moment qu'à gagner du tems. Car n'est-ce pas là visiblement, ajouta-t-il, l'objet de

ANN. 1562.

ANN. 1562.

tant de députations, d'entrevues, de négociations publiques & secrètes qui durent depuis trois mois sans qu'on soit plus avancé que le premier jour, & qu'ils s'étudieront sans doute à prolonger avec aussi peu de sincérité, jusqu'à ce qu'ils se soient procuré la même supériorité en infanterie qu'ils ont déjà en cavalerie. Puisqu'il est prouvé que chaque jour rendra la balance plus inégale en nous affoiblissant & en les renforçant, est-il douteux que ce ne soit à nous à leur épargner la moitié du chemin ? Rompons donc sans balancer des conférences dont le moindre danger seroit d'attiédier l'ardeur de nos soldats, & rassemblant le plus secrètement & le plus promptement qu'il sera possible toutes nos forces, marchons droit à eux ; car quelle considération pourroit encore nous arrêter ? seroit-ce la crainte de perdre nos places ? mais qui de nous ignore que des villes sans fortifications & sans munitions de guerre doivent être comptées pour rien, puisqu'elles appartiennent toujours à l'armée qui tient les champs. Si la victoire se déclare pour nous, elles ne nous échapperont pas, & les parler

mens qui préparent aujourd'hui contre nous des arrêts foudroyans , nous déclareront bientôt les vengeurs du trône. Si nous sommes vaincus , nous périrons glorieusement pour la défense de notre religion & de notre liberté. La mort n'a rien qui doive effrayer des hommes de notre état , & lors qu'elle peut seule nous dérober à l'oppression , la plus prompte est toujours la meilleure.

Genlis , l'officier le plus accrédité dans le conseil après l'amiral , & qui étoit bien avant dans la faveur du prince , par une certaine conformité d'humeur & de caractère , répondit qu'en effet la mort n'auroit rien de bien effrayant pour eux , s'il étoit à leur disposition de mourir tout entiers , ou de se détacher sans beaucoup d'efforts des gages qu'ils laissoient à la fortune. Qu'il ne savoit pas ce qui se passoit dans le cœur des autres , mais que pour lui , il frissonnoit d'épouvante & d'horreur en songeant au sort de sa femme & de ses enfans , s'ils tomboient sans défense au pouvoir d'une foule de forcénés , qui croiroient servir Dieu en outrageant l'humanité. Que cette considération n'é-

ANN. 1562.

ANN. 1562.

toit pas cependant ce qui l'embarraſſoit le plus dans ce qu'il venoit d'entendre. Qu'on propoſoit de livrer bataille aux triumvirs , mais qu'on ne diſoit point comment on les obligeroit à l'accepter : que c'étoit cependant une choſe qu'il avoit peine à concevoir. Car on convenoit de deux choſes , l'une que l'ennemi étoit ſupérieur en cavalerie , l'autre qu'il avoit le plus grand intérêt à ne rien haſarder avant l'arrivée de ſes ſuiſſes & de ſes lanſquenets. Reſtoit donc à expliquer comment , dans des plaines ouvertes, telles qu'étoient celles où l'on ſe trouvoit , de l'infanterie forceroit de la cavalerie à ſe battre ſi elle ne le vouloit pas. On pouvoit en toute ſûreté ſuppoſer aux triumvirs une ambition démeſurée , des deſſeins criminels, mais il n'y avoit qu'une haine aveugle ou une ſtupide prévention qui pût leur refuſer les talens militaires dans le plus haut degré. On devoit donc tenir pour certain , que connoiſſant parfaitement l'avantage de leur poſition , ils éviteroient une affaire générale , & ne riſqueroient même de combats partiels , qu'autant qu'il y auroit beaucoup à gagner & preſque

rien à perdre. C'étoit cependant à cet espoir plus que douteux d'une affaire générale, qu'on proposoit de sacrifier la possession certaine d'un grand nombre de villes, & de plusieurs provinces. Que plus il y réfléchissoit, moins il découvroit les raisons d'une résolution si contraire au premier plan d'opérations qu'on avoit arrêté; car il se rappelloit parfaitement que dans le conseil qui fut tenu aux environs de Meaux, après la sortie de Paris, tout le monde étoit tombé d'accord que si l'on pouvoit s'emparer d'Orléans, il ne falloit désespérer de rien. La fortune les avoit mieux servis qu'ils n'avoient osé l'espérer, puisqu'avec cette place, elle leur en avoit livré une douzaine d'autres qui en défendoient l'accès. Par quel prestige vouloit-on donc leur persuader de renoncer à de pareils avantages, pour se reporter au même état où ils étoient alors? Il convenoit que parmi toutes ces places, il y en avoit tout au plus trois ou quatre qu'on pût se promettre de défendre. Les autres cependant ne pouvoient être regardées comme entièrement inutiles, puisqu'elles contribuoient à la réputation du parti, ouvroient des

ANN. 1561.

ANN. 1562. communications précieuses , & ser-
voient à la subsistance de l'armée. Il
ne falloit donc pas se hâter de les
abandonner , & il seroit encore tems,
à l'approche de l'ennemi , d'en reti-
rer les garnisons , pour les faire passer
dans celles qu'on jugeroit en état de
soutenir un siège : enfin , ne conser-
vât-on qu'Orléans , le parti ne pou-
voit se regarder comme écrasé , puis-
qu'il lui resteroit toujours une capitale
& un point de réunion , dont l'abord
étoit le plus commode & le plus facile
qu'on pût choisir dans tout le royaume.
Or il y avoit tout lieu de croire que
les triumvirs n'entreprendroient pas
même d'en former le siège , si la reine
d'Angleterre tenoit ses engagements.
S'exposeroient-ils à ruiner les seules
forces qu'ils eussent pu rassembler ,
devant une place défendue par une
armée , tandis que les anciens ennemis
de la couronne s'empareroient sans
résistance des places de Normandie ,
& pousseroient leurs courses jusqu'aux
portes de Paris. En supposant que la
haïne les aveuglât assez pour prendre
un parti si dangereux , le cri public &
le danger de la capitale ne les force-
roient-ils pas de changer de résolution

Tandis qu'ils seroient aux prises avec les anglois en Normandie , les gentilshommes à qui l'on auroit permis de retourner dans leurs maisons pour mettre ordre à leurs affaires domestiques & réchauffer le zèle des églises , cette armée de reîtres & de lansquenets, sur laquelle ils fondoient leur principale espérance , auroient la facilité de venir les joindre : enfin , puisque les secours que le roi tiroit de l'étranger étoient plus avancés que les leurs , il étoit évident qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de traîner les négociations & nouer de nouvelles conférences : tant qu'elles dureront , elles produiroient du moins ce bon effet , qu'on ne se porteroit à aucun parti violent contre eux. Qui savoit d'ailleurs si la reine mère , impatiente de briser ses fers , ne cherchoit pas véritablement des moyens de conciliation ? si le roi de Navarre , prince crédule & sans caractère , n'ouvriroit pas les yeux sur ses vrais intérêts ; si un dégoût ou quelque nouveau caprice ne le ramèneroit pas à ses premiers engagemens ? C'étoit donc aux triumvirs , non à eux qui n'appréhendoient rien de pareil de la part de

ANN. 1562.

ANN. 1562. leurs chefs, à désirer la rupture des conférences.

Soumission apparente du prince de Condé. Cet avis prévalut dans le conseil, & l'on se fut bon gré de l'avoir suivi, lorsque peu de tems après on vit arriver à Orléans un courrier du roi de Navarre. Désarmé en apparence par la lettre qu'il avoit reçue de son frère, & paroissant disposé à lui rendre sa confiance, il prenoit sur lui d'éloigner de la cour & du commandement de l'armée ceux dont la présence lui déplaisoit, & de lui donner toutes les autres satisfactions qu'il pouvoit raisonnablement exiger. Mais comme il alloit se mettre à dos la faction des zélés catholiques, il vouloit, avant que de rien entreprendre, avoir une caution qui lui répondît que la nouvelle conférence qu'il assigneroit aux confédérés, termineroit tous les débats, & qu'on ne lui demanderoit rien qui préjudiciât au bien de l'état & à l'autorité royale dont la garde lui étoit confiée. Cette offre, qui passoit de bien loin les espérances du parti, arrivée dans un moment où l'on croyoit tout perdu, parut aux dévots l'œuvre de Dieu qui veilloit sur ses élus, & à ceux qui connoissoient familièrement le

Beze.

Mém. de Tavannes.

Mémoires de Condé.

Registres du Parlement.

roi de Navarre, l'effet naturel d'un esprit sans assiette & emporté dans tous les extrêmes, par le caprice du moment. Personne ne s'avisa de le soupçonner de duplicité; on douta seulement s'il soutiendrait jusqu'au bout l'entreprise, & si dans ce cas même il seroit assez fort pour la mettre à exécution. Mais comme l'essai n'en pouvoit être qu'infiniment avantageux, de quelque manière que la chose tournât, on ne balançoit point à lui donner les sûretés qu'il demandoit. Les principaux membres de l'association rédigèrent un écrit signé de leur main & muni de leurs sceaux, par lequel ils promettoient qu'aussi-tôt que le duc de Guise, le connétable & le maréchal St-André auroient quitté la cour & l'armée, ils supplieroient monsieur le prince de Condé, leur chef, d'aller se constituer entre les mains du roi de Navarre en qualité d'otage, pour répondre en leur nom qu'ils poseroient les armes & se soumettroient à ce qui leur seroit ordonné pour la gloire de Dieu, le service du roi & le bien du royaume. A force de répéter que les triumvirs perdroient l'état plutôt que de consentir à s'éloigner de la cour,

ANN. 1561.

 ANN. 1562.

ils avoient fini par se le persuader à eux-mêmes; ils étoient donc bien éloignés dans ce moment de soupçonner que les triumvirs avoient eux-mêmes suggéré cet expédient au roi de Navarre, pour confondre leurs ennemis & les priver de leur chef. Aussi-tôt que l'écrit fut arrivé, ils prirent congé de la cour, & se retirèrent à dix lieues de l'armée, avec promesse d'aller passer le reste de leur vie dans leurs maisons, si le traité s'achevoit. Le roi de Navarre en informa son frère, & lui demanda, en qualité de simple dépôt, la ville de Baugenci, où se tiendrait la conférence, parce qu'il ne convenoit pas que la reine mère, qui devoit y assister, se trouvât dans un lieu où son autorité ne seroit pas reconnue. Cette place, qu'il s'obligeoit de rendre au cas que, contre son attente, l'accommodement n'eût pas lieu, n'avoit d'important qu'un pont sur la Loire, à peu de distance d'Orléans. Le prince l'accorda, de l'avis des seigneurs qui formoient son conseil privé, sans en rien communiquer au grand conseil, composé en grande partie de ministres, où la demande auroit souffert des difficultés. Cette promptitude lui at-

tira bien des reproches. Les officiers que le roi de Navarre y envoya pour en prendre possession & préparer des logemens pour lui & la reine mère, commencèrent par en chasser le ministre, les diacres & les anciens, qui allèrent remplir Orléans de leurs cris : le prince en porta ses plaintes au roi de Navarre, qui rejeta la faute sur ses officiers, sans cependant se mettre en peine de la réparer. Quoique ce procédé engendrât une certaine défiance, Condé, à la première sommation, alla se consigner, en qualité d'ôtage, entre les mains de la reine mère & du roi de Navarre son frère. Il fut reçu avec toutes les caresses & les démonstrations de joie imaginables, on affecta même de le promener dans les différens quartiers de l'armée royale, afin que tout le monde, disoit-on, fût témoin que comme il n'y avoit qu'un sang royal, il n'y avoit plus entre tous ceux qui y participoient, qu'un cœur & qu'une volonté : cette intimité ne fut pas de durée. Aussi tôt qu'il voulut entamer l'affaire qui l'avoit amené, on l'écouta froidement, on éluda ses demandes, & lorsqu'il ne fut plus possible de s'en défendre, on lui dicta,

ANN. 1562.

ANN. 1562.

sans aucun adoucissement, les mêmes conditions qui avoient été tant de fois rejetées, en lui signifiant qu'il falloit s'en contenter. Sentant alors la faute qu'il avoit faite, il n'opposa plus aucune difficulté pour ce qui concernoit sa personne, mais il déclara que n'ayant point d'autre autorité sur ses associés que celle qu'ils lui déferoient volontairement, il ne pouvoit rien stipuler pour eux, & qu'ainsi il lui paroissoit indispensable que la reine mère & le roi de Navarre les appellâssent, pour s'assurer de leurs dispositions. Le lieu de la conférence fut assigné au village de Talsi, à égale distance des deux camps. Le prince, en informant par un billet secret ses associés de l'état des choses, leur manda de s'y trouver les plus forts, en se faisant suivre de loin par des corps de troupes.

Conféren-
ces de Talsi.
Ibid.

Comme il n'étoit pas possible d'exclure de cette conférence les Châtillons, qui devoient même y jouer le rôle principal, le roi de Navarre, qui avoit juré de ne jamais se trouver dans un même lieu avec eux, refusa d'y assister, & ne consentit, sur les demandes réitérées de la reine mère, à

y laisser aller le prince de Condé son otage, qu'après avoir pris de lui un ANN. 1562. nouveau serment qu'au sortir de la conférence, quel qu'en fût le succès, il reviendrait auprès de lui. Catherine, moins défiante pour cette fois & presque toujours excessive dans ses démonstrations, se trouvant au milieu de tous ces seigneurs assemblés, commença par les remercier de la promptitude avec laquelle ils avoient armé pour sa défense, aussi-tôt qu'ils avoient été informés du danger qui la menaçoit : elle promit de ne jamais oublier un service de cette nature & d'en instruire le roi son fils, afin qu'à son défaut il les en récompensât dignement un jour. Mais autant, ajouta-t-elle, ils avoient acquis, par leur conduite passée, de droits à sa reconnoissance particulière & à celle de toute personne qui s'intéressoit au salut de l'état, autant ils l'affligeroient & perdroient dans l'estime publique, si, lorsqu'il ne tenoit plus qu'à eux que le royaume ne fût en paix, ils persistoient à s'y refuser, ou à demander des conditions qu'on ne pouvoit leur accorder sans exciter un bouleversement général. Ils avoient vu avec quelle ardeur elle

ANN. 1562.

s'étoit portée à leur donner satisfaction, tant qu'il lui étoit resté quelque espoir de vaincre les obstacles qui s'opposoient à leurs désirs : l'essai en avoit été si malheureux, que s'ils conservoient quelque amitié pour elle, ils ne lui conseilleroient certainement pas de recommencer ; car que pouvoit-elle seule contre une multitude armée, qui ne prenoit plus conseil que de sa fureur ? Elle les avertissoit donc de ne point lui parler de l'édit de janvier, le peuple l'avoit en horreur : en revanche, elle leur offroit, de la part du roi son fils, l'entier oubli du passé, la liberté de conscience. & l'exercice privé de la nouvelle religion dans l'intérieur de leurs maisons, pour eux & leurs familles.

L'amiral, après avoir délibéré un moment avec ses associés, répondit que l'édit de janvier auquel on vouloit qu'ils renonçassent, étoit une constitution revêtue de tous les caractères qui impriment le respect & commandent l'obéissance. Qu'il ne servoit de rien de mettre en avant que le peuple le rejetoit : car si par le peuple on entendoit la nation, comment pouvoit-on assurer qu'elle le rejetât,

puisqu'au contraire elle l'avoit requis par la bouche de ses représentans, & que depuis la publication elle ne s'étoit point assemblée, & n'avoit pu en délibérer. Si l'on ne comprenoit sous cette dénomination que cet amas confus qui, sous les noms de bourgeois, de marchands, de praticiens & de manœuvres, remplissoit les grandes villes, on devoit considérer que ces sortes de gens étoient nés pour obéir, non pour commander, & que soumettre à leur décision les délibérations des représentans de la nation, c'étoit faire injure à la noblesse, & changer une monarchie bien réglée en une république déordonnée. Qu'elle leur permettroit donc de ne compter pour rien un pareil suffrage, & de s'en tenir à ce qui avoit été arrêté d'un commun accord par ceux qui devoient être écoutés. Que la liberté de conscience avec l'exercice privé de la religion réformée, sans assemblée, sans prêche & sans administration de sacremens, ne pouvoit passer pour un dédommagement dans l'esprit de ceux qui n'y voyoient qu'une porte ouverte à l'athéisme & à la superstition. Mais en supposant même

ANN. 1562.

ANN. 1562.

qu'ils l'acceptâssent, comment la reine en garantiroit elle l'exécution? car, puisqu'elle déclaroit qu'il n'étoit point en son pouvoir de maintenir, contre la volonté du peuple, l'édit de janvier dont elle sentoit l'équité, le seroit-il de faire observer le règlement qu'elle vouloit y substituer, lorsque ce même peuple, soulevé par ceux qui étoient en possession de le diriger, en demanderoit l'abrogation à main armée? Exposés aux plus cruelles persécutions, privés de tout appui de la part du gouvernement, qui en même tems qu'il se reconnoissoit dans l'impuissance de les défendre, leur interdisoit le droit que la nature a donné à tout individu de veiller à sa conservation, il ne leur restoit qu'à oprer entre ces deux partis, ou de tendre la gorge au fer d'un bourreau, ou d'aller chercher un asyle auprès de quelque puissance qui consentit à leur ouvrir ses états. Que ne pouvant disposer d'eux sans l'aveu du roi leur souverain, ils la supplioient humblement, & par des services qu'ils avoient pu lui rendre, & par le désir qu'ils avoient de lui plaire, en secondant ses vues pour le rétablissement de la paix, de leur

obtenir cette permission , & de vouloir _____
 bien leur faire expédier des passe-ports. ANN. 1562.

Catherine qui doutoit qu'il parlât sérieusement , se récria contre une pareille proposition. La supposoit-on assez insensible , assez ingrate , pour reconnoître ainsi les services qu'ils lui avoient rendus ? assez aveugle & assez dénaturée pour priver l'état & le roi son fils de leurs plus fermes défenseurs ? Promenant ensuite ses regards sur l'assemblée , & appelant par leur nom ceux des seigneurs qu'elle avoit vus en faveur à la cour de Henri II , elle leur demandoit avec attendrissement , s'ils avoient si-tôt oublié leur bon maître ? comment ils pouvoient se résoudre à abandonner sa veuve & ses enfans , dans un moment où ils avoient plus besoin que jamais de leur secours ? Voyant que personne ne répondoit , elle dit que puisque ses prières & ses larmes ne changeoient rien à leur résolution , & que des hommes dont elle connoissoit les lumières & la probité , jugeoient qu'il n'y avoit plus d'autre remède que celui-là aux maux de l'état , elle leur feroit expédier tous les passe-ports qu'ils lui demandoient ; que quelque part qu'ils se

ANN. 1562.

retirâssent, ils auroient la libre administration de leurs biens, & pourroient, si quelque affaire exigeoit leur présence, venir y mettre ordre; qu'heureusement cette absence seroit de courte durée, car ils devoient se tenir assurés que le roi son fils, qu'elle seroit déclarer majeur aussi-tôt qu'il entreroit dans sa quatorzième année, s'empresseroit de les rappeler & les dédommageroit amplement du sacrifice qu'ils faisoient au repos public. Les associés qui ne s'étoient pas attendus à se voir pris au mot, s'entre-regardoient tout ébahis sans pouvoir proférer une seule parole. L'amiral, qui n'avoit communiqué ses vues qu'à un petit nombre d'entr'eux, s'adressant au prince de Condé, lui dit qu'étant question désormais de rompre l'armée, il falloit qu'il retournât avec eux au camp, puisqu'ayant reçu seul le serment des officiers & des soldats en qualité de chef de l'association, il n'y avoit que lui qui pût valablement les licencier. Catherine s'y opposa vivement, & rappella au prince le serment qu'il avoit fait en partant au roi de Navarre : il parut vouloir s'y tenir; mais ceux des seigneurs qui étoient

dans la confidence de l'amiral ; l'entourèrent , & le prenant entre leurs bras , l'enlevèrent de la grange où se tenoit la conférence : personne ne se mit en devoir de s'opposer à cette violence , parce que les cent chevaux qui formoient l'escorte de la reine , apperçurent devant eux un corps de cinq cents chevaux & de mille hommes d'infanterie. Rien n'auroit été plus facile aux seigneurs que d'enlever Catherine elle-même ; mais ils jugèrent apparemment que séparée du roi son fils , elle leur auroit apporté plus d'embarras que de profit. Troublée , honteuse , & ne sachant plus comment aborder le roi de Navarre qu'elle n'avoit pas voulu croire , elle revint tristement lui rendre compte de ce qui s'étoit passé , doutant encore ou voulant avoir l'air de douter si les confédérés ne lui tiendroient pas parole. Elle fit expédier sur-le-champ un grand nombre de passe-ports , elle y joignit une lettre-de-change de dix mille écus pour le prince de Condé , qu'elle supposoit dans la résolution de suivre ses associés , afin de l'indemniser en partie des frais du voyage , & chargea Robertet , l'un des secrétaires d'état , de

ANN. 1562. les porter promptement à Orléans, afin de ne pas leur laisser le tems de la réflexion, & d'être témoin de la séparation si elle avoit lieu. Avant son arrivée, le prince & les seigneurs avoient porté l'affaire au grand conseil, dirigé par les ministres, qui décidèrent, par rapport au prince, que se trouvant lié par deux sermens, le premier envers tous les membres de l'association qui l'avoient élu pour chef, le second envers la reine mère & le roi de Navarre à qui il s'étoit librement offert pour garant de la docilité de ses associés, il avoit pleinement satisfait au second, en allant se livrer à eux & en gardant prison tant qu'il avoit vu lieu à un accommodement : mais qu'ayant reconnu qu'on abusoit de sa loyauté & qu'on vouloit se servir de lui pour perdre ceux qu'il étoit obligé par son premier serment de défendre, il avoit été bien fondé à ne se plus croire lié par un traité frauduleux. Par rapport aux autres seigneurs ses associés, les ministres trouvèrent un subterfuge dans les termes mêmes de l'engagement. Ils avoient juré d'obéir à tout ce qui leur seroit ordonné pour

la gloire de Dieu, le service du roi & le bien du royaume. Or toutes les conditions qu'on avoit mises en avant, sans même en excepter la dernière qui consistoit à se retirer en pays étranger, étoient contraires à la gloire de Dieu dont on vouloit abolir le vrai culte, au service du roi dont on flétrissoit le nom par un acte de tyrannie, & au bien de l'état qu'on privoit de ses plus fermes défenseurs. Ils n'avoient donc pu les accepter, ni comme chrétiens, ni comme citoyens, & devoient se regarder comme parfaitement dégagés de leur promesse par la mauvaise foi de leurs ennemis. Au procès-verbal de cette décision, le prince joignit une lettre interceptée du duc de Guise au cardinal de Lorraine, par laquelle il paroissoit clairement qu'on ne s'étoit proposé que de séparer les associés, pour les écraser ensuite sans résistance. C'est avec cette réponse qu'il se hâta de congédier Roberter, pour donner le reste du jour aux préparatifs d'un coup de main dont le succès auroit décidé du sort de l'état.

L'armée catholique, sans chefs de réputation depuis la retraite des triumvirs, & dispersée dans un grand nombre de lieux, Le prince tente sans succès une entreprise

ANN. 1562.

sur le camp
du roi.

*La Pope-
linière.*

De Thou.

Castelnau.

Davila.

bre de villages pour la commodité des subsistances n'étoit qu'à quatre à cinq lieues d'Orléans. On avoit calculé qu'en partant à une certaine heure, on pourroit, avant la fin de la nuit, se trouver au milieu de cette armée, & qu'en l'attaquant de différens côtés tout-à-la-fois, on la tailleroit en pièces avant qu'elle pût se mettre en défense. Le prince tirant donc toutes ses troupes de la ville sans leur dire où il avoit dessein de les conduire, & faisant fermer derrière lui les portes afin que personne n'allât donner avis de cette sortie au camp du roi, distribua des guides aux officiers qui conduisoient, par des routes différentes, les principales divisions de la cavalerie, laissant le soin d'amener l'infanterie à d'Andelot, suivant le droit de sa charge de colonel général. Un excès de précaution de la part de cet excellent officier, déranger les combinaisons du prince. Comme l'attaque devoit se faire de nuit, il fit vêtir aux soldats une chemise blanche par-dessus leurs armes, pour s'entre-reconnoître dans la mêlée, profita du reste du jour pour les ranger en bataille, & n'ayant à traverser

qu'une plaine rase, il les fit marcher à-peu-près dans l'ordre où ils devoient combattre, ce qui emporta du tems & appesantit la marche. On étoit au commencement de juillet, c'est-à-dire, dans une saison où la nuit obscurcit à peine le ciel pendant quelques heures. Quelque diligence que fissent les soldats, ils étoient encore à une lieue du camp royal, lorsque le soleil parut sur l'horison. Damville, qui remplissoit les fonctions de colonel de la cavalerie légère, les appercevant de loin, fit tirer deux ou trois coups de canon pour donner l'éveil au reste de l'armée, & se prépara à soutenir l'effort de l'ennemi jusqu'à ce que le roi de Navarre arrivât à son secours. Le prince voyant ce corps de cavalerie rangé en bataille, & ne pouvant deviner s'il ne lui cachoit pas le reste de l'armée, suspendit sa marche, tant pour laisser reprendre haleine à son infanterie, que pour attendre l'arrivée de plusieurs corps de cavalerie, que l'ignorance ou l'étourderie des guides avoit égarés. Ce délai donna au roi de Navarre la commodité de rassembler ses troupes éparées, & de leur assigner place à mesure qu'elles

ANN. 1562.

ANN. 1562.

arrivoient. Lorsque les armées furent rangées en bataille, il ne prit envie à aucun des deux généraux de franchir le court espace qui les séparoit. Le roi de Navarre, inférieur en infanterie, & attendant sous peu de jours la jonction de six mille suisses & de quatre mille lansquenets, crut qu'il suffisoit à sa gloire de repousser ceux qui venoient l'attaquer. Le prince, bien préparé pour une surprise, fort peu pour un combat, jugea avec ses principaux officiers, qu'il y auroit de l'imprudence à en venir aux mains dans une plaine découverte, où il auroit à essuyer le feu d'une artillerie nombreuse, & où la seule cavalerie ennemie suffisoit pour l'écraser. Après s'être tenu en posture jusqu'à une heure après midi, il se replia sur le village de Lorges, à une lieue plus loin, où il s'arrêta encore une heure. Voyant qu'il n'étoit point suivi, & ne voulant pas que son voyage fût entièrement perdu, il s'approcha de la ville de Baugenci, qu'il avoit cédée en dépôt au roi de Navarre son frère, pour l'acheminement des dernières conférences, & qu'il auroit eu honte de redemander après ce qui s'étoit passé. Antoine s'é-

toit

roit contenté d'y loger deux compagnies de gens de pied : la ville fut emportée du premier assaut, & donnée en proie à l'infanterie pour lui tenir lieu d'une solde qu'on ne pouvoit acquitter. Les deux compagnies, retirées dans le château où il n'y avoit rien de ce qui auroit été nécessaire pour soutenir un siège, se rendirent le même jour à discrétion. Le prince craignant de perdre la garnison qu'il auroit mise dans une si méchante place, la fit démanteler.

ANN. 1562.

Cet acte d'hostilité & le prompt retour des trois chefs catholiques, forcèrent Catherine à changer de batterie. Déchue de toute espérance de conclure un traité général de pacification, elle ne s'appliqua plus qu'à dissoudre l'association, en séparant, s'il étoit possible, le chef des membres, en jetant la défiance entre ces derniers, & en les attaquant séparément par le côté toujours foible de l'intérêt personnel. La violence simulée dont venoient d'user les confédérés pour arracher de ses mains le prince de Condé, lui fournit un prétexte plausible de ne plus le regarder que comme un prisonnier qu'il falloit

*Arrêt du
parlement
de Paris
contre les
confédérés :
réponse du
prince.
Mémoires
de Condé.
Beze.
Registres
du parle-
ment.*

 ANN. 1562.

plaindre, & qu'il auroit été souverainement injuste d'envelopper dans une condamnation générale. Par-là elle s'épargnoit l'embarras presque insurmontable de faire le procès à un prince du sang, s'assuroit du consentement du roi de Navarre, qui malgré son mécontentement contre son frère, n'auroit pas souffert qu'on imprimât une flétrissure au nom de Bourbon, & avertissoit chacun des associés de songer à soi, puisque sa cause n'auroit plus rien de commun avec celle du prince. En les jetant dans cet embarras, elle leur ouvrit une porte pour en sortir. Car en supposant, comme elle s'en disoit bien informée, que le plus grand nombre de ceux qui formoient l'association ne s'y étoient engagés que parce qu'on les avoit trompés sur le véritable objet de cette levée de bouclier, & que revenus de leur erreur, ils détestoient l'ambition & la violence des factieux, elle jugea qu'il étoit de la bonté du roi son fils de leur offrir des lettres d'abolition & de sauve-garde, sur la simple déclaration qu'ils se contentoient de la liberté de conscience & de l'exercice privé de la nouvelle religion que le gouvernement vouloit

bien leur accorder. C'est sur ce plan ANN. 1562.
 & avec ces restrictions, qu'elle fit rédiger une nouvelle déclaration, & qu'elle permit au parlement, dont elle avoit eu jusqu'alors bien de la peine à modérer le zèle, de procéder judiciairement contre les coupables. Sur la plainte rendue par le procureur-général, la cour ordonna des informations, & chargea un de ses huissiers d'aller les assigner au plus prochain corps-de-garde. Avertis de ce commencement de procédure, & devinant l'arrêt dont elle alloit être suivie, ils tâchèrent d'en amortir le coup, en rédigeant une protestation par laquelle ils déclaroient qu'ils regardoient le parlement de Paris en général comme un tribunal incompétent, depuis qu'il avoit retranché ceux de ses membres qui avoient refusé de signer le formulaire de foi fabriqué par la faculté de théologie. Ils proposoient ensuite des causes personnelles de récusation contre les gens du roi, les présidens & la plupart des conseillers, dont quelques-unes étoient si infamantes, qu'ils ôtèrent par-là aux partisans secrets qu'ils conservoient encore dans la compagnie, la hardiesse d'en faire aucun usage.

ANN. 1562.

On se contenta d'en semer furtivement quelques copies, qui bien que munies de la signature du prince & des principaux seigneurs, furent traitées de libelles diffamatoires. A l'expiration des premiers délais, on les appella de nouveau sur les degrés du palais & autour de la table de marbre sans qu'il se présentât personne pour les défendre : lors que toutes les formalités eurent été remplies, la cour se conformant, quoiqu'à regret, aux exceptions qui lui avoient été prescrites par la reine mère en faveur du prince de Condé & de tous ceux qui, dans un court délai, poseroient les armes & donneroient des signes de repentir, déclara *rebelles, ennemis de dieu & de la couronne de France, perturbateurs du repos public; criminels de lèze majesté divine & humaine, tous ceux qui, par forme d'hostilité, étoient en armes contre le roi ès villes d'Orléans, Lyon, Rouen, Bourges, Poitiers : avoient pillé, saccagé & démoli les lieux saints, brûlé les reliques, abattu les croix, dérobé & profané les calices & autres vases sacrés, violé les sépulcres des rois, princes, ducs, comtes & seigneurs particuliers, saisi*

*les deniers publics, saccagé les villes, bourgs & villages, ensemble leurs fau- ANN. 1562.
teurs, complices & adhérens; confisqua
leurs biens, & enjoignit à tous les offi-
ciers de la justice de les saisir au corps
& de les constituer prisonniers par-tout
où ils pourroient être arrêtés.*

Le prince, dans la défense qu'il publia aussi-tôt contre cet arrêt, regarda comme un outrage la distinction qu'on avoit voulu établir entre lui & ses associés, qui n'avoient rien fait, disoit-il, que par les ordres, & pour lesquels il verseroit, s'il en étoit besoin, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Etablissant ensuite la justice de sa cause, premièrement sur l'obligation imposée à tout citoyen de maintenir les loix de sa patrie, & particulièrement celles qui, comme l'édit de janvier, portent un caractère national; secondement sur l'invitation & les pressantes sollicitations de la reine mère, consignées dans plusieurs lettres qu'elle ne désavoueroit pas, & qu'il se voyoit à regret forcé de rendre publiques; troisièmement enfin, sur l'aveu volontaire qu'elle avoit fait à la dernière conférence, en présence de sept chevaliers de l'ordre du roi & de

ANN. 1562.

Ignoroient-ils qu'ils avoient été récusés? jugeoient-ils les causes de récusation qu'on avoit produites contre eux insuffisantes ou mal fondées? La première qualité requise dans un juge est l'impartialité, puisqu'en aucun pays du monde, le même homme ne peut être à-la-fois juge & partie. Avoient-ils donné une preuve d'impartialité, en interdisant de leurs fonctions ceux de leurs confrères qu'ils n'avoient pu entraîner dans leur faction? nieront-ils que pendant la durée des dernières conférences, lorsqu'on travailloit à un plan de pacification générale, ils n'aient adressé à la reine mère une députation pour la dissuader d'y entendre? Enfin n'a-t-on pas vu ces graves sénateurs, changeant leur écritoire contre une épée, leur cornette contre un baudrier, donner, dans les rues de Paris, une farce indécente & vraiment lamentable? Mais à quoi ne doit-on pas s'attendre de la part d'une compagnie vendue à l'intrigue, dont presque tous les membres tiennent ou attendent leur fortune des triumvirs, & qui sont si généralement décriés, qu'on est aujourd'hui persuadé que

Dieu ne commencera à regarder en pitié ce malheureux royaume, qu'après qu'il lui aura suscité des vengeurs qui le délivrent de ces tyrans, & leur fassent acquitter leurs iniquités au poids du sanctuaire ? Puisque les fidèles services que ses associés & lui avoient rendus au roi & à la reine mère, étoient si mal reconnus; que les offres qu'il avoit faites de désarmer aussi-tôt que l'édit de janvier seroit rétabli, avoient été méprisées; que ses remontrances sur le danger de mêler les étrangers dans des querelles domestiques, n'avoient point été écoutées; que le parlement, qui par son institution devoit être la sauve-garde des opprimées, donnoit le signal du carnage; que ses ennemis triomphoient partout & ne cachotent plus le sanginaire projet d'exterminer tous ceux qui professoient la pureté du saint évangile, il protestoit avec ses associés, devant Dieu, devant le roi & à la face de l'univers entier, qu'il useroit, pour se défendre, des mêmes moyens dont on se servoit pour le détruire, & que voyant qu'on avoit déjà introduit dans le royaume des armées d'espagnols, d'italiens, de suisses & d'alle-

ANN. 1562.

ANN. 1562.

deniers royaux , l'argenterie & les trésors des églises catholiques , recueillir les contributions des réformés , lever des troupes & les lui amener. Briquemaut & d'Andelot passèrent , avec de pleins pouvoirs , l'un en Angleterre , l'autre en Allemagne , pour hâter la marche des secours étrangers dont on ne pouvoit plus se passer. Mais avant que de procéder à cette séparation , Condé voulant dissiper , par un acte solennel , les défiances & les suspensions que le dernier arrêt du parlement pouvoit faire naître dans l'esprit d'un grand nombre de ses associés , les assembla dans l'église de Sainte-Croix d'Orléans , jura de nouveau entre leurs mains tous les articles du traité d'association , & exigea de chacun d'eux le même serment. Cette précaution parut d'autant plus nécessaire , que quatre des principaux membres de l'association , Piennes , Vigean , Belleville & Ste-Eoi , s'en étoient déjà séparés. Contens de la liberté de conscience & de l'exercice privé de la nouvelle religion , ils avoient pris des lettres d'abolition & s'étoient retirés , le premier dans le camp royal , où il accepta de l'emploi , les trois autres :

dans leurs maisons , où ils ne trouvèrent pas la sûreté qu'ils y venoient chercher , parce qu'ils eurent à se précautionner contre la rage du parti qu'ils abandonnoient. Ste-Foi , du nom de Chabot , qui croyoit n'avoir rien à craindre à la Rochelle , dont Jarnac son frère étoit gouverneur , fut abordé & poignardé en plein jour par deux hommes masqués , qui disparurent promptement. Cependant , ni cette atrocité , ni le nouveau serment exigé par le prince de Condé , n'empêcha qu'un grand nombre de gentilshommes , dont la fortune consistoit en emplois , en rentes ou en maisons assises dans l'enclos des villes , ne prissent de pareilles lettres ; Catherine n'en refusoit à personne , & voulant épargner l'embarras de les solliciter , elle en adressoit des balots aux gouverneurs de provinces & aux sénéchaux , chez lesquels il suffisoit , pour s'en procurer , d'aller faire inscrire son nom. Ce n'est pas qu'on ne se doutât bien que plusieurs n'abusâssent de cette facilité pour se tirer de l'embarras du moment , sans renoncer à leurs premiers engagements ; mais on gagnoit beaucoup en les rendant suspects au parti , qui les

ANN. 1562.

gaillard, l'un de ses lieutenans, introduit de nuit par les catholiques dans le château d'Angers, avec deux ou trois compagnies d'infanterie, descendit au point du jour dans la ville basse, se saisit de l'hôtel-de-ville où étoit le dépôt d'armes, & posant des corps-de-garde dans différens quartiers, il réduisit sans combats les réformés, ou à s'enfuir, ou à se soumettre. La nouvelle de la réduction de ces deux villes portée au Mans, consterna les séditieux, déjà bien embarrassés à résister aux milices que Charles d'Angennes, évêque de cette ville, avoit mises sur pied, & qu'il commandoit en personne. Prévoyant que s'ils attendoient l'arrivée du duc de Montpensier, rien ne pourroit les soustraire au châtiment que méritoient leurs brigandages, ils évacuèrent la ville & même la province. Une troupe de huit cents, sous la conduite de la Motte Tibergeau, vint se joindre dans la ville d'Alençon au comte de Montgommeri, & contribua beaucoup à ses premiers succès dans la basse Normandie.

Une seconde division de l'armée royale, sous la conduite du comte de

Villars & du maréchal St - André, après s'être avancée par deux routes différentes, & avoir soumis en passant les villes de Loches, Chinon, Saumur, Loudun & Châtelleraud, dont les milices bourgeoises s'étoient enfuies à Poitiers, vint former le siège de cette grande ville. Elle se défendit mal par l'impéritie de Ste-Gemme, que le prince de Condé y avoit envoyé pour gouverneur. Il avoit trouvé, en arrivant, la forteresse au pouvoir de Pineau, receveur - général; qui avec sa famille & ses amis, s'en étoit saisi au commencement des troubles, sous prétexte d'y mettre à couvert les deniers royaux dont il étoit responsable. Comme il feignoit un grand attachement pour la nouvelle religion, les officiers municipaux avoient fermé les yeux sur l'irrégularité de son procédé. Ste-Gemme, à leur exemple, s'étoit payé de quelques soumissions apparentes, & avoit attendu que la place fût véritablement menacée; pour le sommer de lui apporter les clefs de la forteresse. N'ayant pu l'y déterminer, il avoit eu recours à la force, & livré deux ou trois assauts, sans pouvoir le réduire entièrement. Considérant qu'il

 ANN. 1562.

ANN. 1562.

perdoit beaucoup de monde à cette attaque, au moment même où il alloit se trouver assiégé, il entra en négociation, & crut pouvoir se reposer sur la parole qu'il lui donna, de garder une exacte neutralité. Sainte-Gemme ne montra pas plus de capacité vis-à-vis du maréchal St-André : car bien qu'il eût une garnison plus nombreuse que l'armée qui venoit l'assiéger, il ne se mit pas en devoir de disputer les approches, & lui laissa tranquillement établir son artillerie sur deux tertres voisins, qui dominoient une partie de la ville. Le maréchal & le comte de Villars, après avoir fait brèche aux murailles, livrèrent un assaut qui fut soutenu avec plus d'ordre & de vigueur qu'ils ne l'avoient espéré. Repoussés avec perte, ils commençoient à retirer leurs troupes, lorsque Pineau qui, du haut de la citadelle, observoit ce qui se passoit, fit tirer le canon sur ceux qui défendoient la brèche. Surpris de se trouver entre deux feux, ils s'enfuirent en désordre, poursuivis de rue en rue par l'armée du roi, qui passa au fil de l'épée tout ce qui lui offrit quelque résistance : les mieux montés & les plus dispos échap-

pèrent par les portes qui donnoient du côté de la Saintonge. La ville resta pendant huit jours abandonnée au pillage, par la coupable indulgence du maréchal St-André, qui ne comptoit pour rien le reste de la nation, pourvu qu'il s'attachât les gens de guerre. Après avoir donné la chaise aux fuyards & démolì plusieurs châteaux qui servoient de retraite aux réformés, & tenoient en sujétion une partie de la province, il vint se joindre à la troisième division, qui, sous les ordres du duc de Nemours, formoit le siège de la ville de Bourges.

ANN. 1562.

Jacques de Savoie, duc de Nemours, dont le duc de Guise avoit obtenu sans peine le rappel, depuis que Catherine s'étoit retournée du côté des catholiques, n'avoit aucun dessein de ruiner une ville cédée en usufruit avec tout le reste de la province à la duchesse de Savoie sa parente; mais en eût-il eu la volonté, il ne tarda pas à sentir que les forces qu'il conduisoit, étoient trop au-dessous de cette entreprise. Bourges, qui avoit été le salut de la France sous le règne de Charles VII, conservoit encore la réputation d'une des plus fortes places

*Siège de
Bourges.*

*Beze.
La Popelière.*

*De Thou.
D'Avila.
Castelnau.*

 ANN. 1562.

du royaume. Outre un corps considérable de milices bourgeoises & plusieurs compagnies de gentilshommes qui s'y étoient retirés avec leurs familles, le prince de Condé, qui sentoit combien il lui étoit important de conserver un point d'appui au-delà de la Loire, y avoit envoyé deux mille hommes des vieilles bandes gascones avec six cents hommes de cavalerie légère, & leur avoit donné pour commandant Ivoi, frère de Genlis, l'un des guerriers les plus intrépides & des plus habiles généraux de son armée. A l'approche du duc de Nemours, Ivoi fit sortir au-devant de lui une partie de sa cavalerie légère, soutenue d'un corps d'arquebusiers, & attacha une si rude escarmouche, qu'il lui fit perdre l'envie d'avancer, jusqu'à ce qu'il fût joint par le maréchal St-André. Alors les approches se firent & les batteries furent dressées, malgré les sorties fréquentes & presque toujours heureuses des assiégés. Le premier essai de l'artillerie, apprit qu'on perdrait son tems devant des murailles si épaisses, sans de plus fortes pièces. Car bien qu'on tirât plus de sept cents coups par jour, à peine réussissoit-on à faire

un trou qui se trouvoit bouché le lendemain matin. On prit donc le parti de faire venir promptement d'Amiens des canons d'un plus gros calibre, avec une ample provision de poudre. L'amiral, informé que ce convoi traversoit le Dunois, sous l'escorte de deux compagnies d'infanterie & de quatre compagnies de gendarmerie, partit de nuit d'Orléans, à la tête de sept à huit cents chevaux, l'atteignit au point du jour à la sortie de Châteaudun, battit l'escorte & demeura maître du convoi, mais ne l'enleva pas, parce que dès le commencement de l'action, les conducteurs des chariots ayant dételé leurs chevaux, s'étoient enfuis à Châteaudun & à Chartres. Ne pouvant sur-le-champ s'en procurer d'autres, & risquant, s'il perdoit du tems, d'être coupé dans sa retraite par l'armée d'observation aux ordres du connétable & du duc de Guise, il se contenta de mettre le feu aux poudres & de briser quelques canons. Après sa retraite, les habitans de Châteaudun les trouvant épars sur le grand chemin, les traînèrent dans leur ville. Cet événement, dont la nouvelle ne put parvenir jusqu'aux assiégés,

 ANN. 1562.

ne changea rien à la situation des affaires. Le duc de Nemours , plus redoutable encore par son adresse que par ses armes , avoit entamé dès les premiers jours du siège , des négociations avec Ivoi & quelques autres chefs de la garnison ; s'apercevant qu'il leur inspireroit difficilement de la confiance , après l'aventure de Castelnau devant Amboise , qu'on n'avoit pas manqué de lui reprocher , il eut le bon esprit de se substituer , de concert avec la reine , le Rhingrave qui professoit ouvertement la religion réformée , le maréchal de Montmorenci qui la favorisoit , Vielleville & le secrétaire d'état l'Aubespine , qui ne s'y étoient jamais montré contraires. Tant qu'Ivoi avoit eu quelque espérance de recevoir des secours , il avoit renvoyé bien loin toute idée d'un traité particulier. Mais venant à considérer que ses provisions de poudre étoient presque épuisées , qu'aucun des messagers qu'il avoit adressés à Orléans n'y étoit parvenu , ou du moins n'en avoit rapporté de réponse , & commençant à croire qu'on n'avoit eu dessein que de les sacrifier en l'envoyant à Bourges , puisqu'on ne se

donnoit aucun mouvement pour le dégager, il se persuada qu'ayant plus que rempli ses obligations à l'égard de ses associés, il lui étoit désormais permis de songer à lui. Il déclara donc pour dernière réponse, qu'étant fidèle sujet du roi & n'ayant jamais eu d'autre intention que de lui conserver sa ville de Bourges, s'il ne se présentoit en personne pour y entrer, il lui en ouvrirait les portes & obéiroit à ce qui lui seroit ordonné. On ne crut pas devoir lui refuser cette satisfaction : le roi de Navarre & le connétable amenèrent le jeune monarque avec une partie du camp royal au siège de Bourges, où sa présence fit cesser les hostilités de part & d'autre. La capitulation qui fut rédigée & signée le lendemain, portoit que le roi accorderoit à la garnison & aux habitans, l'entier oubli du passé, la liberté de conscience & l'exercice privé de la nouvelle religion : qu'il recevrait, dans un quartier séparé de son camp, près des tentes du Rhingrave & sous la sauve-garde du roi de Navarre, les officiers & les soldats de la garnison, pour y demeurer jusqu'à ce que le commandant, lié ainsi qu'eux envers

ANN. 1562.

ANN. 1562. le prince de Condé par l'acte d'association , fût allé les dégager de ce premier serment. Qu'à son retour ils auroient l'option, ou de prendre parti dans les troupes du roi , en promettant de le servir envers & contre tous sans nulle exception , ou de se retirer en toute sûreté dans leurs maisons , après avoir juré de ne jamais porter les armes contre le roi , & de n'entrer dans aucune place de guerre qui ne fût tenue en son nom. C'étoit, dans la réalité, les livrer au roi, puisque la plupart ne connoissoient plus d'autre profession que le métier de la guerre, & ne se trouvoient protestans, que parce que les églises réformées leur avoient les premières offert une solde. Aussi le prince de Condé, l'amiral & Genlis lui-même, sensibles à une diminution si considérable de leurs forces, & regardant ce traité comme une infâme trahison, firent-ils signifier à Ivoi, lorsqu'il se présenta aux portes d'Orléans, qu'il se gardât bien d'entrer, s'il vouloit éviter le dernier supplice. Ses troupes, comme on l'avoit prévu, se donnèrent au roi, à la réserve de cinq ou six officiers qui s'évadèrent de nuit, & emmenèrent à Orléans

Orléans le peu de soldats qui voulu-
rent les suivre. Ivoi, qui se croyoit
innocent, mais à qui l'on ôtoit les
moyens de se justifier, ne voulant
pas aggraver des soupçons toujours
fâcheux, lors même qu'ils sont
le moins mérités, se retira dans sa
maison.

ANN. 1562.

On mit en délibération dans le
camp royal, si l'on devoit s'attacher
au siège d'Orléans, ou courir au se-
cours de la Normandie, exposée au
plus grand danger par les courses de
Montgommeri & la descente des An-
glois. Ceux qui étoient du premier
avis, exposoient que l'armée se trou-
voit aux portes d'Orléans : que cette
ville, l'une des plus importantes du
royaume par sa situation, ne pouvoit
cependant être comptée parmi les
places de guerre, & que malgré tous
les soins que se donnoient les re-
belles pour la fortifier, il étoit difficile
qu'en moins de quatre mois ils l'euf-
sent mise en état de soutenir un siège.
Qu'on devoit, au contraire, tenir
pour certain, que des travaux encore
imparfaits, crouleroient sous les pre-
miers coups de canon, & qu'avec la
seule artillerie qu'on avoit sous la

Conseil de
guerre &
partage de
l'armée.

*La Noue.
D'Avila.*

ANN. 1562. main, on pouvoit, en moins de six jours, y pratiquer une brèche de deux cents pas. Mais que cette entreprise, fût-elle plus hasardeuse qu'on n'avoit lieu de le présumer, il n'y auroit point encore à balancer, puisque c'étoit le seul moyen de terminer la guerre. Car dans l'état où étoient les rebelles, leur seule ressource consistoit dans les secours qu'ils attendoient d'Allemagne. Si donc la nouvelle du siège d'Orléans parvenoit au-delà du Rhin avant que les troupes fussent en marche, ne suffiroit-elle pas pour persuader aux princes de cette contrée, qu'elles ne pouvoient plus arriver à tems ? & en supposant même qu'elles eussent déjà passé le Rhin, s'imaginait-on que des bandes mercenaires, qui n'étoient conduites que par l'espoir du gain, prissent sur elles de traverser le royaume, sans vivres, sans solde, sans aucune place de refuge, aux risques de se trouver bientôt enfermées dans un lieu d'où il seroit impossible qu'un seul homme échappât ? Qu'il étoit moralement certain, que quelque part que cette nouvelle leur arrivât, elle les obligerait, ou à rebrousser chemin, ou à attendre de nouveaux

ordres de la part de leurs souverains ,
 & qu'avant que des princes qui étoient
 fort éloignés les uns des autres se fus-
 sent concertés sur la réponse , le siège
 d'Orléans seroit terminé. Qu'alors on
 pourroit en toute sûreté se transporter
 en Normandie , où cinq à six mille
 anglois & une poignée de rebelles sans
 chefs & sans discipline , ne tiendroient
 point contre routes les forces du
 royaume. Qu'il falloit donc , si l'on
 désiroit de mettre une bonne fin à la
 guerre & de n'avoir pas toujours à
 recommencer , abattre la tête de
 l'hydre , tandis qu'elle étoit étourdie
 des coups qu'on venoit de lui porter.

ANN. 1562.

Ceux qui entreprirent de combattre
 cet avis , convenoient que la réduction
 d'Orléans , si l'on pouvoit se flatter
 d'en venir promptement à bout , étoit
 le moyen le plus prompt de terminer
 la guerre ; mais ils doutoient qu'elle
 fût possible dans les conjonctures , ou
 du moins aussi facile qu'on vouloit le
 persuader , & craignoient qu'en voulant
 aller trop vite , on ne tombât dans un
 précipice. Il étoit difficile , disoient-ils ,
 de déterminer jusqu'à quel point les
 nouvelles fortifications d'Orléans ré-
 sisteroient aux efforts du canon ; c'étoit

ANN. 1562.

une de ces choses que l'essai seul pouvoit apprendre ; mais ce qu'on favoit , à n'en pouvoir douter , c'est qu'il y avoit dans cette place des munitions de guerre & de bouche plus que suffisantes pour soutenir un siège pendant une année : que la garnison , commandée par des officiers d'un mérite distingué , étoit composée de quatre mille hommes des vieilles bandes , de mille à douze cents chevaux , & de trois mille hommes de milices bourgeoises , aguerries & disciplinées. Or il étoit sans exemple , qu'une place approvisionnée de la sorte , & qui pouvoit à toutes les heures du jour & de la nuit pratiquer des sorties de trois à quatre mille hommes , eût été réduite par une armée de dix-sept à dix-huit mille combattans. La position d'Orléans sur la Loire , ajoutoit encore à la difficulté , en forçant à diviser l'armée en deux camps qui ne pourroient que difficilement agir de concert , & n'auroient aucun moyen de s'entre-secourir au besoin. Si l'on ne laissoit qu'une foible portion de l'armée en deçà du fleuve pour se porter avec tout le reste au-delà , comment empêcheroit-on qu'elle ne fût promp-

tement écrasée ? si pour éviter cet inconvénient , on divisoit l'armée en deux parties égales , ne les réduisoit-on pas l'une & l'autre à ne plus faire que des efforts impuissans , ou à se consumer dans l'inaction ? L'heureux effet qu'on se promettoit de cette entreprise par rapport aux allemands , n'auroit rien , ajoutoit ils , que de vraisemblable , & on pourroit le tenir pour certain , si le prince & ses associés étoient les seuls qui sollicitassent leur entrée dans le royaume. Mais on savoit que la reine d'Angleterre ne le désiroit pas moins ardemment qu'eux : d'où l'on devoit conclure , qu'en se chargeant d'acquitter leur solde , elle pourroit à son choix , ou les attirer en Normandie , ou les engager à se cantonner en Champagne , pour y opérer une diversion utile à ses vues. Dans l'un & l'autre cas , on seroit forcé de lever le siège d'Orléans pour courir au-devant de l'ennemi , à qui l'on n'auroit plus à opposer que des troupes fatiguées & découragées. Il leur sembloit donc que le seul parti qu'on eût à prendre , étoit de prévenir l'arrivée des Anglois à Rouen , & après avoir soumis cette ville rebelle qui

ANN. 1562.

 ANN. 1562.

n'étoit point encore en état de soutenir un siège, d'aller les déloger de Dieppe & du Hâvre, avant qu'ils y fussent solidement établis. Cette opération, qui ôteroit aux rebelles leur plus ferme appui, ne changeoit presque rien à la position d'Orléans : car comme l'armée se trouveroit renforcée, en arrivant en Normandie, de celle du duc d'Aumale, on pouvoit, sans danger, jeter dans les places les plus voisines d'Orléans, des compagnies de cavalerie qui continueroient de la tenir bloquée, & la forceroient de consumer ses provisions. On pouvoit, en étendant la commission du duc de Montpensier sur les provinces au-delà de la Loire, le charger d'empêcher, conjointement avec Montluc & Burie, que Duras & la Rochefoucaud n'en tirassent aucuns renforts. Enfin, rien n'empêchoit, en détachant de l'armée une partie de la cavalerie légère & un corps d'arquebusiers, qu'on ne formât en Champagne un camp volant sous la conduite d'un habile général, qui avec l'arrière-ban de la province, disputeroit aux allemands le passage des rivières, leur ôteroit tous les moyens de subsistance, & les ruineroit en détail

avant qu'ils eussent atteint les bords de la Loire. Le seul inconvénient qui résultât de ce plan, c'est qu'il donnoit le tems aux rebelles d'achever les fortifications d'Orléans; mais parvinssent-ils à rendre cette ville imprenable, ils n'y gagneroient rien, si l'on réussissoit à les priver des secours étrangers, puisqu'étant située au centre du royaume, il suffiroit de la bloquer, pour les réduire, ou à périr de faim, ou à subir les conditions qu'on voudroit leur imposer. Ce dernier avis prévalut dans le conseil, & fut suivi de point en point. On distribua dans Châteaudun, Pithiviers, Chartres, Baugenci, Etampes & Jainville, des compagnies de cavalerie pour battre la campagne, & intercepter tous les vivres qu'on porteroit à Orléans. On délivra une commission au duc de Montpensier, pour commander en chef dans les provinces au-delà de la Loire, forcer les villes qui avoient embrassé la réforme à chasser leurs ministres, & à se contenter de la liberté de conscience que le roi vouloit bien laisser aux particuliers. Le maréchal de St-André fut envoyé en Champagne avec quinze cents chevaux & trois mille arquebusiers, pour

ANN. 1562.

ANN. 1562.

s'opposer au passage des allemands; enfin, comme les réformés avoient choisi Soubise pour commander à Lyon, on crut devoir lui opposer le duc de Nemours, qui avoit eu la plus grande part à la reddition de Bourges, & qui à mérite égal devoit être préféré, par la raison qu'il obtiendrait plus facilement qu'un autre du duc de Savoie, son parent, les secours dont on pouvoit avoir besoin pour ramener à l'obéissance la ville de Lyon & la province de Dauphiné.

*Affaires de Dau-
phiné & de
Provence.
Mem. de
Tavannes.
La Pope-
linière.
De Thou.
Gaufredi,
histoire de
Provence.*

Au reste, il seroit difficile de décider si ce changement de généraux fut plus utile que nuisible aux deux partis. Tavannes, commandant en Bourgogne, après avoir recouvré Mâcon & mis ordre aux affaires de sa province, avoit formé le blocus de la ville de Lyon, qu'il se promettoit de réduire par famine. Indigné qu'un autre vînt recueillir le fruit de ses travaux, & peu touché de l'offre que lui faisoit le duc de Nemours de partager avec lui le commandement, il fit disparaître ses munitions, & se retira en Bourgogne avec toutes les troupes qui consentirent à le suivre. Nemours, presque abandonné dans ce premier

moment, trouva cependant le moyen de se saisir de la ville de Vienne, où il établit son quartier-général, & d'où il continua d'intercepter, autant que ses forces le permettoient, tous les convois qu'on tentoit d'introduire dans Lyon. De l'autre côté, le baron des Adrets, non moins irrité que Tavannes, mais forcé par sa position à plus de dissimulation, n'avoit accepté de l'emploi sous les ordres de Soubise, que pour se mieux venger d'un parti qui reconnoissoit si mal les services éclatans qu'il lui avoit rendus. Il en trouva bientôt l'occasion.

ANN. 1562.

- Nous avons raconté plus haut comment le comte de Crussol, envoyé en Provence pour y mettre à exécution l'édit de janvier, avoit, sous divers prétextes, destitué dans presque toutes les villes, les officiers municipaux attachés à l'ancienne religion, en les remplaçant par des hommes zélés pour l'établissement de la nouvelle, auxquels il avoit confié le dépôt des armes, la police & l'administration des deniers communs. Il avoit été puissamment secondé par Claude de Savoie, comte de Tende, gouverneur de la province, entraîné sur ses vieux jours

ANN. 1562.

dans le parti de la réforme, par François de Foix, qu'il avoit épousée en secondes noces. En voulant maintenir, après le départ de Crussol, des établissemens qu'il regardoit comme son ouvrage, le comte de Tende s'étoit rendu odieux, & avoit donné lieu à une foule de plaintes. Le conseil ne pouvant ni les négliger, ni se résoudre à destituer un homme allié de si près à la maison royale & beau-frère du connétable, avoit pris le parti de lui associer dans le gouvernement de la province, le comte de Sommerive, son fils aîné. Ce jeune ambitieux, impatient de se venger des mortifications qu'il essuyoit journellement de la part de sa belle-mère, avoit levé des troupes, & avoit attiré sous sa bannière le comte de Carces, l'un des plus habiles marins de son siècle, Flassans son frère, ci-devant premier consul de la ville d'Aix, François de la Baume, comte de Suze, avec une foule de noblesse toujours zélée pour l'ancienne religion. Si dans le premier moment où son père indigné vint lui présenter bataille, il avoit paru vouloir l'éviter, l'infériorité de sa troupe, non l'hos-

reur de l'action, le faisoit reculer; car ANN. 1562.
aussi-tôt qu'il se sentit le plus fort, il poursuivit avec tant de fureur &
d'acharnement son malheureux père,
qu'il le força à s'exiler en Piémont.
Les foibles restes de son armée &
le petit nombre de familles attachées
à la réforme, s'étoient jettées dans la
ville de Sisteron, qui ne tarda pas à
être assiégée. Senas & Mourvans qui
commandoient la garnison, infor-
mèrent Soubise du mauvais état de
la place, & tâchèrent de l'attendrir
sur le sort réservé à tant de victi-
mes déplorables, si elles tomboient
au pouvoir de leurs implacables en-
nemis. Celui-ci donna ordre au
baron des Adrets de ramasser toutes
les forces du Dauphiné, & d'aller,
à quelque prix que fût, les dégager.
Le baron, ordinairement si brusque
dans ses expéditions, mit pour la pre-
mière fois beaucoup de lenteur dans
ses préparatifs, & lorsqu'il ne put se
dispenser de marcher, il donna la
conduite de son avant-garde à Mont-
brun, qu'il promettoit de suivre de
près: mais à une certaine hauteur, il
prit une route contraire. La troupe
de Montbrun fut taillée en pièces, &

ANN. 1562.

il ne sauva sa vie qu'en grimpan sur un arbre touffu, qui le déroba aux recherches de ceux qui le poursuivoient. Senas & Mouvans, informés de cette défaire & ne sachant ce que le baron étoit devenu, délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. La situation de Sisteron au pied des hautes montagnes de Dauphiné, leur offroit un moyen d'échapper avec la garnison; mais ils étoient retenus par l'idée du traitement barbare auquel leur retraite alloit livrer les habitans. Touchés de leurs larmes, ils promirent de servir de guides à tous ceux qui consentiroient à les suivre. A l'entrée de la nuit, les femmes, les vieillards & les enfans prirent la route des montagnes, & furent suivis par la garnison, à la réserve de deux cents hommes qui, se dévouant pour le salut commun, se rangèrent sur la brèche & s'y firent hacher en pièces. La troupe fugitive, au nombre de quatre mille, dont mille seulement étoient armés, avoit à traverser la province de Dauphiné dans toute sa longueur, guettée au passage des rivières par les partis catholiques qui battoient la campagne, & exposée aux injures de l'air, sans tentes, sans

vivres, & sans moyens de s'en procurer. La vigilance des chefs triompha de tous les obstacles; en dirigeant leur route par les lieux les moins fréquentés, ils arrivèrent, au bout de vingt jours de marche, à Grenoble & ensuite à Lyon, où Soubise leur procura des subsistances. Quoique la vue de cette troupe errante & désolée attirât sur la tête du baron des Adrets les imprécations de la multitude, les chefs crurent devoir user des plus grands ménagemens à l'égard d'un homme qui s'étoit rendu l'idole des gens de guerre, & dont le nom seul valoit une armée. Une action d'éclat vint à propos étouffer les murmures; car ayant bientôt après surpris à Vaureas le comte de Suze, qui à la tête d'un corps d'armée ravageoit les frontières du Dauphiné, il le battit si complètement, qu'il se sauva à peine avec une vingtaine de cavaliers. Le baron fut moins heureux dans deux rencontres, où il eut en tête le duc de Nemours lui-même. Forcé de lui abandonner le champ de bataille, il reparut une troisième fois, & réussit à faire entrer un grand convoi dans la ville de Lyon. Nemours sentant toute la difficulté de le réduire par

ANN. 1562.

ANN. 1562.

les armes, l'attaqua du côté des négociations, & n'eut à vaincre que sa défiance. Il le mit en correspondance directe, d'abord avec le maréchal de Brissac, son général dans le Piémont, ensuite avec la reine mère, qui non-seulement trouva bonnes toutes les excuses qu'il voulut donner de sa conduite passée, mais lui laissa le choix des récompenses, s'il ramenoit à l'obéissance du roi, comme il en étoit encore le maître, les pays qu'il en avoit séparés : il s'agissoit principalement de la province de Dauphiné, où il conservoit toujours le plus grand ascendant. Le baron avoit pris toutes les mesures nécessaires pour opérer cette révolution, lorsque sur un ordre de Soubise, Mouvans & Montbrun, ses principaux lieutenans, s'assurèrent de sa personne, & ne trouvant aucune prison assez sûre dans la province, le firent conduire à Beziers, où l'on devoit instruire son procès; mais dans cet intervalle, le parti, écrasé par des pertes consécutives, avoit intérêt à ne pas donner au gouvernement l'exemple d'une justice rigoureuse.

Affaires du
concile de
Trente.

Au milieu de cette agitation uni-

verselle, le cardinal de Lorraine, qui assistoit régulièrement aux délibérations du conseil, mais qui n'avoit dans l'administration aucun département particulier, crut voir s'ouvrir devant lui en Italie, une carrière qui alloit le mettre à portée de rendre des services plus importans que ceux de ses frères. Car la guerre qu'on poursuivoit avec tant d'acharnement, n'ayant pour objet que d'abolir l'exercice public de la réforme, & de forcer ceux qui la professoient à se contenter de la pleine liberté de conscience qu'on vouloit bien leur accorder, le succès le plus complet laissoit toujours subsister le premier germe de la discorde; & c'étoit uniquement du concile de Trente qu'on devoit attendre le remède spécifique à la maladie qui travailloit l'état. Mais comme les choses éloignées, quelque importantes qu'elles soient, ne font pas une impression aussi forte que celles qu'on a sous les yeux, c'étoit de toutes les affaires, celles dont on s'occupoit le moins: cinq ou six évêques seulement s'y étoient rendus de leur propre mouvement; & lorsque Catherine, après bien des tergiversations, n'avoit pu se

ANN. 1562.

Recueil de
Dupuis.

Manusc.
de Fonta-
nien.

Légende
du card. de
Lorraine.

ANN. 1562.

dispenser d'y prendre part, elle s'étoit contentée d'y adresser, en qualité d'ambassadeurs, Louis de St-Gelais Lansac, le président Arnaud du Ferrier, & Gui du Faur de Pibrac, juge mage de Toulouse, tous les trois plus ou moins suspects en matière de religion. La première harangue de Gui du Faur, chargé par ses collègues de porter la parole, n'avoit pas servi à détruire cette prévention; car bien qu'elle ne contînt rien que d'orthodoxe, il s'y expliquoit avec si peu de ménagemens sur tout ce qui s'étoit fait dans les sessions tenues sous Paul III & Jules III, il mêloit, aux avis généraux qu'il donna aux légats sur la conduite qu'ils avoient à tenir, des reproches si aigres & dont l'application étoit si facile, que se sentant injuriés, ils avoient jugé qu'il étoit de leur honneur d'opposer à ce discours une réponse également mortifiante pour les ambassadeurs, & n'avoient eu depuis ce moment presque aucun commerce avec eux. Lansac en porta ses plaintes à Rome, mais n'obtint aucune satisfaction; on l'accusoit d'avoir tenu à table divers propos qui passoient les bornes de la plaisanterie.

Car à l'occasion des délais dont uſoient les légats toutes les fois qu'il étoit question de délibérer ſur quelque manière importante, il avoit dit *qu'ils attendoit le St-Eſprit qui leur venoit de Rome dans une valife*. Pie IV, prévenu par ſes légats, & déjà mal diſpoſé à l'égard de la nation françoïſe en général, ne vit dans les trois ambassadeurs que des ennemis déclarés de l'église, contre leſquels on ne pouvoit trop prendre de précautions. Les ambassadeurs, de leur côté, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, puis-que le pape, ſur toutes leurs demandes, les renvoyoit aux légats, que les légats ne manquoient jamais de les trouver déraiſonnables, & ne leur permettoient pas de les porter directement au concile, obſervant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas un ſeul théologien françois dans les congrégations où les matières étoient diſcutées, & que la voix des cinq ou ſix évêques qui aſſiſtoient aux aſſemblées générales où ſe formoient les décrets, étoit étouffée par celles des évêques italiens qui étoient à la diſpoſition des légats, remontrèrent vivement au roi combien il étoit dangereux pour lui &

 ANN. 1562.

pour les sujets de s'assujettir d'avance à des loix auxquelles ils n'auroient véritablement aucune part, & ne voulant pas qu'il leur fût reproché d'avoir contribué par leur présence à décevoir la nation, ils sollicitoient instamment leur rappel. Le cardinal de Lorraine considérant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il étoit peut-être le seul homme en France qui, par son rang & ses liaisons avec plusieurs princes d'Italie & d'Allemagne, pût rétablir l'équilibre, offrit de conduire à Trente un puissant renfort d'évêques & de théologiens, & de prendre, conjointement avec les ambassadeurs, la direction de cette grande affaire, pourvu qu'on ne le gênât point sur le choix des moyens qu'il voudroit employer, & qu'il ne transpirât rien à Rome de ses desseins. Car en s'associant, comme il avoit tout lieu de l'espérer, l'empereur Ferdinand, dont le nom, la sagesse & la puissance mettroient un grand poids dans la balance, il ne désespéroit pas d'obtenir des pères qu'ils se relâchassent sur des points de discipline, tels que la communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres & l'usage des langues vulgaires

dans la célébration du service divin , qui ne tenant point essentiellement à la religion , pouvoient être accordés sans beaucoup de danger , & suffiroient pour ramener à l'unité de l'église , protestans & réformés : mais fallût-il même renoncer à ces trois points, il comptoit du moins qu'il se trouveroit assez fort pour obliger les légats à mettre la main à une réformation générale , autrement qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors, en retranchant sans réserve & sans exception les corruptions & les abus qui avoient donné naissance à la séparation , & qui , aux yeux de la multitude , sembloient la justifier. Plein de ces magnifiques idées & encouragé par l'extrême complaisance de la reine mère , qui l'avoit laissé le maître de rédiger ses instructions , & n'avoit disputé sur aucune de ses demandes , il partit pour Trente avec quarante prélats ou théologiens , au moment même où le duc de Guise son frère , & les autres chefs catholiques , conduisoient l'armée en Normandie.

ANN. 1562.

La diminution qu'elle avoit soufferte par les divers détachemens dont nous avons rendu compte , fut é-

Siège de
Rouen.
Castelnau.
De Thou.

ANN. 1562.

*La Pope-
linière.*

*Mathieu.
d'Aubigné.*

Brantôme.

parée par la jonction du corps de troupes avec lequel le duc d'Aumale bloquoit , depuis plusieurs mois , la ville de Rouen , moins dans la vue de la réduire , que de réprimer les courses de la garnison. Cette garnison consistoit en quinze cents soldats des vieilles bandes , cinq à six cents chevaux , & des compagnies nombreuses de milices bourgeoises , dans lesquelles s'étoient mêlées des femmes armées de toutes pièces , & qui donnoient aux soldats l'exemple de la bravoure. A la tête d'un peuple si déterminé , étoit alors le comte de Montgomeri , le plus entreprenant & le plus audacieux de tous les chefs de la réforme. Sorti d'Orléans avec trois cents chevaux , lorsque le prince de Condé s'étoit vu forcé de licencier une partie de son armée , il s'étoit porté d'abord à Alençon , où il avoit recueilli huit cents manceaux fugitifs , ensuite dans la basse Normandie , où il avoit été joint par François de Briqueville Colombières , avec un corps de noblesse volontaire , & ayant réduit Matignon , qui commandoit dans les quartiers , à se renfermer dans la ville de Cherbourg , il s'étoit emparé de Vire & de

St-Lo , faififfant par-tout les deniers royaux , les vases facrés & les ornemens des églifes, lorsqu'il reçut du prince la commiffion d'aller , fans perdre de tems, raffurer par fa préfen-
 ANN. 1562.
 ce la retraite précipitée de Lannoi Morvilliers mettoit dans le plus grand danger. S'étant transporté , avec fa célérité ordinaire , au Hâvre, il avoit embarqué, fur les deux galères dont les rebelles s'étoient emparés au commencement des troubles, les troupes qui formoient la garnifon de cette place, avant qu'elle eût été livrée aux anglois , avoit remonté la Seine, & étoit venu débarquer dans le port de Rouen , avant que les chefs catholiques s'en fuflent approchés. En vifitant avec fes capitaines les fortifications de la place , & principalement celles du mont Ste-Catherine, il avoit tracé & fait pratiquer à la hâte une demi-lune fpacieufe, protégée par le canon du fort , & qui en défendoit l'approche. Ce qui sembloit devoir mettre en sûreté cette fortereffe importante, fut ce qui en occasionna la perte. Les foldats qui formoient la garnifon du fort, bien affurés qu'on

ne pouvoit venir à eux qu'après s'être emparé de la demi-lune, se relâchèrent sur la discipline, & profitant d'un chemin couvert qui établissoit une communication entre le fort & la ville, ils se permirent, à une certaine heure du jour, d'aller pour la plupart s'y rafraîchir. Les chefs catholiques, en ayant été informés, partagèrent l'attaque, ordonnant à Sarlabous de se jeter à corps perdu avec son régiment dans la demi-lune, tandis que Randan, passant à côté avec tout le reste de l'infanterie, commenceroit par s'emparer du chemin couvert, puis livreroit de deux ou trois côtés l'assaut au fort. La demi-lune & le fort furent emportés, mais coûtèrent la vie à Randan, frère puîné du comte de la Rochefoucaud, & qui remplissoit avec la plus grande distinction la charge périlleuse de colonel-général de l'infanterie, depuis l'arrêt du parlement qui en avoit privé d'Andelot. Dangereusement blessé au siège de Bourges & la tête encore enveloppée de linges, il n'avoit voulu céder à personne la principale attaque du fort Ste-Catherine, où se précipitant au milieu du feu pour donner l'exemple à ses sol-

tats , il avoit eu une jambe brûlée & fracassée. La charge qu'il laissoit va- ANN. 1562.
 cante , fut rendue au vicomte de Mar-
 tiques , qui l'avoit déjà exercée par
 commission sous le dernier règne , &
 qui travailloit alors avec Matignon à
 réduire les villes de la basse Normandie,
 où Montgommeri avoit laissé des gar-
 nisons.

La prise du fort Ste-Catherine, qui
 dominoit entièrement la ville , pa-
 roissoit devoir suffire pour faire ren-
 trer les bourgeois en eux-mêmes ,
 puisqu'il n'y avoit plus qu'une prompte
 soumission qui pût les soustraire à une
 ruine prochaine. En dressant leurs
 nombreuses batteries sur différens
 quartiers de la ville qui étoient à dé-
 couvert , les chefs catholiques ne
 s'attendoient point à en faire usage.
 Voyant avec surprise qu'il ne se pré-
 sentoient personne qui demandât à ca-
 pituler , ils leur adressèrent les pre-
 miers un héraut , pour les sommer
 d'ouvrir les portes au roi , leur souve-
 rain seigneur , qui leur feroit grâces
 s'ils recouroient à sa miséricorde. Les
 bourgeois répondirent que leurs por-
 tes seroient ouvertes au roi toutes les
 fois qu'il désireroit d'entrer dans leur

ANN. 1562. ville avec sa maison ordinaire, ou même avec une armée, pourvu que ce fût véritablement lui qui la commandât: que n'ayant pris les armes que pour délivrer sa personne sacrée d'une odieuse captivité, ils supplioient sa majesté de trouver bon qu'ils résistâssent de tout leur pouvoir aux infracteurs des édits, & aux perturbateurs du repos public. Comme cette réponse n'annonçoit pas une disposition prochaine à un accommodement, on foudroya la ville & l'on fit avancer les troupes qui, après un combat meurtrier, s'emparèrent du fauxbourg St-Hilaire & se logèrent sur le rempart. Rouen étoit l'entrepôt du commerce avec tous les états du nord, & la ville du royaume, après Paris, qui renfermoit le plus de richesses. On prévoyoit avec douleur, que si elle venoit à être emportée d'assaut, il deviendrait presque impossible d'empêcher qu'elle ne fût saccagée par une soldatesque avide, qui n'écouterait plus les ordres de ses chefs, & que la ruine de ces premières maisons de commerce n'entraînât dans d'autres villes une suite de faillites qui bouleverseroient toutes les fortunes particulières.

culières. La reine mère voulant sauver des malheureux qui avoient en quelque sorte conjuré leur propre perte, leur adressa, par le conseil du chancelier l'Hopital, le protonotaire Velli, avec des conditions pareilles à celles qu'on avoit accordées à la ville de Bourges. Quoique déterminés à les rejeter, ils crurent ne pouvoir se dispenser de députer de leur côté à la reine mère quelques-uns de leurs chefs, hommes arrogans & opiniâtres, qui loin de témoigner du repentir, se répandirent en invectives contre les triumvirs, & demandèrent, pour condition première, qu'ils fussent chassés du camp, sans considérer combien une semblable proposition étoit indécente dans leur bouche. La reine indignée, mais résolue de tout tenter, les renvoya avec de nouvelles propositions, qui dûrent être mises en délibération dans une assemblée générale de l'hôtel-de-ville, & qui n'y furent pas mieux accueillies que les précédentes. L'obstination des bourgeois étoit principalement fondée sur l'arrivée prochaine des secours qu'on leur promettoit du Hâvre & de Dieppe. Quatre cents arquebusiers partis de

ANN. 1562.

ANN. 1562.

cette dernière ville, furent surpris & taillés en pièces par Damville, qui commandoit la cavalerie légère. Le renfort du Hâvre eut un meilleur succès ; il consistoit en cinq cents anglois & plusieurs bateaux chargés de munitions, sous la conduite de milord Grai, qui força l'estacade de Caudebec & entra dans le port de Rouen. Quelque précieux que fût ce secours en soi, il étoit si disproportionné aux besoins de la place, qu'il ne pouvoit en retarder la prise d'un seul jour ; le duc de Guise avoit pratiqué sous les murailles des mines, dont le succès lui paroissoit certain : il offrit aux députés que la reine avoit mandés pour la dernière fois de les y conduire, afin qu'ils jugeâssent, par leurs propres yeux, de l'extrémité où ils étoient réduits ; mais ni cette offre, ni les avances qu'il leur fit, ne gagnèrent rien sur leur obstination. Ils persistèrent à demander son éloignement avec plus d'acharnement qu'auparavant. Un trait va nous apprendre combien cette haine, nourrie par les libelles & les déclamations des ministres de la réforme, étoit violente & mal fondée. Parmi les fugitifs manceaux qui s'étoient joints au

comte de Montgomeri, un gentil-homme dont l'histoire a tu le nom, croyant ne pouvoir rendre un plus grand service à la réforme que de la délivrer, au péril de sa vie, d'un si dangereux ennemi, s'étoit mêlé dans le camp royal, & épioit depuis plusieurs jours le moment de le poignarder. Arrêté sur quelques indices & amené devant le duc, il confessa librement son projet. Celui-ci lui ayant demandé s'il lui avoit donné, sans le savoir, quelque raison de le haïr, il avoua qu'il n'avoit jamais rien eu à démêler avec lui, & n'avoit consulté dans cette entreprise que l'intérêt de sa religion. *Si ta religion*, lui répartit Guise, *t'oblige d'ôter la vie à un homme qui, de ton aveu, ne t'a jamais offensé, la mienne m'ordonne de te pardonner : juge par-là laquelle des deux est la meilleure ;* & il commanda sur-le-champ qu'on le relâchât. Ces principes de magnanimité & de modération se soutinrent jusqu'au bout. Car lorsque la reine, désespérant de rien obtenir par la négociation, lui eut permis d'employer la force, il assembla les capitaines, & leur représenta qu'ils étoient françois, & tenus à ce titre de s'intéresser au salut

ANN. 1562.

ANN. 1562.

de leur patrie. Que la ville de Rouen étoit le centre d'un grand commerce qui vivoit de près ou de loin toutes les provinces du royaume; qu'elle ne pouvoit être ruinée sans anéantir le crédit public; que le roi vouloit qu'elle fût châtiée, mais défendoit absolument qu'elle fût mise au pillage; qu'ils alloient combattre sous ses yeux & ceux de toute la cour, de sorte qu'il ne pourroit ignorer les noms de ceux qui auroient contrevenu à sa volonté. Il ajouta, pour ceux en qui la crainte de déplaire n'auroit pas contre-balancé l'appas du gain, que Montgomeri, capitaine plein de ruses & d'artifices, sentant bien qu'il étoit trop foible pour résister à leur premier effort, n'exposeroit sur la brèche que les milices bourgeoises, & se retireroit avec les anglois & le reste de sa garnison dans le vieux palais, où il se tiendrait tranquille jusqu'à ce que les soldats se débandassent pour se livrer au pillage; que tombant alors sur eux au dépourvu, il les passeroit au fil de l'épée, & les chasseroit de la ville avant qu'ils eussent pu se mettre en défense. Il assigna aux colonels & aux capitaines, les quartiers de la ville & les

places publiques où ils devoient, au fortir de l'assaut ; aller ranger leurs compagnies ; & afin de les mettre à portée de se faire écouter par leurs soldats , il les autorisa à leur promettre , par forme de gratification & de dédommagement, la solde extraordinaire d'un mois. Dans le tems qu'il formoit ses dispositions , Ste-Colombe , officier distingué dans les guerres de Piémont , attaché depuis au parti de la réforme, & alors simple volontaire dans l'armée royale , vint se présenter devant lui avec cinquante braves soldats qu'il avoit choisis dans la troupe de son jeune frère, se faisant fort d'emporter avec eux la brèche , & de frayer la route au reste de l'armée, s'il vouloit leur confier la pointe de l'attaque. Guise croyant ne pouvoir faire un meilleur choix , loua leur généreuse résolution , & promit de faire valoir auprès du roi le service qu'ils alloient rendre à l'état. Aussi-tôt que les mines eurent produit leur effet , ces cinquante braves s'élançant sur la brèche au travers d'une grêle de bales , de pierres & de feux d'artifices , entraînèrent par leur exemple le reste de l'armée ; qui ne tarda pas à s'ouvrir un

passage. Montgomeri ne partagea point le sort où sa funeste éloquence avoit précipité ces crédules bourgeois ; il tenoit toute appareillée dans le port une des galères dont il s'étoit servi pour approvisionner la ville , il y monta avec les officiers de sa maison & ce qui restoit d'anglois , & descendit paisiblement la Seine jusqu'à Caudebec , où il se trouva arrêté par une chaîne de fer tendue à fleur d'eau. En portant à la poupe toute la charge du bâtiment, & en obligeant les forçats à doubler de rames , il s'élança au-dessus de la chaîne , & se retira en sûreté au Hâvre. Les vainqueurs , effarouchés par une longue résistance , n'écoutant plus la voix de leurs chefs , se répandirent dans les maisons , & y mirent tout au pillage. Inutilement le duc de Guise , avec une troupe d'élite , voulut arrêter ce désordre , & ordonna de jeter par les fenêtres les soldats qu'on trouveroit dans les maisons : ceux qu'il chargeoit de cette commission , songeoient moins à l'exécuter qu'à prendre part au butin. Les gardes & jusqu'aux officiers domestiques de la maison du roi , accourus du mont Ste-Catherine , se montrèrent les plus âpres

& les plus indociles. Les suisses seuls , ANN. 1562.
 par l'excellence de leur discipline ,
 méritèrent la gratification & les éloges
 du général. Tandis qu'il se portoit de
 rue en rue pour rappeler les soldats
 au drapeau , il apperçut dans le loin-
 tain un groupe de soldats qui por-
 toient, dans une chaise couverte, un offi-
 cier blessé ; il court de ce côté , pour
 savoir qui ce peut être , & reconnoît
 en arrivant Ste-Colombe , qui avoit
 perdu plus de la moitié de sa troupe ,
 & qui étoit mortellement blessé. Le
 serrant dans ses bras & ne pouvant
 contenir ses larmes , il l'exhorte à
 prendre courage , & l'assure que la ré-
 compense suivra de près sa guérison.
 C'est fait de moi , monsieur , répartit
 cet officier ; mais je meurs content ,
 puisque vous l'êtes de mes services.
 Réservez les récompenses pour ces
 braves gens qui en sont dignes , & qui
 peuvent encore en profiter. Il parloit
 des compagnons de son entreprise ;
 Guise se les fit amener le lendemain ,
 & prit soin de leur avancement. Après
 Ste-Colombe , on regretta principale-
 ment Castelpers , riche héritier , &
 Andouins , chef d'une des premières
 maisons de Béarn.

ANN. 1562.

Mort du
roi de Na-
varre.

Beze.

*Mathieu.
d'Aubigné.*

*Le Labou-
reur, add.
aux mém.
de Castel-
nau.*

*Mémoires
de Condé.*

Dupleix.

*Lettres de
Prosper de
Ste-Croix.*

Une tête plus importante encore re-
noit les esprits en suspens. Le roi de
Navarre, naturellement belliqueux,
avoit passé les jours & les nuits dans
la tranchée, pour ne céder en rien au
duc de Guise, l'idole des soldats. La
surveillance du dernier assaut, dans le
moment où il vaquoit à un besoin
naturel, le dos tourné contre la ville,
il fut frappé à l'épaule d'une arquebu-
sade tirée du rempart. Il tomba sans
connoissance & fut emporté sur une
planche au logis du Rhingrave,
où les chirurgiens visitèrent la plaie.
Au premier aspect elle ne leur pa-
rut pas dangereuse, mais ils ne pu-
rent retrouver la balle. Après la prise
de la ville, Antoine qui la regardoit
comme sa conquête, voulut s'y mon-
trer, quoiqu'il ne pût ni s'habiller ni
se tenir debout. On démolit une
partie de la maison qu'il occupoit, &
quatre suisses robustes, précédés de
tymbales & d'autres instrumens mili-
taires, le transportèrent dans son l
au nouvel appartement qui lui avoit été
préparé à Rouen près de celui du roi.
Quelque soins que la reine mère se
donnât pour lui procurer tous les
amusemens dont il étoit susceptible,

le séjour de Rouen ne tarda pas à lui déplaire. Il se fit transporter dans un ANN. 1562.
 bateau qui devoit, en remontant la Seine, l'amener sans fatigue à Saint-Maur-des-Fossés, dont l'air salubre, disoient les médecins, pouvoit beaucoup contribuer à sa guérison. Une fièvre ardente & des douleurs aiguës, l'obligèrent à se faire débarquer aux Andelis, où il expira le 17 de Novembre, en horreur aux réformés qu'il avoit abandonnés, & peu regretté par les catholiques, qui ne comptoient que médiocrement sur son attachement. Comme il ne s'étoit donné à eux que sur une espérance qui ne devoit point se réaliser, il étoit à craindre que le dépit d'avoir été joué par le roi d'Espagne, ne le portât à vouloir se venger avec éclat de tous ceux qui auroient eu part à la tromperie. L'inconstance, ou pour parler plus exactement, l'extrême mobilité de son caractère, empêchoit qu'on ne fût tenté de s'attacher à lui, & gâtoit seule les excellentes qualités qu'il avoit reçues de la nature. Car il étoit foncièrement bon, généreux, affable, plein de modération, vrai citoyen enfin, s'il n'avoit suivi

ANN. 1562. que ses penchans, ou si les intérêts de ses favoris s'étoient toujours accordés avec ceux de l'état. Un autre défaut presque inconcevable dans un homme d'un si haut rang, & qui tenoit apparemment à une éducation trop négligée, achevoit de le dégrader dans l'esprit de ses officiers domestiques; c'étoit une passion irrésistible pour la filouterie. Tous les soirs ses valets-de-Chambre, après l'avoir deshabillé, vidoient ses poches, & s'informant des personnes qu'il avoit vues, alloient le lendemain rendre à chacun ce qu'il avoit perdu. Catherine, à qui il avoit causé tant de traverses, fut peut-être la seule qui le pleurât véritablement. Elle ne pouvoit considérer sans un mortel effroi, que la lieutenance générale du royaume, qu'elle avoit été forcée de lui abandonner, étoit dévolue au prince de Condé, rival bien moins docile, & qu'aussi-tôt qu'il la réclamerait, la foule des capitaines gascons, attachés auparavant à la personne du roi de Navarre, se déclareroient pour lui, & entraîneroient dans son camp les vieilles bandes d'infanterie, qui faisoient la principale force de l'armée royale. Le duc

de Guise la rassura sur ce dernier article. Tous ces officiers, sans distinction de religion, s'étoient tellement attachés à lui, du vivant même de leur ancien maître, qu'il osa répondre à la reine mère, que pas un seul ne la quitteroit. Il étoit plus difficile de parer à l'autre inconvénient. Voici le moyen dont on s'avisa dans le conseil secret. Il restoit au prince de Condé un frère aîné, le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen & légat d'Avignon, qui l'auroit exclu de toute prétention à la lieutenance générale & au commandement des armées, si ces fonctions avoient été compatibles avec sa profession. Catherine s'adressa donc au pape, pour le prier instamment de relever le cardinal de ses vœux, & de lui permettre de se marier, en remontrant que cette dispense, qui n'étoit point sans exemple, étoit, dans la conjoncture présente, le seul remède qui pût préserver l'état d'un changement de religion. Le cardinal, bon catholique d'ailleurs, joignit ses instances à celles de la reine, & offrit pour prix de cette faveur, la démission pure & simple de toutes les grâces qu'il tenoit du St-Siège. Il arriva, par un

ANN. 1562.

 ANN. 1562.

hafard fingulier, que dans le même
 tems que la cour de France follicitoit
 cette grace auprès du faint père, l'a-
 miral de Coligni confultoit Calvin
 fur le deffein où étoit le cardinal de
 Châtillon fon frère, évêque de Beau-
 vais, de fe marier avec Ifabelle d'Hau-
 reville de Loré, fille d'honneur de
 Marguerite de France, duchefle de
 Savoie, qu'il avoit féduite depuis
 long-tems, & qu'il tenoit dans fon
 palais épifcopal, pourvu qu'il pût, en
 sûreté de confcience, conferver les
 revenus de fon évêché & de fes ab-
 bayes, qu'il tiendrait de la libéralité
 du roi comme de fimples fiefs re-
 levant de la couronne. Le fouver-
 rain pontife & l'oracle de Genève,
 s'il eft permis d'accoller deux per-
 sonnages fi différens, manquèrent
 également de complaifance. Pie IV
 renvoya la demande au concile de
 Trente, s'excufa du moins de s'en
 attribuer la connoiffance tant qu'il
 demeureroit aflemblé. Calvin n'ofa
 hafarder une décision qui étoit plus
 du reffort de la politique que de la
 théologie. Le cardinal de Bourbon
 refta évêque & ne commanda point les
 armées. Châtillon, qui ne fe faifoit plus

appeller que comte de Beauvais, épou-
sa sa maîtresse & garda ses bénéfices.

ANN. 1562.

On avoit fait prisonniers dans le
vieux château de Rouen, Jean du
Bosc, seigneur de Mandreville, pré-
sident de la cour des aides, Vincent
Grouchie & Noël Cotton, conseillers
de ville, Augustin Marlorat, l'un des
douze ministres députés au colloque
de Poissy, & cinq ou six capitaines,
moteurs ou piliers de la révolte. Le
connétable se les étant fait amener,
leur reprocha, soit que la chose fût
vraie, soit qu'elle ne fût fondée que
sur un bruit populaire, d'avoir pro-
jeté de faire le prince de Condé
roi de France, Coligni duc de Nor-
mandie, & Andelot duc de Breta-
gne, & sans leur donner le tems de
s'expliquer, les remit entre les mains
de la justice. Leur procès fut bientôt
instruit, car en mettant à l'écart le
crime qu'on venoit de leur imputer,
ils demeuroient chargés d'avoir pris
les armes sans la permission du roi,
servi contre lui, & livré, autant qu'il
étoit en eux, l'état aux anciens ennemis
de la couronne. Toute leur défense
rouloit sur la prétendue captivité du
roi, l'invitation du prince de Condé,

Punition
de quelques
rebelle
cruelle-
ment ven-
gée par le
prince de
Condé.

Mémoires
de Condé.

D'Aubigné.

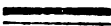
Le Labour-
reur.

 ANN. 1562.

qui avoit mis en avant des ordres secrets de la reine mère, & la connivence du duc de Bouillon, leur gouverneur. Le président, les deux conseillers & le ministre furent traînés sur la claie & pendus devant l'hôtel-de-ville. La cause des capitaines étoit moins défavorable, puisque subordonnés par état à des chefs, ils n'avoient fait qu'obéir aux ordres de leurs supérieurs. Les principaux étoient Monneins qui avoit conduit presque toutes les sorties, & s'étoit fait remarquer autant par sa bravoure que par sa haute taille, son morion & sa rondache couverts de velours verd ; de Crofes, lieutenant de la compagnie d'ordonnance de l'amiral, & commandant au Hâvre lorsque les anglois y étoient débarqués ; Valfenières, du nom de Provane, maison illustre de Piémont, & qui s'étoit établi en France lorsque cette province avoit été rendue au duc de Savoie. Monneins obtint son élargissement par l'intercession du duc de Guise, partisan déclaré de vertu guerrière même dans ses ennemis. Valfenières, condamné à perdre la tête, s'évada par l'intelligence du maréchal de

Brissac, son ancien protecteur. Crofes
 n'auroit pas été traité plus rigoureuse- ANN. 1562.
 ment, si l'on n'avoit eu à lui reprocher
 que sa conduite à Rouen; mais n'ayant
 pu se justifier de s'être prêté à l'établisse-
 ment des anglois au Hâvre, il fut
 jugé traître à la patrie, & puni du
 dernier supplice au milieu de trois ou
 quatre aventuriers, que la licence seule
 avoit élevés à des grades militaires.

Cette exécution, qu'on avoit cru
 indispensable pour rétablir dans l'es-
 prit des peuples le souvenir presque ef-
 facé de l'autorité royale, parut aux as-
 sociés un sanglant outrage : les mi-
 nistres, qui avoient la prépondérance
 dans les conseils, firent envisager le
 supplice infâme de Marlorat, comme
 un opprobre qui ne pouvoit être lavé
 que dans le sang de quelque person-
 nage aussi distingué parmi les catholi-
 ques, qu'il l'avoit été parmi les réfor-
 més. Un parti de coureurs venoit d'ar-
 rêter sur la route de Tours & de me-
 ner dans les prisons d'Orléans, Odet
 de Selve, conseiller d'état, chargé par
 la reine d'une commission pour l'Es-
 pagne; Baptiste Sapin, conseiller de
 grand'chambre & beau-frère du pre-
 mier président le Maître, qui alloit

ANN. 1562.  passer le tems des vacances du parlement dans une de ses terres ; & Jean de Troye, abbé de Gastines, qui voyageoit pour ses affaires particulières. On cria qu'il falloit les faire servir de victimes expiatoires pour le meurtre de Marlorat, de Mandreville & de Crofes. Ni la dignité suprême de conseiller d'état, ni la fonction sacrée d'ambassadeur, n'auroit préservé de Selve d'un supplice infâme, s'il n'eût eu dans le camp du prince, & parmi ses meilleurs officiers, un neveu du même nom, qui par ses sollicitations & ses larmes, obtint qu'il seroit échangé contre un prisonnier du même rang. Le conseiller & l'abbé de Gastines, à qui l'on ne reprochoit rien qu'un attachement persévérant à leur roi & à leur religion, furent pendus dans la grande place d'Orléans.

Succès des armes du roi en Guyenne.
Mémoires de Montluc.
D'Aubigné.
La Popelière.
 Au moment même où le prince, cédant aux importunités de ceux qui avoient intérêt à le brouiller irrévocablement avec la reine & le parlement, permettoit cette atrocité, il reçut une nouvelle qui sembloit mettre le comble à toutes ses pertes. Duras, qu'il avoit envoyé en Guyenne pour y faire des recrues, avoit rassemblé cinq à

fix mille hommes d'infanterie , avec

lesquels il tenoit la campagne ; mais ANN. 1562.
au lieu de presser sa marche pour faire sa jonction avec le comte de la Rochefoucaud, qui avoit rassemblé de son côté trois ou quatre cents chevaux en Poitou & en Angoumois , il traînoit à sa suite quelques pièces de canon, pour réduire les petites places qui se trouvoient sur la route, & prenoit d'autant moins de précautions, qu'il croyoit n'avoir rien à craindre avant l'arrivée du duc de Montpensier. Car Burie bornoit presque tous ses soins à garantir Bordeaux, & Montluc étoit occupé au siège de Lectoure, qui devoit, selon toutes les apparences, le retenir long-tems. Celui-ci ayant mis en fuite un corps de cinq cents hommes des milices de Béarn qui venoient au secours de la place, sous la conduite du capitaine de Mesmes, & ayant réduit la garnison à capituler, marcha avec sa vigilance ordinaire à la poursuite de Duras, & fut renforcé par un premier corps de mille espagnols qui venoient d'arriver, & par la division de Burie, qui ne put se dispenser de le suivre, quoique bien déterminé à ne rien hasarder avant l'arrivée du duc

ANN. 1562.

de Montpensier. Montluc, qui avoit à tromper son propre associé, cacha si bien sa marche, qu'il se trouva un matin au centre des quartiers ennemis, & que les deux armées, presque également surprises de s'entre-découvrir, ne purent plus se séparer sans en venir aux mains. Le combat s'engagea dans la plaine de Ver, & Duras, inférieur en cavalerie, fut si complètement battu, qu'à peine pût-il rassembler trois cents hommes de sa déroute. Avec ces foibles débris, il battit à son tour le capitaine Laumosnier, qui lui disputoit l'entrée de la Saintonge, se joignit à la troupe du comte de la Rochefoucaud, & entra avec lui dans

Arrivée Orléans.

des reîtres Si ce premier renfort répondoit mal
& des lans- à l'attente du prince, le secours qui
quenets au lui arrivoit d'Allemagne, passoit de
secours du prince : il bien loin ses espérances. Quatre sou-
marche verains, l'électeur palatin, le duc de
vers Paris. Wirtemberg, l'électeur de Saxe & le

*Mémoires
de Condé.*

Beze. mettre sur pied à frais communs, trois
La Popeli- nière. mille trois cents reîtres & quatre mille
lansquenets, & avoient nommé pour

De Thou. les commander Roltshaussen, maré-
Castelnau. chal de Hesse, qui de l'état de simple
D'Avita.
d'Aubigné.

reitre , s'étoit élevé à la première dignité de son pays : à leur entrée dans le royaume , ils trouvèrent le prince de Porcien qui , sur le premier avis de d'Andelot , étoit allé , avec cent gentilshommes , les attendre à Strasbourg pour leur servir de guide. Il y avoit une si grande disproportion entre ces forces & celles qui , sous la conduite du maréchal St-André , devoient leur fermer le passage , qu'il lui devenoit impossible de remplir cette commission ; cependant , comme il auroit pu retarder leur marche & leur faire essuyer bien des incommodités , soit en coupant les ponts , soit en leur enlevant tous les moyens de subsistance , Andelot & Porcien qui dirigeoient la marche , quittèrent la route de Champagne pour prendre celle de Lorraine & de Bourgogne où ils n'étoient point attendus. Aussitôt qu'ils approchèrent de la Loire , le prince sortit d'Orléans , pour aller les recevoir , avec tout ce qu'il en put tirer de troupes sans trop affoiblir la garnison. On avoit arrêté dans le conseil d'association , que si ce secours arrivoit pendant la durée du siège de Rouen , on marcheroit droit à Paris ,

ANN. 1562. qui n'ayant point d'autres défenseurs
 que ses bourgeois, pouvoit être em-
 porté avant que l'armée royale vînt
 le rassurer. La prise de Rouen ne dé-
 rangea rien à ce plan. Car le siège de
 Paris, fût-on obligé de le lever, offroit
 toujours un moyen infailible de faire
 évacuer la Normandie. Or c'étoit dans
 cette province, déjà remplie d'églises
 réformées, qu'on se proposoit d'aller
 prendre des quartiers d'hiver, afin de
 se mettre à portée de tirer d'Angle-
 terre l'artillerie & les munitions de
 guerre qu'on ne pouvoit que difficile-
 ment se procurer en France, & afin
 d'établir, par la prise de quelques
 places intermédiaires, une communi-
 cation toujours ouverte entre le Hâvre
 & Orléans. On comptoit encore sur
 le caractère pétulant & inconsidéré des
 bourgeois de Paris, qui après avoir, par
 leurs cris, donné le signal de la guerre,
 ne se verroient pas plutôt privés des
 commodités de la vie & en danger de
 tout perdre, qu'ils forceroient par de
 nouveaux cris, la reine mère & les
 triumvirs à conclure la paix. Enfin, il
 étoit glorieux pour le prince, après
 s'être tenu enfermé dans Orléans pen-
 dant qu'on lui enlevoit successivement

routes ses places, de venir défier à son tour ses ennemis sur leurs foyers, brûler sous leurs yeux les faux-bourgs de la capitale, & les perdre par-là de réputation dans l'Europe entière. Avant que de s'éloigner d'Orléans, il commença par réduire toutes les petites places dont l'on s'étoit servi pour le bloquer. Les provisions qu'il y trouva servirent à remplir les magasins de cette ville; le surplus fut distribué aux troupes. Prenant ensuite la route de Paris, il emporta d'assaut la Ferté-Alais, Dourdan, Etampes, Montlhéri, dont le pillage ne le dédommagea pas du tems qu'elle lui firent perdre. La ville de Corbeil, qui a un pont sur la Seine à sept lieues au-dessus de Paris, étoit d'une route autre importance, puisqu'elle lui auroit procuré le double avantage, & d'intercepter les provisions qui descendoient par la Seine, & de porter des partis de cavalerie au-delà de cette grande rivière. La place, quoique sans fortifications régulières, ne manquoit pas de canon, & avoit peine à contenir dans son enceinte la nombreuse garnison qui étoit accourue pour la défendre. Le maréchal de St-André,

 ANN. 1562.

qui côtoyoit l'armée du prince sur l'autre bord de la Seine, venoit de s'y renfermer avec deux régimens d'infanterie & un corps nombreux de cavalerie. Jetant hors des portes de la ville une partie de sa cavalerie, il reçut avec tant de vigueur les différens corps qui s'avançoient pour la reconnoître & les poussa si loin, que le prince, après deux ou trois tentatives, prit le parti de s'éloigner. Cet essai devoit suffire pour lui faire sentir la témérité de son premier plan; car il étoit ridicule d'aller attaquer Paris avec une armée trop foible pour réduire Corbeil; mais déjà il étoit trop avancé pour reculer avec honneur; d'ailleurs les divers messages & les offres redoublées de Catherine de Médicis, servoient à nourrir sa présomption; car on devoit naturellement présumer qu'elle auroit été moins pressante si elle avoit moins craint pour Paris.

Après la prise de Rouen & la soumission volontaire de la ville de Dieppe, qui, ne se sentant pas en état de soutenir un siège, même avec le secours des anglois, avoit renoncé à l'exercice public de la religion réformée, & reçu une garni-

son royale; l'armée s'acheminoit au Hâvre afin d'en chasser les anglois ANN. 1562. avant qu'ils s'y fortifiâssent, lorsque des avis certains de la marche, puis de l'arrivée des troupes d'Allemagne, avoient obligé de changer de plan. Comme il auroit été également dangereux de laisser le centre du royaume à la discrétion du prince, en s'obstinant à vouloir chasser les anglois de la Normandie, & d'exposer à leurs courses cette province vacillante, en la dégarnissant de troupes; on avoit pris le parti de détacher du reste de l'armée, quinze cents reitres & deux mille lansquenets avec un pareil nombre de cavalerie & d'infanterie françoise, & d'en former un camp retranché sous les murs du Hâvre pour resserrer la garnison & empêcher qu'elle ne tirât aucune commodité du continent. Le reste de l'armée s'étoit promptement rapproché de Paris. S'il n'avoit été question que de mettre en défense la ville, proprement dite, c'est-à-dire, la porcion de bâtimens renfermée dans l'enceinte des murailles, une garnison de cinq à six mille hommes de troupes réglées, jointe à plus de vingt mille de mili-

ANN. 1562.

ces bourgeois, auroit suffi pour rendre inutiles tous les efforts du prince; mais il y avoit au milieu de la ville, & du côté par où il devoit faire ses approches, trois immenses faux-bourgs, celui de Saint - Germain, celui de Saint - Jacques, & celui de Saint-Marceau, entièrement ouverts, & qu'il auroit été dur & honteux d'abandonner. On s'étoit proposé de les couvrir d'un fossé & d'un rempart, & comme cet ouvrage ne pouvoit être promptement achevé quoiqu'on y travaillât jour & nuit, Catherine cherchoit à ralentir la marche du prince en lui proposant une nouvelle conférence & en s'efforçant, par les offres les plus séduisantes, de renouer les négociations. Aussi-tôt donc qu'elle avoit été informée de la marche des allemands, elle lui avoit adressé Gonnor, son ancien compagnon d'armes & alors surintendant des finances, pour lui représenter amicalement l'intérêt qu'il avoit, comme prince du sang, à la conservation de la monarchie, le tort irréparable dont il alloit se charger vis-à-vis de la nation en la livrant au pillage des étrangers, le peu de fruit qu'il avoit
à

à se promettre d'une action si reprochable , en jugeant de l'avenir par le passé ; enfin la disposition où elle étoit plus que jamais , d'avoir égard à ses plaintes , pourvu qu'il formât des demandes propres à calmer les troubles , non à en exciter de nouveaux. Le peu de satisfaction qu'elle avoit reçue de cette première démarche ne l'avoit point rebutée : en lui annonçant , peu de jours après , la mort du roi de Navarre , elle l'avoit invité à venir le remplacer dans le conseil & à la tête des armées , mais de la manière dont devoit se présenter devant son roi un prince du sang qui se proposoit d'être l'appui , non l'effroi du trône. Après lui avoir offert de concourir à tous les arrangemens qui pourroient le tirer avec honneur du gouffre où il étoit plongé , elle l'avertissoit sérieusement de ne pas la forcer , par rapport à la lieutenance du royaume , à un choix qui ne manqueroit pas de lui déplaire , mais dont il ne pourroit accuser que lui-même. L'Hopital de Sainte - Mesme , chargé de cette commission , avoit rapporté une réponse qui annonçoit clairement un ardent désir de la lieutenance géné-

ANN. 1562.

ANN. 1562.

rale, mais qui ne montrait encore aucune disposition prochaine à poser les armes; car le prince, persuadé que ces offres, si elles étoient sincères, procédoient plus de crainte que de bonne volonté, avoit jugé que le seul moyen d'en assurer l'effet, consistoit à rendre le danger plus pressant. Il avoit donc continué de s'avancer jusqu'au Bourg de Villejuif, à deux lieues de Paris, où Gonnor vint lui proposer, pour le lendemain, une conférence avec la reine mère sur la rivière de Seine, vis-à-vis le port à l'anglois. Il l'accepta d'abord, mais venant ensuite à considérer qu'il y auroit peu de sûreté pour lui sur ce fleuve où il n'avoit pas un seul bateau à sa disposition, il envoya s'excuser sur un dérangement d'estomac, en offrant de se faire remplacer par l'amiral de Coligni. Catherine se fit remplacer de son côté par le connétable qui passa au port à l'anglois pour conférer avec le prince, dans le tems que l'amiral passoit sur le bord opposé pour conférer avec la reine mère. On n'avança pas plus d'un côté que de l'autre; il fut seulement convenu qu'on se rassembleroit incessamment

dans un lieu plus commode , mais dont on ne put encore convenir. Le lendemain , 28 de novembre , on vit l'armée du prince se développer dans la plaine de Montrouge. Les tranchées qui enveloppoient les fauxbourgs , étoient achevées & défendues tant par des canons de tout calibre , établis sur des bastions de terre , élevés de distance en distance , que par des corps d'infanterie répartis dans des demi-lunes , à portée de s'entre - secourir. On avoit même jeté en avant , pour disputer l'approche , un corps de six cents chevaux , soutenu par quelques compagnies d'arquebusiers à pied.

ANN. 1562.

Cette précaution usitée dans les sièges , manqua de tout perdre. Moui , Genlis & le prince de Porcien , qui commandoient l'avant - garde du prince , tombèrent avec tant d'impétuosité sur ce corps avancé , que les cavaliers éperdus fuirent à toute bride au travers des fauxbourgs , & ne s'arrêtèrent qu'au milieu de la ville , qu'ils remplirent d'alarme & de tumulte. Le premier président , le Maître , qu'une maladie retenoit au lit , ayant voulu savoir la cause du vacarme qu'il entendoit dans la rue , fut saisi d'une

Siege de Paris : conférences du fauxbourg Saint-Marceau.

Beze.
La Popelinière.

De Thou.
D'Avila.

ANN. 1562. telle épouvante , qu'il expira bientôt après : personnage recommandable par une passion violente pour l'étude , une application constante & un jugement exquis. Ses décisions sur plusieurs points obscurs de notre jurisprudence qu'on publia après sa mort , furent adoptées comme autant de loix dans tous les tribunaux. Après avoir balancé quelques jours sur le choix de son successeur , la reine mère se décida en faveur de Christophe de Thou , quatrième président , également versé dans la connoissance des loix , mais d'un esprit doux & conciliateur. Dans les fréquentes & orageuses députations dont il avoit été chargé , il avoit eu l'art de se concilier la bienveillance du gouvernement sans rien perdre dans l'estime de sa compagnie.

La déroute du fauxbourg Saint-Marceau n'eut aucunes suites fâcheuses , grace à l'activité du duc de Guise & à la brave résolution d'un jeune capitaine. C'étoit Philippe de Strozzi , fils du maréchal , lequel voyant que la troupe d'arquebusiers à pied dont il commandoit une compagnie , se trouvoit exposée ou à poser les armes , ou à être promptement écrasée sous les pieds

des chevaux , entraîna ses compa-
gnons dans une masure voisine qui
servoit de clôture à un moulin, & ANN. 1562.
s'y mit en défense. Enveloppé de
toutes parts & sommé de se rendre ,
il tint une conduite si ferme , fit
des décharges si à propos sur ceux
qui approchoient , qu'il donna le
tems au duc de Guise de rassurer
les soldats qui abandonnoient déjà les
tranchées , & de venir ensuite le dé-
gager avec un nouveau corps de ca-
valerie.

Le prince éloigné du lieu du com-
bat , ne songeoit dans ce moment
qu'à assigner des logemens à ses
troupes : il les distribua dans les vil-
lages de Cachan , Gentilly , Mont-
rouge , Vanvres , Vaugirard & Ar-
cueil. Le lendemain il les mit en ba-
taille & se présenta à la vue des
tranchées pour défier ses adversaires ,
mais sans approcher de trop près ,
parce qu'il n'avoit à opposer à la
nombreuse artillerie qui couvroit les
tranchées , qu'une grande coulevrine ,
deux médiocres canons & quatre
pièces de campagne. Après s'être tenu
en armes assez de tems pour donner
aux chefs catholiques , la facilité de

ANN. 1562. venir se mesurer avec lui s'ils en avoient eu envie, il renvoya ces différens corps de troupes dans leurs quartiers jusqu'au lendemain à la même heure qu'il reparut en ordre de bataille, curieux d'assurer son triomphe en leur arrachant, à la vue des parisiens, l'aveu public de leur pusillanimité. On ne répondit à ces bravades qu'en lui envoyant demander une suspension d'armes, & une conférence avec la reine mère, dans un moulin à égale distance de Montrouge & des tranchées du fauxbourg Saint-Jacques. La reine s'y fit accompagner par le prince de la Roche-sur-Yon, le connétable, le maréchal de Montmorency, le secrétaire d'état l'Aubespine & Gonnor, surintendant des finances, tous parens ou amis du prince. Il s'y rendit de son côté avec Coligni, Genlis, Grammont & d'Esternai. Catherine après avoir remontré en peu de mots combien il seroit inutile & dangereux de stipuler des conditions qu'on ne pourroit faire exécuter sans recourir à la violence & livrer l'état à de nouvelles convulsions, exhorta le prince & ses associés à se renfermer dans un petit

nombre de propositions générales qu'il feroit aisé de développer si l'on tomboit d'accord sur le fond. Ils les réduisirent à cinq qui furent écrites par le secrétaire d'état l'Aubespine, sous la dictée du prince. 1°. Que l'exercice public de la religion réformée seroit permis conformément à l'édit de janvier, dans toutes les villes qui le demanderoient; & défendu dans celles qui le rejetteroient. 2°. Que par-tout où il seroit défendu, chaque individu jouiroit de la liberté de conscience, & ne pourroit être inquiété sur sa croyance. 3°. Que pour ramener, s'il étoit possible, tous ses sujets à l'uniformité de croyance, le roi indiqueroit, dans six mois, soit un concile libre, soit une assemblée nationale qu'il présideroit, & où chacun auroit droit d'être entendu. 4°. Que les troupes étrangères seroient congédiées de part & d'autre, & que toutes les villes rentreroient sous la main du roi, qui promettoit de ne point les rechercher sur le passé. 5°. Que le prince & ses associés, seroient rétablis dans leur honneur, rentreroient dans leurs biens, leurs droits & leurs offices, & recevraient

ANN, 1562.

ANN. 1562.

des sûretés nécessaires pour l'exécution de toutes ces conditions. Catherine, sans contester sur aucun de ces articles, demanda simplement un jour de délai pour pouvoir les communiquer au conseil, où elle ne doutoit point qu'ils ne fussent acceptés. Le premier fut le seul qui parût exiger des modifications. Le conseil jugea devoir exclure du nombre des villes où l'exercice public de la nouvelle religion devoit être accordé, en supposant qu'elles le demandassent, la cour, la ville de Paris avec ses fauxbourgs & sa banlieue, Lyon, & généralement toutes les places de frontière & les villes où il y avoit parlement. Un retranchement si considérable, révolta d'abord les principaux ministres & les officiers généraux qui formoient le conseil du prince; mais après avoir examiné la chose de plus près, ils jugèrent qu'il y auroit à gagner pour le parti, si en dédommagement d'un certain nombre de villes qu'on leur ôtoit, le roi permettoit à tous comtes, barons, châtelains & seigneurs hauts-justiciers, d'établir dans leurs terres une église réformée pour leur usage, celui de leur famille & de leurs vassaux.

faux. Le conseil accorda cette demande : les préliminaires furent signés, & l'on arrêta pour le lendemain, 4 de décembre, une nouvelle conférence, pour spécifier en détail les objets qui n'étoient qu'indiqués dans les préliminaires, & énoncer chaque proposition en des termes qui ne laissâssent rien d'équivoque. Ce nouvel écrit, rédigé sous la dictée du prince, contenoit 27 articles, sur lesquels Catherine ne se permit aucune réflexion. Le conseil du roi, auquel elle les communiqua, les jugea, pour la plupart, exorbitantes & attentatoires à l'autorité royale. Le prince, offensé de l'interdiction de tout exercice public de la réforme à la cour & dans la capitale, demandoit une exception en faveur de ceux que leur naissance, leurs grades ou leurs offices obligeoient à y résider, puisque sans cela c'étoit vouloir chasser de la cour & exclure du conseil tous ceux qui, comme lui, professoient publiquement la réforme. Il exigeoit que le roi reconnût, en termes formels, dans l'édit de pacification, que tout ce qui s'étoit fait & négocié par lui ou ses associés, depuis le commen-

ANN. 1562.

ANN. 1562.

cement des troubles, l'avoit été par son ordre & pour son service : qu'il les avouât pour ses bons & loyaux serviteurs, annullât toutes lettres-patentes & arrêts prononcés contre eux; les déchargeât de toute poursuite pour raison des deniers, meubles & ornemens saisis, tant dans les recettes publiques que dans les églises ou monastères, dont le produit avoit été employé aux frais de la guerre. Remontrant ensuite qu'ils ne pouvoient être assurés de conserver leurs biens, tant qu'ils auroient pour juges leurs implacables ennemis, il requéroit qu'il plût au roi d'interdire à ses parlemens, & de commettre à son grand conseil la connoissance de toutes les causes civiles & personnelles de ceux de ses sujets qui faisoient profession de la nouvelle religion. Que l'édit qui renfermeroit ces dispositions, fût enregistré dans toutes les cours souveraines du royaume, muni de la signature de tous les conseillers d'état & de tous les gouverneurs de province, qui jureroient d'en maintenir l'exécution, sous peine d'être déclarés traîtres & criminels de lèse majesté; qu'il fût ensuite présenté à leur reine d'Angle-

terre, aux princes protestans d'Alle-
 magné & aux cantons évangéliques, ANN. 1562.
 qui s'en rendroient garans pendant
 touté la durée de la minorité; qu'en-
 suite il plût au roi d'ôter les armes aux
 bourgeois, & de licencier les troupes
 de part & d'autre, à la réserve de sa
 maison ordinaire.

Le roi, car c'étoit en son nom que
 se fit la réponse, laissoit au prince &
 à ceux qui, comme lui, faisoient pro-
 fession de la réforme, la liberté de
 croire & de pratiquer, dans l'intérieur
 de leur maison, ce que bon leur sem-
 bleroit; mais il persistoit à interdire
 dans sa cour toute prédication & tout
 exercice des sacremens contraire aux
 usages de l'église romaine. Il avouoit
 le prince pour son bon parent & loyal
 serviteur, & promettoit de tenir les
 autres pour ses fidèles sujets, en lui
 rendant l'obéissance qui lui étoit due.
 Laissoit sans vigueur toutes lettres-
 patentes, arrêts & jugemens rendus
 contre eux, suspendoit toute pour-
 suite à raison des deniers publics saisis
 en exécution des ordres du prince, les
 rétablissoit dans leurs biens, droits &
 libertés, & se réservoir à statuer sur
 leurs charges & offices, au tems où

ANN. 1562.

il auroit atteint l'âge de majorité. Il offroit d'accorder, lorsqu'il en seroit requis, des lettres d'évocation à son grand conseil, en laissant subsister l'ordre ancien pour l'administration de la justice, tel qu'il avoit été sagement établi par ses prédécesseurs. Il accordoit que l'édit de pacification fût enregistré dans ses cours souveraines, & que tous les conseillers d'état en jurassent l'observation; mais il se réservoit à lui seul d'en maintenir l'exécution, & de donner à cet égard aux gouverneurs de provinces & à ses autres officiers civils & militaires, les ordres qu'il jugeroit convenables: à plus forte raison n'entendoit-il pas que les puissances étrangères fussent établies juges entre lui & ses sujets. Il vouloit & ordonnoit que toutes les troupes qui n'étoient point à sa solde, fussent congédiées sans délai; que les officiers & les soldats eussent à se retirer, les françois dans leurs maisons, les étrangers hors du royaume, parce qu'il ne vouloit garder sur pied que les forces absolument nécessaires pour la garde des frontières & le maintien du repos public.

Les associés connurent, non sans

étonnement , qu'ils étoient encore bien loin de compte. Embarrassés à expliquer un changement si brusque , & ne sachant s'ils devoient l'imputer , ou à un dessein secret de miner leurs forces , en leur faisant perdre un tems précieux , ou à quelques expressions trop hautaines dont ils s'étoient servis , en oubliant qu'ils parloient au roi , ils convinrent que le prince proposeroit quelques observations sommaires sur la réponse qu'il venoit de recevoir , & remettroit sous les yeux de la reine mère & du conseil les mêmes demandes , mais dans des termes plus mesurés. Dans le moment où ils étoient occupés de ce travail , ils reçurent une nouvelle qui leur dessilla les yeux.

Le duc de Montpensier , envoyé en Guyenne avec un corps de troupes , n'y étoit arrivé qu'après le combat du Ver. Trouvant à son arrivée que sa mission étoit déjà remplie , puisque les réformés n'osoient lever la tête en Guyenne , il avoit employé les troupes victorieuses à pacifier également la Saintonge , en obligeant les bourgeois de la Rochelle & de St-Jean d'Angeli à chasser leurs ministres , & à se contenter de la li-

ANN. 1562.

Tentatives inutiles du prince , qui lève le siège pour se retirer en Normandie.

Ibidem.

ANN. 1562.

berté de conscience que le gouvernement vouloit bien leur accorder. Averti de la marche du prince de Condé vers Paris , & pressés par des ordres réitérés de la reine mère , d'amener au secours de la capitale toutes les forces qu'il pourroit rassembler , il étoit venu , par des chemins détournés , passer la Seine au pont de Mante , avec une petite armée , qui consistoit en trois mille espagnols , sous la conduite de dom Juan de Carbajac , quatre mille gascons , commandés par Charri , & environ quatre cents lances , sous la charge de Sanfac. Alors les confédérés ne furent plus embarrassés à deviner , ni le motif des conférences & des suspensions d'armes si vivement sollicitées par la reine mère , ni la cause d'un changement qui leur avoit paru si extraordinaire. Le prince ne laissa pas cependant d'adresser à la reine l'écrit dont on étoit convenu , en la priant de vouloir bien lui faire parvenir le lendemain une dernière réponse. Le secrétaire d'état l'Aubespine l'apporta telle qu'on l'attendoit , c'est-à-dire , entièrement conforme à la première. La lecture qu'il en fit , remplit l'assemblée de tant d'indignation , qu'on cria qu'il falloit

pendre quiconque oferoit dans la suite se charger d'une pareille commission. Quelques-uns cependant, mais en trop petit nombre pour être écoutés, pensoient qu'une paix, quelque désavantageuse qu'on la supposât, étoit encore un bienfait insigne dans les circonstances où l'on se trouvoit. Les émeutes & les murmures auxquels on s'étoit attendu de la part des parisiens, n'avoient pas eu le moindre lieu ; jamais aucun peuple , en pareille conjoncture , ne s'étoit montré plus calme & plus docile. Le parlement n'avoit pas interrompu un seul jour ses fonctions ordinaires , les professeurs de l'université avoient continué de donner leurs leçons , les boutiques étoient restées ouvertes , & les bourgeois ne paroissoient pas plus s'occuper de l'armée du prince , que si elle eût été sous les murs d'Orléans. Le petit nombre de partisans qu'il conservoit encore dans la ville , ne pouvoient lui rendre aucun service , à moins qu'il ne s'approchât des portes ; & il ne pouvoit s'en approcher qu'en forçant la tranchée qui les couvroit. Dépourvu d'artillerie , de pionniers & de tout ce qui auroit été nécessaire pour réussir

ANN. 1562.

à force ouverte , il n'avoit de succès à espérer que d'une surprise nocturne ; encore ce succès n'auroit-il pas manqué de lui devenir funeste, par la précaution qu'avoit prise le duc de Guise de réserver , pour ce cas fortuit , deux mille arquebusiers & un pareil nombre de corcelets , avec lesquels il auroit infailliblement écrasé des troupes en désordre & occupées du pillage. Dans une pareille position , le seul parti qui lui restât à prendre , consistoit à gagner au plus vite la basse Normandie , où il avoit résolu d'aller prendre des quartiers d'hiver. Cette retraite , qui auroit été sûre & facile quinze jours auparavant , ne pouvoit être qu'infiniment périlleuse au mois de décembre , avec des troupes à moitié découragées , en présence d'une armée supérieure , conduite par des chefs expérimentés , & qui avoit à sa disposition toutes les places par où il falloit passer. Cependant , comme tout délai ajoutoit à la difficulté , l'amiral & les autres généraux le pressoient de ne pas différer davantage à lever le siège. Avant que de pouvoir s'y résoudre , il fit visiter les tranchées par le jeune Feuguères , qui observa deux endroits ,

l'un qui répondoit au fauxbourg Saint-Germain, l'autre vis-à-vis le fauxbourg St-Marceau, qui pouvoient être emportés par une attaque de nuit bien conduite. Le prince tenta d'abord celle du fauxbourg St-Germain; mais les officiers qu'il en avoit chargés, la jugeant apparemment trop hasardeuse, s'y portèrent avec tant de lenteur, que quoique le chemin fût très-court & la nuit très-longue, ils ne s'en approchèrent qu'au lever du soleil, & se retirèrent sans rien faire. Bien déterminé à ne se reposer sur personne de l'exécution de celle du fauxbourg St-Marceau, il attendoit la nuit avec impatience, lorsque la défection d'un de ses principaux officiers vint encore rompre ses mesures. Genlis, rival d'autorité de l'amiral Coligni dans le conseil & à la tête des troupes, étoit du petit nombre de ceux qui pensoient que la paix, aux conditions dictées par la reine mère, ne devoit point être rejetée; il s'en étoit expliqué avec une liberté qui avoit déplu. Un autre grief bien plus impardonnable aux yeux des ministres & de tous les fanatiques du parti, étoit l'attachement qu'il conservoit pour le duc de Guise,

 ANN. 1562.

sous lequel il avoit appris le métier des armes. Car séparant la personne de la cause, il ne parloit de lui qu'avec une admiration mêlée de respect, & n'avoit pas craint de dire que s'il le voyoit en danger, il donneroit avec joie sa vie pour l'en tirer. Enfin, pendant les dernières suspensions d'armes, on l'avoit vu rechercher la compagnie de Damville, second fils du connétable, se promener seul avec lui, & l'entretenir pendant des heures entières. En ramassant, en envenimant toutes ces particularités, ses ennemis étoient parvenus à le rendre suspect au prince, qui eut la précaution offensante de ne point l'appeller au conseil, où il prenoit les derniers arrangemens pour la surprise du fauxbourg St-Marceau. Le hasard voulut que Genlis, se trouvant ce même soir à Arcueil, & usant des droits que lui donnoit une longue familiarité, entrât, sans se faire annoncer, dans le cabinet du prince, qui ne put alors se dispenser de lui faire part de l'objet de la délibération. Genlis voulut être de la partie, & partit aussi-tôt pour aller, disoit-il, s'y préparer. Mais en réfléchissant sur la surprise & l'embarras que sa présence avoit produits

sur tous les visages, il ne douta point que ses envieux ne l'eussent perdu dans l'esprit du prince. Serrant sans bruit son argenterie & ce qu'il avoit de plus précieux, il monte à cheval & envoie proposer à Davaret, son lieutenant, de l'accompagner du côté du fauxbourg St-Marceau, sous prétexte de reconnoître par eux-mêmes le lieu de l'attaque. Lorsqu'ils furent parvenus au-delà des premiers corps-de-garde ennemis, il lui découvrit le dessein où il étoit de se retirer dans sa maison, puisque par la malice de ses ennemis ses avis étoient pris en mauvaise part, & lui laissa le choix, ou de le suivre à Paris, ou de retourner à Montrouge. Davaret, indigné du rôle qu'il lui faisoit jouer, mais n'osant, dans le lieu où il se trouvoit, faire éclater son ressentiment, courut à toute bride avertir le prince de cette désertion. Condé ne pouvant désormais compter sur une surprise, contremanda les officiers, changea le mot du guet, & n'ayant plus rien à se promettre devant Paris, il leva le siège, faisant filer devant son infanterie avec sa foible artillerie, qui l'incommodoit plus qu'elle ne lui servoit, & se réservant, avec la meilleure

 ANN. 1562.

partie de la cavalerie , la conduite de l'arrière-garde. Son premier gîte fut à Palaifeau : le lendemain il se rendit à Limours , où il séjourna , pour voir quel parti prendroit ses ennemis.

Il est suivi par les chefs catholiques.
Castelnau.
D'Avila.

L'armée royale conduite par le connétable & le maréchal Saint-André , car le duc de Guise , quoiqu'il en fût l'ame , n'y voulut accepter d'autre commandement que celui de sa compagnie d'ordonnance , sortit de Paris le même jour , mais au lieu de continuer à suivre celle du prince , elle prit la route d'Etampes comme si elle eût eu dessein d'aller attaquer Orléans , soit pour attirer le prince de ce côté , soit pour l'obliger à partager ses forces. Condé les voyant s'éloigner , assembla ses principaux officiers , & leur proposa un projet dont la hardiesse séduisit les uns & étonna les autres. Il consistoit à faire tourner tête à l'armée , se saisir des fauxbourgs , où il ne restoit pas un seul homme de guerre , & livrer un assaut à la ville , qui , n'ayant pour défenseurs que ses bourgeois , ne résisteroit pas à une attaque imprévue. Coligni , après un moment de réflexion , fit observer qu'un pareil projet ne

pouvoit avoir de succès qu'autant qu'on auroit affaire à des hommes négligens ou peu versés dans les ruses de guerre ; qu'on devoit prendre garde qu'on alloit attaquer le maréchal de Brissac, dont la vigilance étoit connue, & que l'armée des triumvirs n'étoit pas assez éloignée pour n'être pas promptement avertie de leur marche, & arriver presque aussitôt qu'eux aux portes de Paris ; que tout ce qu'on pouvoit se promettre de plus heureux, c'étoit d'emporter les fauxbourgs ; mais que ce léger avantage seroit acheté à trop haut prix, s'ils se trouvoient le lendemain enfermés, sans fourrages & sans munitions, entre une garnison de vingt mille hommes qui pouvoit être doublée au besoin, & une armée supérieure qui leur fermeroit toute issue, & les réduiroit bientôt, ou à périr de faim, ou à subir des conditions déshonorantes. Que loin de craindre que les ennemis n'allâssent former le siège d'Orléans, c'étoit la chose du monde qu'ils devoient le plus désirer, puisque cette place bien approvisionnée, tiendrait aisément tout l'hiver, & leur laisseroit par consé-

ANN. 1562.

quent le tems de tirer d'Angleterre ce qui leur manquoit dans ce moment. Qu'ils avoient un besoin urgent d'un renfort de cinq à six mille hommes d'infanterie , d'un équipage complet d'artillerie , & sur-tout d'une bonne somme d'argent , pour acquitter ce qui étoit dû à leurs réîtres & à leurs lansquenets , qui commençoient à murmurer , & qu'il étoit d'autant plus dangereux de mécontenter , qu'ils étoient vivement sollicités par les émissaires de la reine mère , & qu'ils n'igno- roient pas que le sort de l'armée étoit entre leurs mains. Qu'on étoit assuré , par des lettres de la reine Elisabeth & de ses principaux ministres , que rien de tout cela ne se feroit attendre , dès qu'ils seroient à portée de le recevoir. Qu'il falloit donc poursuivre leur voyage , en rejetant indistinctement tout ce qui les détourneroit un seul jour de leur but principal. L'avis de l'amiral l'emporta , & l'on suivit la route de Normandie. Les chefs catho- liques n'ayant pu réussir à les attirer , & craignant avec fondement que ce voyage n'eût pour objet de vendre encore à la reine d'Angleterre , Caën , Cherbourg & les autres places de la

basse Normandie, prirent le parti de côtoyer l'armée du prince à une certaine hauteur, dans la résolution de lui livrer bataille, s'il ne leur restoit point d'autre moyen de l'arrêter. Craignant cependant de se rendre responsables d'un évènement qui pouvoit décider du sort de l'état, ils envoyèrent Castelnau à la reine mère, pour lui demander son avis. Jamais question ne fut moins du goût de Catherine, ennemie de toute résolution tranchante, & curieuse de se ménager entre les deux partis. Elle demanda au député, si ces grands capitaines croyoient une femme & un enfant plus en état qu'eux de décider si c'étoit le cas d'ordonner aux françois de s'entrégorger. Le conduisant ensuite dans la chambre de son fils, où elle avoit mandé le conseil, elle y rencontra la nourrice du roi qui voulut se retirer. Nourrice, lui dit-elle, demeurez : puisque c'est aujourd'hui l'usage que les généraux consultent les femmes, pour apprendre d'elles ce qu'elles ont à faire, répondez moi, donnerons-nous bataille? Le conseil d'état, composé du prince de la Rochesur-Yon, du chancelier l'Hopital, de

 ANN. 1562.

Sipierre, de Vielleville & de Carnavalet, décida que c'étoit à ceux que le roi honoroit du commandement d'une armée, à juger quand & comment elle devoit combattre. Les généraux, affermis par cette réponse dans leur première résolution, firent doubler la marche : les armées n'étoient plus qu'à deux lieues l'une de l'autre, séparées néanmoins par la petite rivière d'Eure, qui bien que guéable en cet endroit, donnoit un grand avantage à celle qui se borneroit à en défendre le passage : le connétable la traversa de nuit, sans rencontrer aucun obstacle. La négligence du prince a été blâmée par tous les historiens, & ne peut en effet trouver d'excuse, que dans une de ces trompeuses amorces que la fortune jette quelquefois à la traverse des plans les plus fermement arrêtés. Il étoit dans le voisinage de Dreux, place peu considérable, mais couverte d'épaisses murailles, & qui, par sa position sur les confins du Perche & de la Normandie, entroit merveilleusement dans le plan qu'il s'étoit fait, d'établir une jonction entre le Hâvre & Orléans. Un gentilhomme des environs, nommé Bobigni, qui servoit

servoit dans ses troupes, & qui parfaitement au fait du local, de la police & des usages des habitans, avoit promis de lui en procurer l'entrée; s'il vouloit lui confier une troupe d'élite, avec laquelle il iroit se cacher près d'une des portes, & s'en saisiroit à une heure convenue. Le prince lui avoit non-seulement confié la troupe qu'il demandoit, mais s'étoit avancé jusqu'à une certaine hauteur avec une moitié de l'armée, pour se mettre en état de le soutenir. L'embuscade fut découverte, & Bobigni obligé de se retirer. Ce mouvement avoit jeté de la confusion dans la marche de l'armée; car le corps de bataille que commandoit le prince, se trouvoit alors plus avancé d'une lieue que l'avant garde conduite par l'amiral. Tandis qu'ils délibéroient sur les moyens de réparer cette confusion, leurs coureurs vinrent leur apprendre que les ennemis avoient passé la rivière d'Eure, & les attendoient de pied ferme dans la plaine. Le prince regardant dès-lors la bataille comme inévitable, vouloit qu'on s'y préparât sur-le-champ. L'amiral jugeant, par la conduite excessivement réservée qu'avoient tenue les ennemis, tant pen-

ANN. 1562.

ANN. 1562. dant le siège de Paris que depuis leur sortie, qu'ils n'avoient point véritablement dessein d'en venir aux mains, voulut que, sans se laisser amuser davantage, on se mît en marche le lendemain matin. Il fut arrêté que pour rétablir l'ordre, il partiroit avec l'avant-garde, une heure avant le jour, & que le corps de bataille le suivroit de près, afin que s'il falloit en venir aux mains, les deux divisions fussent à portée de s'entre-secourir.

Bataille de Dreux. Il paroît certain, que si le connétable avoit eu une connoissance plus exacte du local, il auroit différé d'un jour ou deux à livrer bataille. Ses forces consistoient en seize mille hommes d'infanterie, & environ deux mille chevaux; celles des confédérés en huit à neuf mille d'infanterie, & quatre à cinq mille chevaux. Or le champ de bataille qu'il prenoit, étoit une campagne rase, où la cavalerie avoit tout l'avantage; au lieu que deux ou trois lieues plus avant, en suivant la route de Normandie, on tomboit dans des chemins creux & un pays fourré, où elle n'auroit pu être d'aucune utilité. Ayant négligé de prendre ces renseignements, & craignant, s'il perdoit

La Popelière.

Beze.

Relation du duc de Guise.

Castelnau.

D'Avila.

De Thou.

Brantôme.

Matthieu.

La Noue.

l'occasion qui se présentoit, que l'ennemi ne lui échappât, il ne songea qu'à remédier à ce premier désavantage, par un nouvel ordre de bataille qui lui fut suggéré par le maréchal de St-André. L'ordre ancien-auroit exigé qu'on rangeât l'infanterie au centre, la cavalerie sur les deux aîles; mais comme on craignoit qu'elle ne résistât pas au choc de l'ennemi, & que sa fuite ne découvrit le flanc de l'infanterie, le maréchal imagina, pour la première fois, de partager toute cette infanterie en cinq gros bataillons à égale distance les uns des autres, appuyant le premier, composé de bretons, au village de Bleville, le dernier, composé d'espagnols, à celui de Pigné, & remplissant les intervalles entre chacune de ces masses, d'escadrons de cavalerie. On continuoit de donner le nom d'escadron à tout corps de cavalerie, quoique les cavaliers se rangeâssent en haie sur la même ligne, sans profondeur & même à une certaine distance les uns des autres, pour avoir le maniement libre de la lance, qui étoit toujours l'arme principale : d'où il arrivoit qu'une seule compagnie de soixante lances,

~~_____~~ telles qu'étoient alors celles des princes
 ANN. 1562. & des maréchaux de France, occupoit
 un très-grand espace à la différence
 des reîtres, qui ayant pour arme prin-
 cipale le pistolet, marchaient serrés,
 sur trente hommes de front & quinze
 ou seize de profondeur. Il paroissoit
 donc très-difficile, pour ne pas dire
 impossible, qu'un escadron d'hommes
 d'armes, quelque nombreux qu'il fût,
 résistât au choc d'un escadron de rei-
 tres, puisqu'en acquérant plus d'é-
 tendue, il ne gagnoit rien en solidité.
 C'étoit pour remédier à cet inconvé-
 nient, que le maréchal St-André avoit
 formé la disposition dont nous venons
 de rendre compte; elle laissoit à cha-
 que compagnie de lanciers, lorsqu'elle
 viendroit à être rompue, la facilité de
 se retirer derrière les bataillons d'in-
 fanterie, de s'y former en haie,
 & de revenir tenter la fortune d'un
 nouveau combat. Car en garnissant
 d'arquebusiers le front & les angles
 des gros bataillons d'infanterie, il en
 rendoit l'approche difficile aux reîtres,
 qui ne pouvoient non plus pénétrer
 entre les intervalles sans prêter le flanc
 à toute cette arquebuserie & sans rom-
 pre leur ordonnance qui faisoit leur

principale force. Le connétable avoit pris place à la droite avec dix-huit enseignes de gendarmerie, flanquée d'un côté par quatre mille hommes d'infanterie françoise & bretonne, de l'autre par quatre mille suisses; plus loin l'escadron de Damville, qui consistoit principalement en cavalerie légère; ensuite le bataillon d'infanterie gascone qui occupoit le centre; sous les ordres de Sansac; puis le duc d'Anjou avec un escadron de cavalerie: plus loin quatre mille lansquenets, dont le flanc étoit couvert par l'escadron du maréchal St-André de dix-sept enseignes de gendarmerie; enfin le bataillon de trois mille espagnols qui terminoit l'aîle gauche. Le duc de Guise n'y tenoit aucun rang: ne voulant ni disputer le commandement au connétable, ni se trouver subordonné à lui, après avoir été honoré deux fois de la qualité de lieutenant-général du royaume, il n'avoit à ses ordres que sa compagnie de soixante lances, celles de la Brosse & de Charni, chacune de trente, & un certain nombre de gentilshommes volontaires qu'il appelloit ses amis, formant en tout un corps de réserve de

ANN. 1562.

ANN. 1562.

fix cents chevaux , avec lesquels il s'étoit placé hors de ligne derrière le maréchal St-André , conservant la liberté de se porter avec eux où il jugeroit sa présence nécessaire. L'armée, dans l'ordre dont nous venons de rendre compte, présentoit la forme d'un croissant , dont les deux pointes , appuyées sur les villages de Bleville & de Pigné & couvertes par vingt canons, rendoient le front inabordable. C'est ainsi qu'en jugèrent le prince & l'amiral.

Ils s'étoient mis en marche avant le jour , comme ils en étoient convenus la veille, & avoient fait environ une lieue , lorsque leurs coureurs vinrent les informer de la disposition de l'armée ennemie. Faisant halte dans cet endroit , ils allèrent eux-mêmes la reconnoître , & convinrent qu'il y auroit de la témérité à l'attaquer dans ce poste. Mais toujours persuadés que leurs ennemis avoient plus d'envie de les arrêter que d'en venir aux mains , & n'ayant eux-mêmes d'autre objet que de poursuivre leur voyage , ils prirent la route de Châteauneuf , qui les ramenoit par un chemin un peu plus détourné au village de Tréon , en

longeant à une certaine distance la droite des ennemis. Comme ce détournement ne les mettoit pas entièrement hors de la portée du canon, les argoulets, sur qui tomba la première décharge, s'enfuirent à toute bride; les reîtres que cette fuite découvroit, se jettèrent dans un vallon. Le connétable jugeant, tant par ce mouvement que par la route que les ennemis avoient prise, qu'ils cherchoient à éviter la bataille, & se croyant assez fort avec l'aîle droite pour achever de les mettre en déroute, fit rouler devant lui ses canons & se mit à la poursuite, sans songer qu'en s'éloignant du reste de l'armée, il auroit à soutenir seul le choc d'une cavalerie fort supérieure à la sienne. Le prince & l'amiral qui ne pouvoient plus se dispenser d'en venir aux mains sans sacrifier leur infanterie, se rangèrent en bataille, mais avec tant de précipitation ou si peu d'expérience dans l'art des évolutions, que contre leur intention, l'amiral avec son avant-garde se trouva opposé à la division du connétable, le prince avec le corps de bataille à celle du maréchal St-André; ne l'apercevant point à cause de l'éloigne-

ANN. 1562.

ment où elle se trouvoit, & voyant au contraire que la seule division du connétable présentoit un front aussi étendu que toute son armée, il résolut de l'entamer par un bout, tandis que l'amiral l'attaqueroit par l'autre. Il avoit devant lui le gros bataillon des suisses : ses officiers généraux, & en particulier le comte de la Rochefoucauld, étoient d'avis, puisqu'il vouloit les attaquer, qu'il fît avancer contre eux ses lansquenets, & qu'il réservât sa cavalerie, soit pour les soutenir, soit pour faire face au maréchal de St-André qui ne tarderoit pas à paroître. Cette attaque régulière ne convenoit point à son impatience. Jétant donc en avant Davaret & Moui chacun avec leur compagnie de gendarmerie, & les faisant suivre par un corps de six cents reitres, il leur ordonna d'attaquer ce bataillon de front, tandis qu'avec sa compagnie de soixante lances & un pareil corps de reitres, il les prendroit en flanc. Davaret & Moui donnant des éperons à leurs chevaux & se précipitant la lance en arrêt au travers du bataillon des suisses, le percèrent de part en part, entraînant après eux les reitres,

tandis que le prince, avec un moindre effort, y pénétrait par le flanc entièrement découvert, & les fouloit sous les pieds de ses chevaux. Damville accourut à leur secours avec trois compagnies de gendarmerie & quatre à cinq de cavalerie légère; rencontré par un corps de reîtres, qui tua à ses côtés Gabriel de Montmorenci Montberon, son quatrième frère, il vit en un instant sa gendarmerie renversée, & sa cavalerie légère mise en déroute. Ramassant ce qu'il put de ces débris, il se replia promptement vers l'aîle gauche qui gardoit encore son premier poste. A l'autre extrémité de l'aîle droite, l'amiral de Coligni vint fondre sur l'escadron du connétable son oncle, avec trois cents lances françoises, soutenues de douze cents reîtres. Tant qu'on ne se battit qu'à coups de lance, l'avantage fut du côté du connétable; mais aussi-tôt que les reîtres, en tirant à bout portant, eurent abattu un grand nombre de chevaux & rempli les rangs d'une si épaisse fumée qu'on ne se voyoit plus, sa troupe perdit du terrain. Renversé lui-même par la chute de son cheval, mais promptement relevé par d'Oraison, son lieutenant,

ANN. 1562.

qui lui céda le sien, il continua de se battre jusqu'à ce qu'enveloppé de tous côtés & atteint d'une balle qui lui brisa l'os de la machoire & lui remplit la bouche de sang, il rendit l'épée à un reitre qui l'emmena hors du champ de bataille : d'Oraison, lieutenant de sa compagnie, le baron de Rochefort, orateur des états, & Beauvais Nangis, dangereusement blessés, furent également prisonniers. Le jeune duc de Nevers, qui faisoit ses premières armes, reçut une blessure mortelle, non de la main des ennemis, mais de celle d'un de ses plus fidèles serviteurs, peu exercé, ainsi que tous les gentilshommes françois, dans le maniement des armes à feu. D'Annebaud, dernier rejeton d'un nom illustre, & d'Anglure, seigneur de Givry, chevaliers de l'ordre du roi, moururent sur le champ de bataille, avec un grand nombre de gentilshommes moins qualifiés. L'amiral ayant mis tout le reste en fuite, tourna ses armes contre les deux régimens de françois & de bretons qui avoient été adossés, avant la bataille, au village de Bleville, & qui se trouvant alors séparés de tout le reste de l'armée,

s'enfuirent en désordre, & allèrent la plupart se précipiter dans la rivière d'Eure. De toute la division du comte, il ne restoit plus que le bataillon des suisses, qui après l'affreuse tempête qu'ils avoient essuyée, s'étoient ralliés & avoient tenu une contenance si fière, qu'ils avoient fait reculer bien loin le bataillon des lansquenets que le comte de la Rochefoucauld avoit amené contre eux pour achever de les détruire. Vainqueurs des allemands, ils se rapprochoient à petits pas du canon confié à leur garde, lorsque le prince de Condé, qui les croyoit écrasés, surpris & indigné, de les voir reparoître, les fit charger par trois escadrons de cavalerie françoise & allemande. Ils souffrirent ce nouvel orage avec une intrépidité qui mit le comble à leur réputation, & les fit juger dignes, au rapport des historiens, de servir de modèle à toute l'infanterie de l'Europe. Accablés par le nombre, ouverts de part en part, ils se rassembloient par pelotons, & continuoient de faire face de tous côtés, sans qu'un seul se débandât. Ils avoient perdu leur colonel, la plupart de leurs capitaines, & auroient péri

_____ jusqu'au dernier, si l'aîle droite n'é-
 ANN. 1562. toit enfin arrivée à leur secours.

Le maréchal de Saint-André dont toutes les combinaisons venoient d'être renversées par la marche précipitée du connétable, apprenant l'état de détresse où il se trouvoit, s'étoit ébranlé pour marcher à son secours. Appercevant devant lui deux corps d'infanterie ennemie que le prince paroissoit avoir oubliés & craignant, s'il les laissoit derrière lui, de se trouver entre deux feux, il commença par détacher contr'eux les vieilles bandes gasconnes & ses trois mille espagnols avec l'escadron du duc d'Aumale. Le premier commandé par Duras & Frontenai Rohan fit peu de résistance. Les Capitaines connoissant leur infériorité se servirent de leurs chevaux pour se dérober à la mort ou à la prison : les soldats qui n'avoient point la même ressource, furent hachés en pièces ou entièrement dispersés. Le bataillon des lansquenets, quoique composé des plus beaux hommes que l'on eût vu depuis long-tems en France, montra encore moins de résolution : dès qu'il s'aperçut qu'on marchoit à lui, il se sépara en deux bandes dont l'une

courut en désordre se cacher dans un bois voisin, l'autre alla avec la même vitesse, se renfermer dans des masures peu éloignées du village de Bleville. Le maréchal en repos de ce côté, descendit sur le champ de bataille & marcha d'abord contre un corps de reîtres qui, après avoir épuisé leur poudre, & harassé leurs chevaux contre les fuisses, évitèrent la rencontre & tournèrent du côté du bois où s'étoient déjà retirés les lansquenets. Il trouva plus de résistance dans les compagnies de gendarmerie françoise; mais comme il se battoit avec des troupes fraîches contre des ennemis déjà épuisés, il renversa les premières qui se présentèrent, donna la mort à Liancourt, Arpajon, Chandieu, Ligneris, la Fredonniere, la Carlière, Rougnac, & Mazelles; il gardoit encore son premier avantage, lorsque son cheval abbatu l'entraîna dans sa chute, & le livra entre les mains de l'ennemi; ceux qui l'avoient arrêté prisonnier le conduisirent hors du champ de bataille, à l'entrée d'un bois où il eut le malheur de rencontrer Bobigni, son ennemi personnel, qui s'étant approché pour le reconnoître,

ANW. 1562.

lui tira, à bout portant, un coup de pistolet dans la tête, & se déroba par la fuite, à ceux qu'il privoit de l'espérance d'une riche rançon. Après la prise du maréchal, le duc d'Almale soutint encore quelque tems la fortune du combat. Renversé de cheval & l'épaule déboîtée, il alloit tomber au pouvoir des ennemis, lorsque le grand-prieur son frère, après bien des efforts, parvint à le dégager. La défaite de l'armée royale étoit complète si le duc de Guise eût tardé un moment de plus à se montrer. Depuis le commencement de la bataille il s'étoit tenu à l'écart avec son petit corps de réserve, observant d'une éminence tout ce qui se passoit, se dressant de tems en tems sur ses étriers, quoiqu'il fût d'une haute taille, & répondant à ceux qui le conjuroient de les mener à l'ennemi, *il n'est pas encore tems*. Ayant enfin reconnu que l'infanterie du prince étoit détruite, qu'une partie de ses reîtres s'étoient dispersés pour piller les bagages de l'armée, tandis que les autres n'osant soutenir le choc du maréchal Saint-André, s'étoient retirés du champ de bataille & n'avoient écouté aucun des

messages qu'il leur avoit adressés ANN. 1562.
 pour les y ramener ; que sa gen-
 darmerie , déjà épuisée par tous
 les combats qu'elle avoit soutenus,
 avoit perdu ses lances & ne se battoit
 plus qu'à l'épée, il étendit la main
 vers sa troupe , & cria à haute voix ,
marchons , amis , ils sont à nous. L'a-
 miral appercevant de loin ce nouvel
 orage , & comprenant que tout étoit
 perdu s'il ne parvenoit à rassembler
 promptement ses reitres , quitta le
 champ de bataille avec le comte
 de la Rochefoucaud & le prince
 de Porcien , pour gagner , pendant
 qu'il en étoit tems , le bois où il les
 avoit vu se retirer. Condé auroit dû
 prendre le même chemin , ses amis l'en
 conjuroient , mais il lui parut trop
 humiliant , après avoir vaincu deux
 fois , de céder sans combat le champ
 de bataille. Quoiqu'il ne restât autour
 de lui qu'environ deux cents chevaux ,
 il se crut assez fort pour soutenir le
 combat jusqu'à ce que l'amiral lui
 ramenât de nouvelles forces. La pre-
 mière épreuve qu'il en fit , lui ouvrit
 les yeux. Enfoncé de toutes parts &
 au moment de se trouver enveloppé ,
 il se battit en retraite , toujours au

ANN. 1562.

dernier rang, jusqu'à ce que son cheval,
 blessé à la jambe, s'abattit sous lui.
 Damville qui le suivoit pas à pas,
 dans l'espérance de s'assurer d'un gage
 qui lui répondît de la liberté de son
 père, eut en effet le bonheur de l'ar-
 rêter prisonnier. Comme il ne paroîs-
 soit plus dans ce moment aucun corps
 ennemi sur le champ de bataille,
 Guise alla investir les quinze cents
 lansquenets qui, au premier mouve-
 ment du maréchal St-André, s'étoient
 allé renfermer dans des masures
 proche de Bleville. Ils mirent bas les
 armes & furent traités en prisonniers
 de guerre. Quelques écrivains le blâ-
 ment de s'être amusé à prendre pri-
 sonniers des hommes qui ne pou-
 voient lui échapper, au lieu de se
 mettre à la poursuite de l'amiral, au-
 quel il auroit ôté la facilité de rallier ses
 reitres. Il marcha du côté du bois, mais
 à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il
 le vit revenir avec trois cents hommes
 d'armes & douze cents reitres. N'ayant
 à lui opposer que quatre cents lances,
 il en laissa le commandement au vieux
 la Brosse, & courut mettre en bataille
 & faire avancer les vieilles bandes de
 Martigues, les espagnols & les suisses,

pour soutenir cette gendarmerie , ou

pour lui offrir un point de ralliement. ANN. 1562.
si , comme il y avoit toute apparence , elle venoit à être rompue du premier choc. La longue expérience de la Brosse ne put suppléer dans cette occasion à l'infériorité du nombre & des armes. Sa troupe fut enfoncée par les reitres. Cet illustre guerrier , âgé de plus de quatre-vingt ans & qui avoit la promesse du premier bâton de maréchal de France , périt d'une mort glorieuse avec son fils aîné , qui marchoit sur ses traces & promettoit de l'égalier. Le bruit se répandit parmi les ennemis que le duc de Guise avoit eu le même sort : ce bruit étoit fondé sur une méprise. Varicarville , son fidèle écuyer , informé qu'on en vouloit principalement à la vie de son maître , avoit obtenu de lui que pour mieux donner le change à ses ennemis , il lui permît de se revêtir de ses armes & de monter son cheval de bataille. Comme ils étoient de la même taille , l'amiral lui-même y fut trompé , & crut qu'après un si heureux coup tout lui deviendroit facile. Il ne revint de son erreur qu'en s'approchant de plus près des bandes d'infanterie qui l'atten-

ANN. 1562.

doient de pied ferme. Elles présentoient de tous côtés un front si menaçant, & les deux mille arquebusiers dont elles étoient en partie composées, firent un feu si vif & si soutenu, que les reitres, après les avoir tournées deux ou trois fois sans s'avancer jusqu'à la portée du pistolet, prirent le large & s'éloignèrent de plus en plus, malgré les représentations de l'amiral, qui ne pouvant les arrêter, fut forcé de les suivre. Il laissa la conduite de l'arrière-garde à Bouchavannes, sauva ses trois ou quatre pièces d'artillerie, & alla passer la nuit au village de la Neufville, à une lieue du champ de bataille. Le duc de Guise ne le poursuivit point, tant parce qu'il manquoit de cavalerie, que parce que l'obscurité empêchoit de distinguer les objets. La bataille, ou plutôt les trois ou quatre combats qui s'étoient succédés, avoient duré cinq heures, & coûté la vie à sept ou huit mille hommes : la perte étoit à-peu près égale de part & d'autre, avec cette différence néanmoins que du côté des réformés, elle tomboit presque entièrement sur l'infanterie dont on tenoit peu de compte, au lieu que du côté

des catholiques , c'étoit la gendarmerie qui avoit principalement souffert ; car d'environ deux mille chevaux qui avoient été rangés en bataille , à peine en restoit-il cent. Il ne faut pas croire cependant que tous , ni même que le plus grand nombre , eussent perdu la vie. Les évolutions des reîtres , la prise du connétable , puis celle du maréchal St-André , avoient jeté tant de frayeur dans les esprits , que les guerriers les plus intrépides n'avoient pu s'en défendre. L'aventure de d'Aussun est sur-tout remarquable. Il avoit acquis dans les guerres de Piémont une réputation de hardiesse si généralement établie , qu'elle étoit passée en proverbe ; témoin de la défaite du connétable , il fut si épouvanté , si peu maître de lui-même , qu'il courut à toutes brides se réfugier dans la ville de Chartres. Apprenant le lendemain matin que la bataille étoit gagnée , & honteux de se survivre à lui-même , il se mit au lit , rejeta toute nourriture , & expira dans les larmes le cinquième jour.

Guise qui triomphoit tout-à-la-fois de ses ennemis & de ses collègues , rehaussa l'éclat de cette première

ANN. 1562.

Fausse alarme à la cour & à la ville.
Mém. de

victoire par celle qu'il remporta fut
 ANN. 1562. lui-même. Il avoit personnellement à
 Vielleville. se plaindre du prince de Condé, qui
 Beze. rompant envers lui toutes les bien-
 Lettres séances, avoit prêté son nom à une
 de Chan- foule de libelles, où la vie publique &
 tonnai. privée du duc & du cardinal son frère,
 Lettres de étoit peinte des plus noires couleurs.
 Prosper de Il s'étoit proposé de lui en demander
 Ste-Croix. un désaveu ou une réparation, & ne lui
 avoit point laissé ignorer cette résolu-
 tion pendant la tenue des dernières con-
 férences. Mais au moment où il lui fut
 amené, il perdit le souvenir de l'of-
 fense, pour ne plus lui laisser voir
 qu'un parent généreux & sensible. Ils
 soupèrent à la même table & couchè-
 rent dans le même lit. Le soir même
 il envoya à la reine mère les drapeaux
 pris sur l'ennemi, avec une relation
 succinte de la bataille, où il lui ren-
 doit compte de la prison du connéta-
 ble, de la mort du maréchal de St-
 André, & du triste état où se trouvoit
 l'armée, en la suppliant de venir s'en
 assurer par ses propres yeux, & de
 vouloir bien songer au choix d'un
 nouveau général, parce qu'il n'avoit
 aucun titre pour la commander. Losses,
 chargé de cette agréable commission,

marcha toute la nuit, monté sur une
 forte de char de triomphe, précédé ANN. 1562.
 de trompettes & d'autres instrumens
 de musique, & ne parut aux portes de
 Paris que le lendemain. Il étoit tems
 qu'il arrivât. Des cavaliers échappés
 du champ de bataille avant la fin de
 l'action, étoient venu à bride abattue
 annoncer, les uns la prise du conné-
 table, les autres celle du maréchal St-
 André, & sans pouvoir dire ce qu'é-
 toit devenu le duc de Guise, ils s'ac-
 cordoient tous sur une défaite com-
 plette, & la destruction totale de l'ar-
 mée. Vielleville qui se trouvoit à
 Paris, & qui eut la curiosité de les
 interroger séparément, ne douta plus
 de la vérité de leur récit, & courut à
 Vincennes en informer la reine. Ceux
 qui ont écrit que Catherine, à cette
 nouvelle, avoit répondu froidement,
eh bien, nous prierons Dieu en fran-
çois, ont parfaitement réussi à peindre
 son indifférence pour les querelles qui
 armoient l'une contre l'autre les deux
 communions; mais en lui prêtant une
 plaisanterie dans une si terrible con-
 joncture, ils n'ont certainement con-
 sulté, ni la vérité, ni la vraisemblance.
 L'ambition connue du prince de Con-

ANN. 1562.

dé, la vengeance des Châtillons, qui
 venoient rout récemment d'être con-
 damnés par un arrêt du parlement à
 être punis du dernier supplice, la rem-
 plissoient d'un juste effroi : car il fal-
 loit, ou se livrer avec ses enfans à
 leur discrétion, ou se mettre sur-le-
 champ en défense, puisque l'armée
 victorieuse pouvoit en deux jours se
 montrer aux portes de la capitale. Elle
 assembla le conseil, aussi embarrassé
 qu'elle à former une résolution. Le
 roi fondeoit en larmes, & demandoit
 à grands cris qu'on le menât à Paris,
 où la désolation surpassoit encore celle
 de la cour. Le peuple avoit passé la
 nuit dans les églises, & le lendemain
 matin les rues & les places publiques
 étoient remplies de femmes qui se
 lamentoient, d'hommes qui couroient
 çà & là sans savoir où ils alloient,
 lorsque sur les dix heures, le son des
 trompettes & les champs de victoire an-
 noncèrent l'arrivée de Loffes à la porte
 du fauxbourg St-Jacques; les bourgeois
 stupéfaits n'en croyoient encore ni
 leurs yeux ni leurs oreilles, & ne com-
 mencèrent à se rassurer qu'après que
 le roi fut venu avec toute la cour,
 rendre grâces à Dieu dans l'église

Notre-Dame. Passant alors de l'excès de l'abattement à l'excès de la joie, ils firent retentir l'air d'acclamations, où le nom de leur libérateur ne fut pas oublié. Les réjouissances publiques ne furent point renfermées dans les limites du royaume; les cours étrangères y prirent plus ou moins de part, en raison de leur attachement à la religion catholique: Pie IV fit rendre à Dieu des actions solennelles de grâces dans les principales églises de Rome: les pères du concile de Trente, quoique peu favorablement disposés à l'égard de la France, suivirent cet exemple, & nommèrent un orateur pour célébrer dignement cet événement, qu'on regardoit généralement comme plus décisif qu'il n'étoit en effet.

ANN. 1562.

L'amiral qui avoit passé la nuit à la Neuville, se retrouvant le lendemain matin à la tête de trois à quatre mille hommes de cavalerie & de deux mille d'infanterie, voulut leur persuader de rentrer de nouveau la fortune du combat, en leur représentant leur supériorité sur l'ennemi, qui n'avoit pas autour de lui cent chevaux, & dont l'infanterie n'étoit point à craindre dans une campagne rase & décou-

Fermeté de l'amiral après la bataille.

Beze.
La Popelinière.
Mémoires de Condé.

verte. Les reîtres, sans lesquels il ne
 ANN. 1562. pouvoit rien, répondirent que leurs
 chevaux, exténués des fatigues de la
 veille, avoient besoin de rafraîchisse-
 ment; que la plupart d'entr'eux avoient
 perdu leurs harnois, que presque tous
 manquoient de poudre pour charger
 leurs pistolets; qu'ils lui avoient déjà fait
 ces représentations la veille, lorsqu'il
 les avoit entraînés au dernier combat
 où ils l'avoient suivi à regret, pré-
 voyant bien ce qui n'avoit pas manqué
 d'arriver. Que leur proposer de nou-
 veau de marcher sans armes contre des
 hommes armés, c'étoit vouloir qu'ils
 s'exposassent de gaité de cœur à une
 défaite ou plutôt à une ruine certaine.
 Ne pouvant vaincre leur résistance, il
 les fit consentir du moins à s'avancer
 jusqu'à une demi-lieue du champ de ba-
 taille, & à s'y tenir une heure ou deux,
 afin de lui donner le tems de recueillir
 une partie de son infanterie qui
 s'étoit dispersée dans les bois. Con-
 duisant ensuite son armée au vil-
 lage d'Anet, il y tint un conseil
 de guerre pour procéder au choix
 d'un chef de l'association, tant que
 dureroit la prison du prince de Condé.
 Car bien qu'il en remplît déjà les
 fonctions,

fonctions , ne tenant ses pouvoirs que d'un prisonnier & n'ayant reçu le serment de personne , étoit sans qualité pour régir l'association , & chacun des membres pouvoir se croire bien fondé à lui refuser l'obéissance. Il se démit donc du commandement entre leurs mains , & les exhorta de procéder à un nouveau choix. Comme depuis la retraite de Genlis il n'avoit plus de rival , toutes les voix se réunirent à le nommer chef & général tant que dureroit la prison du prince. Après avoir fait confirmer son élection à Orléans , où il déposa le connétable entre les mains de la princesse de Condé , il fit part de son nouveau grade à toutes les églises & aux puissances alliées , en leur envoyant une relation de la bataille qui leur auroit persuadé que tout l'avantage lui étoit demeuré , s'il n'avoit pas fini par demander de prompts secours d'hommes & d'argent.

ANN. 1562.

Catherine n'étoit guère moins embarrassée. L'ascendant qu'une victoire si éclatante donnoit au duc de Guise , déjà plus puissant qu'elle ne l'auroit voulu , la remplissoit de soucis & d'inquiétude ; car bien qu'il montrât un

Lieute-

nance générale du royaume accordée au duc de Guise : promotions excessives.

Tome XXX.

M

ANN. 1562.

*Mémoires
de Condé.*

Brantôme.

*Le Labou-
reur, add.*

*Mémoires
de Vielle-
ville.*

parfait désintéressement , qu'il offrit même de continuer de servir sous le nouveau général qu'il plairoit au roi de nommer , elle sentoit trop qu'il n'étoit à sa disposition , ni de le déplacer , ni de lui donner un associé tant que durerait la prison du connétable. Avant que de lui faire expédier la commission de lieutenant-général du royaume, elle engagea le roi à disposer du bâton de maréchal de France , vacant par le décès de St-André , en faveur de François de Scepeaux Vielleville , gouverneur des Trois-Évêchés , conseiller d'état , & honoré de diverses ambassades en Angleterre & en Allemagne , où il s'étoit acquis un grand nombre d'amis. Il devoit à celui qu'il alloit remplacer , son premier avancement ; mais ennemi de toute faction & plutôt favorable que contraire aux nouvelles opinions , il s'étoit insensiblement éloigné de lui pour s'attacher exclusivement à la reine mère , qui le connoissant pour un homme d'une fidélité éprouvée & d'un grand sens , le retenoit le plus qu'elle pouvoit auprès d'elle , & se confioit plus volontiers sur lui que sur tout autre de la garde de ses enfans. L'ayant fait partir aussi-

tôt pour aller remplir par commission ANN. 1562.
les fonctions de gouverneur de Normandie, elle quitta Vincennes pour conduire le roi au château de Rambouillet, peu éloigné du champ de bataille. Le duc de Guise s'y rendit aussi-tôt avec tous les officiers de l'armée. Introduit avec eux dans la salle où se tenoit le roi, il s'inclina profondément, & demanda s'il plairoit à leurs majestés de lui accorder un moment d'audience. *Jésus, mon cousin,* répondit Catherine, *que parlez-vous d'audience, doutez-vous du plaisir que le roi & moi aurons à vous entendre ?* Commencant sa relation à la sortie de Paris, il rendit compte des mesures que les deux généraux avoient prises pour devancer l'armée des confédérés & les forcer d'en venir aux mains. Il traça sur le parquet, sous les yeux du roi, l'ordonnance générale de l'armée, dont toutes les parties se correspondoient dans le meilleur ordre qu'il fût possible d'imaginer. Il se répandit en éloges sur la personne du connétable, d'autant plus digne de commander à des françois, qu'il n'ordonnoit rien qu'il n'exécutât lui-même, & que dans un âge où les autres

ANN. 1562.

hommes ont besoin de repos, il donnoit aux plus jeunes & aux plus vigoureux l'exemple de l'activité & de la bravoure; & qu'enfin s'étant en quelque sorte surpassé lui-même dans cette dernière action, accablé par le nombre, couvert de sang & de blessures, il n'avoit point cessé de combattre tant qu'il étoit resté un seul homme à ses côtés. Il donna des larmes à la mémoire du maréchal St-André, qu'un accident funeste avoit enlevé à l'état au moment où, déjà vainqueur des lansquenets & des reîtres, il avoit réparé la perte de l'avant-garde, & tenoit dans ses mains la victoire. Il fit aussi valoir, mais avec moins d'emphase, les services de ses deux frères, le duc d'Aumale & le grand prieur; s'étendit davantage sur ceux de Martigues, colonel général de l'infanterie françoise, de Biron, maréchal-de-camp, de Damville, qui s'étant porté dans tous les endroits les plus dangereux, & suivant pas à pas le prince de Condé, avoit eu la gloire de le faire prisonnier. Il rendit une pleine justice à la valeur héroïque des suisses qui, rompus deux fois, avoient toujours continué de se battre avec la même

intrépidité , & qui en attirant sur eux _____
 toutes les forces de l'ennemi , avoient ANN. 1562.
 donné au reste de l'infanterie le tems
 de revenir de l'effroi où l'avoit jetée la
 première charge du prince de Condé.
 Il ne parla du prince & de l'a-
 miral , qu'en des termes qui mar-
 quoient son estime & son admiration,
 regrettant seulement que tant de talens
 ne fussent pas mieux employés. Obligé
 de rendre compte de ce qui le con-
 cernoit personnellement, il dit que ne
 s'étant trouvé à la bataille qu'en
 qualité de capitaine de sa compagnie
 d'ordonnance, il étoit resté simple
 spectateur du combat, jusqu'à ce que
 les principaux officiers de l'armée ,
 après la perte des deux généraux ,
 l'eussent élu volontairement pour les
 commander. Qu'ayant accepté cet hon-
 neur , il n'avoit point d'autre mérite
 que de s'être abandonné avec eux à
 l'impulsion générale des troupes , qui
 n'avoient encore rien perdu de leur
 première ardeur. Que si la victoire
 lui étoit demeurée , elle étoit unique-
 ment due aux braves guerriers qu'il
 prenoit la liberté de présenter à leurs
 majestés. Catherine répondit, que bien
 qu'il ne lui eût laissé ignorer, dans la

ANN. 1562.

relation qu'il lui avoit adreſſée , les noms d'aucun de ceux dont il venoit de parler , elle lui ſavoit bon gré de l'avoir miſe à portée de connoître plus particulièrement des hommes à qui ſon fils & elle avoient de ſi grandes obligations. Ils défilèrent par ordre devant elle , & furent tous admis à lui baiſer la main.

Ayant enſuite fait paſſer le duc dans ſon cabinet avec les deux ſecrétaires d'état , l'Aubespine & Morvilliers , elle travailla à remettre promptement ſur pied une nouvelle armée. Le premier point & le moins embarraſſant , étoit de procéder au choix d'un général : elle lui conféra , puisqu'elle ne pouvoit ſ'en diſpenſer , la lieutenantance générale du royaume , non point à la vérité telle qu'il l'avoit exercée deux fois & que venoit de l'exercer le roi de Navarre , mais circonſcrite à ce qui concernoit le militaire , & au tems que dureroit la priſon du connétable. Pour adoucir l'amertume de cette reſtriction , elle diſpoſa en ſa faveur du gouvernement de Champagne , vacant par la mort du duc de Nevers ; car bien qu'il laiſſât un frère , il étoit encore ſi jeune , qu'on ne pou-

voit en aucune manière se reposer sur ~~_____~~
 lui de la conservation de la province ANN. 1562.
 la plus exposée du royaume, depuis
 les liaisons des réformés françois avec
 les princes protestans d'Allemagne.
 Cette dernière faveur rendoit vacant
 le gouvernement de Dauphiné, que
 Guise auroit bien désiré de faire tom-
 ber au duc de Nemours, son compa-
 gnon inséparable; mais comme il pa-
 roissoit imprudent de confier à deux
 princes de la maison de Savoie deux
 provinces limitrophes des états du
 chef de leur nom, telles que la Pro-
 vence & le Dauphiné, on conféra le
 gouvernement de cette dernière au
 prince de la Roche-sur-Yon, qui céda
 celui de l'Orléanois & du Berri à Mar-
 cilli Sipierre, son associé à l'éducation
 du roi : depuis que le parti catho-
 lique avoit repris le dessus à la cour,
 Sipierre avoit recouvré la confiance de
 son élève & l'estime de la reine mère,
 qui tâchoit alors de lui faire oublier
 la mortification passagère qu'elle lui
 avoit donnée. Cependant, comme on
 ne pouvoit, sans offense & sans in-
 justice, refuser un gouvernement au
 duc de Nemours, on lui expédia le
 brevet de celui de Lyon, vacant par

la mort du maréchal de Saint-André,
 ANN. 1562. mais dont il falloit déposséder Soubise.

La gendarmerie , toujours composée de la première noblesse du royaume , étoit par cette raison regardée comme la principale force de l'état. Quoiqu'elle eût beaucoup perdu de son antique réputation depuis l'usage des armes à feu , & que la dernière bataille eût achevé de la déshonorer , on s'obstinoit à croire que son ordonnance & son arme principale , tout inférieures qu'elles étoient à celles des reîtres , étoient les seules qui convînssent aux mœurs & au caractère des gentilshommes françois , lesquels accoutumés à ne mettre entre eux d'autre différence que celle des grades militaires , vouloient tous combattre au premier rang , & ne consentiroient jamais à se ranger en cinquième & en sixième ligne , comme il auroit été nécessaire pour former des masses. D'ailleurs ce n'est guère dans un moment de crise tel que celui où l'on se trouvoit , qu'on peut raisonnablement hasarder une réforme de cette importance. On se contenta donc de donner des capitaines aux six ou sept compagnies qui avoient perdu les leurs , &

pour suppléer au vide que laissoit dans l'armée royale la défection des compagnies qui suivoient le prince de Condé, on en créa dix-huit nouvelles, chacune de trente lances, & l'on ordonna une crue de vingt lances pour chacune des dix compagnies commandées par les princes, les maréchaux de France & grands officiers de la couronne. Ces dernières se trouvèrent par-là portées à quatre-vingt lances, tandis que presque toutes les autres restoient à trente. Cette disproportion; imaginée par François Ier, portée à l'excès par Henri II, pour avoir plus de graces à répandre, n'étoit propre qu'à embarrasser la tête d'un général un jour de bataille, & à rompre le concert & l'harmonie qui font la principale force d'une armée; les vrais citoyens auroient désiré qu'en supprimant les deux tiers de ces compagnies tronquées, on eût porté à cent lances, conformément à leur première institution, toutes celles qu'on vouloit conserver; & c'étoit apparemment pour se rapprocher de ce but, que le duc de Guise faisoit ordonner une crue de vingt lances aux dix premières compagnies, quoiqu'il

ANN. 1562.

ANN. 1562.

fût forcé par les circonstances , non-seulement de conserver les anciennes , mais d'en créer de nouvelles , afin de ne mécontenter personne , & d'attirer au contraire dans le camp du roi toute la noblesse qui désiroit de s'avancer. Ce fut encore dans la même vue qu'il demanda une nouvelle promotion de trente-deux chevaliers de l'ordre de St-Michel , à la tête de laquelle on lisoit le nom du prince de Joinville son fils , âgé de treize ans , & qui n'avoit point encore paru dans les armées. Catherine , avec sa défiance ordinaire , n'appercevoit dans ces énormes promotions , qu'un artifice du duc de Guise pour s'attacher la principale noblesse du royaume , & demeurer le maître des affaires , forcée cependant de s'y prêter , elle se contenta d'en partager le mérite , en y faisant comprendre ses partisans & ses serviteurs particuliers. *Monsieur de Gonnor* , écrivoit-elle au surintendant des finances , *nous n'avons fait ce matin que trente-deux chevaliers de l'ordre , parce qu'il n'y en avoit point , & vingt capitaines de gendarmerie ; vous avez part à cette promotion par une crue de dix hommes d'armes dans votre*

compagnie , afin que vous ne vous courroussiez pas quand nous vous de- ANN. 1562.
manderons de l'argent. Dites après cela
que nous ne faisons rien ici.

Tandis que le duc de Guise cher-
choit à inspirer du dégoût aux parti-
sans du prince , en versant à pleines
mains sur les catholiques & sur ceux
qu'on nommoit politiques , des hon-
neurs & des graces dont ils étoient
exclus , le chancelier l'Hopital , per-
suadé qu'après le coup terrible qu'on
venoit de leur porter , un grand nom-
bre rentreroit dans le devoir , s'ils n'é-
roient retenus , ou par des motifs de
conscience , ou par la crainte de tomber
entre les mains de la justice , & de subir
les peines prononcées par les dernières
lettres-patentes , qui les déclaroient
traîtres & criminels de lèze majesté,
s'empressa d'en rédiger de nouvelles ,
par lesquelles le roi annonçoit qu'en-
clin à la miséricorde, & ne voulant user
de la victoire dont Dieu venoit de
bénir ses armes, qu'au profit commun
de tous ses sujets , il interdisoit toute
 poursuite pour crime de sédition &
de rébellion contre ceux qui désirant
de rentrer sous son obéissance se re-
tireroient dans leurs maisons , qu'il

Lettres
d'abolition
rejetées à
l'enregis-
trement.

Mémoires
de Condé.

Registres
du Parle-
ment.

ANN. 1562.

mettoit leurs personnes sous sa sauvegarde spéciale, levoit toutes saisies sur leurs biens, & défendoit qu'ils pussent être inquiétés sur leur croyance, pourvu qu'ils se comportassent paisiblement à l'avenir. Quoique ces lettres tendissent visiblement à miner par les fondemens le parti de l'association, le parlement, accoutumé à prendre en mauvaise part tout ce qui émanoit du chancelier, n'y vit qu'une attention officieuse pour donner au parti presque écrasé le tems & les moyens de se relever. La rumeur fut si forte, que Catherine prit le parti de retirer cet édit, en se réservant de donner des lettres particulières de sauvegarde à tous ceux qui en demanderoient.

Négocia- C'étoit moins en effet à ramener
tions avec dans le devoir quelques hommes dé-
les reitres couragés qu'il falloit songer dans ce
& avec les moment, qu'à enlever à l'amiral ses
princes reitres qui le rendoient encore maître
d'Allema- de la campagne, de quelque côté qu'il
gne pour lui plût de porter ses pas. Après les
affoiblir les avoir laissé reposer quelques jours à
associés. Orléans, il leur fit traverser la Loire
Beze. à Beaugenci, les conduisit dans le
Matthieu. Berri, & s'empara sans beaucoup de ré-
Mémoires sistance des petites villes de Selles,

de Condé.

St-Aignan & Montrichard, où il leur assigna des quartiers. Le duc de Guise manquant de cavalerie pour les suivre, voulut entamer une négociation avec Roltshaussen leur général, à l'occasion des quinze cents lansquenets qu'il avoit fait prisonniers à la bataille de Dreux. Il lui adressa, en sa nouvelle qualité de lieutenant-général du royaume, un trompette avec une lettre, par laquelle il lui marquoit, que bien qu'il fût autorisé, par le droit des nations, à les faire pendre comme des brigands, puisqu'ils étoient entrés en armes sur les terres du roi sans déclaration de guerre, il vouloit croire qu'ils avoient été trompés par les faux rapports & les autres artifices ordinaires aux ennemis du repos public; qu'il étoit donc disposé à leur faire grace de la vie & à les lui rendre sans rançon, s'il consentoit, ou à passer avec eux au service du roi qui leur feroit un bon traitement, ou à se retirer paisiblement en Allemagne. En cas de refus, il le prévenoit d'avance qu'il ne pourroit se dispenser de faire punir du dernier supplice tous ceux des capitaines & des soldats qui tomberoient entre ses mains. Le maréchal

ANN. 1562.

ANN. 1562.

de Hesse répondit qu'il avoit été envoyé en France par son très - glorieux souverain & trois autres princes de la Germanie, pour titer le roi & la famille royale de l'indigne captivité où ils étoient détenus. Qu'il ne pouvoit s'en retourner sans avoir rempli sa mission ou obtenu son rappel. Qu'il useroit envers ses ennemis des mêmes traitemens dont ils useroient envers lui & les siens. Comme cette justification n'étoit fondée que sur la prétendue captivité de la famille royale, dont les confédérés avoient abreuvé les cours d'Allemagne, le roi adressa à cet officier une nouvelle déclaration, dans laquelle il combattoit cette supposition injurieuse & chimérique, & le sommoit, ou de passer à son service, ou de sortir des terres de sa domination. Pour donner plus d'authenticité à cette pièce, le roi consentit qu'elle fût revêtue d'un certificat de la reine sa mère, des princes ses frères, du jeune Henri, prince de Béarn, du cardinal de Bourbon, du duc de Montpensier & du prince de la Roche-sur-Yon. N'espérant pas que cette déclaration produisît un grand effet sur l'esprit de Roltshaussen, entièrement livré

à l'amiral, Catherine eut l'attention d'en faire tirer plusieurs copies qu'elle adressa directement au landgrave, aux deux électeurs & au duc de Wirtemberg, en leur renvoyant sans rançon leurs quinze cents lansquenets. Il ne tenoit qu'à elle de les attacher au service du roi; mais outre qu'elle s'acqueroit par-là des droits à la reconnoissance de leurs maîtres, elle se persuada que ces soldats nuds & échappés à la potence, la serviroient mieux en Allemagne qu'en France, en apprenant à ceux qui auroient été tentés de les suivre, le sort qui les attendoit. Elle rappelloit aux princes les liaisons héréditaires qui avoient subsisté entre leurs prédécesseurs & les monarques françois, les obligations récentes qu'eux & leurs pères avoient au roi Henri, & leur demandoit s'ils croyoient s'en acquitter envers sa veuve & son fils, en épousant contr'eux la querelle de quelques sujets rebelles, & en mettant la France au pillage. Se plaignant amèrement de l'injure qu'ils lui faisoient, en ajoutant plus de foi à de misérables libelles & à des émissaires secrets qu'aux lettres & aux ambassadeurs qu'elle n'avoit point cessé de

ANN. 1562.

leur adresser, elle leur répétoit qu'on les avoit abusés & qu'on les abusoit encore sur la cause & le vrai motif de cette guerre; que l'intérêt de la religion n'y entroit pour rien, & n'étoit mis en avant par des hommes rusés & artificieux, que pour servir de couverture à des vues criminelles qu'ils n'osoient avouer. Que le roi son fils & elle laissant à Dieu le soin de juger les consciences, ne demandoient à leurs sujets que l'obéissance qui leur étoit due; qu'ils défendoient qu'on inquiétât personne sur sa croyance, & avoient dans leur armée, dans leur conseil & dans leur maison domestique, des hommes qui professoient ouvertement la réforme. S'il restoit aux princes le moindre doute sur cet exposé, elle leur proposoit un moyen bien simple de l'éclaircir par leurs propres yeux; c'étoit de vouloir bien se transporter, ou à Bar-le-Duc, ou dans telle autre ville de frontière qu'ils lui indiqueroient: elle offroit de s'y rendre de son côté avec le roi son fils, & de s'en rapporter à leur décision sur toute cette querelle. Si dédaignant d'entrer en explication avec elle, ils continuoient de faire cause

commune avec les rebelles , elle pre-
 noit l'Europe à témoin qu'elle n'avoit
 point mérité ce traitement de leur
 part. Cette démarche, beaucoup plus
 humble qu'il ne convenoit à la dignité
 de la couronne , étoit l'effet de l'ex-
 trême appréhension que caufoient à
 la reine les fâcheuses dispositions de
 tous les princes d'Allemagne. Les ca-
 tholiques ne lui étoient pas plus favo-
 rables que les protestans , & dans la
 dernière diète générale où Maximilien
 venoit d'être élu roi des romains , on
 avoit mis au ban de l'empire Roquen-
 dolf & le rhingrave qui amenoient
 des secours au roi, tandis qu'on fer-
 moit les yeux sur les levées beaucoup
 plus considérables du maréchal de
 Hesse, qui étoient destinées à l'atta-
 quer. Envain Catherine, dans la vue
 de gagner les deux chefs de l'empire ,
 mettoit en avant le mariage du roi son
 fils avec la seconde fille du roi des
 romains, & celui de la reine d'Ecosse
 sa belle-fille, avec l'archiduc Charles,
 fils de l'empereur, ils en recevoient
 l'un & l'autre la proposition avec re-
 connoissance , mais de manière cepen-
 dant à laisser entrevoir qu'ils ne pré-
 féreront point des intérêts de famille

ANN. 1562.

aux droits de leur couronne & aux obligations que la qualité de chefs de l'empire leur imposoit. Il étoit question dans toutes ces cours de recouvrer Metz, Toul & Verdun, enlevées à l'empire par Henri II, & faiblement réclamées lors du traité de Cambrai. Les réformés françois qui avoient déjà vendu aux anglois la ville du Hâvre pour une somme modique d'argent, & qui se promettoient des secours bien plus efficaces des allemands, nation belliqueuse, avide de solde & de butin, s'ils cessoient d'être séparés d'eux par le Rhin, désiroient ardemment cette conquête sur leur patrie; & si un reste de honte les empêchoit de la solliciter ouvertement, ils savoient que leurs insinuations ne perdoient rien en passant par la bouche de la reine Elisabeth, non moins intéressée qu'eux au succès de cette négociation. Les ambassadeurs d'Angleterre proposant aux princes & aux villes libres l'exemple de leur souveraine & celui du duc de Savoie, qui avec des forces bien inférieures à celles de l'empire, s'étoient assuré des dédommagemens, ou s'étoient remis en possession de ce que la France leur

avoir enlevé, tâchoient de les faire rougir de leur flegme, dans un moment où il suffisoit de se présenter devant Metz pour s'en faire ouvrir les portes. Les pensionnaires secrets que Catherine entretenoit dans ces différentes cours, l'avertissoient de se précautionner contre cet orage, & ne lui en indiquoient point d'autre moyen, que de faire passer avant le commencement de l'été des sommes considérables aux colonels & aux chefs de bande les plus accrédités, pour les mettre à portée de retenir au service du roi les meilleurs soldats, & rendre par-là les levées de ses ennemis plus difficiles & plus lentes. C'est le parti qu'elle comptoit prendre, s'il lui étoit impossible de conclure la paix auparavant.

ANN. 1562.

Les négociations en avoient été ouvertes le soir même de la bataille, entre le duc de Guise & le prince de Condé, qui croyant son parti entièrement écrasé, ne s'étoit pas montré difficile sur les conditions. En quittant Rambouillet, la reine se rendit à Chartres où le prince étoit gardé, & demeura si satisfaite des dispositions où elle le trouva, qu'elle manda

ANN. 1563.

Pourparler de paix.

Registres du parlement.

Mémoires de Condé.

ANN. 1563. au parlement de lui adresser un certain nombre de députés qui devoient être témoins de tout ce qui se passeroit & en faire le rapport à la compagnie, afin qu'elle se montrât moins difficile sur l'enregistrement de certains articles qu'on seroit vraisemblablement forcé d'accorder. Lorsqu'ils arrivèrent, les choses avoient déjà changé de face. Le prince, mieux informé des ressources de son parti, ne vouloit prendre aucun engagement sans une autorisation formelle du conseil général de l'association; il demandoit donc, ou d'être échangé avec le connétable, ou de demeurer prisonnier sur sa parole, avec la liberté de se transporter à Orléans, & d'y recevoir les instructions & les pouvoirs dont il avoit besoin pour engager valablement des hommes qui n'étoient point ses sujets. La première offre étoit trop désavantageuse; la seconde ne paroissoit pas sûre, après ce qui s'étoit passé à Talsi. Catherine rendit compte aux députés du parlement de cette nouvelle difficulté, qui rompoit pour quelque tems le cours de la négociation, & les chargea d'annoncer de sa part à la compagnie, premièrement, que quelque chose

qui arrivât , elle ne permettroit point l'exercice public de deux religions dans le royaume ; & en second lieu , qu'elle ne consentiroit à la délivrance du prince , qu'après que les allemands auroient repassé le Rhin , que toutes les villes détenues par les rebelles seroient rentrées dans la soumission , & qu'ils lui auroient donné des cautions valables qu'ils ne troubleroient plus l'état ; engagement indiscret qu'elle se seroit bien gardée de prendre , si elle s'étoit fait une loi de garder toujours parole. Faisant ensuite transporter le prince dans le château d'Onzain , peu éloigné de Blois , elle alla s'établir dans cette ville , tandis que le duc de Guise s'emparoit , au milieu de janvier , d'Etampes , de Pithiviers & de Beaugenci , & faisoit ses dispositions pour assiéger Orléans.

ANN. 1563.

L'amiral , informé par les partisans secrets qu'il conservoit à la cour , des démarches de la reine en Allemagne , & voulant prévenir l'effet que devoit naturellement produire sur des esprits exempts de prévention , la dernière déclaration du roi , certifiée par tous les princes du sang , se hâta d'y faire une réponse qu'il adressa au landgrave,

Réponse de l'amiral à la déclaration du roi : sa conduite avec les reitres.
Beze.
Mémoires de Condé.

ANN. 1563.

en le priant de vouloir bien la communiquer aux autres princes ses associés. Il observoit d'abord que des huit témoins qui certifioient la prétendue liberté du roi, quatre étoient des enfans, le duc d'Orléans, le duc d'Alençon, le prince de Béarn & le dauphin d'Auvergne; le cinquième une femme intimidée qui étoit en contradiction avec elle-même, comme on pouvoit s'en assurer, en comparant cette déclaration avec les lettres qu'elle avoit écrites au prince de Condé, & dont les originaux avoient été produits à la dernière diète de l'empire; le sixième, un cardinal vendu à la cour de Rome; le septième, un fanatique qui exerçoit de sang froid les plus horribles cruautés sur tous ceux qui professoient la pureté de l'évangile; le huitième, enfin, un parfait courtisan qui n'avoit point de sentiment à lui. Pour connoître le degré de confiance que méritoit leur témoignage sur ce premier article, il suffisoit d'observer qu'ils certifioient, avec la même assurance, que l'intérêt de religion n'entroit pour rien dans la guerre présente. Quel en étoit donc l'objet, & à quoi tenoit-il qu'elle ne finît? les associés avoient-

ils demandé autre chose aux dernières conférences du fauxbourg St-Marceau, que le rétablissement de l'édit de janvier, rédigé sur la réquisition des états-généraux? demandoient-ils encore autre chose dans ce moment? Après deux faussetés aussi palpables, il n'étoit plus permis de douter que le duc de Guise, ayant inutilement tenté la fidélité des reitres par ces moyens de corruption qui lui étoient si familiers, n'eût dirigé cette nouvelle attaque contre les princes eux-mêmes, qu'il supposoit plus faciles à décevoir, parce qu'ils étoient moins à portée d'être informés de ce qui se passoit si loin d'eux. Il exaltoit la sagesse, la fidélité & l'expérience du maréchal de Hesse, la bravoure & la discipline des reitres, & finissoit par supplier le landgrave & les autres princes ses associés, de ne pas différer l'envoi des nouveaux secours qu'ils lui avoient fait espérer.

Si l'amiral avoit à se louer des reitres, ils avoient sujet d'être contents de lui. Non-seulement il leur permettoit de vivre à discrétion aux dépens de leurs hôtes, mais il fournissoit largement à tous leurs besoins. L'argent des contributions, celui

ANN. 1563. des croix & des calices que l'on convertissoit en monnoie, tournoit en gratifications qui ne diminuoient rien du prix de la solde. C'étoit dans ce moment le seul moyen qui lui restât pour rompre les manœuvres sourdes de la reine-mère, qui n'ayant pu séduire le colonel-général, pratiquoit, par des émissaires secrets, les capitaines particuliers. L'amiral craignant de les laisser exposés plus long-tems à une tentation si dangereuse, les rassembla sur la fin de janvier, & après leur avoir montré une lettre de la reine d'Angleterre, qui n'attendoit que son arrivée en Normandie pour lui faire passer une somme considérable d'argent, & un train d'artillerie avec d'amples munitions, il les pria de lui déclarer s'ils étoient disposés à l'accompagner dans ce voyage. Tous jurèrent de le suivre, sous peine d'être déclarés *schelmes*. Il les conduisit d'abord à Orléans, & eut assez de crédit sur leur esprit pour leur persuader de déposer dans cette ville, sous la garde des lansquenets, cette longue file de chariots, sans lesquels ils ne voyageoient jamais, même dans leur propre pays, & qui n'auroient pu qu'appé-
santir

tantir leur marche dans les chemins
 fangeux de la basse Normandie. Eta-
 blissant ensuite pour lieutenant-général
 de l'association d'Andelot son frère,
 & pour gouverneur particulier d'Or-
 léans, Pui Greffier St-Cyr, avec une
 garnison de quatre mille hommes
 d'infanterie, indépendamment des
 milices bourgeoises & de cinq ou six
 compagnies de cavalerie, il se mit en
 marche avec les reitres, sa compagnie
 d'ordonnance, celles du comte de la
 Rochefoucaud & du prince de Por-
 cien, & les restes des vieilles bandes
 de Grammont; ce qui lui formoit une
 armée de trois à quatre mille chevaux
 & de deux mille fantassins. Catherine
 essaya de rompre ou de suspendre ce
 voyage, en lui proposant une confé-
 rence, & en mettant en avant de
 nouvelles conditions; il se contenta
 de répondre qu'inutilement cherche-
 roit-elle d'autres négociateurs que ceux
 qu'elle avoit sous sa main; qu'il suffi-
 soit d'aboucher en sa présence le
 prince de Condé & le connétable.
 Ne pouvant l'arrêter, elle adressa un
 ordre à tous les officiers du roi dans
 la basse Normandie, de couper les
 ponts sur les rivières, d'en ôter les

ANN. 1563.

ANN. 1563.

bateaux & jusqu'aux moindres batelets, de forcer les habitans de la campagne à vider leurs greniers, & à se retirer, avec leurs bleds & leurs bestiaux, dans les villes les plus voisines. Le maréchal de Vielleville, qu'elle avoit d'abord chargé d'aller veiller à la sûreté de cette province, n'y étoit déjà plus; car ayant pris querelle à l'issue du dîner avec Villebon, gouverneur particulier de Rouen, & lui ayant coupé le poing d'un coup d'épée, il s'étoit fait un si grand nombre d'ennemis, qu'elle s'étoit vu forcée de le remplacer promptement par le maréchal de Brissac, en rétablissant l'ainé des Montmorenci dans ses fonctions de gouverneur de Paris. Ces mutations applanirent la route à l'amiral; parvenu sans obstacle au bord de la mer, il n'y trouva point les secours promis, que les vents contraires retenoient dans les ports d'Angleterre. Les reitres qui s'attendoient à toucher leur solde, prirent toutes ses raisons pour des défaites, tinrent des conseils à part, & auroient fini par l'abandonner, si la fortune ne l'eût tiré de ce mauvais pas. Dans le moment où il ne savoit plus de quel côté tourner,

les bourgeois de Caen vinrent le trouver dans son camp, & le prièrent de les recevoir sous sa protection. Ce n'est pas qu'on eût négligé de pourvoir à la sûreté de cette place, la plus considérable de la province après Rouen. Du Bailleul Renouard y étoit en garnison avec quatre compagnies d'infanterie & par un surcroît de précaution, le duc de Guise y avoit envoyé le marquis d'Elbeuf, l'un de ses frères, avec deux nouvelles compagnies d'infanterie & deux de cavalerie : ces troupes étoient plus que suffisantes pour défendre & la ville & la citadelle contre une armée qui manquoit absolument de canon, si elles eussent été commandées par des chefs plus expérimentés. N'ayant su ni se faire aimer des bourgeois, ni se précautionner contre leurs mauvais desseins, ils restèrent simples spectateurs de l'entrée de l'amiral dans la ville, & ne conservèrent pas même la citadelle, dans laquelle ils se tenoient constamment renfermés; car les soldats qui formoient la garnison perdirent courage & les forcèrent à demander une capitulation. L'amiral, étonné lui-même de tant de bonheur, ne se rendit pas

ANN. 1563.

ANN, 1563. difficile sur les conditions : il permit aux officiers & aux soldats de sortir avec armes & bagages , mais sans toucher à ce qui ne leur appartenoit pas. La noblesse catholique des environs y avoit déposé, comme dans un lieu sûr, ses effets les plus précieux, sans parler de la caisse des recettes de la province, où il trouva dix-huit mille livres, qui distribuées sur-le-champ aux reîtres, leur donnèrent la patience d'attendre l'arrivée des vaisseaux anglois.

Conseil de guerre tenu par le maréchal de Brissac Le maréchal de Brissac, arrivé à Rouen quelques jours auparavant, & n'y trouvant rien de ce qui lui auroit été nécessaire pour tenir la campagne, pour faire lever le siège d'Orléans. maudissoit l'heure où il avoit accepté une commission qui alloit flétrir les lauriers dont il s'étoit couvert dans les guerres de Piémont. Car c'étoit à lui qu'on s'en prendroit de toutes les pertes qu'il prévoyoit, quoi qu'on ne lui donnât aucun moyen de les prévenir. *Mémoires de Castelnau.* Apellant donc auprès de lui les capitaines des places & le rhingrave avec les officiers françois, employés sous ses ordres à contenir les anglois dans les murs du Hâvre, il leur dit, qu'en le voyant venir au secours de la pro-

De Thou.
La Popelière.

vince, ils avoient dû s'attendre qu'il ameneroit avec lui des forces capables de la défendre; qu'il avoit cru lui-même que telle étoit véritablement l'intention de ceux qui l'avoient chargé de cette honorable commission : qu'il ne devoit cependant pas leur laisser ignorer plus long-tems qu'il n'avoit apporté avec lui qu'un magnifique parchemin, qui ne l'empêchoit pas de se regarder plutôt comme un bourgeois de Rouen que comme un lieutenant-général, représentant la personne du roi. Qu'il l'auroit déjà renvoyé, s'il n'avoit consulté que son propre intérêt; mais que s'agissant du salut d'une grande province, il avoit cru ne pouvoir mieux faire que de prendre l'avis de ceux qui étoient associés à ses fonctions. Qu'ils savoient tous quelle commotion & quel effroi l'arrivée de l'amiral avoit excité dans une partie de la province : que Matignon n'avoit point eu d'autre parti à prendre que de distribuer le peu de troupes qu'il avoit sous ses ordres dans les places les plus exposées, & de se renfermer lui-même dans celle de Cherbourg. Qu'il n'y avoit aucun doute que ces places mal approvi-

 ANN. 1563.

ANN. 1563.

sionnées, n'ouvrissent leurs portes à la première sommation. Que par l'examen qu'il avoit fait des forces dont il pouvoit disposer sans rompre le camp du Hâvre & sans trop affoiblir les garnisons dans les endroits où elles étoient nécessaires, il avoit trouvé qu'elles se réduisoient à deux cents chevaux, qui pouvoient lui former une escorte, non une armée : qu'en prenant le parti de rompre le camp du Hâvre & de retirer à lui toutes les garnisons de la haute Normandie, il contiendrait l'amiral, mais laisseroit à la discrétion des anglois tout le pays de Caux & la ville de Rouen elle-même. Qu'à la vérité ils n'étoient encore qu'au nombre de six mille dans la ville du Hâvre, mais que rien ne les empêchoit d'en débarquer dix ou douze mille autres; qu'on devoit même présumer qu'ils n'y manqueroient pas, puisqu'ils étoient appelés par un parti puissant, & qu'ils ne pouvoient jamais faire de conquête qui fût plus à leur convenance. Dans le doute où le jetoit cette cruelle alternative, il les prioit de vouloir bien lui donner leur avis. Tous opinèrent qu'il falloit, sans différer, instruire la

reine mère & le conseil de la situation de la province, & demander instamment des secours d'hommes & d'argent. Le maréchal montrant ensuite qu'il y avoit peu d'apparence, qu'avec la meilleure volonté, la reine pût leur fournir des secours efficaces tant que dureroit le siège d'Orléans, conduit sous ses yeux par le lieutenant-général du royaume; qu'il importoit assez peu que la ville d'Orléans fût réduite six mois plutôt ou six mois plus tard, au lieu qu'il étoit d'une conséquence extrême de ne pas laisser le tems aux anglois de s'étendre en Normandie; qu'enfin, en paroissant s'éloigner d'Orléans, on portoit à la garnison, ainsi qu'à tout le reste du parti, le coup mortel, puisque toutes leurs espérances & toutes leurs ressources se réduisoient à l'armée de l'amiral, qu'il étoit facile, avec une bonne infanterie, de détruire complètement dans un pays fourré, où ses reîtres ne lui seroient d'aucun secours; il détermina sans peine ceux qui l'écoutoient, à supplier le roi de suspendre le siège de cette ville, comme on avoit déjà fait un an auparavant, pour tourner toutes ses forces à la défense de la Normandie. La re-

 ANN. 1563.

—————
 ANN. 1563. quête, rédigée au nom de tous les officiers & munie de leurs signatures, fut portée à Blois par Castelnau Mauvissière, qu'on chargea d'expliquer verbalement les raisons qui n'étoient pas suffisamment développées; elles parurent si fortes, qu'elles entraînèrent tout le conseil. Catherine déclara qu'elle n'avoit jamais pensé autrement, & regretta que les choses fussent si avancées; car il étoit à craindre que le duc de Guise ne crût son honneur intéressé à la continuation du siège d'Orléans; & dans le nouveau grade auquel il étoit élevé, on ne pouvoit, sous aucun prétexte, se dispenser de prendre son avis. Elle lui adressa donc sur-le-champ Castelnau, avec la requête qu'il avoit apportée de Normandie & le résultat de la délibération du conseil.

Etat du Le duc de Guise s'étoit approché
 siège d'Orléans au moment même où l'ami-
 léans; rai-ral s'en éloignoit, & avoit établi son
 sons du duc-ral s'en éloignoit, & avoit établi son
 de Guise quartier général au village d'Olivet, à
 pour le con-une lieue de cette ville, dirigeant sa prin-
 tinuer. cipale attaque sur le portereau, vaste
 Ibid. fauxbourg qui ne communiquoit avec
 le reste de la place que par un pont
 défendu par deux tours épaisses, qu'on

nommoit les tourelles. Le prince de Condé & l'amiral qui avoient trouvé ANN. 1563.
ce fauxbourg tout ouvert , l'avoient fait couvrir d'un rempart , sur lequel d'Andelot avoit rangé la meilleure partie de son infanterie. Ce n'est pas qu'il se flattât de le défendre jusqu'au bout contre une attaque soutenue & régulière , mais il comptoit qu'il tiendrait au moins huit jours , au bout desquels il y mettroit le feu après en avoir retiré les habitants. Le peu de fermeté d'une partie de la garnison , trompa , comme nous l'allons voir , son espérance. Le duc de Guise choisissant dans toute son infanterie quinze cents arquebussiers & douze cents corselets pour former la pointe de l'attaque , en donna la conduite à Sipierre , qui n'ayant plus paru dans les armées depuis qu'il avoit été chargé de l'éducation du roi , voulut montrer dans cette rencontre qu'il n'avoit point oublié sa première profession. Rangeant sa division sur deux colonnes étroites qui marchaient de front & s'élargissoient à mesure que le terrain le permettoit , il poussa toujours devant lui , sans se laisser entamer , trois ou quatre com-

ANN. 1563.

pagnies de cavalerie qui étoient sorties
 de la ville pour disputer les approches ;
 gagna le pied du rempart , & le
 fit attaquer par deux endroits diffé-
 rens. Les bandes gasconnes se main-
 tinrent avec avantage sur la partie qui
 leur étoit confiée. Il n'en fut pas de
 même des lansquenets : effrayés d'une
 première décharge de l'artillerie, du
 feu soutenu des arquebusiers & de la
 promptitude avec laquelle les corselets
 s'élançoient dans les fossés , y plan-
 toient leurs échelles & montoient à
 eux , ils reculèrent , puis tournèrent le
 dos & s'enfuirent en désordre vers le
 pont. Les gascons qui se trouvoient
 pris entre deux feux , se battirent en
 retraite , faisant ferme à chaque coin
 de rue , & soutenant aussi long-tems
 qu'il étoit possible l'impétuosité des
 assaillans. Leur opiniâtreté sauva la
 ville , où le tumulte & la confusion
 étoient extrêmes. Les habitans du faux-
 bourg , en courant en foule s'y réfugier
 avec leurs femmes & leurs enfans ,
 avoient été renversés par les lansque-
 nets , qui fuyant en désordre , avoient
 été renversés eux-mêmes & foulés sous
 les pieds de ceux qui les suivoient : le
 pont & les rues environnantes étoient

couverts de monceaux de ces malheureux qui pouſſoient des cris perçans ſans que perſonne ſongeât à les dégager. D'Andelot, retenu ce jour-là dans ſa chambre par un accès de fièvre quarte qui le minoit depuis plus d'un an, ſ'arma à la hâte, & ſuivi d'un gros de gentilſhommes que le danger avoit ramaffés dans ſon logis, il pénétra juſqu'aux tourelles, dont il fit fermer la porte; forcé, à ſon très-grand regret, de ſacrifier une partie de ſes bandes gasconnes qui ſe battoient encoſe dans le fauxbourg. La Noue, témoin oculaire de cette ſcène d'épouvante, ne fait aucun doute que ſi le premier corps qui avoit mis en fuite les lanſquenets, eût donné tête baiffée dans la ville, elle n'eût été emportée ce même jour; mais Si pierre n'avoit d'ordre que de ſe rendre maître du fauxbourg, & lorsque Guiſe arriva avec le reſte de l'armée, les tourelles étoient en déſenſe. Peut-être ne l'auroient-elles pas arrêté long-tems, ſ'il avoit eu dans ce moment plus d'artillerie; c'eſt du moins ce qu'il écrivit le ſoir même à Gonnor. *Mon bon homme, je me mange les doigts, quand je penſe que ſi j'euffe eu ſix canons de*

ANN. 1563.

ANN. 1563. *plus & de quoi tirer deux mille coups , cette ville étoit à nous ; il ne leur reste pas quatre cents bons soldats ; le reste ne consistant que dans des bourgeois sans discipline , ou des allemands prêts à se rendre : par-tout un effroi désespéré. Il lui demandoit instamment un train de grosse artillerie , sans lequel il lui paroïssoit impossible de s'emparer des tourelles & de gagner la tête du pont. Ce qui paroïssoit impossible au duc de Guise , la témérité d'un soldat l'exécuta ; curieux de voir ce qui se passoit dans le corps-de-garde , il se procura une échelle de quarante pieds , l'appliqua sans bruit contre la muraille , monta sur les créneaux , & avançant la tête par une ouverture qui donnoit dans la principale tour , il remarqua que le sentinelle se chauffoit tranquillement avec ses camarades à un grand brasier. Ayant fait part de sa découverte à quelques-uns de ses camarades , il s'offrit à leur servir de guide s'ils avoient le courage de le suivre , & en détermina trente à tenter l'aventure. Les rangeant en silence sur les créneaux à mesure qu'ils arrivoient , il s'élança à leur tête dans l'intérieur de la tour*

en jetant un grand cri, accompagné d'une décharge d'arquebuserie. Les soldats du corps-de-garde, réveillés en sursaut & ne pouvant, dans l'obscurité, reconnoître le petit nombre des assaillans, se précipitèrent, comme il l'avoit prévu, le long des escaliers, & s'enfuirent au-delà du pont sans même donner l'alarme aux premiers corps-de-garde, dans la crainte d'être arrêtés & châtiés de leur négligence. Le bruit s'en répandit cependant assez promptement. D'Andelot accouru trop tard pour recouvrer la tour, parce que les vainqueurs avoient eu le tems d'informer leurs capitaines de ce qui venoit de se passer & de recevoir un renfort, se réduisit à rendre le passage du pont impraticable, en faisant dresser à l'autre extrémité, sous la direction de Feuquières, deux plates-formes revêtues de parapets, où il établit des batteries de canon & un corps nombreux d'arquebusiers. Le duc de Guise vint de son côté examiner sa nouvelle conquête, & demeura si convaincu que la ville ne pouvoit lui échapper, qu'il calcula le jour où il l'emporteroit infailliblement d'assaut, si elle ne le prévenoit, par

ANN. 1563.

une capitulation. C'est dans ces circonstances que Castelnau venoit lui proposer, de la part de la reine, d'en lever le siège. S'étant fait rendre compte de l'objet qui l'amenoit, il lui ordonna d'aller se reposer. Après dîner, il lui envoya un cheval de son écurie, en l'invitant à venir se promener avec lui du côté d'Orléans. Il visita les différens quartiers de ses troupes, les meilleures, disoit-il, qu'il eût jamais commandées; distribua, selon son usage, quelques petites libéralités aux soldats malades ou blessés, le conduisit ensuite dans les tourelles, d'où il lui fit remarquer la foiblesse des fortifications qui couvroient encore la ville, en répétant, *si monsieur le maréchal de Brissac voyoit ce que vous voyez, il ne me conseilleroit pas de lever le siège.* Cette promenade finie, il lui recommanda de se trouver chez lui le lendemain matin, afin d'exposer dans un conseil de guerre l'objet de sa mission. L'assemblée étoit si nombreuse, qu'on fut obligé de la tenir dans le jardin. Lorsque Castelnau eut rendu compte, aussi long-tems qu'il le voulut, de ce qui avoit été délibéré à Rouen & arrêté à Blois dans

le conseil du roi, Guise, sans se permettre aucune observation, recueillit les voix des officiers, en commençant par les plus jeunes : il parut clairement qu'il n'avoit point cherché à capter les suffrages, car la plupart applaudirent au conseil du maréchal de Brissac. Ceux même à qui il paroissoit dur de perdre le fruit de leurs travaux, ne trouvant point de réponse aux raisons qu'on venoit de leur alléguer, conclurent qu'il falloit obéir au roi. Le duc de Guise ayant à opiner le dernier, dit : „ Messieurs, la résolution à la-
 „ quelle le plus grand nombre d'entre
 „ vous vient de donner les mains, n'a
 „ rien qui m'étonne. On a mis sous vos
 „ yeux d'un côté le péril extrême de
 „ la province de Normandie, de l'autre
 „ la facilité que vous trouveriez, en vous
 „ y portant sur-le-champ, à détruire
 „ une armée dont la perte entraîneroit
 „ la soumission d'Orléans & de toutes
 „ les autres places attachées au même
 „ parti. L'avis du maréchal de Brissac,
 „ le plus grand capitaine de France
 „ après monsieur le connétable, l'au-
 „ torité du conseil d'état, ne vous ont
 „ pas permis de vous arrêter aux doutes
 „ qui ont pu s'élever dans votre

ANN. 1563.

» esprit. Vous avez opiné en vrais
 » patriotes & en sujets respectueux.
 ANN. 1563. » Cependant, puisque le roi nous fait
 » aussi l'honneur de nous consulter,
 » & paroît supposer que des hommes,
 » quoique plus éclairés que nous,
 » ont pu se méprendre, faute d'être
 » suffisamment éclaircis de notre po-
 » sition, rien ne nous dispense d'exa-
 » miner, avec la plus scrupuleuse at-
 » tention, si ce qu'on nous propose
 » est non-seulement ce qu'il y a de
 » mieux à faire en ce moment,
 » mais s'il est praticable, quand &
 » comment il peut être exécuté? c'est
 » sur quoi je vais vous exposer mes
 » doutes, en laissant à chacun la li-
 » berté de persister dans son premier
 » avis, ou d'en suivre un autre s'il lui
 » paroît meilleur. Je conviens, avec
 » M. le maréchal de Brissac, que la
 » conservation de la Normandie est pré-
 » férable à la réduction d'Orléans; car
 » puisque toutes les ressources du parti
 » qu'on se propose de détruire, se fon-
 » dent sur l'armée commandée par
 » M. l'amiral, le point décisif seroit
 » de la détruire promptement. Je lui
 » accorderai même que la chose ne
 » seroit pas difficile, si nous par-

» venions à la joindre dans les en-
 » vrons de Caen, où elle est dans ce
 » moment ; tout mon embarras est
 » de savoir comment nous nous y
 » prendrons pour persuader au chef
 » habile qui la commande, de nous
 » attendre dans un poste aussi désa-
 » vantageux pour lui. Car un des
 » grands malheurs des guerres civiles,
 » c'est qu'aucune délibération ne peut
 » long - tems rester secrète , & nous
 » devons tenir pour certain, que quel-
 » que résolution que nous formions
 » aujourd'hui , il en sera informé
 » après demain. Supposons que ce soit
 » celle de lever le siège , il s'écoulera
 » au moins une semaine avant que
 » l'armée ne puisse se mettre en mar-
 » che. Car il faut du tems pour re-
 » tirer notre artillerie ; il en faut pour
 » se procurer les chevaux & réparer
 » les chariots qui doivent la traîner. Il
 » en faut aux commissaires des vivres
 » pour établir des étapes sur la route
 » & faire cuire le pain des soldats.
 » Quelque chemin que nous prenions,
 » nous aurons à traverser les plaines
 » de la Beauce, de Dreux & de Neu-
 » bourg. Qui empêchera l'ennemi de
 » venir nous y rencontrer? & le croit-

ANN. 1563.

 ANN. 1563.

» on assez novice pour ne savoir pas
 » choisir le champ de bataille qui lui
 » conviendra le mieux ? Ses forces
 » consistent en cavalerie , dont nous
 » sommes si dépourvus , qu'ayant eu
 » besoin d'envoyer cent chevaux au-
 » delà de la Loire , j'ai été obligé
 » d'en tirer une partie de mon écurie.
 » Personne de vous n'ignore à quel
 » triste état la bataille de Dreux a ré-
 » duit la gendarmerie , & le peu de
 » moyens qu'on a eus jusqu'à ce jour
 » de la relever. Sans cela, auroit-on
 » laissé à l'amiral la liberté de ramasser
 » paisiblement les restes de son armée.
 » le lendemain de sa défaite , de re-
 » venir à petites journées à Orléans ,
 » d'aller lever des contributions &
 » prendre des quartiers d'hiver dans
 » le Berri , & de repasser à notre vue
 » & en quelque sorte sous notre canon,
 » pour se porter en Normandie ? Ce
 » qu'il a pu il y a un mois , pourquoi
 » ne le pourroit-il aujourd'hui , puis-
 » que notre situation n'est point chan-
 » gée ? Tenons-nous donc pour bien
 » assurés , qu'aussi-tôt qu'il apprendra
 » que nous marchons à lui , il mar-
 » chera à nous & nous joindra en rase
 » campagne , & que là il délibérera

» s'il est de son intérêt de combattre
 » ou de s'éloigner pour tenter quel-
 » qu'autre aventure. Car il sera à
 » son choix, en faisant doubler le pas
 » à sa cavalerie, ou d'aller brûler les
 » faubourgs de Paris, ou de venir
 » insulter la ville de Blois, où le roi
 » & la reine ne seront pas en sûreté.
 » Quelque chemin qu'il prenne, ce
 » nous sera une nécessité de le
 » suivre & de faire des marches for-
 » cées afin de ne pas lui laisser assez
 » d'avance pour exécuter ses desseins :
 » & il ne résultera autre chose de tant
 » de mouvemens, sinon que nous re-
 » viendrons avec une armée harassée,
 » reprendre sur de nouveaux frais le
 » siège d'Orléans, que nous trouve-
 » rons réparée & rafraîchie d'une
 » nouvelle garnison. Alors on de-
 » mandera à quoi songeoient le duc
 » de Guise & les officiers de son ar-
 » mée, & s'ils avoient eu la simplicité
 » de croire qu'avec de l'infanterie ils
 » forceroient, dans une campagne
 » ouverte, de la cavalerie à en venir
 » aux mains ? Ce n'est donc, ni dans
 » la basse Normandie où elle ne nous
 » attendra pas, ni dans les plaines de
 » la Beauce où elle pourra toujours

ANN. 1563.

ANN. 1563.

» nous échapper, que nous pouvons
 » espérer de vaincre l'armée de l'ami-
 » ral; c'est en ne nous déplaçant point
 » & en poussant avec une nouvelle
 » vigueur le siège de cette place. Sou-
 » venons-nous que son objet, en se
 » portant en Normandie, n'a pas été
 » d'y faire des conquêtes, & que les
 » villes, s'empresâssent-elles à lui
 » ouvrir leurs portes, ne lui offri-
 » rent rien qui pût le consoler de
 » la perte d'Orléans. Cette place, par
 » sa situation au centre du royaume
 » & sur un grand fleuve qui lui ouvre
 » des communications avec presque
 » toutes nos provinces, est devenue la
 » capitale du parti; c'est à s'en empa-
 » rer d'abord & ensuite à la fortifier
 » & à l'approvisionner qu'ils ont mis
 » leurs premiers soins, leur principale
 » attention. C'est-là que réside le
 » conseil général d'administration,
 » qu'ils ont établi leurs magasins,
 » déposé leurs familles, leurs pri-
 » sonniers, leurs bagages. L'amiral
 » exposera-t-il volontairement aux
 » périls inévitables d'une ville prise
 » d'assaut, sa femme, ses enfans, son
 » frère? & aussi-tôt qu'il aura reçu le
 » secours qu'il est allé chercher, ne

» marchera-t-il pas nuit & jour pour
 » venir les dégager ? Supposons cepen-
 » dant que sentant l'impossibilité où il
 » est déjà d'arriver à tems , il songe
 » sérieusement à se procurer un éra-
 » blissement en Normandie, n'est-il
 » pas évident qu'en se cantonnant à
 » une des extrémités du royaume , il
 » donnera au roi la facilité de rassem-
 » bler sans danger ses forces éparfes
 » dans toutes les provinces , & de
 » l'accabler par la supériorité du nom-
 » bre ? Qu'on ne s'imagine pas que le
 » plan que je propose entraîne des
 » longueurs. Dans l'état où en sont
 » les choses, la prise d'Orléans est
 » inévitable sous dix ou douze jours.
 » Le roi peut donc , dès aujourd'hui ,
 » adresser à tous les capitaines de gen-
 » darmerie à qui l'on avoit assigné des
 » quartiers d'hiver, un ordre précis
 » de se trouver , dans un court délai ,
 » à Beaugenci ou à Étampes , mander
 » le ban & l'arrière-ban de toutes les
 » provinces , & poursuivre , suivant
 » la rigueur des ordonnances , ceux
 » qui refuseroient d'y obéir , puisqu'il
 » ne s'agit point ici d'une confession
 » de foi , mais d'un devoir de vassal ;
 » retirer à lui les troupes qui restent

ANN. 1563.

_____ » à la disposition des commandans en
 ANN. 1563. » Languedoc, en Guyenne, en Bour-
 » gogne & en Champagne, en for-
 » mer, sous un mois, une armée de
 » dix mille chevaux & de trente mille
 » hommes de pied qu'il commandera
 » en personne, & qui sera plus que
 » suffisante pour écraser les reîtres
 » & renvoyer les anglois au-delà de la
 » mer. Si l'on m'objecte qu'il n'est pas
 » d'un âge à courir les risques d'une
 » pareille expédition, je réponds sur
 » ma tête qu'il ne courra pas plus de
 » risques dans son camp que dans sa
 » capitale, & qu'avant que l'été soit
 » fort avancé, il aura recouvré toutes
 » ses villes, n'entendra plus parler de
 » guerre civile, & gouvernera avec
 » autant d'autorité qu'aucun de ses
 » prédécesseurs. Ce dernier avis fut
 » généralement adopté. Castelnau lui-
 » même n'eut rien à repliquer, & re-
 » tourna en rendre compte, d'abord au
 » conseil du roi, puis au maréchal de
 » Brissac.

En adoptant le plan du duc de
 Guise, Catherine n'étoit pas sans dé-
 fiance qu'il ne mît en avant de si ma-
 gnifiques promesses pour lui jeter
 de la poudre aux yeux, & se per-

pétuer aussi long-tems qu'il le pourroit dans la lieutenance générale du royaume. Prétextant, pour continuer ses négociations secrètes, tant avec le prince de Condé qu'avec les autres chefs du parti; tantôt des nouvelles alarmantes venues d'Allemagne, tantôt la difficulté de subvenir aux dépenses de la guerre, elle le prioit, le pressoit, le conjuroit d'effectuer promptement sa parole. Le duc, impatienté, ne put s'empêcher de lui répondre que de pareilles sollicitations annonçoient au moins bien de la défiance. Loin de s'en tenir offensée, Catherine lui récrivit. *Je suis bien aise que vous m'ayez mandé aussi librement votre façon de penser; car cette franchise m'assure que vous avez en moi la confiance que vous devez avoir en celle qui vous aime comme son frère, & qui ayant l'honneur d'être mère de votre roi, aura toujours le moyen de reconnoître les services qu'on lui rend. Vous savez qu'il faut aimer ses amis avec leurs complexions; par ainsi, il faut que vous m'aimiez comme vous faites avec les miennes, qui, Dieu merci, ne sont ni mauvaises, ni préjudiciables à personne, principalement à vous; &*

pour le faire mieux connoître ; *ce que*
 ANN. 1563. *j'aime & estime le plus , sont ceux à*
qui je mandé plus privément tout ce
que je fais , ou que je veux , ou de quoi
j'ai peur , non pour défiance , mais pour
leur faire connoître tout ce que j'ai dans
le cœur ; & afin qu'ils ayent occasion
de me répondre aussi franchement , je
les assure que je le prendrai toujours
avec le plaisir que ressent une bonne
mère d'être conseillée, avisée & remon-
trée de ceux qu'elle connoît depuis long-
tems affectionnés à son seigneur & mari,
& depuis à ses enfans , de quoi je vous
aime mieux & estimerai toute ma vie.
Il falloit que je vous disse ceci , car
nous vivrons & mourrons ensemble ;
faites en autant à l'égard de celle qui
ne vous faudra jamais.

Affassinat Avec quelque ardeur cependant
 & dernières qu'elle désirât la prompte réduction
 paroles du d'Orléans , elle ne voulut point l'a-
 duc de Gui- cheter par une lâcheté. Le capitaine la
 se.

Mémoires Morle, un des officiers de la gar-
 de Condé. nison , lui fit offrir , pour une récom-

Relation pense modique , de tuer d'Andelot ,
 de l'évêque au fort duquel étoit attaché celui de
 de Riez. la place. Non-seulement elle rejeta

La Pope- avec horreur sa proposition , mais elle
 linière. dénonça le traître & fournit des pièces
 pour

pour le convaincre. Il fut arrêté & puni du dernier supplice ; mais sans éclat , parce que la comparaison du procédé de Catherine avec celui des principaux chefs de la confédération , les auroit couverts de trop d'ignominie. Le duc de Guise , bien qu'il n'eût pas encore reçu toute l'artillerie que devoit lui fournir Gonnor , s'étoit déjà avancé si avant , qu'il crut pouvoir , sans ce secours , emporter la place. Il en informa la reine , en la priant de ne point lui savoir mauvais gré si , malgré tous les soins qu'il se donneroit , il ne réussissoit pas à préserver la ville du pillage. Le 18 de février , après avoir tout disposé pour livrer l'assaut la nuit suivante , où du moins avant le lever du soleil , il revenoit le soir à son logis au château de Cornei , s'entretenant familièrement avec Rostaing , lorsqu'un homme embusqué au coin d'un carrefour lui lâcha par derrière , à six pas de distance , un coup de pistolet qui lui fit plier le corps sur le cou de son cheval , mais ne l'abattit pas. Rostaing poursuivit l'assassin qu'il perdit bientôt de vue. Le duc , arrivé à son logis , mais déjà si faible qu'il ne pouvoit plus se

ANN. 1563.

soutenir , apprit à sa femme ce funeste accident , & l'exhorta à se soumettre sans murmure à ce qu'il plairoit au ciel d'en ordonner. Serrant entre ses bras le prince de Joinville qui fondoit en larmes , *Dieu te fasse la grace , mon fils , de devenir homme de bien.* Les médecins & les chirurgiens ne jugèrent pas d'abord la blessure mortelle , mais ne pouvant retrouver la balle & effrayés des symptômes qui survinrent , ils ne cachèrent plus leur inquiétude. La reine mère , avertie du danger & du désir que le duc avoit de l'entretenir , ne tarda pas à arriver. » Vous me trouvez , » madame , lui dit-il , au milieu d'un » combat dont je sortirai sous peu de » jours , ou vainqueur ou vaincu. Si » la nature reprend le dessus , ma vie » continuera d'être employée à votre » service & à celui de l'état ; si je succombe , je voue & je consacre au » même service les enfans que Dieu » m'a donnés , en vous suppliant humblement , madame , de verser sur » eux une partie des bontés dont vous » m'honoriez. Je leur laisse une fortune brillante en apparence , mais » excessivement dérangée par les dettes

« que j'ai été forcé de contracter ; tout
 » ce que je puis assurer dans ce moment ANN. 1563.
 » à votre majesté , c'est qu'ils auront
 » grand besoin de votre secours. Pro-
 » mettez-moi de ne point les oublier ;
 » & je mourrai content. Car bien
 » qu'il me soit douloureux de laisser
 » imparfaite une entreprise qui devoit
 » assurer le repos de l'état , d'autres
 » achèveront sans peine ce qui reste à
 » faire ; d'ailleurs la paix est déjà si
 » avancée par vos soins , qu'il n'est
 » pas douteux qu'elle ne se conclue à
 » votre satisfaction. Je vous exhorte
 « & vous conjure , madame , d'y met-
 » tre promptement la dernière main « .
 Catherine , attendrie , répondit qu'elle
 espéroit que Dieu regarderoit en pitié
 ce malheureux royaume , & lui con-
 serveroit son plus ferme soutien ; qu'il
 prît courage & fît tout ce qui étoit
 nécessaire pour sa guérison , afin de
 veiller lui-même à l'éducation & à
 l'avancement de ses enfans , en ajou-
 tant que , s'ils avoient le malheur de
 le perdre , elle emploiroit tout son
 crédit pour les faire pourvoir de ses
 offices & de son gouvernement. Après
 que la reine se fut retirée , il adressa
 à sa femme & à son fils le discours

~~_____~~ suivante : „ Ma chère & honorée com-
 ANN. 1563. „ pagne, puisqu'il plaît à Dieu que je
 „ vous laisse, je dois vous faire part
 „ de mes dernières dispositions. Nous
 „ avons vécu ensemble dans une union
 „ de cœurs & de volontés qui ne nous
 „ a jamais permis de songer à aucun
 „ partage de biens. Vous savez que je
 „ vous ai toujours chérie & honorée ;
 „ & si les fragilités de la jeunesse &
 „ de mauvais exemples m'ont autre-
 „ fois entraîné dans des fautes dont
 „ vous auriez pu vous tenir offensée,
 „ mon sincère repentir doit les avoir
 „ fait oublier, & je vous prie de nou-
 „ veau de me les pardonner comme
 „ je vous pardonne. Je laisse à votre
 „ disposition nos biens communs pour
 „ en faire part à nos enfans, avec la
 „ liberté d'ôter à celui d'entr'eux qui
 „ se montreroit désobéissant, le tiers
 „ de son partage, pour en gratifier
 „ celui qui auroit mérité votre affec-
 „ tion. Veillez sur leur éducation, &
 „ n'oubliez jamais que le plus pré-
 „ cieux trésor que vous puissiez leur
 „ laisser, soient les vertus que vous
 „ aurez fait germer dans leur ame, &
 „ qui vous donneront sur eux un em-
 „ pire plus absolu que celui que vous

» tenez de la nature. Et toi, mon fils,
 » grave bien dans ta mémoire mes der-
 » nières paroles. Obéis à ta mère, qui
 » tiendra ma place auprès de toi. Si Dieu
 » te fait la grace de devenir grand,
 » évite de former des liaisons avec des
 » hommes que tu connoîtras vicieux;
 » parce que leur exemple entraîneroit
 » ta jeunesse dans le désordre. Fuis la
 » compagnie des femmes sans pudeur,
 » dont le commerce dépraveroit ton
 » ame & te couvreroit d'ignominie.
 » N'emploie, dans aucun cas, pour
 » ton avancement, des moyens dont
 » tu aurois un jour à rougir; attends-
 » le patiemment de tes services & de
 » la bienveillance de ton roi. N'am-
 » bitionne jamais des commissions
 » éclatantes; mais s'il t'arrive d'en
 » être chargé, prodigue ta fortune &
 » ton sang pour t'en acquitter à l'hon-
 » neur de Dieu & à la satisfaction de
 » ton maître. Si la reine te fait pour-
 » voir de mes offices, ne pense pas
 » qu'ils te soient dus ni qu'ils puissent
 » t'honorer si tu ne travailles à t'en
 » rendre digne; car plus tu seras éle-
 » vé, plus tes défauts seront à décou-
 » vert. Fais-toi des amis, & évite,
 » autant que ton honneur ou ton de-

ANN. 1563. » voir le permettra , d'offenser per-
 » sonne. Tu vois , dans ce qui m'ar-
 » rive , le néant des grandeurs hu-
 » maines. Parvenu au haut degré d'é-
 » lévation où il me fût permis d'af-
 » pirer , je meurs de la main d'un
 » aventurier. Aime tes frères , fers-
 » leur de guide dans les sentiers de
 » l'honneur , & qu'aucun intérêt per-
 » sonnel ne te sépare d'eux ; c'est le
 » vœu de la nature & la base la plus
 » solide de toute grandeur. Que le
 » Ciel , mon fils , verse sur toi ses
 » bénédictions «.

S'étant ensuite fait apporter les derniers sacremens & voyant sa chambre remplie d'officiers ; il prit Dieu à témoin que le malheur de Vassi étoit arrivé contre son intention. Qu'il y étoit allé sans aucun dessein d'offenser personne , & que n'ayant pu retenir le premier emportement de ceux qui le virent blessé , il avoit fait ce qui étoit en lui pour appaiser ce tumulte. Apprenant que son meurtrier venoit d'être arrêté , il déclara qu'il lui pardonna , & chargea quelques-uns des assistans d'aller solliciter la grace de ce malheureux , qui n'avoit pas su , disoit-il , ce qu'il faisoit.

Cet assassin étoit Jean de Merei, dit Poltrot, gentilhomme d'Angoumois : élevé en qualité de page dans la maison du baron d'Aubeterre qu'il avoit suivi dans un voyage d'Espagne, il s'étoit tellement façonné aux usages du pays, en parloit la langue avec tant de facilité, que cette conformité, jointe à une taille grêle & un teint basané, l'auroit fait prendre pour un espagnol naturel. Tirant parti de cette ressemblance, il avoit servi d'espion dans la dernière guerre entre les deux nations, s'étoit fait connoître des généraux, & particulièrement de Soubise qui l'avoit pris à son service, & l'avoit emmené avec lui à Lyon. Témoin du désespoir & de la consternation où la réduction des villes de Poitiers, de Bourges, de Rouen & les autres succès de l'armée royale jeroient les réformés, & entendant journellement des ministres fanatiques maudire & dévouer le nom du duc de Guise, il avoit pris sur lui de le tuer, & s'étoit vanté, au milieu d'une assemblée nombreuse, que son bras délivreroit l'église de son cruel persécuteur. Ces propos n'avoient paru d'abord que l'explosion d'une tête lé-

ANN. 1563.

Prise & dépositions de Poltrot, son assassin.

Mémoires de Condé.

Journal de Brusaart.

Beze.

De Thou.

La Popelinière.

 ANN. 1563.

gère & bouillante; car on réfléchissoit que s'il eût véritablement formé un pareil dessein, il se seroit bien gardé de le publier. Il ne tarda pas cependant à s'en ouvrir à Soubise son maître, qui se contenta pour lors de lui dire de vaquer à ses fonctions ordinaires, & de se reposer sur la providence du soin de sauver l'église. Mais, lorsqu'après la bataille de Dreux, le parti parut ne pouvoir plus se relever que par des voies extraordinaires, Soubise l'adressa à l'amiral pour se servir de lui, ou le lui renvoyer avec une réponse à la lettre qu'il lui écrivoit. Ce fut à Selles, en Berri, qu'il lui présenta la lettre de Soubise. L'amiral, après s'être entretenu quelque tems avec lui, lui dit d'aller se reposer trois ou quatre jours à Orléans, au bout desquels il lui donna vingt écus, pour aller prendre connoissance de ce qui se passoit dans le camp du duc de Guise. Poltrot ayant promptement renoué connoissance avec l'Estang, un de ses anciens camarades, qui tenoit un office dans la maison du duc de Guise, se fit présenter à lui comme un gentilhomme revenu de ses erreurs, qui demandoit de l'emploi dans l'ar-

mée royale, & qui étoit en état de rendre des services importans, par les intelligences qu'il conservoit dans Orléans. Après s'être mis au fait de tout ce qu'il vouloit savoir, il rentra dans cette ville où il ne trouva plus l'amiral, qui étoit parti pour son voyage de Normandie. D'Andelot, auquel il s'adressa, lui donna un guide pour le conduire sur les pas de son frère, avec lequel il eut un nouvel entretien au village de la Neufville. Entr'autres propos, il dit qu'il lui seroit facile de tuer le duc de Guise, mais il se plaignit du peu de vigueur de son cheval. L'amiral lui donna cent écus pour s'en procurer un d'Espagne. C'est à l'aide de cette monture qu'il se déroba si promptement aux regards de Rostaing, qui n'étoit monté que sur un mulet. Après avoir couru toute la nuit à bride abattue & s'être égaré au milieu des bois, il se retrouva le lendemain matin auprès du village d'Olivet, où les suisses avoient leur quartier. Il s'aperçut du danger où il étoit, mais forcé de laisser reprendre haleine à son cheval, il se cacha dans une ferme, où il fut arrêté sur quelques indices, & confessa son crime. Con-

ANN. 1563. duir à Blois & sommé de déclarer ses complices, il nomma l'amiral, Théodore de Beze, un autre ministre dont il ne put dire le nom, mais dont il donna le signalement, Brion & Feuquieres. Il ajouta, pour prolonger sa vie en se rendant un témoin nécessaire, qu'il n'étoit pas le seul qui eût été chargé d'une pareille commission; que quatre autres soldats de la suite de l'amiral dont on lui avoit tu les noms, mais qu'il connoissoit de vue, rodoient depuis plus de huit jours dans le camp pour tuer le roi, la reine mère, le duc de Montpensier & quelques chevaliers de l'ordre. Une copie de ces dépositions, reconnue authentique & signée par le coupable, fut mise entre les mains d'un reitre prisonnier de guerre, qui fut dispensé de payer rançon, en s'obligeant d'aller la communiquer en Normandie au corps entier de ses compatriotes. Il s'acquitta ponctuellement de cette commission, & mit l'amiral dans la nécessité de se justifier. Il paroît qu'il y réussit complètement auprès des reitres, & sans doute il auroit dû s'en tenir là. Cette première déposition de Poltrot contenoit un grand nombre de faussetés que

le tems seul auroit découvertes, & qui auroient fait douter de tout le reste ; au lieu qu'en distinguant le faux du vrai, il tomba dans des aveux qui ont fait dire à ses plus zélés partisans qu'il auroit dû ou se taire, ou s'armer de plus d'effronterie. Il déclara donc, qu'avant les derniers troubles, plusieurs personnes s'étant offertes pour tuer le duc de Guise, il les en avoit empêchés, & avoit donné avis à la duchesse de Guise du danger qui menaçoit son mari : mais qu'ayant été instruit que le duc de Guise & le maréchal de St-André avoient attiré certaines personnes pour se défaire du prince de Condé, d'Andelot & de lui, quand il avoit entendu dire à quelqu'un, que s'il le pouvoit il tueroit ledit seigneur de Guise jusqu'en son camp, il ne l'en avoit point détourné. Il confessa ensuite qu'il avoit entretenu Poltrot à Selles en Berri, lorsqu'il lui avoit apporté des lettres du seigneur de Soubise ; que trois ou quatre jours après il lui avoit véritablement donné vingt écus, non point pour tuer le duc de Guise, mais pour aller servir d'espion dans le camp ennemi. Qu'ayant été content de la manière dont il s'en acquittoit, il lui

ANN. 1563.

ANN. 1563. ~~_____~~ avoit encore donné cent écus pour se procurer un meilleur cheval. Il ne disconvint pas que Poltrot ne lui eût dit *qu'il lui seroit aisé de tuer le duc de Guise, mais il avoit regardé, disoit-il, ce propos comme une chose du tout frivole, & sur sa vie & son honneur il n'ouvrit jamais la bouche pour l'inciter à l'entreprendre.* On peut ajouter foi à ce serment de l'amiral, sans le regarder comme innocent de la mort du duc de Guise. Car s'il savoit, avant que de l'employer, que cet homme avoit formé ce projet, qu'il s'étoit vanté, devant plus de cent témoins, comme l'amiral le dit lui-même, de l'exécuter, qu'étoit-il besoin de l'y exhorter? En le mettant à portée de bien prendre ses mesures, en lui fournissant le moyen de s'évader après le coup, n'étoit-ce pas contribuer plus efficacement que par des paroles à l'assassinat? L'amiral, cependant, se soumettoit à être confronté avec le coupable, mais il récusoit d'avance le parlement & tous autres juges qui se seroient montré partiaux depuis le commencement des troubles. Il supplioit la reine mère d'ordonner que Poltrot fût gardé jus-

qu'à la paix dans un lieu sûr, où il ne pût être, ni suborné, ni intimidé, & protestoit, en cas de refus, de son innocence & bonne renommée. La lettre particulière dont il accompagna cette prétendue apologie, n'étoit guère moins aggravante. *Ne pensez pas, madame, écrivoit-il, que ce que j'en dis soit pour regret que j'aie à la mort de monsieur de Guise, car j'estime que ce soit le plus grand bien qui pouvoit arriver à ce royaume, à l'église de Dieu, & particulièrement à moi & à toute ma maison. Aussi que s'il plaît à votre majesté, ce sera le moyen de mettre ce royaume en repos.*

Catherine étoit trop éclairée pour ne pas s'appercevoir qu'accorder cette requête, c'étoit renoncer à faire justice du coupable. Car comme la paix ne pouvoit se conclure sans stipuler l'oubli du passé, & tirer le voile sur tous les excès commis de part & d'autre, Poltrot auroit été indubitablement compris dans l'amnistie. En supposant même qu'il eût été possible de l'en exclure, où lui auroit elle trouvé des juges, puisque tous les catholiques étoient récusés d'avance, & qu'une commission com-

ANN. 1563.

Supplée de Poltrot : pompe funèbre du duc de Guise.

Journal de Brustard.

Registres de l'hôtel-de-ville.

Beze. Mémoires de Condé.

Le Laboureur, add.

 ANN. 1563.

posée de réformés n'auroit pas manqué de l'innocenter : déjà leurs plus fameux écrivains osoient bien, non-seulement le comparer aux héros de l'ancienne Rome, mais l'inscrire dans le catalogue des saints, en le représentant comme un homme qui, poussé par une inspiration divine, s'étoit immolé pour le salut de ses frères & la conservation du vrai culte. Catherine le remit entre les mains du parlement, en lui mandant d'en faire une prompte justice, afin que cette affaire ne mît point d'obstacle à la paix, dont l'état ne pouvoit plus se passer. Dans les deux ou trois interrogatoires qu'il subit à la tournelle, il démentit ses premières dépositions, déchargea tous ceux qu'il s'étoit donné pour complices, à la réserve de l'amiral, qu'il continua de charger, avant, pendant & après les tourmens de la question. Convaincu par son propre aveu d'avoir assassiné un lieutenant-général représentant la personne du roi, il fut tenaillé & tiré à quatre chevaux, le jour même qu'on apportoit à Paris le corps du duc de Guise, qui avoit élu sa sépulture dans sa terre de Joinville.

Les parisiens, qui depuis la journée de St-Quentin s'étoient habitués à le regarder comme le génie tutélaire de leur ville, voulurent acquitter une partie de leur dette, en lui décernant à leurs frais une pompe funèbre fort approchante de celle qui étoit usitée pour les rois. Après que vingt-quatre crieurs publics, couverts pardevant de l'écusson de la ville, & par derrière de celui de la maison de Lorraine, eurent fait leurs proclamations sur les places publiques & dans tous les carrefours, les compagnies de milices bourgeoises, chacune sous son capitaine, un bâton noir à la main, allèrent lever le corps qui avoit été déposé aux Chartreux, & l'amènèrent à la porte St-Jacques, où il fut reçu par le chapitre de l'église Notre-Dame, les quatre ordres mendiants & le clergé de presque toutes les paroisses de la ville. Cent archers précédoient le char avec des torches aux armes de la ville; de riches particuliers en fournirent à leurs frais un beaucoup plus grand nombre. Vingt-quatre enseignes de taffetas noir aux armes du duc, guidoient quatre cents des principaux bourgeois qui menoient le deuil. A

ANN. 1563.

l'entrée du cloître , le corps fut tiré du char & porté sous un poêle de velours noir, soutenu par le prévôt des marchands & les échevins. Le cœur du duc fut enterré dans le sanctuaire au pied du grand autel. Le lendemain on lui fit un service solennel , auquel assistèrent les députés des cours souveraines. L'oraison funèbre fut prononcée par le Hongre , célèbre dominicain. Après ces tristes cérémonies , souvent interrompues par des gémissemens , le corps fut replacé sur le char & reconduit avec le même cortège jusqu'à la porte St-Antoine. Les vingt-quatre enseignes aux armes du duc furent appendues aux voûtes de l'église , au milieu des drapeaux ennemis , dont il les avoit si souvent ornées.

Charges du duc de Gui- La reine mère ne s'offensa point de ce que ces honneurs avoient se transféré d'exorbitant. Autant elle avoit craint mises à ses le duc de Guise vivant , autant elle se enfans croyoit obligée de réparer envers sa Le Labou- mémoire l'injustice de ses soupçons. reur, addit. Résolue d'acquitter la parole qu'elle Mémoires lui avoit donnée, de transmettre à ses de Condé. enfans les charges dont il étoit revêtu , Beze. mais sachant bien qu'elle ne le pou-

voit sans mortifier le connétable, qui n'avoit point encore renoncé à l'espérance de faire rentrer dans sa maison la charge de grand-maître, elle n'attendit pas que le duc de Guise fût mort pour envoyer à ce premier officier de la couronne, prisonnier à Orléans, une lettre où, sans lui marquer ce que les médecins auguroient de la maladie, elle lui expliquoit simplement la prière que le duc lui avoit faite de pourvoir ses enfans de ses offices, dans le cas où il ne guérirait pas de sa blessure, & le désir qu'elle avoit de lui donner une satisfaction qui pouvoit contribuer à son rétablissement. Ayant arraché par cet artifice une sorte de consentement d'un prisonnier qui craignoit de se compromettre hors de saison avec le lieutenant-général du royaume, elle disposa en faveur du prince de Joinville de la grande maîtrise, de la compagnie d'ordonnance & du gouvernement de Champagne, qui devoit être exercé pendant son bas âge par le duc d'Aumale son oncle, & réserva la charge de grand chambellan à Charles, second fils du duc, devenu si fameux depuis sous le nom de duc de Mayenne. Il

ANN. 1563. n'y eut qu'un article sur lequel elle ne crut pas devoir dans ce moment donner à la duchesse & au cardinal de Guise une pleine satisfaction. Persuadés avec toute la France que Poltrot n'avoit été que l'instrument du crime, ils demandoient instamment que le roi leur permît d'informer contre le véritable auteur, & qu'il laissât un libre cours à la justice. Catherine ne rejetoit pas absolument leur requête; elle convenoit même que le roi son fils avoit plus d'intérêt qu'eux à ne pas laisser un pareil forfait impuni, mais elle exigea qu'ils suspendissent leurs poursuites jusqu'à ce que la paix fût faite.

Négocia-
tions & trai-
té de paci-
fication.

*Mémoires
de Condé.*

De Thou.

*La Pope-
linière.*

D'Aubigné.

Beze.

Depuis la prison du prince de Condé & le départ de l'amiral, Eléonor de Roye, princesse de Condé, tenoit à peu-près le même rang parmi les réformés, que Catherine parmi les catholiques. Elles entretenoient ensemble un commerce épistolaire relatif à toutes les affaires qui se présentoient. Mais comme leurs lettres devoient passer de part & d'autre sous les yeux du conseil, elles s'étoient imposé la loi de n'y rien insérer qui ne pût, sans danger, être connu de tout le monde.

Catherine, ennuyée de cette longue contrainte, assigna à la princesse un rendez-vous dans l'abbaye de Saint-Mesmin. Après bien des embrassemens & des larmes, elle l'exhorta vivement à user de tout son crédit sur l'esprit du prince son mari & des Châtillons ses oncles, pour les porter à proposer des conditions de paix qu'elle pût accepter, sans exciter parmi les catholiques un soulèvement général, en profitant du seul moment peut-être où elle n'avoit point de contradicteur dans le conseil. Elle ajouta que l'état ne pouvant se passer d'un lieutenant-général qui prît soin de ce qui concernoit la guerre, elle se feroit un plaisir d'assurer ce titre au prince, s'il vouloit se concerter avec elle, s'il cessoit du moins d'opposer un obstacle insurmontable à sa bonne volonté : qu'il devoit sentir combien il seroit absurde de proposer de lui confier toutes les forces du royaume tant qu'il étoit en guerre ouverte avec le gros de la nation & les dépositaires de l'autorité. Que s'il vouloit s'aider lui-même, elle l'aideroit, au lieu que s'il continuoit de la pousser à bout, elle seroit forcée, à son très-grand regret, de

ANN. 1563.

ANN. 1563.

faire tomber le choix du roi, soit sur un autre prince du sang, soit sur quelque prince étranger allié à cette couronne, tel que le duc de Savoie ou le duc de Lorraine, le premier oncle du roi, le second son beau-frère. Qu'elle différât de jour en jour l'ordre de livrer un assaut général à la ville d'Orléans, par le tendre intérêt qu'elle prenoit à la princesse, & par pitié pour les malheureux qui s'y trouvoient renfermés : qu'il étoit tems enfin qu'ils ouvrirent les yeux sur le danger de leur position, puisque sans une trêve, il lui étoit désormais impossible de retenir l'ardeur des soldats.

Ce que Catherine avançoit du danger qui menaçoit Orléans, n'étoit point exagéré. Nous avons vu que le duc de Guise revenoit de faire ses dernières dispositions pour l'emporter d'assaut, lorsqu'il avoit été blessé à mort. Si-pierre, Martigues & Biron, ses lieutenans-généraux, s'étoient contentés, depuis ce funeste accident, de dresser de nouvelles batteries, à l'aide desquelles ils tenoient la moitié du pont, & avoient détruit les fortifications de toute la partie de la ville qu'on nom-

moit les *isles*. Quoiqu'ils fussent très-
capables tous les trois d'achever ce
qui restoit à faire, Catherine avoit
appelé de Rouen le maréchal de
Brissac, dont la réputation égaloit
presque celle du duc de Guise dans
l'attaque & la défense des places. Les
assiégés, réduits à un petit nombre de
soldats & affligés de la perte récente
de deux de leurs meilleurs officiers,
Davaret & Duras, reçurent avec trans-
port la proposition d'une trêve, &
pressèrent la princesse d'accélérer les
négociations pour la paix, dont les
plénipotentiaires furent, d'une part le
connétable, de l'autre le prince de
Condé, prisonniers l'un & l'autre. On
les conduisit, sous une sûre garde,
dans l'isle aux Bœufs, au milieu de la
Loire, à une demi-lieue d'Orléans.
Quelqu'intérêt qu'ils eussent à con-
clure un traité dont leur liberté devoit
être le premier fruit, ils eurent des
altercations si vives, qu'ils furent
plusieurs fois au moment de tout
rompre. Le prince attribuant la cause
des troubles à l'infraction de l'édit de
janvier, en demandoit le rétablisse-
ment sans aucune des modifications
qu'on y avoit ajoutées depuis : le con-

ANN. 1563.

ANN. 1563.

nétable répondoit que le ministre qui, dans un tems de minorité, avoit mis en avant ce prétendu édit, méritoit d'être écorché vif; qu'il s'y étoit opposé & continueroit de s'y opposer tant que le sang couleroit dans ses veines. Après une longue contestation, le prince désespérant de vaincre par cette voie l'opiniâtreté du vieillard, se rabattit sur les conditions débattues & presqu'arrêtées dans les conférences du fauxbourg St-Marceau, auxquelles le connétable ne pouvoit guère se dispenser de donner les mains, puisqu'il avoit été un des principaux négociateurs. On transigea sur celles qui souffroient le moins de difficultés; mais comme il s'en trouvoit un grand nombre d'autres qui bleissoient la délicatesse du connétable & sur lesquelles cependant le prince ne vouloit point se relâcher, ils convinrent d'en renvoyer la discussion à une nouvelle conférence, & d'appeler de part & d'autre trois ou quatre collègues qui fissent la fonction de médiateurs, & qui partageassent les reproches auxquels ils devoient s'attendre chacun dans son parti. La reine mère consentit à se charger elle-même de ce rôle avec

Damville & le secrétaire d'état l'Aubespine : le prince se fit assister par d'Andelot, St-Cyr & d'Aubigné, père de l'historien. Comme on vit qu'on ne pouvoit s'accorder sur plusieurs articles, on prit le parti de les passer sous silence, ou de les énoncer en des termes vagues & susceptibles de plusieurs interprétations. Les catholiques crurent y trouver leur avantage, parce que les parlemens seroient autorisés à les restreindre au sens le plus favorable : le prince, de son côté, qui se fioit un peu trop aux promesses secrètes de la reine, fit entendre aux siens qu'aussi-tôt qu'il seroit déclaré lieutenant-général du royaume & chef du conseil, il feroit parler le roi à son tour, & ne les laisseroit pas manquer de déclarations qui leur donneroient plus qu'on ne leur refusoit dans ce moment. Par ce moyen on parvint enfin à dresser le premier traité de pacification, qui fut rédigé dans la forme d'un édit, pour être enregistré sans modification dans toutes les cours souveraines de justice. En voici les principales dispositions. » Le roi, jus-
 » qu'à la tenue d'un concile libre,
 » laisse indistinctement à tous ses

ANN. 1563.

„ sujets la liberté de conscience, &
 „ accorde à tous comtes, barons &
 „ seigneurs hauts-justiciers, l'exercice
 „ de la nouvelle religion dans l'en-
 „ ceinte de leur fief, pour eux, leur
 „ famille & leurs vassaux : à tous
 „ possesseurs d'un fief sans justice, le
 „ même exercice pour eux seulement
 „ & pour leur maison, pourvu
 „ cependant que le manoir de ce fief
 „ ne fût, ni dans une ville, ni dans
 „ un bourg fermé. Il permet que dans
 „ toutes les villes où cet exercice avoit
 „ lieu le 7 de mars 1563, il puisse
 „ être érigé un ou deux temples aux
 „ frais de ceux qui les requerront,
 „ sans qu'ils puissent en aucun cas em-
 „ ployer à cet usage des églises déjà
 „ bâties, lesquelles seront toutes ren-
 „ dues aux catholiques avec leurs dé-
 „ pendances. Il accorde que dans cha-
 „ que bailliage relevant nuement
 „ d'un parlement, à la réserve de
 „ la prévôté & vicomté de Paris, soit
 „ assigné un lieu commode, où tous
 „ les réformés du même bailliage
 „ puissent s'assembler sans armes sous
 „ l'inspection du magistrat, pour y
 „ pratiquer, sans tumulte & sans
 „ scandale, les exercices de leur reli-
 „ gion.

» gion. Il reconnoît pour son bon pa-
 » rent & fidèle sujet, son cousin le
 » prince de Condé, & pour ses fidèles
 » sujets & serviteurs, tous les sei-
 » gneurs, chevaliers & autres qui ont
 » servi sous les bannières du prince,
 » ou ont adhéré à sa cause; sa majesté
 » croyant & estimant que tout ce qui
 » a été fait ci-devant, l'a été à bonne
 » intention & pour son service, les
 » relève de toute condamnation pro-
 » noncée contre eux, les dispense de
 » toute restitution de deniers pris dans
 » les caisses de ses recettes générales,
 » dans les trésors des églises ou des
 » communautés. Il ordonne l'oubli du
 » passé, veut que chacun rentre en
 » possession de ses biens & de ses offi-
 » ces, & jouisse de tous les droits de
 » citoyen; mais il défend, sous peine
 » de désobéissance, toute association
 » avec des puissances étrangères, toute
 » levée de deniers, même volontaire,
 » & tout enrôlement de soldats, sans
 » une commission spéciale émanée de
 » lui «.

ANN. 1563.

Ce n'étoit pas assez que les chefs
 fussent d'accord, il falloit s'assurer
 du consentement ou du moins de la
 soumission de la multitude. Condé,

Ménage-
 mens qu'on
 est obligé
 de garder
 pour le fai-
 re agréer

ANN. 1563.
par les deux
partis.

*Mémoires
de Condé.
Beze.
La Pope-
linière.*

d'Andelot & leurs deux collègues, ne pouvant se dissimuler qu'ils avoient passé leurs pouvoirs, refusèrent de signer le traité jusqu'à ce qu'ils y fussent autorisés par le conseil général en qui résidoir la suprême puissance. La présence du prince paroissoit absolument nécessaire à Orléans pour vaincre la résistance à laquelle on devoit s'attendre. On proposa de l'échanger sur-le-champ avec le connétable. Catherine aimait mieux qu'ils se servissent d'otages l'un à l'autre, & rentrassent dès ce moment dans toutes leurs fonctions. Quoique moins gênée que le prince dans l'exercice du pouvoir souverain, elle avoit de son côté, de grands ménagemens à garder, sur-tout vis-à-vis du parlement de Paris. Après avoir tout récemment chargé les députés de la compagnie de lui annoncer de la manière la plus positive, que dans aucun événement elle ne permettroit l'exercice public de la nouvelle religion, il y auroit eu une inconséquence trop révoltante à lui adresser le traité qu'elle venoit de conclure sans préparer les esprits à un changement si subit. Avant que d'entrer en négociation,

elle leur avoit envoyé un édit pour ~~mettre en vente~~ Ann. 1563.
 mettre en vente jusqu'à la concurrence de cinquante mille écus de rente de biens ecclésiastiques, afin que le refus d'enregistrement motivât le parti qu'elle alloit prendre. Les cardinaux de Bourbon & de Guise, qu'elle avoit successivement chargés d'aller exposer les raisons qui l'obligeoient à faire usage de cette dernière ressource, avoient dit qu'on ne trouveroit point étrange si faute d'être secourue à propos, elle acceptoit une paix moins glorieuse que celle qu'on auroit eu lieu de se promettre de tant de succès, si l'on avoit eu quelque moyen de fournir la solde des troupes; enfin, elle fit transpirer dans le public quelques-unes des conditions du traité, en chargeant des personnes affidées de lui mander l'impression qu'elles faisoient sur les esprits.

Condé, rentré dans Orléans, & obligé à plus de ménagemens encore, pria les ministres de s'assembler & de lui députer les trois hommes d'entre eux qu'ils croiroient les plus propres à lui donner un conseil salutaire. Le choix tomba sur Chandieu, ministre de Paris, Pierius, espagnol réfugié,

ANN. 1563.

ministre de Blois, & Desmeranges, ministre d'Orléans. Le prince, sans s'ouvrir à eux sur rien de ce qui avoit été arrêté, leur demanda si, appelé pour traiter de la paix, il ne satisferoit pas à son devoir envers Dieu & envers les hommes en insistant aussi long-tems, & aussi vivement qu'il seroit en lui sur le rétablissement pur & simple de l'édit de janvier, & en cas qu'il fût impossible de l'obtenir, en laissant à la reine mère le choix des conditions qu'elle croiroit les plus propres à rétablir la paix, pourvu qu'elles ne blessassent, ni la liberté de conscience, ni les droits des citoyens. Ils répondirent avec une liberté apostolique que le prince n'ayant été élu chef de l'association que pour maintenir l'exécution de l'édit de janvier, ne satisferoit à son devoir ni devant Dieu ni devant les hommes s'il consentoit qu'on portât la moindre atteinte à une loi sainte accordée sur la réquisition des états-généraux débattue & arrêtée par les députés de toutes les provinces, solennellement enregistrée dans tous les tribunaux, & qui portant tous les caractères d'une constitution nationale, ne pouvoit être valablement altérée dans aucune de

ses dispositions sans le concours des mêmes volontés qui l'avoient établie. ANN. 1563.

Qu'étaient tous les trois liés par serment à leurs églises, & se croyant obligés d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ils lui déclaroient d'avance qu'aucun engagement politique ne les empêcheroit d'aller rassembler leur troupeau & de remplir les fonctions de leur ministère. Qu'ils venoient de lui exposer leur sentiment particulier, prêts à se soumettre à la décision d'un synode, si le prince consentoit qu'il en délibérât. Il le permit, & les chargea de lui rapporter la réponse par écrit. Ce synode se trouva composé de soixante-douze ministres, que le succès de l'armée royale avoit chassés de leurs églises, & qui depuis la mort du duc de Guise se flattoient d'y rentrer en triomphe : ils demandèrent non seulement le rétablissement de l'édit de janvier, mais des réparations pour les pertes qu'ils avoient souffertes depuis le commencement des troubles & la punition exemplaire de leurs persécuteurs. Le prince, sans entrer en explication avec eux, convoqua une assemblée générale composée uniquement des officiers de la garnison.

ANN. 1563.

de ce qui se trouvoit de gentilshommes dans la ville, du corps municipal & des principaux bourgeois pour représenter le grand conseil. Après avoir exposé en peu de mots le danger de la place, il leur communiqua les articles provisoires dont ses collègues & lui étoient convenus avec la reine mère, en conservant à l'assemblée la liberté de les approuver ou de les improuver. Ceux-ci considérant qu'outre la liberté de conscience on leur laissoit encore l'exercice public de leur religion, remercièrent le prince, & donnèrent le consentement le plus entier à tout ce qui avoit été traité. En rendant compte à la reine mère de ce premier succès, Condé demandoit instamment qu'il lui plût d'attendre pour donner la dernière forme au traité, le retour de l'amiral & des autres associés qui l'avoient suivi en Normandie, & auxquels il venoit de dépêcher un courier. Comme elle ne pouvoit que perdre à ce retard, elle déclara qu'elle ne différerait pas d'un seul jour l'assaut si le traité n'étoit signé & garanti par tous ceux qui l'avoient approuvé. La seule grâce qu'elle voulut bien accorder, fut

d'en différer la publication aussi long-
tems que le prince le jugeroit à ANN. 1563.
propos.

L'amiral , dont les forces s'étoient
considérablement accrues par l'arrivée
des anglois , & les renforts que lui
avoit successivement amenés l'infati-
gable Montgomeri , qui avoit re-
couvré la ville de Dieppe , Colombières
qui le rendit maître de Bayeux ,
& Beauvais le Nocle son lieutenant
au Hâvre, se trouvant à la tête d'une
armée de quatre mille chevaux & de
sept mille hommes d'infanterie , aussi
forte par conséquent & beaucoup mieux
équipée que celle qui avoit combattu
dans la plaine de Dreux , ne songeoit
plus qu'à se rapprocher d'Orléans lors-
que le courier du prince renversa les
nouvelles espérances auxquelles il com-
mençoit à se livrer. Ne concevant pas
comment une place qu'il avoit laissée si
bien munie n'avoit pu attendre son re-
tour , il se répandit en plaintes contre
les auteurs du traité , sans considérer
qu'elles retomboient principalement
sur un frère dont il connoissoit le cou-
rage & la fidélité. Distribuant son infan-
terie dans les places dont il s'étoit mis
en possession , il accourut avec sa cava-

ANN. 1563.

lerie dans l'intention de rompre le traité ou d'en faire changer les principales dispositions. Il apprit en arrivant qu'il étoit signé depuis cinq jours. Dans l'assemblée qui se tint le lendemain, il reprocha ouvertement au prince que d'un seul trait de plume il avoit plus détruit d'églises que les armes ennemies n'auroient pu en ruiner en dix années de guerre ouverte ; puisqu'en les réduisant à une seule par bailliage, c'étoit exposer le peuple, qui n'avoit pas moins contribué que la noblesse à la défense commune, ou à retomber dans les superstitions de l'église romaine, ou à renoncer à tout exercice de religion ; car devoit-on croire que de pauvres cultivateurs, occupés sans relâche de leurs travaux champêtres, que des bourgeois attachés à l'exercice de quelque profession sédentaire, que des femmes & des vieillards feroient fréquemment des voyages de douze ou quinze lieues pour assister au prêche. Les seigneurs, ajouta-t-il, pour lesquels seuls on a cru devoir garder des ménagemens, ne tarderont pas à s'appercevoir combien il leur auroit été plus commode d'avoir une église dans leur voi-

finage que de la loger dans leur château. D'ailleurs quelle consistance auront des établissemens attachés à la vie ou au caprice d'un seul individu ; & lorsque le fief changera de maître, que deviendra l'église. Le prince n'opposa à tous ces reproches que la nécessité de sauver tant de têtes précieuses renfermées dans Orléans, & les raisons apparentes qu'ils avoient de mieux espérer à l'avenir. Dans un entretien particulier, il fit part à l'amiral de la parole qu'on lui avoit donnée de le déclarer chef du conseil & lieutenant-général du royaume, des dispositions favorables de la reine mère envers les églises, & de la condescendance dont il avoit fallu user dans la rédaction du traité, afin qu'il pût passer à l'enregistrement, ce qui, même dans l'état où il étoit, souffriroit encore bien des difficultés.

Il fut apporté au parlement le 22 de mars, par Losses, chevalier de l'ordre du roi, & Gomor, surintendant des finances, accompagnés du maréchal de Montmorenci, gouverneur de Paris. Losses dit en le présentant qu'il n'étoit point tel que leurs majestés l'auroient désiré; mais qu'a-

ANN. 1563.

Difficultés à l'enregistrement.
Mémoires de Condé.
Registres du parlement.

ANN. 1563.

vant que de le condamner, il falloit examiner ce que le tems & les circonstances permettoient; qu'on avoit des nouvelles certaines que l'électeur de Saxe, attiré par l'argent d'Angleterre, étoit en marche avec une nouvelle armée. On savoit l'état déplorable auquel étoit réduite la Normandie; les provinces du Languedoc, de Guyenne, de Provence, & de Dauphiné n'étoient pas dans une situation moins alarmante, & de quelque côté qu'on jetât les yeux, on n'appercevoit sur toute la face du royaume que ravage & désolation. C'étoit à M. de Gonnor qu'il appartenoit d'exposer avec précision à la cour si le trésor public pouvoit porter plus long-tems un fardeau si accablant; il ne falloit pas s'imaginer que les hommes auxquels on avoit affaire, ignorâssent notre détresse; ils en étoient mieux instruits que nous, & c'est là ce qui les avoit rendu si orgueilleux & si intraitables. On a été plusieurs fois sur le point de tout rompre, & ce n'est que par un prodigieux effort de patience qu'on est parvenu à amener les choses au point où elles sont. Je n'ai plus, ajouta-t-il, qu'un mot à

dire. Leur armée, plus forte dans ce moment que celle qui a combattu à Dreux, n'attend que votre décision pour venir saccager les fauxbourgs de cette capitale. Je ne suis, grace à Dieu, ni huguenot ni ami des huguenots, mais j'oserois bien me rendre garant, en cas de rupture, que ceux qui s'élèvent aujourd'hui avec le plus d'emportement contre les conditions du traité, regretteront avant quatre mois de n'en avoir pas accepté de beaucoup plus dures.

ANN. 1563.

Gonnor prenant ensuite la parole ; dit : « Puisqu'il plaît au roi & à la » reine sa mère que je rende compte » à la cour de l'état des finances, je » vais le faire en peu de mots. La » solde des troupes, sans y compren- » dre la paye ordinaire de la gendar- » merie, monte à cinq cent soixante » mille livres par mois, la recette à » un peu moins de deux cent mille. » La cause de cette énorme disprop- » portion est facile à deviner. La Nor- » mandie, qui rendoit seule seize » cent mille livres par an, n'a pas » dans ce moment un seul receveur » des deniers royaux, le dernier s'est » enfui à Fougères. Le Languedoc,

» la plus riche généralité du royaume
 ANN. 1563. » après la Normandie, ne produit
 » pas davantage. Le roi n'y possède
 » plus que trois villes, Toulouse,
 » Narbonne, & Carcassone dont le
 » territoire est dévasté par les courses
 » du comte de Crussol, qui tient le reste
 » du pays. Le Dauphiné, la Provence,
 » la Guyenne & la Gascogne, où l'on
 » est forcé d'entretenir des corps de
 » troupes, loin de rien verser dans
 » le trésor royal, ont besoin de fonds
 » étrangers. Il en est de même de la
 » Bourgogne : c'est, comme l'on fait,
 » un pays d'états, lesquels ne s'assem-
 » blent que tous les trois ans pour
 » fournir au roi un modique don gra-
 » tuit, tandis qu'on est obligé de
 » délivrer tous les mois vingt mille
 » livres au commandant de la pro-
 » vince. Il ne reste donc que quatre
 » généralités sur lesquelles on puisse
 » faire fonds, la Champagne, la Pi-
 » cardie, l'Île de France & la Breta-
 » gne, encore sont-elles dans une com-
 » bustion qui peut donner lieu à bien
 » des erreurs de calcul. En supposant
 » que rien ne change, la dépense de
 » l'année courante fera de dix-sept
 » millions, la recette de deux millions

» cinq cent mille livres. Telle est la
 » condition des guerres civiles, une ANN. 1563.
 » année ruine plus un état que dix de
 » guerres étrangères ». Le premier
 président, sans rien opposer à ces
 calculs, demanda si les villes occu-
 pées par les rebelles rentreroient
 sous l'obéissance du roi, & si les trou-
 pes étrangères évacueroient le royau-
 me? L'osse répondit qu'on n'attendoit
 que la publication de l'édit pour
 mettre à exécution ces deux condi-
 tions fondamentales du traité: que
 les reitres retournoient en Allema-
 gne, & consentoient à ne toucher
 qu'à Strasbourg, ce qui leur étoit dû.
 Alors il appella les gens du roi,
 auxquels il remit l'édit pour venir le
 lendemain en rendre compte; puis
 se tournant vers les députés: » vous
 » direz au roi & à la reine mère,
 » que la cour a entendu ce qu'il leur
 » a plu de lui communiquer, & que
 » dans cette occasion, comme dans
 » toutes les autres, elle fera tout ce
 » qui dépend d'elle pour leur service
 » & le bien de l'état ».

Une réponse si vague ne rassuroit
 point la reine mère, elle chargea les
 députés de visiter en particulier le

ANN. 1563.

premier président, le procureur-général, les autres présidens, & ceux des conseillers qui avoient le plus de crédit dans les chambres, & de leur représenter à quel danger un refus d'enregistrement exposeroit l'état dans un moment où le corps germanique s'ébranloit bien moins dans la vue d'assister les réformés que pour se remettre en possession des Trois-Evêchés. On leur laissoit à juger d'après le compte qu'on leur avoit rendu de la désolation des provinces & de l'épuisement des finances, si nous étions en état de repousser cette invasion, & s'il seroit facile de ramener dans le devoir les rebelles, lorsqu'ils auroient dans Metz & le Hâvre deux portes ouvertes, pour tirer d'Angleterre & d'Allemagne tous les renforts dont ils auroient besoin; il falloit donc, à quelque prix que ce fût, rompre ce projet des allemands, & renvoyer les anglois au-delà de la mer; après quoi l'on examineroit à loisir quelle conduite on devoit tenir envers ceux qui professoient la nouvelle religion. Car quelque chose qu'on parût leur accorder dans ce moment, on devoit faire attention que le roi, con-

servant dans sa main le pouvoir législatif & exécutif, seroit le maître d'expliquer ou de modifier son édit toutes les fois qu'il en auroit la volonté, & qu'il l'auroit infailliblement aussi-tôt que les conjonctures le permettroient. Qu'au reste on ne trouveroit point mauvais que le parlement usât, s'il le jugeoit à propos, de quelques réserves sur ses registres secrets, pourvu qu'il n'en transpirât rien dans le public, & que l'édit fût publié sans délai & sans modification.

La cour poussa cette permission beaucoup plus loin, sans doute que la reine ne l'entendoit; considérant que l'édit portoit non une simple tolérance, mais une autorisation formelle de la nouvelle religion; qu'en faisant dire au roi, contre toute vérité, que les rebelles n'avoient eu que de bonnes intentions, & n'avoient agi que pour son service, on profanoit indignement son nom, en le rendant l'auteur ou le complice du renversement des autels, du pillage des églises, des cruautés barbares exercées contre les personnes de tout état attachées à l'ancienne religion, & notamment de l'exécution du con-

ANN. 1563.

seiller Sapin; qu'en reconnoissant pour fidelles sujets du roi, en rétablissant dans leurs offices des hommes qui avoient porté les armes contre lui, & livré aux anciens ennemis de la couronne des places de frontière, il contredisoit les arrêts de la cour rendus contre eux, & sembloit les inviter par cet exemple d'impunité à tout oser; elle arrêta, le 23 mars, qu'elle ne pouvoit ni ne devoit consentir à l'enregistrement; & que si le roi, usant de sa suprême puissance, vouloit qu'il y fût procédé en sa présence ou bien chargeoit un prince de le remplacer dans cette fonction, elle garderoit le silence pour ne point mettre d'obstacle à une pacification que leurs majestés jugeoient nécessaire au salut de l'état, mais qu'elle prendroit de son côté les mesures convenables, pour que son silence ne pût, dans aucun tems, passer pour un consentement.

La reine, avertie de cet arrêté, fit décerner cette commission au cardinal de Bourbon & au duc de Montpensier, connus l'un & l'autre par leur attachement à l'ancienne religion. Les magistrats, quoique prévenus de leur

arrivée, gardèrent leurs robes noires comme dans un deuil public. Le cardinal, consterné lui-même, dit en peu de mots que la cour n'ignoroit pas l'objet de leur mission, qu'ils n'avoient rien à représenter sur l'édit, sinon que c'étoit l'ouvrage de la nécessité; qu'ils la supplioient de ne point leur savoir mauvais gré d'avoir accepté une commission qui les affligeoit autant qu'elle. Le premier président, Christophe de Thou, répondit que la cour ne voyoit en eux que deux astres bienfaisans, dont l'apparition, après une longue tourmente, annonce aux navigateurs le retour du calme. Qu'elle prioit Dieu, dont la sagesse confond les lumières des foibles humains, de tourner à la gloire de son nom & au salut public l'affaire qui les amenoit. Ensuite il ordonna au greffier de faire lecture de l'édit, mais en sautant du préambule à la fin, c'est-à-dire en passant sous silence tout le dispositif comme trop affligeant pour les oreilles des magistrats. Après avoir recueilli les avis à voix basse, il ordonna au greffier d'inscrire au bas de l'édit : *Lu & enregistré en présence des très-illustres princes le cardinal de Bourbon & le*

ANN. 1563. *duc de Montpensier spécialement députés à cet effet ;* ensuite il le remit au maréchal de Montmorenci, présent à cette cérémonie, afin qu'il prît sur lui de le faire publier par les hérauts du roi ou de telle autre manière que bon lui sembleroit, sans que la cour s'en mêlât davantage. C'étoit n'avoir rien fait, puisque l'édit restoit sans force jusqu'à ce qu'il eût été notifié aux sièges inférieurs de la justice, avec injonction d'y conformer leurs jugemens ; mais le parlement que ce soin regardoit, ne pouvoit sans une contradiction révoltante, ordonner aux autres de le mettre à exécution, tandis qu'il n'avoit pu en supporter la lecture. Le roi bientôt averti de cette omission, manda au parlement de la réparer sans délai. La cour s'en excusa sur ce qu'elle n'avoit plus en sa disposition l'édit, dont l'original avoit été remis au moment de l'enregistrement entre les mains du maréchal de Montmorenci afin qu'il le fît publier. Elle ajouta qu'il n'y avoit aucun inconvénient que le roi l'adressât directement lui-même par-tout où il vouloit qu'il fût enregistré, puisqu'au contraire ce seroit lui donner

plus d'authenticité. Qu'à la vérité ils étoient dans l'usage de notifier aux sièges inférieurs les édits & réglemens qui regardoient l'administration de la justice , mais qu'il n'y avoit point d'exemple qu'ils leur eussent jamais adressé des traités de paix ni rien de pareil. Le chancelier l'Hopital ne fut pas dupe de cette excuse ; il savoit parfaitement qu'avant de rendre l'original de l'édit au maréchal de Montmorenci , le parlement l'avoit transcrit sur ses registres , & pouvoit par conséquent ordonner à ses greffiers d'en tirer autant de copies qu'il en seroit besoin ; il n'ignoroit pas qu'en usant du moyen que la cour indiquoit , & qu'elle avoit trouvé fort mauvais deux ans auparavant , le roi n'assuroit que foiblement l'exécution de son édit , parce que les juges inférieurs , fussent-ils même bien intentionnés , éviteroient toujours de se compromettre avec leurs supérieurs ; mais il considéra qu'il ne pouvoit pousser à bout le parlement sans donner à cette affaire un éclat qu'on vouloit éviter. Le parlement de Bourgogne , qui s'étoit soustrait à la publication de l'édit de janvier , essaya encore de se

ANN. 1563.

préserver de celui-ci, & fut soutenu, comme la première fois, par les députés des états de la province & par Tavanès. Ils dressèrent de concert les remontrances les plus fortes & les plus éloquentes qui eussent encore paru contre les réformés; le conseiller Begat, qui les avoit rédigées, fut écouté avec admiration par ceux mêmes qui n'étoient pas de son avis, mais ne changea rien aux dispositions du conseil. On envoya de nouveaux ordres au parlement & à Tavanès, qui finirent par y déférer. Le parlement de Provence poussa plus loin la résistance, & força le gouvernement à l'interdire, & à le remplacer par une commission composée de maîtres des requêtes. On craignoit d'être réduit à user des mêmes moyens à l'égard du parlement de Toulouse, qui, depuis le terrible assaut qu'il avoit soutenu pendant trois jours, montrait plus d'animosité que tous les autres contre les réformés, & se trouvoit alors secondé par un parti d'autant plus dangereux qu'il étoit formé par l'amour du bien public, & pouvoit, lorsqu'il le jugeroit à propos, secouer le joug de l'autorité royale.

Le cardinal d'Armagnac , archevê-
 que de Toulouse , le cardinal Strozzi ,
 archevêque d'Albi , les seigneurs de
 Montluc, de Negrepelisse, de Terride,
 de Fourquevaux , & de Joyeuse, tous
 accrédités dans les provinces de Guyen-
 ne & de Languedoc , considérant que
 le nombre des catholiques surpassoit
 encore infiniment dans ces quartiers
 celui des protestans , & que ces der-
 niers ne s'étoient rendus si redouta-
 bles que par l'union intime qui ré-
 gnoit entre tous les associés , leur
 promptitude & leur ardeur à contri-
 buer au-delà même de leurs facultés
 à la cause commune , tandis que
 les catholiques , concentrés dans
 un petit district , étoient forcés à la
 moindre occasion d'écrire à la cour ,
 & de solliciter longuement ou une
 commission pour lever quelques com-
 pagnies de gens de pied ou des se-
 cours pécuniaires qu'on ne leur en-
 voyoit point ou qu'on leur délivroit
 toujours trop tard ; imaginèrent de
 former entre eux , sous le bon plaisir
 du roi , & sous l'inspection du parle-
 ment de Toulouse , une ligue ou
 contre-association composée d'ecclé-
 siastiques, de nobles , de magistrats, de

ANN. 1563.

Premier
germe de la
ligue.

Commens-
taires de
Montluc.
Mémoires
de Condé.

ANN. 1563.

le même Briquemaut dont il s'étoit servi pour solliciter la descente des anglois. Sachant qu'Elisabeth étoit offensée de n'avoir point été appelée au traité de pacification, il excusa cette faute, tant sur sa prison que sur la nécessité où il s'étoit vu de conclure sur-le-champ, pour dérober à la mort tous les infortunés renfermés dans Orléans. On ne pouvoit lui reprocher toutefois d'avoir oublié les intérêts de son illustre alliée, puisqu'il avoit posé pour première condition du traité qu'elle seroit fidèlement remboursée de toutes les avances qu'elle leur avoit faites. Il la supplioit donc de vouloir bien lui en marquer le montant, afin qu'il prît avec la reine mère les mesures convenables pour l'acquitter promptement. Il ajoutoit que connoissant les droits réservés à la couronne d'Angleterre par le traité de Cambrai sur la ville & le pays de Calais, il s'emploïroit volontiers, si elle le jugeoit à propos, à terminer amiablement cette affaire, sans attendre l'expiration des huit ans stipulés par le traité : que dans tous les cas il ne souffriroit point qu'on songeât à se prévaloir de ce qui s'étoit passé, pour lui disputer la moindre
de

de ses prétentions , & que s'il n'étoit pas assez heureux pour reconnoître ANN. 1563.
jamais dignement les services importants qu'il avoit reçus d'elle , au moins n'auroit-elle jamais à se repentir de les lui avoir rendus.

Le secrétaire d'état Robertet d'Al-luye qui avoit suivi de près Briquemaut , déclara au nom de la reine mère, qu'ayant bien voulu se charger , à la prière du prince de Condé, d'acquitter une dette que l'état auroit dû méconnoître , elle étoit prête à y satisfaire aussi-tôt que la reine d'Angleterre lui auroit remis le Hâvre , dont elle s'étoit emparée en pleine paix & sans déclaration de guerre. Qu'elle consentoit même, si tout se passoit de bon accord, à ne faire aucun usage de la clause du traité de Cambrai , qui privoit irrévocablement de toute prétention sur Calais celle des deux nations qui , avant le terme de huitans, exerceroit des hostilités contre l'autre. Que des offres de cette nature montreroient assez l'envie qu'elle avoit de vivre en bonne union avec ses voisins , puisque personne n'ignoroit qu'elle avoit sur pied des forces plus

que suffisantes pour se faire justice si on la lui refusoit.

ANN. 1563.

Elisabeth, intéressée à se conserver en France un grand parti, répondit à Briquemaut qu'elle s'estimoit heureuse d'avoir rendu quelques services à des hommes d'un mérite aussi distingué : que si elle avoit regretté un moment de n'avoir pas été appelée au traité de pacification, c'étoit plus pour leur intérêt que pour le sien ; que puisque les circonstances ne l'avoient pas permis & qu'ils avoient obtenu sans sa médiation à-peu-près ce qu'ils désiroient, elle étoit pleinement satisfaite & louoit Dieu d'un si heureux succès. Elle remercia le prince de l'offre obligeante qu'il lui faisoit de s'employer pour l'échange du Hâvre contre Calais, & dit qu'elle l'acceptoit volontiers pour médiateur, s'il voyoit que la cour de France fût disposée à y procéder de bonne foi ; qu'autrement elle le prioit de ne s'en point mettre en peine, parce qu'elle étoit contente du présent & sans inquiétude sur l'avenir.

Elle répondit à d'Alluye, que bien qu'on eût tort de dire qu'elle étoit en paix avec la France depuis que cette

couronne avoit refusé de ratifier le traité d'Edimbourg, la vérité la forçoit de confesser que c'étoit bien moins pour venger cet affront qu'elle avoit fait passer des troupes en Normandie, que pour tirer le roi & la famille royale de l'indigne captivité où les tenoient quelques sujets ambitieux, & pour arracher au supplice des innocens qu'on ne tourmentoit qu'à cause de leur attachement à la vraie religion. Que le Ciel, juste rémunérateur, avoit béni ses armes, en la nantissant d'un gage qui lui tenoit lieu de Calais. Qu'elle laissoit à la France le choix de rentrer dès ce moment en possession du Hâvre en lui restituant Calais, ou d'attendre, dans la position où l'on se trouvoit de part & d'autre, que les huit années portées par le traité de Cambrai fussent expirées pour procéder à un échange. Qu'elle alloit, à cet effet, adresser à la reine mère un ministre avec de pleins pouvoirs. Si aucune de ces deux propositions n'étoit acceptée, c'étoit un débat à vider entr'elles deux; l'une étoit florentine, l'autre angloise; l'Europe seroit bientôt à portée de juger laquelle des deux nations produisoit

ANN. 1563.

des femmes qui fussent mieux se mêler d'un fait d'armes.

ANN. 1563.

Députation du parlement de Paris.

Registres du Parlement.

Mémoires de Condé.

Cedéfi n'avoit rien de bien effrayant pour Catherine, qui depuis qu'elle suivoit les camps & se faisoit rendre compte de tout ce qui avoit été délibéré dans les conseils de guerre, croyoit être devenue un habile général, & s'étendoit avec tant de profusion & de complaisance sur les opérations militaires qu'elle avoit, ou conseillées, ou dirigées, que ceux qui avoient à lui parler de quelque affaire, n'avoient plus d'espérance d'être écoutés. Après avoir fait son entrée dans Orléans & donné le commandement d'une moitié de l'armée royale au maréchal de Brisfac qui prit la route du Havre, elle amena l'autre aux environs de Paris, du côté de St-Germain. Le lendemain de son arrivée, le roi manda une députation du parlement, composée du premier président, du procureur-général & de cinq ou six autres magistrats. Lorsqu'ils se présentèrent le chancelier leur dit qu'étant la première compagnie du royaume, ils devoient donner aux autres l'exemple de l'obéissance : que ne pouvant douter que l'intention du roi ne fût que son édit fût observé, il

étoit bien étonnant qu'ils eussent pris entr'eux la résolution de ne point s'y conformer. Le premier président répondit que la cour ne se départiroit jamais de la soumission qu'elle devoit au roi, & veilleroit, suivant l'intention de sa majesté, à rétablir la concorde & la paix entre les deux partis; qu'il seroit seulement à désirer qu'on les fît marcher d'un pas égal vers ce but désirable, mais que jusqu'à présent on n'avançoit que d'un côté. Le chancelier demanda s'il étoit vrai ou faux qu'on eût mis en délibération dans le parlement si l'on rétabliroit dans leurs fonctions, selon la teneur de l'édit, ceux des magistrats qui s'étoient absentés pour ne point prêter le serment de catholicité. De Thou répondit qu'il reconnoissoit à cette question qu'il y avoit parmi eux de faux frères qui dévoient les secrets de la cour. Qu'il étoit vrai que la chose avoit été mise en délibération, mais qu'il n'y avoit rien eu d'arrêté, & puisque le roi désireroit de savoir les motifs qui avoient mu son parlement, il ne craindroit point de lui remontrer qu'il étoit de son intérêt que ceux qui ont l'honneur de le représenter dans la plus auguste

ANN. 1563.

 ANN. 1563.

de ses fonctions, professâssent la même religion que lui : qu'il oseroit répondre qu'en tenant la main pendant un an ou deux au règlement qui prescrivoit le serment de catholicité, tous finiroient par le prêter. Que s'il s'en trouvoit qui le refusâssent, on pourroit leur permettre de traiter de leur office avec des catholiques qu'on dispenseroit du serment ordinaire de ne l'avoir point racheté. Le chancelier parut ne pas s'opposer à cet arrangement, pourvu qu'il fût purement volontaire & qu'on ne violentât personne contre la teneur de l'édit. Il parla ensuite des prisonniers arrêtés pendant les derniers troubles, & demanda pourquoi ils n'avoient pas été relâchés. Le premier président répondit que la plupart l'avoient été, mais qu'il s'en étoit trouvé de si diffamés par leurs brigandages, qu'on avoit cru leur rendre service en ne les exposant pas à la fureur du peuple qui les auroit infailliblement assommés dans la rue. Il fut convenu que ceux à qui l'on n'avoit point d'autre crime à reprocher que d'avoir pratiqué les exercices de leur religion ou porté les armes contre le roi, seroient incessamment mis en liberté.

C'est tout ce qui se passa dans ce premier entretien ; on les avertit de se trouver le soir au conseil , où le roi vouloit prendre leur avis sur un autre objet. Cette grande affaire étoit un édit de vente des biens ecclésiastiques , jusqu'à la concurrence de cent mille écus de rente. Le roi portant lui-même la parole , dit que le titre glorieux de *très-chrétien*, accordé à ses prédécesseurs pour prix du zèle avec lequel ils avoient défendu , protégé & enrichi l'église , se tourneroit contre lui en reproche , si succédant à leurs honneurs , il ne s'étudioit pas à marcher sur leurs traces. Que voyant avec effroi l'église assaillie d'une furieuse tempête & en danger d'être submergée, il avoit cru , au défaut d'autres moyens , devoir imiter la conduite des pilotes qui , dans les cas désespérés , jettent à la mer une partie des bagages pour sauver le bâtiment & les passagers. Qu'en conséquence , il avoit fait rédiger un édit portant aliénation de cent mille écus de rente de biens ecclésiastiques aux dépens des plus riches bénéfices qui , au moyen d'une sage répartition , ne s'appercevroient presque pas de cette légère diminution de revenus. Instruit,

 ANN. 1563.

ajouta-t-il, qu'un ancien usage exigeoit qu'il commençât par s'assurer du consentement du pape & du clergé, il avoit adressé des ambassadeurs à Rome & à Trente, où il ne faisoit aucun doute que sa demande ne fût favorablement accueillie. Tout son embarras étoit de savoir s'il devoit attendre leur retour, ou si vu le péril imminent dont étoit menacée l'église & les malheurs que pouvoit entraîner une perte de tems, il n'étoit pas suffisamment autorisé à passer outre. Ce dernier parti fut approuvé par tous les membres du conseil, à la réserve des présidens & du procureur-général, qui déclarèrent que le parlement n'ayant pas cru pouvoir se prêter à l'enregistrement d'un pareil édit qui lui avoit été adressé trois ou quatre mois auparavant, il ne leur étoit plus permis d'en délibérer. On ne se flattoit pas, en effet, qu'il pût être enregistré autrement que ne l'avoit été celui de pacification; Catherine, impatiente de produire son second fils dont elle songeoit dès-lors à se faire un rempart contre les prétentions du prince de Condé, lui avoit destiné la commission d'aller remplacer le roi auprès du parlement; mais elle

aurôit voulu être assurée du succès , parce qu'il ne convenoit pas de l'exposer , pour son premier début , à la honte d'un refus. La réponse du premier président , auquel elle s'en ouvrit , ne lui permit pas de tenter l'aventure ; ainsi , quoiqu'il ne fût pas moins fâcheux que le roi , qui ne s'étoit point encore montré au parlement , débutât lui-même par un coup d'autorité , il fut résolu qu'il viendrait incessamment y tenir son lit de justice.

ANN. 1563.

Il s'y rendit en effet le 27 de juin , accompagné de la reine sa mère , du duc d'Orléans son frère , du prince de Navarre , du cardinal de Bourbon , du duc de Montpensier & de son fils , le comte dauphin d'Auvergne , du prince de la Roche-sur-Yon , tous princes du sang , des ducs de Guise , de Nevers & d'Etampes , des maréchaux de Montmorenci & Bourdillon , de Boissi , grand écuyer , de Gonnor , surintendant des finances , & d'un grand nombre de maîtres des requêtes ; lorsque tout le monde eut pris place , le roi dit : » Messieurs , ma grande » jeunesse , & les fâcheuses circon- » stances dans lesquelles je suis parve- » nu au trône , ne m'ont pas permis ,

Lit de jus-
tice pour
la vente de
quelques
biens d'é-
glise.

Registres
du parle-
ment.

Godefroi
cérém. fr.

» jusqu'à ce jour, de venir m'asseoir au
 » milieu de vous, ni de prendre con-
 » noissance de la manière dont la jus-
 » tice est rendue à mes sujets. Au-
 » jourd'hui même je ne puis donner
 » à ce premier devoir toute l'atten-
 » tion qu'il mérite de ma part; car je
 » suis forcé de me rendre en Norman-
 » die pour retirer la ville du Hâvre
 » des mains des anciens ennemis de
 » ma couronne. J'ai besoin, pour cette
 » expédition, de m'aider de quelques
 » fonds ecclésiastiques, sur lesquels
 » j'ai dû compter, avec d'autant plus
 » d'assurance, qu'il ne s'agit pas moins
 » dans cette guerre, du salut de l'église
 » que de celui de l'état, ainsi que vous
 » l'expliquera plus au long mon chan-
 » celier ».

L'Hopital après avoir établi que la
 vertu guerrière & la justice, tant en-
 vers Dieu qu'envers les hommes, sont
 les deux qualités qui, dans tous les
 tems, ont le plus distingué les monar-
 ques françois, & qu'elles sont mystique-
 ment représentées par leur première
 entrée dans la capitale, où, après avoir
 étalé tout le faste de la royauté, ils
 vont se prosterner humblement au
 pied des autels, puis viennent siéger

dans ce sanctuaire des loix; ajouta,
 » le roi, notre souverain seigneur, n'a
 » pu se conformer à cet usage, car
 » la première fois qu'il entra dans
 » cette ville, c'étoit dans un moment
 » où la discorde & l'effroi avoient
 » banni de ces murs la satisfaction &
 » la joie qui doivent animer ces au-
 » gustes cérémonies. Il en est à-peu-
 » près de même de la première visite
 » qu'il vous rend aujourd'hui. Il ne
 » vient point soulager son cœur ni
 » acquitter le premier de ses devoirs,
 » en excitant votre zèle, & en exami-
 » nant de quelle manière la justice est
 » rendue à ses sujets. Il cède à la né-
 » cessité à laquelle, suivant le dire
 » d'un ancien poëte, les dieux eux-
 » mêmes sont assujettis. Son unique
 » objet est de vous faire entendre les
 » raisons qui le déterminent à mettre
 » en vente pour cent mille écus de
 » revenus ecclésiastiques, & de vous
 » prémunir contre les sinistres inter-
 » prétations qu'on voudroit donner à
 » son édit. Des esprits chagrins ou
 » mal intentionnés, tels qu'il s'en
 » trouve toujours dans une grande
 » ville, affectent de répandre, que les
 » ministres qui ont mis en avant cet

ANN. 1563.

« édit, n'exagèrent les besoins de l'état
 « que dans la vue de préparer les voies
 « à l'établissement de la nouvelle reli-
 « gion , en sappant sourdement les
 « fondemens de la puissance du clergé
 « catholique. Je prie ceux qui auroient
 « adopté cette façon de penser , de
 « ne point s'offenser du raisonnement
 « que je vais leur adresser. Ne conve-
 « nez-vous pas que tout vrai citoyen
 « doit désirer , sur toutes choses , le
 « salut de sa patrie , & qu'il seroit ri-
 « dicule de se proposer un but , & de
 « rejeter le seul moyen qui puisse y
 « conduire. Si donc il est démontré
 « que le moyen proposé par l'édit ,
 « est désormais le seul qui puisse
 « sauver l'état , ne ferez-vous pas for-
 « cés de confesser que ceux qui le con-
 « damnent , sont ou de bien mau-
 « vais citoyens , ou des raisonneurs
 « bien inconséquens. Il ne s'agit donc
 « plus que de vous prouver que c'est-
 « là véritablement notre dernière res-
 « source : pour vous en convaincre ,
 « il suffira de vous exposer, en peu de
 « mots , à quelle occasion il fut pro-
 « posé pour la première fois , ce qui
 « s'est passé depuis , & ce qui se passe
 « encore aujourd'hui. Ce fut au com-

„ mancement de février, dans un con-
 „ seil extraordinaire, tenu à Blois pen-
 „ dant la durée du siège d'Orléans. Il
 „ falloit rétablir la gendarmerie, assu-
 „ rer des subsistances à l'infanterie,
 „ & pourvoir aux cas fortuits. Le
 „ feu qui dévorait nos provinces,
 „ empêchoit que le roi ne touchât
 „ ses revenus ordinaires, & les ad-
 „ ministrateurs des finances portoient,
 „ par évaluation, la dépense de l'an-
 „ née courante, à-près de dix - huit
 „ millions. Dans une position aussi
 „ effrayante, les esprits s'évertuèrent,
 „ & chacun donna son plan. Ceux-ci
 „ proposèrent d'exiger un prêt de tous
 „ les aisés sans distinction; ceux-là
 „ de rétablir la paye des cinquante
 „ mille hommes, sur les villes
 „ closes, en leur accordant, pour en
 „ faciliter la perception; les octrois
 „ qu'elles demanderoient: d'autres,
 „ d'arrêter les gages de tous les offi-
 „ ciers civils; d'autres encore, de sus-
 „ pendre le payement des rentes sur
 „ les hôtels-de-ville. Tous ces projets
 „ furent successivement examinés, &
 „ déclarés inadmissibles. La noblesse,
 „ qui forme la plus grande partie de la
 „ classe des aisés, obligée au service

ANN. 1563.

ANN. 1563.

» de l'arrière-ban, étoit hors d'état de
 » fournir aucun secours pécuniaire.
 » Les habitans des villes closes, arra-
 » chés à l'exercice de leurs professions,
 » pour veiller jour & nuit à la défense
 » de leurs murailles, étoient bien em-
 » barrassés à nourrir leur famille; & en
 » général il parut absurde de songer
 » à établir aucun nouvel impôt sur
 » le peuple, tandis qu'il lui étoit im-
 » possible d'acquitter le tiers de ceux
 » qui étoient déjà établis. La réduction
 » ou la suppression totale des gages des
 » officiers civils, auroit réduit à la
 » mendicité un nombre considérable
 » d'hommes utiles, sans presque rien
 » diminuer de la détresse où l'on
 » se trouvoit. La suspension des rentes
 » n'auroit procuré un soulagement
 » passager, qu'en privant pour jamais
 » l'état de sa plus précieuse ressource,
 » la confiance publique. Ce ne fut
 » qu'à la suite de ces différens projets
 » que l'on proposa celui de l'aliéna-
 » tion de biens d'église, jusqu'à la
 » valeur de cinquante mille écus de
 » rente : & ne vous imaginez pas,
 » messieurs, que les difficultés qui se
 » présentèrent à vous lorsque l'édit
 » vous fut communiqué, eussent

» échappé aux regards pénétrants de la
 » reine mère, & des autres per-
 » nages qui composent le conseil d'ad-
 » ministration; ils les avoient pesées
 » avec la plus scrupuleuse exactitude,
 » & s'ils n'avoient pas laissé de passer
 » outre, c'est qu'il falloit sortir du
 » borbier où l'on étoit enfoncé, &
 » qu'ils n'appercevoient point d'autre
 » issue pour s'en arracher. Vous en eûtes
 » bientôt une preuve sensible: car aussi-
 » tôt que vous proposâtes, comme un
 » moyen plus doux, l'aliénation d'une
 » partie des fonds que le clergé four-
 » nit tous les ans pour la libération du
 » domaine de la couronne; le conseil
 » y donna les mains, & retira l'édit.
 » Cet expédient, vous le savez, n'a
 » pas eu le succès qu'on s'en étoit pro-
 » mis. Ces nouvelles rentes ne ten-
 » rèrent personne, & il fallut, pour
 » trouver des acquéreurs, les offrir à
 » ceux qui avoient quelque créance à
 » exercer sur l'état, en fournissant
 » moitié argent, moitié papier. La
 » suite naturelle de cette opération a
 » été de ne procurer que la moitié des
 » sommes sur lesquelles on avoit
 » compté, & de charger considéra-
 » blement le trésor royal, en donnant de

ANN. 1563.

» l'activité à de vieilles dettes qui ne
 ANN. 1563. » portoient point d'intérêt. La paix est
 » faite entre nous, c'est un grand
 » point, & le plus grand bien qui
 » pût nous arriver. Mais ne nous y
 » trompons pas, tout le fardeau de la
 » guerre pèse encore sur nos épaules.
 » Nos campagnes sont couvertes d'al-
 » lemands, de suisses & d'italiens, à
 » la voracité desquels nous ne pouvons
 » les soustraire qu'en nous acquit-
 » tant de ce qui leur est dû. L'éta-
 » blissement des anglois au Hâvre,
 » nécessitera une armée d'observation
 » en Normandie, jusqu'à ce que nous
 » les ayons renvoyés au-delà de la
 » mer. Ce sont là des besoins indis-
 » pensables, urgens : voyons quels
 » moyens nous avons d'y satisfaire.
 » Les détails où cet examen va m'en-
 » traîner, sont des secrets d'état;
 » mais je parle devant des hommes
 » qui n'iront pas les révéler à l'enne-
 » mi. La dette publique monte, dans
 » ce moment, à cinquante millions :
 » somme si prodigieuse, que si l'on
 » mettoit la couronne à l'encan, on
 » ne trouveroit pas d'acquéreurs à ce
 » prix. Prétendre qu'on puisse jamais
 » l'acquitter par des économies en fai-

» fant face aux dépenses courantes, ANN. 1563.
 » ce feroit vouloir s'abuser. On fera
 » beaucoup, si l'on empêche qu'elle
 » ne s'accroisse d'année en année. La
 » recette de celle-ci, en supposant
 » que le calme se rétablisse prompte-
 » ment dans nos provinces, peut être
 » portée à huit millions. La dépense,
 » comme je l'ai déjà dit, a été évaluée
 » à dix-huit : ce seroient donc encore
 » dix millions à ajouter à la dette na-
 » tionale, si toutefois il se trouvoit
 » des prêteurs. De ces dix-huit mil-
 » lions, cinq à six doivent être ac-
 » quittés sous un mois; car on ne peut
 » ni licencier les troupes, ni les tenir
 » sur pied, sans satisfaire à ce qui leur
 » est dû. Or il est dû maintenant à
 » la gendarmerie seize cent soixante
 » mille livres; aux bandes de Picardie
 » & de Champagne, trois cent cin-
 » quante mille; aux italiens, soixante-
 » quinze mille; aux suisses, dont l'al-
 » liance avec nous est sur le point
 » d'expirer, un million trente mille
 » livres; aux reîtres & aux lansquenets
 » venus au secours des réformés, six
 » cent mille livres; aux reîtres & aux
 » lansquenets, qui ont servi dans l'ar-
 » mée royale, douze cent cinquante

ANN. 1563.

» millelivres. Ces différentes sommes,
 » qui ne sont susceptibles ni de réduction ni de délai, devroient être acquittées, quand même on ne songeroit point à recouvrer le Hâvre, mais laisser plus long-tems cette place entre les mains des anglois, feroit exposer une grande province; & faire une plaie incurable, peut-être, à la monarchie. Voilà les objets auxquels on se propose de satisfaire par l'édit d'aliénation; si quelqu'un de ceux qui m'écoutent connoît un autre moyen de nous tirer de ce gouffre, qu'il se lève hardiment, & qu'il le propose: si vous n'en connoissez pas, écoutez jusqu'au bout ce qui me reste à vous dire. L'intention du roi est qu'aucune partie de cette subvention ne porte sur les cures: il avoit d'abord dessein de faire jouir de la même exemption les menfes épiscopales; mais considérant, d'une part, qu'en étendant cette exemption, c'étoit rendre le fardeau trop lourd pour ceux qui auroient à le porter; &, de l'autre, qu'il y a un grand nombre de sièges si richement dotés, qu'ils pouvoient contribuer sans que les

» titulaires en ressentissent la plus lé-
 » gère incommodité; il a borné son
 » attention à établir une répartition si
 » juste entre les contribuables, qu'au-
 » cun n'eût à se plaindre d'être privé
 » de plus du quarantième de son reve-
 » nu. Or quel citoyen pourroit regret-
 » ter un pareil sacrifice, lorsqu'il s'agit
 » du salut ou de la perte de la patrie;
 » & combien de laboureurs en France
 » contribuent chaque année, sans se
 » plaindre, dans une proportion plus
 » forte, même en pleine paix? Le roi
 » auroit encore désiré de laisser aux
 » ecclésiastiques la faculté de ra-
 » chat sur les biens qui doivent être
 » vendus; mais venant à considé-
 » rer, en premier lieu, que ce se-
 » roit ôter à ces biens la moitié de
 » leur valeur, puisqu'ils tenteroient
 » moins les acquéreurs qui ne les re-
 » garderoient que comme une posses-
 » sion purement précaire; & en se-
 » cond lieu, que peu d'ecclésiastiques
 » feroient dans la volonté d'effectuer
 » ce rachat, pour des biens dont ils
 » ne sont qu'usufruitiers; il a reconnu
 » qu'une pareille clause, insérée dans
 » son édit, tourneroit toute entière
 » au profit des acquéreurs, & au

ANN. 1563.

» préjudice de l'église. C'est, me di-
 ANN. 1563. » ra-t-on, porter atteinte au droit de
 » propriété. Personne ne conteste que
 » ce ne soit-là une de ces opérations
 » douloureuses, qu'une nécessité ab-
 » solue & bien démontrée peut seule
 » justifier. Le roi en convient, & est
 » bien éloigné de vouloir s'autoriser de
 » l'exemple de quelques souverains
 » qui se sont appropriés les biens du
 » clergé de leurs états; mais il fait
 » aussi, & vous ne devez pas ignorer
 » qu'il y a dans tous les gouverne-
 » mens des cas malheureux, qui for-
 » cent à sortir des règles ordinaires,
 » & à laisser, pour ainsi dire, dormir
 » les loix. C'est un principe reçu par-
 » mi nous, que le domaine de la cou-
 » ronne est, par sa nature, inalié-
 » nable. Cependant combien de fois
 » n'a-t-on pas été forcé de le mettre
 » en vente pour subvenir à un besoin
 » pressant. Les aides & les gabelles,
 » autre espèce de domaine plus sacré
 » que les fonds de terre, & concédées
 » par la nation à des conditions aux-
 » quelles il ne paroïssoit pas permis
 » de déroger, ne sont-elles pas deve-
 » nues des effets commercables entre
 » les mains des particuliers ? Enfin y

» a-t-il parmi les hommes une pro-
 » priété plus respectable & mieux ac-
 » quise , que celle qui leur est trans-
 » mise par leurs pères, ou qui est le
 » fruit de leur travail : cependant
 » n'arrive-t-il pas tous les jours qu'on
 » les en dépouille pour acquitter leur
 » quote-part dans les contributions pu-
 » bliques ? Les constitutions ecclésias-
 » tiques permettent la distraction du
 » trésor des églises, & même la vente
 » des vases sacrés, dans deux cas ;
 » la nourriture des pauvres dans une
 » calamité publique, & le rachat des
 » captifs dans une inondation de
 » peuples barbares ; car elles ont con-
 » sidéré que la vie des hommes est
 » plus précieuse devant Dieu, que des
 » matières d'or & d'argent. Appli-
 » quons ces principes à la guerre pré-
 » sente ; quel en a été l'objet, sinon
 » d'assurer aux ministres des autels
 » leur rang dans l'ordre social, leurs
 » droits & leurs privilèges ? Combien,
 » malgré tous les soins qu'on s'est
 » donnés, malgré la dette immense
 » qu'on a été forcé de contracter,
 » cette guerre n'a-t-elle pas fait
 » verser de sang, réduit de familles
 » à la mendicité, détruit d'églises ?

ANN. 1563.

ANN. 1563. que Catherine avoit tirées par emprunt du pape, du grand duc & de la république de Venise; le pillage des églises & des monastères; le parti qu'avoient pris les confédérés de convertir en espèces courantes les reliques, les statues, les croix & les calices, avoient considérablement grossi la masse du numéraire dans le royaume; les premiers deniers provenus de ces ventes furent délivrés aux reîtres & aux lansquenets du maréchal de Hesse, dont la solde couroit toujours, quoique, depuis deux mois, ils n'eussent plus d'autre occupation que de se transporter successivement dans les principales abbayes de la province de Champagne, traînant à leur suite plus de deux mille chariots chargés des dépouilles de la France. Le prince de Porcien, qu'ils avoient accepté pour ôtage de ce qui leur étoit dû, & qui avoit reçu la commission de les conduire jusqu'à Strasbourg, uniquement jaloux de gagner leur confiance, qui ne pouvoit que lui donner une haute considération à la cour, ne s'opposoit point à leurs brigandages. On acquitta ensuite ce qui étoit dû aux autres troupes étrangères, puis aux nationales; mais

mais en continuant de les tenir sur pied , jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroit l'affaire du Hâvre.

ANN. 1563.

La reine d'Angleterre ne pouvoit croire qu'on songeât sérieusement à faire le siège de cette place , parce qu'il étoit encore plus de l'intérêt des réformés , que du sien , qu'elle demeurât entre ses mains , comme un gage qui obligeroit toujours le gouvernement à les traiter avec beaucoup de ménagemens. Ainsi quels que pussent être , à cet égard , les engagemens secrets du prince de Condé , elle étoit persuadée que le parti qui le reconnoissoit pour chef, n'y donneroit pas les mains , & seroit encore assez fort pour en arrêter l'exécution. Elle étoit confirmée dans cette idée par les dépêches de Trocmorton , son ambassadeur , qui , l'ayant entraînée par les magnifiques espérances qu'il lui avoit fait concevoir dans une démarche contraire à son honneur , ne pouvoit se résoudre à changer si promptement de langage. Sa conduite , depuis le commencement des troubles , plus convenable à un conjuré qu'à un ministre de paix , l'avoit rendu justement odieux à la reine

ANN. 1563. mère, qui ne vouloit plus traiter avec lui. Elisabeth ne sachant encore si elle avoit à se plaindre ou à se louer de ses services, lui donna un adjoint pour négocier avec le conseil, tandis qu'il continueroit d'intriguer auprès des chefs des confédérés. Ce nouvel ambassadeur n'apportoît point d'autres propositions que celles que la reine, sa maîtresse, avoit déjà faites à d'Alluye ou de changer sur-le-champ le Hâvre contre Calais, ou de conclure une trêve, qui laisseroit les deux couronnes en possession de ce qu'elles tenoient par le droit des armes jusqu'à l'expiration des huit années stipulées par le dernier traité. Catherine, bien résolue de n'accéder à aucune de ces conditions, ne laissa pas d'établir un congrès, afin de tenir les choses en suspens jusqu'à ce qu'elle eût levé les obstacles qui s'opposoient à son entreprise.

Partialités
à la cour
au sujet du
meurtre du
duc de Gui-
se.

*Mémoires
de Condé.
Le Grain,
dédicé.*

Le plus grand procédoit de l'animosité entre les principaux membres du conseil, au sujet du meurtre du duc de Guise. Elle étoit si forte, que non-seulement elle ne leur permettoit pas de rien délibérer en commun, mais qu'elle donnoit lieu d'appré-

bender à chaque moment une sanglante catastrophe. Les cardinaux de Bourbon & de Guise, les ducs de Montpensier, d'Aumale & de Nemours, croyant leur honneur intéressé à venger la mort d'un frère, d'un cousin germain ou d'un allié, demandoient que le conseil sursît à toute délibération jusqu'à ce que la requête de la duchesse de Guise & de ses enfans fût répondue, & la connoissance de l'affaire renvoyée au parlement de Paris, à qui elle appartenoit de droit. L'amiral qui avoit prévu cet orage, s'étoit retiré, après le traité de pacification, dans sa terre de Châtillon, d'où il publia une seconde apologie aussi peu satisfaisante que la première. Car confessant toujours qu'il n'avoit pas ignoré le dessein du coupable & qu'il lui avoit donné deux fois de l'argent, il se retranchoit à dire qu'il ne lui avoit ni conseillé ni ordonné le meurtre du duc de Guise, quoiqu'il ne prétendît pas dissimuler qu'il ne lui eût voué une haine mortelle, qu'il ne l'eût cherché à la bataille de Dreux, & que s'il avoit eu à sa disposition cent canons & dix mille arquebusiers, il ne les eût

ANN. 1563.
Mathieu.
La Popelière.

— tous dirigés contre cet ennemi capital.
 63. Il finissoit en disant que s'il se trouvoit des gens qui désirassent des éclaircissemens ultérieurs, ils parlâssent à lui. En effet, il étoit si bien accompagné dans ce moment, qu'il ne devoit prendre envie à personne de relever ce défi. Instruit que ses ennemis continuoient leurs poursuites au conseil, il se mit en marche pour se rendre au château de St-Germain, avec une escorte de six cents gentils-hommes en équipage de guerre. Catherine craignant que ce voyage, concerté selon toutes les apparences avec le prince de Condé, n'eût encore moins pour objet d'imposer aux vengeurs du duc de Guise que de la forcer à tenir sa promesse par rapport à la lieutenance générale du royaume, appella le prince & le chargea, s'il prenoit intérêt à l'amiral, d'aller promptement l'avertir que s'il vouloit venir à la cour avec son train ordinaire, il le pouvoit en toute sûreté; qu'il y feroit sur la foi publique & sous la sauve-garde particulière du roi; mais que s'ils avisoit, au mépris des ordonnances qui défendoient le port d'armes, de s'avancer davantage avec la

compagnie qu'il amenoit , elle marcheroit à sa rencontre avec une compagnie beaucoup plus nombreuse , & le traiteroit en ennemi public. Cette menace pouvoit s'effectuer en peu d'heures , par la sage précaution qu'elle avoit eue d'assigner des quartiers d'hiver dans les environs de St-Germain à la moitié de l'armée qui avoit été employée au siège d'Orléans. Le prince trouva l'amiral à Effone , & lui remontra si fortement d'un côté le danger d'une défobéissance formelle , de l'autre l'impossibilité de rien tenter avec succès dans le moment présent , qu'il lui persuada de retourner sur ses pas avec toute sa troupe , à la réserve du seul d'Andelot qu'il amena avec lui à St-Germain , pour être témoin de la manière dont il parleroit dans le conseil. Il y présenta une requête au nom de l'amiral , où il déclaroit que ne se trouvant chargé que par les dépositions de Poltrot , auquel il avoit instamment demandé d'être confronté sans avoir pu obtenir une faveur qui étoit de droit naturel , il maintenoit toutes ces dépositions fausses & malicieusement controuvées par ses ennemis & se ré-

ANN. 1563.

 ANN. 1563.

servoit de prendre à partie ceux qui osoient noircir sa réputation. Le prince déclara en son propre nom & au nom de tous ceux qui avoient servi sous ses ordres, que le fait de Poltrot étant un acte d'hostilité exécuté en tems de guerre, n'étoit point du ressort de la justice civile, qu'il étoit du nombre de ceux sur lesquels l'édit de pacification avoit prononcé, puisqu'il n'avoit point été spécialement réservé, & qu'on ne pouvoit y toucher sans enfreindre ouvertement l'édit. Que convaincu de l'innocence de l'amiral & se faisant gloire de l'avouer pour son parent, oncle de sa femme & grand oncle de ses enfans, il embrasseroit sa querelle envers & contre tous, en suppliant humblement la reine mère que le nom du roi & la cause de la religion ne se trouvassent point mêlés dans une querelle particulière, qui devoit se vider entre deux familles. Le maréchal de Montmorenci se levant ensuite, déclara que puisqu'en effet la querelle ne touchoit ni au roi ni à la religion, l'intention de M. le connétable son père, étoit de s'y porter pour ses neveux comme il voudroit qu'ils se portassent pour lui en pareille rencontre, & qu'il

y emploïroit sans réserve, ses moyens, sa vie & celle de ses enfans. D'Andelot, adressant la parole à la reine mère, dit qu'elle venoit de donner à M. l'amiral son frère une cruelle mortification, en lui ôtant la satisfaction de venir remplir ses fonctions dans le conseil, & répondre personnellement à ceux qui prétendoient l'inculper. Qu'avant de rien produire pour sa justification, il demandoit qu'il lui fût permis d'informer des faits & gestes du feu duc de Guise, parce qu'il s'en trouveroit qui donneroient à penser à ceux qui remuoient ces matières. Le duc de Montpensier, piqué au vif, dit qu'il étoit bon que d'Andelot expliquât sur-le-champ à la compagnie ce qu'il entendoit par le mot *remuer* : Catherine qui sentit où pouvoit mener cette explication, imposa silence & dit qu'il étoit bien affligeant pour le roi son fils & pour elle, d'être témoins de cette animosité entre des personnes qui leur étoient également chères, & dont la concorde pouvoit seule assurer le repos public; qu'elle espéroit que le tems amèneroit des moyens de conciliation; qu'en tout cas il n'y avoit aucun danger à

ANN. 1563. différer , puisqu'on feroit toujours à portée , de part & d'autre , de suivre les formes judiciaires , mais qu'il n'étoit pas juste qu'une affaire particulière fût obstacle au bien général. Qu'ils savoient tous que la France ne pouvoit se croire en paix tant que le Hâvre seroit au pouvoir des anglois , & qu'il ne falloit point espérer de les en déloger , si toutes les forces du royaume ne se réunissoient pour cette grande entreprise : qu'elle avoit donc lieu de présumer qu'aucun de ceux qui composoient cette assemblée , ne trouveroit mauvais que le roi fursît la poursuite de cette affaire jusqu'au recouvrement du Hâvre. Conformément à cet avis que personne n'osa contredire , le roi interdit ; sous peine de désobéissance , aux chefs & aux partisans des maisons de Guise & de Châtillon , toute voie de fait , toute parole injurieuse & toute procédure judiciaire , jusqu'à ce que la paix fût rendue au royaume , ou qu'il en fût autrement ordonné.

La déclaration du maréchal de Montmorenci , au nom du connétable son père , avoit jeté une vive alarme dans l'esprit de la reine mère. Après

la conclusion du traité de pacification & la soumission de la ville d'Orléans, ANN. 1563.
 le vieillard avoit brusquement quitté la cour pour se retirer dans sa maison de Chantilli, dans la résolution, disoit-il, de ne plus songer qu'au salut de son ame. Catherine qui ne l'avoit jamais aimé & qui se croyoit désormais assez forte avec ses enfans pour se maintenir à la tête du parti catholique, l'avoit vu partir sans regret, & se seroit bien gardée de le troubler dans ses pieux exercices, si elle avoit pu croire qu'il voulût sérieusement y persister, ou même que la diversion qu'il sembloit y faire dans ce moment, se bornât à la défense de ses neveux; mais craignant avec fondement que réconcilié avec eux, il ne joignît à leur cause celle du prince de Condé par rapport à la lieutenance générale, & ne la plongeât bientôt, du fond de sa retraite, dans des embarras plus grands que ceux dont elle n'étoit pas encore sortie, elle alla le trouver à Chantilli, & ne faisant aucun doute que le parti violent qu'il avoit pris d'abandonner la cour ne procédât de quelque mécontentement secret, elle le pria de lui parler sans détour. Le connétable

ANN. 1563.

cachant son ressentiment au sujet de la ruse qu'elle avoit employée pour lui arracher une sorte de renonciation à la charge de grand-maître, puisque désormais il n'y avoit plus de remède, se plaignit en général du peu de compte qu'elle tenoit de ses services & de ceux de ses enfans. Il avoit été blessé & fait prisonnier à la bataille de Dreux, un de ses fils y avoit perdu la vie, un autre avoit eu le bonheur de faire prisonnier le prince de Condé; & d'assurer par-là au roi tout l'avantage de cette journée; cependant, lorsque les récompenses pleuvoient sur la tête de ceux qui avoient rendu des services bien moins importans, ou qui même n'en avoient rendu aucun, il avoit eu la mortification de voir sa famille mise à l'écart : Damville qui, en exécution de l'édit de pacification, s'étoit démis de l'office d'amiral qu'il tenoit pendant la guerre, n'avoit pas même obtenu un dédommagement. Catherine s'excusa, premièrement, sur la dépendance absolue où elle étoit du duc de Guise après la bataille de Dreux, puis fut l'extrême indigence & les embarras sans nombre où elle s'étoit trouvée depuis, & offrit de ré-

parer cette faute au choix du connétable. Elle donna à d'Andelot une pension de douze mille livres, avec l'expectative du premier bâton de maréchal de France qui viendrait à vaquer, & à Charles de Montmorenci Meru, la commission de colonel-général des suisses. Une faveur si marquée rendit au vieillard sa première vigueur, il s'obligea de conduire le roi au Hâvre, & de diriger sous ses yeux les opérations du siège.

L'amiral, à qui la reine avoit cru devoir faire part de son projet, lui répondit qu'elle ne pouvoit trop se défier des promesses de ceux qui lui représentoient la prise du Hâvre comme assurée. Qu'il avoit acquis assez d'expérience dans le métier des armes, pour oser lui assurer qu'une place telle que celle-là, entourée de marais, défendue par une garnison de six mille hommes, abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, & qui, par sa position, pouvoit commodément être rafraîchie à toutes les heures du jour & de la nuit, ne se prenoit point sans un de ces coups du hasard qui sont à la vérité dans l'ordre des possibles, mais sur les-

ANN. 1563.

quelles la prudence ne permet pas de compter. Qu'il lui conseilloit donc de s'en tenir aux négociations, qui la conduiroient au but qu'elle se proposoit, par une voie beaucoup plus sûre & d'autant plus convenable, que l'Europe étoit instruite que le premier objet de la reine d'Angleterre dans cette prise d'armes, avoit été de la tirer elle & le roi son fils, d'une odieuse captivité. Catherine reconnoissant à cette lecture le langage d'un homme qui avoit de bonnes raisons pour ne pas vouloir prendre part à cette expédition, mais qui se trouvoit hors d'état d'y mettre aucun empêchement direct, n'en fut que plus animée à poursuivre son dessein. Le 6 de juillet, le roi fit publier une déclaration de guerre contre les anglois; le surlendemain, le maréchal de Brissac qui avoit achevé ses préparatifs, ou-

Siège & reddition du Havre. La ville du Havre, fondée par François Ier, qui essaya vainement de lui faire porter son nom, est située à l'embouchure de la Seine, sur un terrain bas & humide. Les fortifications du côté de la terre consistoient en quatre bastions, avec une grosse tour

La Popelière.

De Thou.

D'Avila.

Castelnau.

Mémoires

de Condé.

qui défendoit l'entrée du port. Ces bastions & leurs courtines étoient enveloppées d'un large fossé qui, inférieur au niveau de la mer dans les hautes marées, se remplissoit d'eau; au-delà du fossé, un retranchement palissadé qui en défendoit l'approche. Tout le terrain environnant n'étoit qu'un amas de cailloux & de sable qu'on ne pouvoit creuser plus de trois pieds sans trouver l'eau. Prévoyant cet inconvénient, le maréchal avoit fait provision d'une grande quantité de sacs de toile qu'on remplissoit de sable & qu'on rangeoit sur un des bords de la tranchée, pour couvrir les travailleurs & remédier au peu de profondeur des lignes. A la faveur de cet épaulement, il dressa des batteries, s'approcha sans beaucoup de perte du bastion Sainte-Adresse, & dirigea sa principale attaque sur la grande tour qui fermoit l'entrée du port. Une autre opération beaucoup plus facile lui réussit au-delà de ses espérances. La ville, située comme on vient de le dire, sur un sable impregné des eaux de la mer, n'avoit pour s'abreuver que les eaux de pluie conservées dans des citernes, & une source abondante amenée du vil-

ANN. 1563.

lage de Vitenval. En coupant cet aqueduc dans un tems où les citernes se trouvoient presque à sec, il réduisit la garnison à creuser des puits, dont l'eau saumâtre engendra bientôt une contagion, qui s'accrut considérablement par le peu de soin qu'on prit d'enterrer les morts. Tel étoit l'état de la place, lorsque le connétable, accompagné des maréchaux de Montmorenci & de Bourdillon, amena le roi au camp avec la seconde division de l'armée, & prit le commandement général. Il commença par envoyer, en grande cérémonie, un héraut au comte de Warvich, pour lui notifier son arrivée & le sommer de rendre la place, en lui offrant cependant, comme ami particulier de la nation angloise, & chevalier de l'ordre de la jarretière, tous les bons offices qui dépendoient de lui. Warvich qui avoit déjà informé la reine d'Angleterre du triste état de la garnison, & qui s'attendoit à recevoir un renfort, remercia le connétable de sa courtoisie, & lui répondit, qu'envoyé pour garder la place & n'ayant reçu depuis aucune commission pour la rendre, il s'y défendrait jusqu'à la dernière extré-

mité. Parmi les trompettes qui faisoient cortège au héraut , s'étoient mêlés quelques officiers déguifés , exercés à lever des plans. Le capitaine Valfenières, échappé du fupplice après la prise de Rouen , ayant observé un endroit où le terrain étoit fenfiblement plus bas que l'eau des fossés , offrit de les mettre à sec , si on lui donnoit le nombre nécessaire de pionniers pour former un canal d'écoulement dans l'endroit qu'il indiquoit. On les lui accorda , mais sans diminuer le nombre de ceux qui pouffoient les lignes tracées par le maréchal de Brissac. Pour soutenir leur ardeur , les maréchaux de Montmorenci & Boudillon se chargèrent de passer alternativement au milieu d'eux , l'un le jour , l'autre la nuit : le prince de Condé , arrivé au camp un peu plus tard , alla aussi-tôt visiter la tranchée , & n'en sortit plus ni jour ni nuit , depuis qu'il y fut entré. Le retranchement palissadé fut emporté l'épée à la main : Poyert , capitaine d'une des compagnies colonelles , s'y jeta le premier sans attendre l'ordre du général , & fut soutenu par François de Richelieu , mestrede-camp d'un régiment de son

ANN. 1563.

ANN. 1563. nom, qui reçut à cette attaque une blessure dangereuse, mais qui resta maître des retranchemens. D'un autre côté, la tranchée poussée jusqu'au pied de la grosse tour, facilita l'établissement de deux nouvelles batteries sur la plage, destinées à foudroyer tous les vaisseaux qui approcheroient du port. Un gros bâtiment qui tenta le lendemain de s'y introduire, essuya une si rude canonnade, qu'il prit le large après avoir mis dans une chaloupe cinq ou six hommes qui vinrent s'échouer sur le rivage de l'autre côté du port. La garnison, affoiblie par la contagion, perdit entièrement courage, & Warvich ne différa plus à capituler. Les officiers anglois, chargés de cette commission, furent amenés dans la tente du connétable, assisté des princes & des maréchaux de France. Révoltés de la dureté de quelques-unes des conditions qu'il leur prescrivoit, ils crurent devoir recourir à la médiation du maréchal de Brissac, & ne firent par-là qu'irriter la jalousie du connétable, qui les avertit durement de parler à lui, puisqu'il n'y avoit personne en France qui pût changer un mot aux articles qu'il

continua de dicter. Il leur accorda six jours pour se retirer en Angleterre avec armes & bagages, à condition qu'ils lui livrassent dans deux heures la grosse tour qui fermoit l'entrée du port, le lendemain matin la forteresse & quatre ôtages à son choix pour s'assurer qu'ils n'embarqueroient rien sur leurs vaisseaux de ce qu'ils avoient trouvé au Hâvre en y arrivant. Aussi-tôt que ces articles furent signés, il les fit porter au roi & à la reine mère par le maréchal son fils, en les invitant à venir prendre possession de la place. A leur approche, il s'avança au-devant d'eux, & reçut leurs félicitations sur un succès qu'il s'appropriâ tout entier sans en faire la moindre part au maréchal de Brissac qui mourut l'année suivante, & eut pour successeur dans son office, Henri de Montmorenci Damville, second fils du connétable.

Le lendemain de la capitulation, on découvrit à la hauteur du Hâvre, une escadre de soixante voiles. C'étoit celle de l'amiral Clinton, qui amenoit aux assiégés un renfort de dix-huit cents hommes. Comme on ne répondoit point de la tour à ses signaux,

 ANN. 1563.

ANN. 1563.

il se tint au large : la reine mère , qui du rivage jouit de ce spectacle , envoya Lignerolles dans un esquif pour porter à cet amiral un sauf-conduit , & l'inviter gracieusement à venir se rafraîchir sur la côte , où il recevroit tous les bons traitemens dont on se pourroit aviser. Il répondit que s'il lui étoit permis de profiter de cette offre obligeante , il ne prendroit point d'autre sauf-conduit que la parole de leurs majestés ; mais que se trouvant chargé des ordres de sa souveraine , il devoit avant tout aller lui rendre compte de sa commission. Le comte de Warvich , auquel on fit une pareille invitation , s'excusa de la même manière , & s'embarqua avec le reste de sa garnison. Le gouvernement du Hâvre avoit été destiné à François de Richelieu , blessé à l'attaque des retranchemens. Comme sa plaie fut jugée incurable , on lui substitua , de son consentement , le mestre de camp Sarlabous. Le roi n'entra point dans une ville infectée de maladies contagieuses : il prit sur-le-champ la route de Rouen , où un plus grand intérêt l'appelloit.

Déclaration de la
Il avoit atteint sa quatorzième année , époque à laquelle la reine mère

avoit plusieurs fois promis de lui remettre les rênes du gouvernement. Le chancelier l'Hôpital, en lui rappelant cet engagement, ajouta que quand le Ciel auroit remis à sa disposition les évènements, jamais elle n'auroit pu prendre un moment plus favorable pour terminer d'une manière glorieuse son administration. Qu'au reste le changement qu'il lui proposoit, loin de lui rien ôter, relèveroit merveilleusement son autorité, puisqu'il étoit visible qu'un roi de quatorze ans n'entreprendroit pas de gouverner par lui-même, & qu'ayant besoin de conseils, il n'en chercheroit pas d'autres que ceux qu'il avoit sous sa main, & auxquels il étoit accoutumé. Elle auroit donc, comme auparavant, la distribution des graces, sans être obligée de rendre raison de ses refus, puisque le roi, au nom duquel elle agiroit, ne devoit compte à personne de ses choix. Elle ne seroit plus tenue, comme auparavant, de porter au conseil une multitude d'affaires qui doivent demeurer secrètes, ni de se conformer, pour toutes celles qu'elle y porteroit, à la pluralité des voix. Enfin elle n'auroit plus à lutter contre un rival d'autorité,

ANN. 1563.

majorité du roi au parlement de Rouen.

Recueil des ordonnances de Charles IX. Mémoires de Condé. Le Laboureur, add.

ANN. 1563. puisqu'un roi majeur étoit dispensé de se nommer un lieutenant-général. Cette dernière considération acheva de décider Catherine, qui n'appercevoit que ce moyen d'échapper aux poursuites du prince de Condé. Non content de rétablir à la cour l'exercice public de la nouvelle religion, contre la volonté expresse du roi, & de ramener à sa suite dans le conseil le cardinal de Châtillon, d'Andelot, le comte de Crussol & l'évêque de Valence qui s'étoit enfui pour ne point accompagner à Trente le cardinal de Lorraine, il vouloit y donner entrée au comte de la Rochefoucaud son beau-frère, au duc de Bouillon, au baron de Grammont, au prince de Porcien, le plus orgueilleux & le plus entreprenant de tous les réformés, & demandoit une nouvelle promotion de chevaliers de l'ordre du roi, en faveur de ses principaux capitaines qu'on avoit exclus de la dernière, quoiqu'ils eussent plus de titres à cette décoration que la plupart de ceux qu'on leur avoit préférés. Toutes ces faveurs devoient précéder ou accompagner son installation dans la charge de lieutenant-général du royaume, afin

qu'on ne lui reprochât pas de n'avoir songé qu'à lui lors du traité.

ANN. 1563.

Après une entrée solennelle dans la ville de Rouen, le roi se rendit, le 17 d'août, au parlement, où assis sur son trône il dit : » Aussi-tôt qu'il a plu à » Dieu de rétablir la paix parmi mes » sujets & de me faire triompher des » anglois, je me suis hâté de venir ici » pour lui rendre des actions de graces » de la protection spéciale dont il a » assisté mon enfance, & pour vous » notifier qu'étant désormais parvenu » à l'âge de majorité, je ne souffrirai » plus qu'on se permette à mon égard » des actes de désobéissance pareils à » ceux dont ont usé plusieurs de mes » sujets depuis le commencement des » troubles. J'entends & j'ordonne que » mon édit de pacification soit exécuté » dans tous ses points : que les villes » & les communautés qui n'ont point » encore désarmé, le fassent sans délai : » qu'aucun de mes sujets, sans en » excepter mes frères, n'entretienne » de correspondance avec des puissances étrangères, même alliées de » cette couronne & n'établisse de levée » de deniers sur les terres de mon » obéissance. Et afin que ma volonté

» ne puisse être ignorée de personne ,
 ANN. 1563. » je l'ai fait consigner dans un nouvel
 » édit. Je vous recommande de punir
 » comme rebelle & criminel de lèze
 » majesté quiconque y contreviendra,
 » & de rendre de votre côté une jus-
 » tice si exacte à mes sujets, que ma
 » conscience en soit déchargée devant
 » Dieu. En vous conduisant de la
 » sorte, vous me trouverez tel que
 » doit être un bon roi envers de fidèles
 » sujets “.

Alors le chancelier tint le discours
 suivant. » Messieurs, un ancien sage
 » réfléchissant sur l'instabilité des cho-
 » ses humaines, a eu raison de dire,
 » tel jour est pour nous une mère, tel
 » autre une marâtre. Vous en avez un
 » exemple frappant dans les deux en-
 » trées consécutives que le roi a fait
 » dans votre ville, la première avec
 » l'effroi & les gémissemens que ré-
 » pand la marche d'un vainqueur juste-
 » ment irrité, la seconde avec la satis-
 » faction & les transports d'allégresse
 » qu'inspire un succès d'autant plus
 » flatteur, que l'entreprise étoit in-
 » finiment douteuse. Car il est
 » bon que vous le sachiez, pres-
 » qu'aucun de ceux qui connoissoient

» le mieux l'affiète du Hâvre & les
 » dispositions de l'ennemi, n'osoit se
 » promettre une heureuse issue de ce
 » siège; ce n'a été que par une inspira-
 » tion divine & contre l'avis des plus
 » habiles généraux, que la reine mère
 » s'est décidée à le tenter. Le Ciel,
 » en effet, s'est déclaré pour nous par
 » des signes si visibles, soit en frap-
 » pant nos ennemis de maladies con-
 » tagieuses, que l'écriture appelle les
 » flèches du Très-Haut, soit en en-
 » chaînant par des vents contraires le
 » renfort qui devoit entrer dans la
 » place, jusqu'au lendemain de la capi-
 » tulation, que nous ne pouvons, sans
 » un coupable aveuglement, le mé-
 » connoître pour l'auteur de nos suc-
 » cès. Qu'on ne m'accuse pas de vou-
 » loir par-là rabaisser le triomphe des
 » illustres guerriers qui ont dirigé les
 » travaux du siège; je payerois volon-
 » tiers un juste tribut de louanges à
 » leur intelligence & à leur valeur,
 » s'ils n'étoient pas ici présens; mais de
 » leur côté, ils doivent me pardonner
 » si je dis que dans cette occasion ils
 » n'ont été que des instrumens dans
 » la main de la providence; elle s'est
 » servie d'eux pour châtier un peuple

ANN. 1563.

ANN. 1563.

» parjure, lequel en pleine paix s'étoit
 » emparé d'une place qui ne lui ap-
 » partenoit pas, & cherchoit de vains
 » prétextes pour ne s'en pas dessaisir.
 » Admirez avec moi, messieurs, com-
 » ment la justice divine qui ne dort
 » jamais, a fait servir une nouvelle
 » injustice de châtiment à une an-
 » cienne. Je le dis à l'occasion de
 » Calais, usurpé deux siècles aupara-
 » vant par Edouard III, après la fu-
 » neste journée de Créci, recouvré de
 » nos jours par Henri II après la jour-
 » née non moins funeste de St-Quen-
 » tin. Envain les anglois avoient sti-
 » pulé au dernier traité de Cambrai
 » des conditions qui devoient, au bout
 » de huit ans, les faire rentrer dans
 » cette place; en les enfreignant les
 » premiers, ils se sont interdit jus-
 » qu'au droit de les réclamer.

» C'est par une conquête si glorieuse
 » à la nation, si précieuse à la province
 » de Normandie & à votre ville en
 » particulier qui tire toutes ses com-
 » modités de la mer, que notre au-
 » guste monarque, parvenu à l'âge de
 » majorité, entame, pour ainsi dire,
 » un nouveau règne. Nos pères, aussi
 » habiles politiques que valeureux
 » guerriers,

„ guerriers, ont sagement établi que
 „ le trône de France ne vaqueroit ja-
 „ mais , en investissant de toute la
 „ puissance du roi mourant son plus
 „ prochain héritier mâle , à quelque
 „ âge qu'il se trouvât , & en fixant à
 „ quatorze ans celui où il pourroit
 „ gouverner par lui-même : non qu'ils
 „ ignorassent que cet âge comporte
 „ rarement la maturité nécessaire pour
 „ régir un grand empire ; mais
 „ ils avoient considéré que l'anarchie
 „ étant le plus terrible fléau des so-
 „ ciétés politiques , il étoit de leur in-
 „ térêt d'abrégér , autant qu'il étoit
 „ possible , la durée de la forme d'ad-
 „ ministration qui l'avoisine davantage.
 „ Vous l'avez entendu , messieurs , le
 „ roi entend rétablir le calme & la
 „ sûreté publique , qui ne peut avoir
 „ lieu qu'autant que chacun de nous
 „ se renfermera dans les bornes de
 „ son office , & mettra toute son am-
 „ bition à s'en bien acquitter. Vous
 „ avez juré à votre réception de vous
 „ conformer aux ordonnances ; croyez-
 „ vous remplir ce serment en pliant
 „ les ordonnances à vos passions par-
 „ ticulières, en vous donnant le droit

ANN. 1563. » de les restreindre ou de les étendre
 » par la formule de votre enregistre-
 » ment. Si vous les croyez contraires
 » dans quelques-unes de leurs disposi-
 » tions à l'utilité publique , vous avez
 » le droit de remontrance ; mais jus-
 » qu'à ce qu'il ait plu au roi de les
 » modifier , votre qualité de souve-
 » rains juges ne vous dispense point
 » d'y obéir. Il y a dans cette compa-
 » gnie , comme dans beaucoup d'au-
 » tres , des têtes enthousiastes , qui
 » consultent moins une affaire en elle-
 » même , que leurs préventions contre
 » la doctrine ou les mœurs de ceux
 » qu'ils doivent juger. Ils pensent faire
 » un acte méritoire , en donnant
 » gain de cause à celui qu'ils regar-
 » dent comme plus homme de bien
 » & meilleur chrétien , & ne prennent
 » pas garde qu'ils ont été établis juges
 » du pré & du champ , non de la
 » croyance ni des mœurs. Si vous ne
 » vous sentez pas la force de com-
 » mander à vos passions & d'aimer
 » vos ennemis comme Dieu le com-
 » mande , renoncez à une profession
 » qui ne peut plus vous convenir. Le
 » roi est journellement importuné de

» plaintes , & y auroit déjà remédié
 » en vous interdisant la connoissance
 » de toutes les affaires d'un certain
 » genre , s'il n'avoit craint de porter
 » atteinte à l'ordre ancien. Il s'en
 » trouve d'autres qui , par pusillani-
 » mité ou par une puérile ambition ,
 » ne sont dans leurs jugemens que les
 » échos du peuple ou des sociétés
 » qu'ils fréquentent , & sans respect
 » pour la vérité , vous disent grave-
 » ment , que pensera-t-on de moi si
 » je juge autrement ? D'autres , enfin ,
 » ne se proposent , dans leurs fonc-
 » tions , qu'un gain sordide , igno-
 » rant , que la justice est une vierge
 » chaste , qui ne doit point être souillée
 » par le contact de l'or. Lorsqu'elle
 » cessa d'être gratuite parmi nous , on
 » permit , par pure tolérance , aux
 » juges de recevoir une boîte d'épices ,
 » qui , par une vilaine métamorphose ,
 » s'est convertie en monnoie , & a
 » produit par laps de tems une infi-
 » nité de vexations & de brigand-
 » ages. Mettez-vous bien dans l'es-
 » prit que la qualité de prud'homme
 » & de sénateur ne s'allie point avec
 » la soif de l'or , & que c'est un triste
 » acquêt que celui qui s'achette au

ANN. 1563.

ANN. 1563.

„ prix de l'honneur. J'aimerois mienx
 „ la pauvreté du président de la Vac-
 „ querie, qui ne laissa point de quoi se
 „ faire enterrer, que l'opulence de ce
 „ chancelier, à qui son maître disoit :
 „ *c'est trop*. De cette source est dé-
 „ coulée la chicane qui fait durer les
 „ procès pendant une suite de généra-
 „ tions. La province de Normandie
 „ n'est ni plus étendue, ni plus peuplée
 „ qu'elle ne l'étoit il y a deux siècles ;
 „ cependant un seul échiquier, qui ne
 „ tenoit ses séances que pendant trois
 „ semaines, suffisoit pour vider toutes
 „ les causes d'appel : aujourd'hui, vous
 „ êtes trois chambres qui siégez depuis
 „ le premier jusqu'au dernier jour de
 „ l'an, sans que les affaires en soient
 „ plus promptement expédiées ; ne
 „ seroit-ce pas parce que chacun,
 „ comme on dit, veut vivre de son
 „ métier & donner cours à sa mar-
 „ chandise ? Vous ferez bien d'y ap-
 „ porter remède avant que le roi soit
 „ forcé d'y mettre la main.

„ Vous vous plaignez qu'il y a parmi
 „ vous des gens qui révèlent les se-
 „ crets de la cour, & vous les traitez
 „ de délateurs & de parjures. Je ne
 „ regarde pas non plus comme des

» hommes bien estimables , ceux que
 » l'ambition ou l'envie d'acquérir des
 » protecteurs porte à révéler, soit au
 » roi , soit aux grands , des choses qui
 » doivent demeurer secretes. Conve-
 » nons , cependant , qu'un homme
 » qui ne feroit & ne diroit rien que
 » de conforme à l'équité & à son de-
 » voir , se mettroit peu en peine des
 » révélateurs , & qu'il y a de la sim-
 » plicité à croire que ce qui se passe
 » sur un grand théâtre , puisse long-
 » tems demeurer secret. Un ancien
 » romain vouloit acheter une maison :
 » quelqu'un lui fit observer qu'elle
 » étoit entourée de maisons voisines ,
 » dont les vues plongeoiént dessus. *Je*
 » *ne la prise pas moins* , répondit-il ,
 » *parce que je ne me propose pas d'y rien*
 » *faire qui ne puisse être su de mes conci-*
 » *toyens*. Punissez , à la bonne heure ,
 » les révélateurs des opinions particu-
 » lières ; mais ne confondez pas avec
 » eux ceux qui , mus d'un bon zèle ,
 » informeroient le roi ou ses ministres
 » des contraventions aux loix & à
 » l'ordre public. C'est même ce que
 » vous êtes tenus de faire , vous , pré-
 » sidents. Jadis le roi chargeoit quel-
 » ques membres de son conseil d'aller

ANN. 1563.

examiner de quelle manière la justice
 se rendoit dans les provinces, & de
 venir lui en rendre compte. On sub-
 stitua depuis à ces *chevauchées* de
 commissaires, les mercuriales dont
 les procès-verbaux devoient être
 adressés au roi tous les trois mois,
 & qui commencent à tomber en dé-
 suétude. Cependant, il est de toute
 justice que le roi soit informé de ce
 qui se passe dans ses cours, puisque
 tout s'y fait en son nom & qu'il en
 répond devant Dieu. Peu lui servira,
 devant ce souverain juge, de dire
 qu'il a ignoré les injustices qui s'y
 commettoient, puisqu'il étoit de son
 devoir de les connoître & de les
 réparer. Le chancelier, le connéta-
 ble, les maréchaux de France, ne
 font aucune difficulté de rendre
 compte au roi, lorsqu'il l'exige; de
 tout ce qui concerne leur office, &
 subissent, sans se plaindre, les répri-
 mandes que méritent leurs fautes ou
 leur négligence; car quel mortel ose-
 roit se regarder comme impeccable?
 Un état sera mal administré, par-
 tout où les magistrats seront dis-
 pensés de rendre compte; de quel
 droit & à quel titre prétendriez-vous

„ donc à cette exemption , vous qui ;
 „ aux termes de vos provisions, n'exer- ANN. 1563.
 „ cez que *sous le bon plaisir du roi &*
 „ *tant qu'il lui plaira.* Dans tous les
 „ états connus , anciens & modernes ,
 „ les magistratures ne furent confé-
 „ rées que pour un tems limité, &
 „ assujettirent ceux qui les avoient
 „ exercées à rendre raison de leur ad-
 „ ministration , & à répondre devant
 „ leurs successeurs à quiconque vou-
 „ loit les accuser. En France, vos états
 „ sont à vie ; c'est une raison de plus
 „ d'empêcher qu'un pouvoir d'em-
 „ prunt ne dégénère en une tyrannie
 „ sourde & arbitraire. En deux mots ,
 „ obéissez au roi , conformez-vous à
 „ ses ordonnances , & vous trouverez
 „ en lui un juste rémunérateur.

„ Quoique la simple déclaration
 „ qu'il vient de vous faire de sa ma-
 „ jorité puisse suffire , il trouve bon
 „ qu'en votre présence les princes &
 „ les autres seigneurs se conforment
 „ à ce qui s'est pratiqué en pareille
 „ occasion. Madame , dit-il à la reine
 „ mère , vous voudrez bien leur en
 „ donner l'exemple «. Alors Cathe-
 „ rine se levant de son siège , alla s'in-
 „ cliner au pied du trône , & dit à haute

ANN. 1563.

voix qu'elle remettoit entre les mains de sa majesté la portion d'autorité qui lui avoit été confiée par les états-généraux, & lui obéiroit désormais comme à son souverain. Le roi descendant jusque sur le dernier degré du trône, le bonnet à la main, embrassa sa mère, & déclara qu'il entendoit qu'elle continuât de l'aider de ses conseils, & de gouverner conjointement avec lui avec autant & plus d'autorité qu'auparavant. Lorsqu'il eut repris sa place, le duc d'Orléans son frère, le jeune Henri, prince de Navarre, le cardinal de Bourbon, le prince de Condé, le duc de Montpensier, le comte Dauphin & le prince de la Roche-sur-Yon; les cardinaux de Châtillon & de Guise, le duc de Longueville, le connétable, l'épée nue à la main, les maréchaux de Montmorenci & Bourdillon, Boissi, grand écuyer, vinrent à la file s'incliner profondément devant lui, & lui baisèrent la main. Cette cérémonie achevée, le chancelier ordonna aux huissiers d'ouvrir les portes, & à un greffier de faire lecture de l'édit.

Il confirmoit l'édit de pacification, interdisoit aux bourgeois le port d'armes, & leur ordonnoit d'aller sur-le-

champ les déposer dans les hôtels-de-ville ou dans les châteaux qui leur seroient indiqués : prohiboit, sous peine de crime de rébellion & de lèze-majesté, toute association, toute correspondance avec les puissances étrangères, toute levée de deniers sur ses sujets, sans un ordre exprès signé de sa main: défendoit à tout gentilhomme attaché à son service, sous peine de privation de ses gages & de son office, de s'attacher au service d'aucun prince ou seigneur, & à ces derniers de se faire suivre ou accompagner par d'autres que ceux qui formoient leur maison ordinaire; enfin, le roi déclaroit que pour être susceptible d'un office dans sa maison domestique, il faudroit avoir servi au moins quatre ans dans la gendarmerie. Toutes ces dispositions étoient utiles puisqu'elles tendoient visiblement à énerver la trop grande puissance des chefs de parti & à remettre toute la force publique dans la main du souverain; cependant elles ne produisirent aucun bien, parce que celles qui regardoient les chefs ne furent point écoutées, & que pour mettre à exécution celles qui n'avoient de rapport

 ANN. 1563.

ANN. 1563. qu'aux bourgeois, on fit usage de moyens pires que le mal auquel on se proposoit de remédier. En désarmant ces derniers dans un tems où on lâchoit, pour ainsi dire, sur eux des milliers de brigands accoutumés à vivre de folde & de pillage, & où les esprits, effarouchés de part & d'autre par des injures réciproques, n'avoient point encore repris leur assiette, on sentit qu'il falloit pourvoir d'une autre manière à la sûreté publique. Ainsi l'on doubla les compagnies du guet dans les villes où il étoit anciennement établi; dans celles qui n'en avoient point, on établit un gentilhomme sous le titre de gouverneur ou de bailli avec un certain nombre d'archers; & pour s'assurer de celles dont on se déffoit le plus, on résolut d'y construire une citadelle & d'y loger une garnison. En un mot, on se proposa de les régir toutes par un gouvernement purement militaire, sans prendre garde que tous ces nouveaux gouverneurs ou capitaines unis d'intérêt, deviendroient dans peu plus exigeants & plus indociles que des bourgeois sans ambition & partisans de la paix par intérêt & par carac-

rère. Comme les finances, dans l'état où elles étoient réduites, ne pouvoient en aucune manière porter une surcharge si considérable, il fut arrêté que le roi visiteroit successivement toutes les villes de son royaume : que les dons qu'il tireroit du peuple à l'occasion de son joyeux avènement, seroient employés à la construction des citadelles, & qu'on profiteroit de la sorte d'ivresse que devoit produire l'entrée solennelle du roi dans chaque ville, pour persuader aux bourgeois, qu'on rendoit tout entiers à l'exercice de leurs professions, de consentir à l'établissement d'une taxe modique destinée à l'entretien du capitaine & des archers qui veilleroient à leur sûreté. En conséquence le roi commença par visiter toutes les villes de Normandie, quelquefois seul, le plus souvent accompagné de la reine sa mère.

Ce fut pendant une de ces courtes séparations, qu'elle lui adressa l'instruction suivante. » Monsieur mon fils, je vais satisfaire le moins mal qu'il me sera possible, au désir que vous me montrâtes en partant pour Gaillon. Après le soin de la justice & de la religion, qui sont les deux

Instruction de Catherine de Médicis au roi son fils sur la manière de gouverner. *Mémoires de Condé.*

 ANN. 1563.

» piliers de votre trône, rien, à mon
 » avis, ne contribuera plus à vous
 » concilier l'amour & l'estime de vos
 » sujets, que l'ordre qu'ils verront ré-
 » gner dans votre palais. Pour vous en
 » donner une idée, j'ai recueilli & je
 » vais mettre sous vos yeux ce que j'ai vu
 » pratiquer à la cour de mes très-ho-
 » norés seigneurs votre ayeul & votre
 » père. Commencez, à l'exemple de
 » votre père, par établir une heure
 » fixe pour votre lever. Pendant
 » qu'il prenoit sa chemise & qu'on
 » l'habilloit, entroient dans sa cham-
 » bre les princes, les chevaliers de
 » l'ordre, gentilshommes de la cham-
 » bre, maîtres d'hôtel, gentilshommes
 » servants, qui avoient le plaisir d'en
 » être vus & de causer avec lui, ce
 » qui leur donnoit une merveilleuse
 » satisfaction. Ils se retiroient ensuite,
 » à la réserve des ministres & des
 » secrétaires d'état, avec lesquels il
 » vaquoit, pendant environ deux heu-
 » res, à l'expédition des affaires. Sur
 » les dix heures, il alloit entendre la
 » messe, non point avec les seuls ar-
 » chers de la garde comme cela se
 » fait aujourd'hui, mais entouré de
 » toute la noblesse qui se trouvoit à

» la cour. Au sortir de la messe, vous
 » vous mettrez à table, s'il en est ANN. 1569.
 » tems, ou vous ferez une prome-
 » nade pour votre santé, en observant
 » cependant que votre dîner ne soit
 » jamais retardé au-delà d'onze heures.
 » En vous levant de table, vous doi-
 » nerez, au moins deux fois par se-
 » maine, audience à tous ceux de vos
 » sujets qui ont des mémoires à vous
 » présenter; ensuite vous passerez chez
 » moi ou chez la reine, lorsque vous
 » ferez marié, pour y tenir cercle,
 » assuré de faire en cela une chose in-
 » finiment agréable aux françois, pour
 » qui ces conversations sont devenues
 » un vrai besoin. Après y avoir passé
 » environ une heure, vous vous reti-
 » rerez, soit dans votre cabinet d'é-
 » tude, soit où bon vous semblera
 » jusqu'à trois heures après midi,
 » tems auquel vous pourrez vous
 » livrer à quelque honnête exercice,
 » soit à pied soit à cheval, avec toute
 » la jeune noblesse de votre cour;
 » ainsi faisoit votre père qui prenoit
 » un plaisir singulier à ces sortes de
 » divertissemens. Au retour, vous
 » souperez en famille, & deux fois la
 » semaine vous tiendrez une salle de

„ bal. Car je me souviens d'avoir en-
 ANN. 1563, „ tendu dire au roi François premier
 „ votre ayeul, que le meilleur secret
 „ pour obliger les françois à vivre en
 „ paix, étoit de les tenir dans la joie
 „ ou dans des occupations de leur
 „ goût. Car ils sont si incapables de
 „ repos, si passionnés pour tous les
 „ exercices militaires, que si on né-
 „ gligeoit pendant la paix de fournir
 „ de la pâture à leur activité, elle se
 „ porteroit bientôt à quelque chose de
 „ fâcheux. C'est pour cette raison qu'on
 „ étoit dans l'usage de distribuer les
 „ compagnies d'ordonnance dans tou-
 „ tes les contrées du royaume. La no-
 „ blesse de chaque province se rendoit
 „ au quartier général & s'y exerçoit
 „ à manœuvrer, à courir la bague &
 „ à rompre des lances. Je reviens à la
 „ cour. On y observoit, du tems de
 „ votre ayeul, une police si exacte,
 „ que nul n'auroit osé y exciter le moin-
 „ dre débat, parce qu'au premier mot
 „ il n'auroit pu éviter d'être arrêté &
 „ conduit devant le prévôt de l'hôtel.
 „ Car pendant tout le tems que le
 „ roi se tenoit dans le château, les ca-
 „ pitaines des gardes se promenoient
 „ dans les appartemens, les gardes

„ dans les galeries ou sur les escaliers ,
 „ les cent-suiſſes dans les cours , le
 „ prévôt avec ſes archers dans les
 „ baſſes-cours & les avenues , pour
 „ empêcher que les pages & les
 „ laquais n'y tiſſent des aſſemblées
 „ de jeu , & ne fiſſent , comme au-
 „ jourd'hui , retentir le palais de blaſ-
 „ phêmes exécrables. Il n'étoit permis
 „ qu'aux enfans du roi , à ſes frères
 „ ou à ſes ſœurs , d'entrer à cheval ,
 „ en coche ou en litière , dans la cour
 „ intérieure ; les princes & princeſſes
 „ mettoient pied à terre ſous la porte ,
 „ tous les autres en deçà. A la chute
 „ du jour , le premier maître-d'hôtel
 „ prenoit ſoin de faire allumer des
 „ flambeaux dans les appartemens &
 „ les corridors , des lanternes dans les
 „ cours & les eſcaliers. Lorsque le roi
 „ ſe mettoit au lit , on apportoit ſous
 „ ſon chevet les clefs des portes du
 „ château , d'où perſonne ne pouvoit
 „ ſortir juſqu'à ce qu'il ſe levât. Quant
 „ à la forme du ſervice , le gentil-
 „ homme tranchant , le couteau à la
 „ main , marchoit à la tête de ceux
 „ qui devoient dreſſer le couvert : en-
 „ troient enſuite le premier maître-
 „ d'hôtel & le pannetier , les enfans

ANN. 1563.

» d'honneur & l'écuyer de cuisine,
 ANN. 1563. » sans qu'aucun valet approchât de la
 » table. S'il arrivoit que le roi, soit
 » après dîner, soit après souper, de-
 » mandât la collation, un chambellan,
 » ou à son défaut un gentilhomme
 » servant, l'alloit chercher, & portoit
 » dans sa main la coupe, suivi des
 » officiers de la panneterie & de l'é-
 » chançonnerie. Pendant qu'on faisoit
 » le lit du roi, on avoit l'attention de
 » ne laisser entrer personne dans la
 » chambre, à la réserve du grand
 » chambellan & du premier gentil-
 » homme. Tous ces usages servoient,
 » & à la sûreté & à la considération.

» Monsieur mon fils, si vous dé-
 » sirez, non-seulement d'être respecté
 » de vos sujets, mais encore d'en être
 » aimé, il faut qu'ils croient que vous
 » faites cas de leurs services, & que
 » vous êtes occupé d'eux absens comme
 » présens. Le conseil que je vous donne
 » ici devient d'autant plus nécessaire,
 » que déjà des hommes intéressés à
 » vous supplanter dans la confiance
 » de vos sujets, ont semé malicieuse-
 » ment le bruit que vous vous souciez
 » peu qu'on vous rende des devoirs,
 » & qu'un nouveau visage vous im-

» portune. Cette imputation calom-
 » nieuse s'est accréditée par la négli-
 » gence de quelques-uns de ceux sur
 » qui vous vous reposez de l'expédi-
 » tion des affaires; car il est arrivé que
 » des députés, chargés des intérêts
 » d'une province, après s'être tour-
 » mentés pendant un mois ou six se-
 » maines pour obtenir une audience,
 » s'en sont retournés sans avoir été
 » entendus, & ont donné par leurs
 » plaintes l'idée la plus défavorable
 » de votre administration. C'est ce qui
 » me fait vous prier très-instamment
 » d'employer tous les jours une heure
 » à ouvrir vous-même les lettres qui
 » vous sont adressées des provinces,
 » & à donner audience, au moins
 » deux fois par semaine, à tous ceux
 » qui veulent vous parler. Si les mé-
 » moires qu'on vous présentera, sont
 » de nature à être examinés dans le
 » conseil, vous les remettrez au chan-
 » celier, qui après en avoir pris con-
 » noissance, les distribuera aux maîtres
 » des requêtes pour en faire promp-
 » tement le rapport; si au contraire il
 » ne s'agit que d'une simple déclara-
 » tion de votre volonté, vous les don-
 » nerez à un des secrétaires d'état, en

ANN. 1563.

————— » lui ordonnant de vous apporter le
 ANN. 1563. » lendemain la réponse. Toutes les
 » fois que vous appercevrez à votre
 » cour un homme qui tient un rang
 » distingué dans sa province , vous
 » aurez l'attention de l'entretenir, afin
 » de savoir ce qui s'y passe, & par-
 » tout où vous le rencontrerez soit à
 » votre lever, soit ailleurs, vous lui
 » ferez bon visage & lui direz quel-
 » que chose d'obligeant. C'est à quoi
 » ne manquèrent jamais votre ayeul &
 » votre père; ils portoient l'affabi-
 » lité au point que, n'ayant rien de
 » bien important à dire à ceux qu'ils
 » voyoient pour la première fois, ils
 » leur demandoient des nouvelles de
 » leur ménage, de quelqu'un de leur
 » famille, afin de leur marquer l'in-
 » térêt qu'ils prenoient à tout ce qui
 » les touchoit. Par-là, mon fils, vous
 » regagnerez promptement l'affection
 » de vos sujets, & vous détruirez les
 » bruits que des hommes mal inten-
 » tionnés s'efforcent d'accréditer.

J'ai souvent entendu vanter une
 » pratique du roi Louis XII, votre
 » bisayeul, que je voudrois vous voir
 » adopter, parce qu'elle vous délivre-
 » roit des importunités de cour, &

» qu'en apprenant à vos fujets que
 » vous êtes le feul distributeur des ANN. 1563.
 » graces, elle les avertiroit fuffifam-
 » ment de ne plus s'attacher qu'à vous.
 » Il avoit deux rôles, l'un des hommes
 » de fervice en chaque province, l'autre
 » des bénéfices, des charges & des gou-
 » vernemens qui étoient à fa difpofi-
 » tion. Un homme affidé dans chaque
 » diftrict l'informoit à point nommé
 » de tout ce qui venoit à vaquer, fans
 » que la lettre pafsât par les mains du
 » fecretaire d'état. Auffi-tôt il consul-
 » toit fes rôles, nommoit à la place
 » celui qu'il en jugeoit le plus digne,
 » & lui adreffoit fes provifions, en lui
 » épargnant l'embarras & les frais des
 » follicitations qui coûtent quelque-
 » fois plus que la chofe ne vaut; auffi
 » étoit-il le monarque le plus aimé &
 » le mieux fervi dont on fe fouviene.
 » Je ne dois pas non plus vous laiffer
 » ignorer une autre règle de conduite
 » que s'étoit faite le roi François I
 » votre ayeul, pour empêcher que rien
 » ne remuât dans le royaume fans qu'il
 » en fût promptement averti. Com-
 » mençant par s'informer des hommes
 » qui jouiffoient de la réputation la
 » mieux établie dans chaque province,

„ il s'attachoit trois ou quatre des
 ANN. 1563. „ principaux dans l'ordre de la no-
 „ blesse, du clergé & de la magistra-
 „ ture, en leur conférant les capita-
 „ neries, les bénéfices ou les offices
 „ qui étoient à sa disposition, & les
 „ chargeoit de veiller à ce qui se pas-
 „ soit autour d'eux, de s'opposer,
 „ autant qu'il étoit en leur pouvoir, à
 „ toute innovation dangereuse, ou de
 „ lui indiquer à tems les remèdes
 „ qu'il convenoit d'y appliquer. En
 „ étendant cette pratique aux villes &
 „ en vous attachant, sans qu'il vous
 „ en coûtât rien, une douzaine de
 „ bourgeois les plus considérés parmi
 „ leurs concitoyens, vous auriez la
 „ facilité d'exclure de toutes les charges
 „ municipales les esprits turbulens ou
 „ mal intentionnés.

„ Monsieur mon fils, vous prendrez
 „ en bonne part la liberté de ces con-
 „ seils; ce sont ceux d'une mère qui
 „ ne vous dit rien qu'elle n'ait vu pra-
 „ tiquer à la cour de vos glorieux pré-
 „ décesseurs, & qui n'a point d'autre
 „ désir que de voir prospérer votre
 „ règne “.

Mortifi- Au sortir de la Normandie, le roi
 cations & se propoisoit d'aller visiter successive-
 duretés

ment toutes les autres provinces de son royaume, lorsqu'il se trouva subitement arrêté par un accident qui, bien que peu important en soi, excita dans les circonstances une vive commotion. La reine, dans une de ces courses, tomba de cheval & fut tellement froissée, qu'on craignit pour sa vie pendant quelques jours, & qu'elle garda le lit un mois entier. Comme les affaires ne comportoient pas une si longue interruption, le roi, qui se conduisoit par les conseils du chancelier l'Hopital, manda à Mantes les députés du parlement de Paris, qui avoient arrêté des remontrances sur l'édit de majorité. Il leur avoit paru qu'un acte si solennel n'avoit point dû se passer ailleurs que dans le sein de la compagnie, qui étoit incontestablement le premier siège du royaume, la cour des pairs & la chambre où résidoit essentiellement la majesté royale. En examinant ce qui avoit pu leur attirer une pareille mortification, ils n'en découvroient point d'autre cause que leur attachement persévérant à l'ancienne religion, & un complot formé, selon toutes les apparences, entre la reine mère, le chan-

ANN. 1563.

qu'on fait
essuyer au
parlement
de Paris.

*Recueil des
ordonnan-
ces de Char-
les IX.*

*Mémoires
de Condé.*

celier & le prince de Condé , pour
ANN. 1563. faire triompher la réforme. La lecture de l'édit ne démentoit point cette conjecture. Car bien qu'il s'y trouvât des clauses qui , au premier coup-d'œil , paroissent dirigées contre les sectaires , on s'imaginoit qu'elles n'y avoient été inférées que pour mieux donner le change & endormir les catholiques jusqu'à ce qu'on pût impunément lever le masque. Toujours étoit-il certain que par le premier article de ce nouvel édit , le roi ordonnoit , sous peine de confiscation de corps & de biens , l'observation & l'exécution exacte de l'édit de pacification auquel la cour s'étoit opposée , & qu'elle n'avoit enregistré , au vu & au su de la reine , qu'avec des réserves qui en détruisoient l'effet. Exiger maintenant d'eux qu'ils enregistrassent celui qu'on leur présentait , n'étoit-ce pas leur demander qu'ils souscrivissent à leur propre condamnation ? La tolérance de la nouvelle religion n'avoit été accordée par le premier édit que jusqu'à la tenue d'un concile libre , ou jusqu'à ce que le roi en eût autrement ordonné : dans le second on avoit eu la malice de supprimer cette clause essentielle , afin

d'établir à perpétuité ce qui ne l'avoit
été que provisoirement. Mais plus on
employoit de ruse , pour déguiser au
roi lui-même les conséquences de
l'engagement qu'on lui faisoit prendre,
plus la cour étoit dans l'obligation de
les lui dévoiler dans tout leur jour.
Les députés furent entendus dans le
conseil ; lorsqu'ils eurent fini de parler,
le roi leur dit : » J'ai entendu vos re-
» montrances , & comme les rois mes
» prédécesseurs ont été dans l'usage de
» les prendre en bonne part & de vous
» commander ensuite leur volonté , je
» suivrai leur exemple , persuadé qu'a-
» près vous l'avoir notifiée , vous m'o-
» béirez comme vous leur avez obéi.
» Car je ne suis pas moins votre roi
» qu'ils ne l'étoient , & bien que je
» leur cède en expérience , toutesfois
» avec l'aide de ma mère & des autres
» personniages qui forment mon con-
» seil , j'ai espérance de ne rien faire
» qui soit contraire à la gloire de Dieu
» & au bien de mes sujets. Et afin que
» vous soyez assurés que dans des choses
» de cette importance je ne m'en rap-
» porte pas à moi seul , je trouve bon
» qu'ils vous déclarent eux-mêmes si ce
» n'a pas été de leur avis que l'édit a été

ANN. 1563.

» rédigé. Quant au lieu où s'est faite
 » la déclaration de ma majorité, j'ai
 » préféré celui qui m'étoit le plus com-
 » mode, parce que j'en avois le choix :
 » par rapport à l'édit, je vous prie,
 » messieurs du conseil, de vouloir bien
 » leur déclarer si vous ne l'avez pas
 » approuvé, non dans la vue d'établir
 » deux religions dans mon état, car
 » quand bien même vous en auriez eu
 » la volonté, je ne l'aurois pas permis,
 » mais uniquement pour rétablir le
 » calme parmi mes sujets, & les faire
 » vivre en paix les uns avec les autres,
 » jusqu'à ce qu'ils puissent être ramenés
 » par un concile général ou national à
 » l'uniformité de sentiment en matière
 » de croyance. Car voilà l'unique but
 » que je me suis proposé, & si l'édit
 » de pacification n'est, comme vous le
 » dites, que provisionnel, celui-ci qui
 » en ordonne la pleine & entière exé-
 » cution, ne change pas de nature,
 » quoique la clause n'y soit pas for-
 » mellement énoncée ; & puisqu'il est
 » déjà public, j'entends qu'il demeure
 » tel qu'il est. Mon cousin, dites fran-
 » chement si vous me l'avez conseillé
 » ou non ». Le cardinal de Bourbon
 répondit qu'il l'avoit conseillé comme
 le

le remède qui lui avoit paru le plus convenable à la maladie dont l'état étoit tourmenté : les autres conseillers firent chacun à son tour la même déclaration, en s'étendant plus ou moins sur les raisons qui les avoient déterminés ; Monluc, évêque de Valence, se signala par sa hardiesse & son aigreur.

ANN. 1565.

» Sire, j'en fais aucun doute qu'en
» considérant l'opposition de sentimens
» qui se trouve entre votre conseil &
» votre parlement, vous ne vous de-
» mandiez à vous-même, comment il
» arrive que des hommes qui ont le
» même intérêt & qui doivent viser
» au même but, soient d'avis si diffé-
» rens. Cela prouve, ce me semble ;
» que Dieu, en se réservant à lui seul
» la sagesse, a permis que les foibles
» humains abondassent dans leur sens ;
» & ne s'accordassent que difficile-
» ment sur les choses mêmes qui
» souffrent le moins de difficultés.
» Car il faut que je le confesse à ma
» honte, je ne comprends absolument
» rien à celles que proposent messieurs
» de la cour.

» Je fais que le gouvernement ne
» doit point trouver mauvais qu'ils
Tome XXX. T

ANN. 1563.

„ fassent des remontrances & qu'il
 „ me feroit mal , en parlant d'une si
 „ illustre compagnie , de me servir
 „ d'autres expressions que de celles qui
 „ marquent le respect & la déférence ;
 „ mais ils me permettront d'observer
 „ que leurs réclamations , toutes les
 „ fois qu'elles ne sont pas bien fon-
 „ dées , vous porte un grand préju-
 „ dice , parce que le peuple , imbu de
 „ cette division entre votre conseil &
 „ votre parlement , en devient moins
 „ obéissant. Le mal est beaucoup plus
 „ grand encore lorsqu'ils s'avisent ,
 „ comme il arrive fréquemment ,
 „ d'user de cette formule , *la cour ne*
 „ *peut ni ne doit en conscience procéder*
 „ *à l'enregistrement* : car il en résulte
 „ nécessairement , ou que le peuple
 „ prend une bien mauvaise idée de
 „ vous & de vos ministres , en appre-
 „ nant que vous ordonnez des choses
 „ que la conscience défend , ou que
 „ messieurs de la cour donnent une
 „ fâcheuse idée de la leur , lorsqu'a-
 „ près s'être retranchés derrière ce ter-
 „ rible rempart , ils rendent les armes
 „ sans qu'on sache ni pourquoi ni com-
 „ ment. Jen'en citerai qu'un exemple.
 „ Il vous souviendra , sire , que lors-

„ que vous adressâtes au parlement les
 „ pouvoirs de légat accordés au car-
 „ dinal de Ferrare pour y être enre-
 „ gistrés , on vous répondit pendant
 „ deux mois , *nous ne le pouvons ni ne*
 „ *le devons en conscience* , & cepen-
 „ dant un beau matin , sur une simple
 „ lettre de recommandation , ils furent
 „ vérifiés ; enregistrés & publiés. Je
 „ demanderois volontiers à messieurs
 „ de la cour ce qu'étoient devenues
 „ leurs consciences ? On me dira que
 „ je combats dans ce moment une
 „ chimère , puisque les remontrances
 „ qui viennent d'être faites , gardent le
 „ silence à cet égard. Je réponds qu'on
 „ doit en savoir gré à la discrétion de
 „ M. le premier président , qui , selon
 „ les apparences , n'a pas cru devoir
 „ faire usage au premier abord de tous
 „ les moyens qui lui ont été fournis ,
 „ & n'a pas encore dit son dernier mot.
 „ Quoiqu'il en soit , les remontrances
 „ roulent sur trois objets.

„ D'abord on trouve mauvais que
 „ la déclaration de votre majorité se
 „ soit faite ailleurs qu'à Paris , & on
 „ vous demande , ou d'en renouveler
 „ la cérémonie , ou d'accorder une dé-
 „ claration qui sauve le droit de la

ANN. 1563.

 ANN. 1563.

» capitale & du premier siège de la
 » justice. Quoique ce ne soit peut-être
 » pas là une matière qui mérite une
 » sérieuse discussion, je dirai cepen-
 » dant que s'il apparôissoit, ou par
 » une loi positive, ou par quelque
 » monument digne de foi, que la
 » ville de Paris jouît à cet égard d'un
 » privilège exclusif, on pourroit accu-
 » ser les gens de votre conseil, ou de ne
 » l'avoir pas connu, ou de vous l'avoir
 » malicieusement dissimulé; quant à
 » moi je déclare que je l'ignore, &
 » je suis même persuadé qu'il n'a ja-
 » mais existé. L'exemple du roi Clovis
 » qui ne voulut, nous dit-on, ni ac-
 » cepter le nom d'Auguste, ni se re-
 » vêtir des ornemens consulaires qui
 » lui étoient envoyés par l'empereur
 » Anastase, avant qu'il se fut rendu à
 » Paris, est allégué mal-à-propos;
 » puisqu'il est contraire au récit de nos
 » anciens historiens, qui attestent qu'il
 » les prit dans la ville de Tours, & n'est
 » certainement pas consigné dans les
 » registres du parlement, car alors il
 » n'y avoit ni registres ni parlement.
 » D'où je concluds que vous êtes bien
 » fondé, sire, à rejeter une demande
 » qui seroit une gêne pour vos suc-

» cesseurs : car si vous avez eu le droit
» de vous faire déclarer majeur à ANN. 1563.
» Rouen , pourquoi leur ôteriez-vous
» la même liberté ?

» On vous a ensuite remontré que
» par la première disposition de votre
» édit , vous fondez à perpétuité deux
» religions en France , & enlevez à
» vos sujets l'espérance que vous leur
» aviez donné de rétablir , aussi-tôt que
» les circonstances le permettroient ,
» l'uniformité dans le culte public.
» Voici , si je l'ai bien compris , sur
» quoi ils bâtissent ce reproche. Par
» le premier article de votre édit de
» majorité , vous ordonnez que l'édit
» de pacification , donné au mois de
» mars dernier , soit parfaitement exé-
» cuté. Or l'exécution parfaite d'une
» chose interdit la liberté d'y rien
» changer ; il faut donc renoncer à
» voir la religion catholique rétablie
» sur l'ancien pied. Il faut convenir ,
» ou que l'argument de messieurs de
» la cour est bien subtil , ou que j'ai
» l'esprit bien bouché , car plus je me
» tourmente & moins je le comprends.
» S'il m'étoit permis de les interroger ,
» je leur dirois à mon tour : le roi ,
» par son édit de pacification , n'a-t-il

 ANN. 1563

» pas stipulé que l'exercice de la reli-
 » gion réformée n'auroit lieu dans ses
 » états que jusqu'à la détermination
 » d'un concile, ou jusqu'à ce qu'il en
 » eût autrement ordonné ? En déclá-
 » rant par l'édit de majorité qu'il en-
 » tend que ce premier édit soit par-
 » faitement exécuté, ne déclare-t-il
 » pas qu'il le laisse subsister tel qu'il
 » est sans y rien changer ? Si donc il
 » n'étoit que provisionnel, comment
 » devient-il perpétuel ?

» Ce premier édit de pacification,
 » sire, qui a tant excité de plaintes &
 » qu'on voudroit encore nous faire re-
 » garder comme le renversement de la
 » religion catholique, m'affecte d'une
 » manière bien différente, puisque je
 » suis intimement convaincu que sans
 » les effets salutaires qu'il a commencé
 » à produire, nous n'aurions déjà plus
 » de religion en France. Car si je de-
 » mandois au catholique, de quelle
 » religion étiez-vous il y a six mois,
 » & qu'il me répondît, j'étois de la
 » religion catholique ; appelez-vous
 » catholique, lui dirois-je, une religion
 » qui permet de violer la foi publi-
 » que, d'exciter des séditions, de
 » voler & d'égorger ses frères ? Si je

„ faisois la même question à quelque
 „ partisan des nouveautés , & qu'il me
 „ répondît , j'étois de la religion ré-
 „ formée; qu'elle abominable réforme,
 „ lui repliquerois-je , a pu vous au-
 „ toriser à renverser les autels , à pro-
 „ faner les vases sacrés & à vous per-
 „ mettre contre les personnes con-
 „ sacrées à Dieu les excès les plus ré-
 „ voltans ? Renoncez donc de part &
 „ d'autre à des titres qui ne vous
 „ conviennent en aucune manière ;
 „ puisque la religion chrétienne n'a
 „ rien de commun avec la profession
 „ de brigands. Il n'est que trop vrai ,
 „ sire , nous courions tous à l'athéif-
 „ me , lorsque votre édit est venu ,
 „ comme un baume salutaire , calmer
 „ les vapeurs noires qui troubloient
 „ nos débiles cerveaux : revenus à
 „ eux-mêmes & rougissant de leur
 „ égarement , catholiques & réformés
 „ ont commencé à s'entre-regarder
 „ sans effroi , à écouter la voix de la
 „ nature , & à jeter les fondemens
 „ d'une réconciliation que chacun de
 „ ceux qui ont l'honneur de vous ap-
 „ procher , sire , voudroit avoir achetée
 „ au prix de son sang. Mais comme
 „ après une maladie grave , il faut du

ANN. 1563.

 ANN. 1563.

» tems pour que les humeurs repren-
 » nent leur équilibre, les fibres leur
 » action, & le corps entier de la nour-
 » riture & de la vigueur ; de même
 » après la violente secousse dont nous
 » sortons, il convient de laisser aux
 » têtes le tems de se calmer & de se
 » raffermir, en évitant avec le plus
 » grand soin tout ce qui peut occa-
 » sionner la plus légère commotion.
 » Car qui fait si les réformés, qui n'ont
 » point encore entièrement désarmé
 » dans quelques provinces, apprenant
 » qu'on remet en question des choses
 » qu'ils avoient droit de regarder com-
 » me accordées, ne se porteront point
 » à de nouveaux excès ? Je pense donc
 » que les réclamations de messieurs du
 » parlement, outre qu'elles n'ont pas
 » le moindre fondement, sont hors
 » de saison & ne peuvent produire que
 » du mal. Croyez, sire, que quicon-
 » que, soit réformé, soit catholique,
 » vous conseillera, dans la conjonc-
 » ture présente, de porter atteinte à
 » votre édit, ne veut point votre bien
 » & est mu de quelqu'autre intérêt.

» Le dernier objet des remontran-
 » ces ne me paroît pas mieux fondé
 » que les précédens : on demande pour

» la capitale une exemption de la loi
 » générale de poser les armes. Ceux ANN. 1563.
 » qui la sollicitent, n'ignorent pas que
 » dans tout état policé, le droit d'ar-
 » mes n'appartient qu'au souverain, &
 » sont bien éloignés de croire que le
 » titre de bourgeois de Paris soit une
 » qualité qui fasse participer ceux qui
 » en sont revêtus à un droit de sou-
 » veraineté : ce n'est donc qu'une
 » grace ou une faveur qu'ils solli-
 » citent, sans expliquer les raisons qui
 » puissent la motiver. Voici en deux
 » mots ma réponse. Ou la loi qui ordon-
 » ne aux villes de désarmer est utile,
 » ou elle est nuisible. Si elle est nui-
 » sible, elle ne doit être exécutée dans
 » aucune ville du royaume ; si elle est
 » utile, Paris est celle par où il con-
 » vient de commencer, puisqu'en qua-
 » lité de capitale, elle doit l'exemple.

Lorsque tous les conseillers d'état
 eurent donné leur avis, le roi adres-
 sant de rechef la parole aux députés :
 » Vous venez d'entendre, leur dit-il,
 » les raisons & les motifs de mon
 » édit de majorité, & vous devez
 » être maintenant bien assuré que ce
 » n'est ni ma volonté seule ni celle de
 » ma mère que je vous ai notifiée.

ANN. 1563. „ Quoiqu'elle dût vous suffire , puis-
 „ que je suis votre roi , j'ai bien voulu
 „ pour cette fois entrer en explication
 „ avec vous. Mais il est tems , puis-
 „ que je suis majeur , que vous
 „ rentriez à votre place. Mêlez-vous
 „ de rendre la justice à mes sujets ,
 „ puisque c'est uniquement pour cela
 „ que les rois mes prédécesseurs vous
 „ ont établis dans les places que vous
 „ occupez , & non pour vous faire ,
 „ ni mestuteurs , ni les protecteurs du
 „ royaume , ni les conservateurs de
 „ ma ville de Paris. Si vous vous êtes
 „ fait accroire jusqu'ici que vous étiez
 „ tout cela , je ne veux pas vous laisser
 „ plus long-tems dans l'erreur. J'en-
 „ tends que vos fonctions se bornent ,
 „ comme sous les rois mes père &
 „ grand-père , à la distribution de la
 „ justice. Si dans l'exécution des or-
 „ donnances que je vous adresserai ,
 „ vous êtes arrêtés par quelque diffi-
 „ culté , je trouverai bon que vous me
 „ fassiez des remontrances , non comme
 „ mes gouverneurs , mais de la ma-
 „ nière dont vous les faisiez à ceux
 „ dont je tiens la place : après que
 „ vous aurez entendu ma dernière
 „ volonté , obéissez sans réplique. En

„ vous conduisant de la sorte , vous
 „ me trouverez aussi doux & aussi bien
 „ disposé à votre égard qu'aucun de
 „ ceux qui ont régné avant moi : en
 „ continuant d'agir comme vous avez
 „ fait depuis que vous vous êtes ima-
 „ ginés que vous étiez mes tuteurs ,
 „ je ne tarderai pas à vous faire con-
 „ noître que je ne vois en vous que
 „ des serviteurs & des sujets qui doi-
 „ vent m'obéir en ce que je leur com-
 „ manderai « .

ANN. 1563.

Cette réponse foudroyante ne pro-
 duisit point sur le parlement l'effet
 qu'on s'en étoit promis , parce qu'ils
 crurent y reconnoître , non le langage
 d'un roi de quatorze ans , mais celui
 d'un vieillard aigri par de longues con-
 tradictions , & qui se croyant devenu
 l'arbitre de l'état par la mort ou l'éloi-
 gnement des chefs catholiques , s'in-
 dignoit qu'on osât encore lui résister.
 Dans la première chaleur , la com-
 pagnie se seroit portée à un refus ab-
 solu d'enregistrement , si les hommes
 les plus modérés n'eussent fait obser-
 ver que l'édit de majorité n'étant , à le
 bien prendre , qu'une restriction à l'édit
 de pacification , la cour qui avoit en-
 registré celui-ci en prenant sur ses re-

ANN. 1563.

gistrés secrets les précautions qui fau-
voient son honneur & les intérêts de
la religion catholique, pouvoit enre-
gistrer l'autre avec les mêmes réserves
ou de plus grandes encore si elle les
jugeoit nécessaires : qu'il étoit encore
incertain de quel côté penchoit la
reine mère ; qu'au contraire il ne pa-
roissoit pas douteux que le jeune mo-
narque ne se trouvât, dans ce mo-
ment, livré aux conseils des ennemis
de la religion & du parlement, qui
abusant de son jeune âge, couvroient
leurs pernicious dessein d'une jalousie
d'autorité : qu'en résistant ouvertement
à un ordre absolu, on risquoit de le
confirmer pour bien des années dans
les fâcheuses dispositions où il étoit
déjà contre la compagnie, au lieu
qu'en usant de condescendance avec
les précautions indiquées, on démon-
troit en quelque sorte les batteries de
l'ennemi ; & l'on se mettoit dans le
cas d'attendre que la vérité reprît ses
droits. Ce dernier avis entraîna une
moitié de la compagnie : l'autre opina
à d'itératives remontrances, en se ré-
servant d'accéder à ce premier vœu si
elles n'étoient pas écoutées. Le prési-
dent Séguier & le conseiller d'Ormi

qui allèrent les porter à Meulan, furent plus mal reçus encore que ne l'avoient été les premiers députés. Ils rapportèrent, pour toute réponse, un arrêt du conseil par lequel le roi cas-soit & mettoit à néant l'arrêté de par-tage des voix, comme rendu par des juges incompétens & sans qualité pour se mêler des affaires d'état : ordonnoit de nouveau que son édit de majorité fût publié & enregistré sans aucune espèce de modification, & que tous les présidens & conseillers fussent pré-sens à cet enregistrement, sous peine de suspension de leur office : leur dé-fendoit de mettre en dispute ses or-donnances, sur-tout après avoir fait leurs remontrances & entendu sa vo-lonté; & afin qu'il ne restât aucun vestige d'une pareille entreprise, il ordonnoit expressément que la feuille du registre où étoit inscrit cet arrêté de partage, fût biffée & lacérée. Le parlement, non content d'inscrire sur ses registres secrets toutes les réserves qu'il jugea convenables, se servit d'une nouvelle forme d'enregistrement, qui constatoit seule sa répugnance. *La cour, après avoir entendu l'intention & la vo-lonté du roi, a ordonné qu'il seroit*

_____ écrit sur ces lettres, lues, publiées &
 ANN. 1563. enregistrées.

En donnant au roi cette moitié de satisfaction par rapport à l'édit de majorité, le parlement le dispensa, comme il avoit déjà fait par rapport à celui de pacification, de prendre aucune mesure pour le mettre à exécution. Ainsi, quoiqu'il dût paroître dur & même humiliant à des présidens & à des conseillers d'endosser la cuirasse & de passer une partie des jours & des nuits dans un corps de garde, ils continuèrent de se rendre aux ordres du colonel de leur quartier, & de partager avec la dernière classe des citoyens les fonctions de soldats. La reine mère, à qui sa maladie avoit servi d'excuse pour ne point prendre part à ces débats, commençant alors à entrer en convalescence & jugeant que sa médiation & la présence du roi son fils étoient absolument nécessaires pour vaincre une résistance si opiniâtre, sans en venir à un éclat toujours fâcheux, résolut de l'amener dans les premiers jours d'octobre au château de Madrid & même au fauxbourg St-Germain, où elle auroit la facilité de conférer avec les chefs de la ma-

gistrature. Pour mieux s'assurer de leurs dispositions, elle adressa au parlement, avec une lettre du roi, les seigneurs de Lansac, de Charni, de Biron & d'Oisel, tous quatre chevaliers de l'ordre. Lansac, qui étoit de plus du conseil d'état, après avoir présenté sa lettre de créance, dit que le roi, fatigué des difficultés que la cour avoit opposées à la vérification de son édit de majorité, & fermement résolu d'en voir la fin, avoit appris qu'enfin il venoit d'être publié, mais qu'il ignoroit encore quelles mesures on avoit prises pour le mettre à exécution, & s'ils avoient satisfait à toutes les dispositions de l'arrêt du conseil qui avoit dû leur être apporté par leurs derniers députés. Que sa commission & celle de ses collègues se bornoit donc à savoir d'eux, premièrement s'ils avoient signifié aux officiers de la police l'ordre de désarmer les bourgeois; secondement s'ils avoient biffé & lacéré sur leurs registres l'arrêté du partage des voix & tous les autres actes relatifs à cette malheureuse affaire, afin qu'ils en informassent sur-le-champ sa majesté, qui les avoit en outre chargés de

leur dire qu'en lui rendant l'obéissance qui lui étoit due, ils trouveroient en lui un roi plein de douceur & de bonté; qu'en se conduisant autrement, ils ne devoient attendre de lui que toute rigueur & sévérité. Le premier président répondit que la cour n'appréhendoit ni sévérité ni rigueur de la part du roi qui n'en useroit pas autrement avec elle qu'en avoient usé les rois ses prédécesseurs. Qu'il étoit superflu de leur recommander l'obéissance, puisqu'ils n'avoient jamais cessé, en minorité comme en majorité, d'en donner l'exemple, & qu'elle étoit si profondément gravée dans leurs cœurs, que si elle venoit à se perdre parmi le reste de ses sujets, elle se retrouveroit toute entière dans la cour. Lانساف dit que s'il ne plaisoit pas à la cour de donner à ses compagnons & à lui d'autre réponse, ils avoient ordre de les avertir d'envoyer une députation au roi, qui arriveroit ce soir même ou le lendemain matin au bois de Boulogne. Il vint en effet s'établir au château de Madrid, amenant avec lui un corps de troupes, dont quelques compagnies furent logées dans les fauxbourgs. Le parlement ne

s'en émut pas plus que si la chose ne l'eût point regardé : cependant le premier président ayant eu avis quelques jours après , que le roi & la famille royale devoient dîner chez le prince de la Roche-sur-Yon au fauxbourg St-Germain , s'y transporta pour saluer la reine mère , & savoir d'elle quand il plairoit au roi de donner audience aux députés du parlement. Catherine , désolée de ce qui s'étoit passé pendant sa maladie , & ne sachant s'il lui feroit désormais possible de désarmer la colère du roi , ne jugea pas à propos que les députés parussent devant lui jusqu'à ce qu'ils l'eussent mise à portée , en satisfaisant aux deux articles qu'on exigeoit d'eux , d'employer utilement sa médiation. Le parlement, considérant qu'on ne pouvoit désormais lui reprocher d'avoir approuvé l'édit , & que son opposition demeureroit consignée dans la formule même de l'enregistrement, consentir enfin à la radiation de l'arrêté du partage des voix. Le même jour les bourgeois allèrent déposer leurs armes , les uns à l'arsenal , les autres à l'hôtel-de-ville.

ANN. 1563.

**Grefse des
consigna-
tions.**

*Registres
du Parle-
ment.*

*Ordonn.
de Charles
IX.*

Cet acte de soumission ne rétablit point la concorde entre le conseil & le parlement, parce que ce dernier, en protestant de son respect & de sa déférence pour tout ce qui portoit l'empreinte de l'autorité royale, se plioit difficilement à l'obéissance passive à laquelle on vouloit l'amener, & qu'il étoit presque impossible que dans la foule d'ordonnances qu'enfantoit chaque semaine, pour ainsi dire, le génie infatigable du chancelier l'Hôpital, il ne s'en rencontrât pas toujours quelque une qui donnât lieu à des difficultés réelles. Telle fut en particulier celle qui fut rendue au mois de novembre, pour établir un greffe des consignations. Une des choses qui affligeoient le plus le chancelier, ainsi qu'on a pu le remarquer dans presque toutes ses harangues, étoit la multitude & la durée des procès. Après avoir travaillé à simplifier les formes judiciaires, il chercha encore à étouffer la fureur de plaider, en opposant à la cupidité qui en est le premier germe, le danger de se ruiner. Il engagea donc le roi à statuer, qu'en matière civile, tout

homme qui en appelleroit un autre en justice, commenceroit par déposer au profit du roi, une somme arbitrée à six deniers pour livre si la chose contestée étoit au-dessous de vingt-cinq livres de capital, & à un sol pour livre si elle étoit au-dessus, laquelle somme lui seroit remboursée par la partie adverse s'il gagnoit son procès. L'appel à un siège supérieur n'étoit ouvert qu'en déposant de nouveau la même somme, & ainsi de degrés en degrés. L'édit statuoit de plus une amende de dix livres au profit du roi, pour tout jugement par défaut; pareille amende pour toute récusation de juges. On exemptoit de ce nouveau règlement les hôpitaux & les pauvres, mais on ne spécifioit point ceux qui devoient être compris sous cette dernière dénomination : si l'on excluait de cette classe, comme il y a lieu de le présumer par l'extrême modicité des sommes principales sur lesquelles l'édit prononce, les artisans, les manœuvres & tous les menus propriétaires dont la subsistance n'est guère fondée que sur le travail, n'étoit-ce pas livrer à la discrétion des riches la portion la plus nombreuse de la société; car où trou-

ANN. 1563.

ANN. 1563.

veroient . ils l'argent nécessaire pour faire ces dépôts & stipendier en même-tems les officiers ordinaires de la justice ? & au cas même qu'ils pussent fournir aux premiers frais , ne préféreroient-ils pas d'abandonner leur chaumière aux risques de suivre le ravisseur de tribunal en tribunal , & de se voir à la fin condamnés à lui faire raison de tous ces dépôts. Le nouvel établissement , sous ce point de vue , étoit donc directement contraire à l'esprit de la justice , qui n'a été instituée que pour garantir le foible des attaques du fort ; il l'étoit , encore à la dignité du souverain , qui doit à tous ses sujets une justice , sinon gratuite , au moins aussi peu dispendieuse qu'il est possible. Ces représentations , exposées avec force par le parlement , ne firent pas toute l'impression qu'elles méritoient sur la plupart des membres du conseil , qui sentant la nécessité d'un nouvel impôt , n'en trouvoient point de plus juste ni de plus salutaire qu'une contribution qui , en quelque sorte volontaire , tendoit de plus à déraciner un vice dans l'esprit de la nation. Ceux même qui parurent ébranlés , crurent qu'on pouvoit en

essayer pendant quelque-tems. Pressé
 par des jussions réitérées, le parlement ANN. 1563.
 enrégistra l'édit avec la clause *du très-
 exprès commandement , pour sept ans
 seulement , & en se réservant de faire
 chaque année les plus vives instances
 pour en obtenir l'abolition avant ce
 terme , si les affaires du seigneur roi le
 permettoient.*

Une attaque d'une nature beaucoup Tentati-
 plus dangereuse encore , tenoit depuis ves des ré-
 plusieurs mois la compagnie dans de formés
 perpétuelles alarmes. Les réformés pour se
 qui formoient presque le tiers du soustraire
 royaume , demandoient instamment à la jurif-
 à être soustraits à sa juridiction pour diction des
 passer sous celle du grand conseil, parlemens.
 presque tout composé d'hommes de Mémoires
 leur communion. Cette proposition, de Condé.
 fondé sur le peu d'apparence qu'ils Registres
 pussent trouver de l'impartialité dans du parle-
 un tribunal qui les avoit déclarés men-
 minels de lèze majesté divine & hu-
 maine , & qui n'avoit jamais cessé de
 les traiter en ennemis publics , avoit
 été agitée pour la première fois aux
 conférences du fauxbourg St-Marceau,
 puis débattue avec chaleur dans celles
 qui avoient précédé le traité de pacifi-
 cation. Catherine , en s'excusant de

ANN. 1563.

l'accorder pendant la minorité de son fils sur le danger de bouleverser entièrement le royaume, avoit paru cependant en reconnoître l'équité & avoit promis d'y avoir égard, en accordant des lettres particulières d'évocation à tous ceux qui en demanderoient. Ils n'avoient point oublié cet engagement, comme on a pu le remarquer dans le discours du chancelier au parlement de Normandie; & si l'on avoit différé de le remplir, ce n'étoit qu'en les priant de prendre patience jusqu'à ce que les villes eussent désarmé & que le calme fût rétabli dans le royaume. Ceux à qui ces remises commençoient à inspi- ter de la défiance, mirent en avant le prince de Condé qui parla si haut qu'on ne crut pas pouvoir lui refuser, ainsi qu'à tous ses officiers domestiques, une attribution générale au grand conseil de toutes leurs causes réelles ou personnelles, en attaquant & en défendant, avec inhibition aux autres cours de justice d'en prendre connoissance. Le parlement, qui n'avoit donné au prince aucun motif personnel de plainte, puisqu'il avoit eu l'attention de l'excepter des condamnations portées

contre les rebelles, d'oublier même le sanglant outrage qu'il en avoit reçu ANN. 1563.
 dans la personne du conseiller Sapin, comprit qu'il suivoit moins ses propres sentimens qu'il ne cédoit à une impulsion étrangère, & que s'il étoit assez foible pour consentir dans ce moment à se priver du plus beau privilège de sa naissance, le tems & la réflexion ne tarderoient pas à lui déssiller les yeux sur le tort qu'il se faisoit à lui-même & à sa postérité : le procureur-général, auquel les lettres furent communiquées, se porta pour opposant à l'enregistrement, & elles furent déposées au greffe.

Le public ne demeura pas long-tems incertain sur les motifs qui avoient déterminé la démarche du prince. Le duc d'Aumale & le marquis d'Elbeuf, qui depuis l'assassinat du duc de Guise n'avoient point reparu à la cour, avoient passé tout ce tems à rassembler leurs parens ou leurs amis, soit pour obtenir plus facilement du roi une justice exemplaire des auteurs & des complices de ce crime, soit pour se la faire à eux-mêmes, si par raison d'état elle leur étoit refusée. Instruits par le bruit

Poursuites contre les complices de l'assassinat du duc de Guise.

Mémoires de Condé.

La Popelinière.

De Thou.

 ANN. 1563.

public que le roi devoit , en quittant la Normandie , venir faire une entrée à Paris & y tenir son lit de justice , ils avoient résolu d'attendre cette auguste cérémonie , qui donneroit plus d'éclat à leur poursuite ; mais voyant que par la maladie de la reine & les brouilleries survenues entre le conseil & le parlement , à l'occasion de l'édit de majorité , l'arrivée du roi devenoit de jour en jour plus incertaine , ils se rendirent à Meulan sur la fin de Septembre , conduisant avec eux Antoinette de Bourbon , mère du défunt , que ce triste devoir avoit tirée de sa retraite de Joinville , Anne d'Est sa veuve avec ses enfans , le comte de Vaudemont , auquel se joignirent le duc de Montpensier & le cardinal de Bourbon. Voulant aborder le roi avant que ses ministres lui eussent dicté une réponse , ils allèrent se cacher dans son appartement pendant qu'il entendoit vêpres , & aussi-tôt qu'il parut , les deux princesses & les trois enfans , en longs habits de deuil , tombèrent à genoux ; firent retentir la salle de leurs gémissemens , & lui présentèrent une requête. Ému de ce spectacle , le jeune monarque déclara que la chose le touchoit

touchoit lui-même de si près, puisqu'il s'agissoit du meurtre de son lieutenant-général, qu'il se croiroit indigne de régner s'il n'en poursuivoit pas la réparation, quand bien même personne ne réclamerait sa justice. La requête fut admise dans ce premier moment, & l'instruction du procès renvoyée au parlement de Paris; à qui elle appartenait de droit, puisqu'il s'agissoit du meurtre d'un duc & pair. Mais lorsque la pitié eut fait place à la réflexion, & qu'on vint à considérer sérieusement les suites de cette affaire, on vit clairement qu'elle alloit replonger le royaume dans une guerre civile plus sanglante & plus atroce que celle dont on venoit de sortir. Car les réformés, qui regardoient l'amiral comme leur véritable chef, n'étoient pas d'humeur à le laisser opprimer, & sur le premier bruit que ses ennemis armoient, ils étoient accourus de toutes les provinces du royaume pour lui offrir leur épée. La même commotion se remarquoit dans le conseil. Le cardinal de Châtillon, porté par le prince de Condé & le connétable, représentoit qu'on ne pouvoit raisonnablement exiger de son

ANN. 1563.

frère, ni qu'il rejetât les offres de ses amis, puisque la maison de Guise avoit armé la première, ni qu'il se soumît au jugement du parlement de Paris qui l'avoit condamné d'avance. Il demandoit donc, ou que cette querelle se vidât par les armes entre les deux maisons sans que le roi s'en mêlât, ou qu'il lui plût d'en commettre la connoissance & la décision au grand conseil, le seul tribunal du royaume qui eût gardé de l'impartialité dans les troubles précédens. Il réclama les engagements de la reine mère à cet égard, & les promesses qu'elle lui avoit renouvelées à Rouen & à Gaillon. Le roi, entraîné par l'avis du conseil qui ne voyoit point d'autre moyen de conjurer un nouvel orage, fit expédier, en faveur des trois frères, des lettres d'évocation pareilles à celles qui avoient été accordées au prince, avec défense au parlement de prendre aucune connoissance de leurs affaires. Le parlement, qui n'avoit pas enregistré les premières, n'enregistra pas non plus les secondes, mais il y obtempéra, en suspendant la procédure déjà commencée, parce qu'il jugea sage-

ment qu'il y avoit trop de danger pour lui à irriter le conseil dans une pareille conjoncture, & que toutes les démarches qu'il pourroit faire, fourniroient de nouvelles causes de récusation.

ANN. 1563.

La duchesse de Guise présenta au roi une requête, où en montrant que cette évocation équivaloit à un déni de justice, puisque le grand conseil n'étoit point un tribunal compétent en matière criminelle, encore moins dans la cause d'un duc & pair, elle le prioit de ne point la dépouiller d'un droit acquis au dernier de ses sujets. Catherine, qui s'étoit remise à la tête des affaires, se chargea de faire passer cette requête à l'amiral, puisque la justice exigeoit qu'il fût entendu dans ses réponses, avec promesse de les communiquer ensuite à la duchesse pour qu'elle y fît ses observations. C'étoit un moyen sûr de gagner du tems. Cherchant à se dérober avec le roi son fils à tant d'importunités, elle le conduisit d'abord à Chantilli chez le connétable, qu'elle venoit d'obliger si essentiellement dans la personne de ses neveux, delà à Mouzeaux, & enfin à Fontainebleau;

 ANN. 1563.

où elle se propoſoit de paſſer l'arrière ſaiſon. Le lendemain de ſon arrivée , elle apprit que l'amiral s'étoit mis en route pour venir la trouver avec un corps de cinq à ſix cents chevaux : ſouſſonnant que ce voyage pouvoit avoir été ſecrètement concerté avec le prince de Condé qui conſervoit encore des prétentions à la lieutenantance générale, elle envoya ordre à l'amiral, de la part du roi ſon fils , ou de congédier ſa troupe, ou de retourner ſur ſes pas : comme il ſe défendit d'obéir, ſous prétexte, d'une part, qu'il n'y avoit point de ſûreté pour lui à la cour où il avoit de puiffans ennemis, & de l'autre , qu'il n'avoit point mérité le honteux banniſſement auquel on ſembloit vouloir le condamner, elle partit ſur-le-champ de Fontainebleau pour revenir à Paris , en lui mandant cependant qu'il pourroit voir le roi au village de Chailli, à l'iffue de ſon dîner, pourvu qu'il ſe préſentât avec ſa maiſon ordinaire , ſans cette foule d'hommes armés dont il ſe faiſoit ſuivre au mépris des ordonnances. L'amiral n'oſant haſarder un coup de main dont le ſuccès auroit été douteux & la honte certaine, ſe

soumit aux conditions qui lui furent
 imposées : après quelques excuses sur
 son importunité , il dit que ne se sen-
 tant coupable d'aucune faute qui dût
 le priver des regards de son souverain
 & de l'exercice des charges dont il
 étoit revêtu , il supplioit humblement
 sa majesté de lui permettre d'en remplir
 désormais les fonctions sous ses yeux :
 qu'il ne concevoit pas sous quel prétexte
 on vouloit le rendre responsable de la
 mort du duc de Guise , après avoir
 volontairement déclaré tout ce qu'il
 en favoit , & avoir demandé d'être
 confronté avec le meurtrier. Qu'il ne
 comprenoit pas davantage quelle sa-
 tisfaction pouvoient encore demander
 les parens du défunt , lorsque celui
 qui avoit fait le coup avoit subi le
 genre de supplice réservé aux assassins
 de nos rois ; lorsqu'on avoit pro-
 digué au mort des honneurs fort au-
 dessus de sa condition , en faisant
 inhumer son cœur au pied du grand
 autel , & suspendre ses armes aux
 voûtes de l'église Notre-Dame. Qu'ils
 n'avoient point non plus à se plaindre
 qu'on mît obstacle à leurs pour-
 suites , puisqu'on leur ouvroit la porte
 du grand conseil , le seul tribunal qui

 ANN. 1563.

~~—————~~
 ANN. 1563. se fût conservé neutre au milieu des troubles, & le seul par conséquent où l'on pût espérer de trouver encore de l'impartialité. Que bien qu'il fût également fondé à demander, ou qu'on imposât silence à ses ennemis, puisqu'ils parloient d'un fait antérieur à l'édit de pacification, ou qu'on lui nommât un conseil de guerre, puisqu'il s'agissoit d'un fait militaire qui n'étoit point de la compétence des tribunaux ordinaires, toutefois, puisqu'il avoit plu à la reine mère de lui assigner de son propre mouvement le grand conseil, il se soumettoit, ou à les y suivre, ou à les y appeller. Qu'une chose l'étonnoit & le surprendroit même chez une nation barbare : la précaution singulière que l'on prenoit pour lui fermer l'accès du trône, dans le moment où l'on paroissoit lui demander raison de sa conduite : se flattoit-on de le faire condamner sans avoir été entendu, ou avoit-on plus d'envie de le calomnier que de le mettre en cause ? Il avoit tout lieu d'espérer qu'en le voyant prêt à leur répondre, ses ennemis se montreroient beaucoup plus traitables. Catherine comprenant par ce discours & par ce

qui venoit de se passer, qu'il étoit désormais également inutile de lui ordonner, ni de se retirer chez lui, ni de congédier sa troupe, consentit qu'il suivît le roi à Paris, mais à une journée de distance; & ne se fiant que médiocrement à sa parole, elle vint précipitamment s'y renfermer, comme dans l'endroit du royaume où elle étoit le plus en sûreté, puisqu'il n'y en avoit aucun où l'amiral fût aussi détesté. Il ne laissa pas d'entrer le lendemain dans Paris, au milieu de cinq à six cents gentils-hommes. Les Guises qui, malgré tous les mouvemens qu'ils s'étoient donnés, se trouvoient infiniment inférieurs en nombre, abandonnèrent le louvre & les environs pour aller se renfermer dans l'hôtel de Guise, où ils se mirent en défense comme s'ils avoient dû y soutenir un siège. Apprenant le lendemain que cette fuite précipitée leur faisoit du tort dans l'opinion publique, ils se partagèrent en deux bandes : le cardinal de Guise & la duchesse, escortée du duc de Nemours, allèrent reprendre leurs logemens au louvre, tandis que le duc d'Aumale & le marquis d'Elbeuf, avec leurs neveux, continuèrent à se tenir renfermés dans

ANN. 1563.

pouvoit être enlevé, avoit songé à se précautionner contre un pareil accident, en augmentant la maison militaire du roi de deux compagnies de suisses, chacune de trois cents hommes, & de dix compagnies françoises, réduites en tems de paix chacune à cinquante hommes, qui devoient veiller jour & nuit aux portes du louvre. A la tête de ces compagnies étoit Jacques Prevôt, seigneur de Charri, distingué dans les guerres de Piémont, & généralement regardé comme le plus vigilant & le plus brave de tous les conducteurs de gens de pied. Brantôme, à qui l'on ne peut refuser une connoissance toute particulière des anecdotes de la cour, mais dont le témoignage ne doit pas être reçu sans examen, assure que Catherine, sensible au mérite de ce gentilhomme, avoit pour lui plus que de l'estime. Il est certain qu'en confiant à sa garde ce qu'elle avoit de plus cher au monde, elle ne pouvoit guère se dispenser de lui accorder un accès & une privauté qui donnèrent apparemment lieu à de mauvais bruits. Après s'être ainsi précautionnée contre une surprise, elle gagna sur l'esprit du

roi son fils qu'il recevroit, avec toutes les démonstrations extérieures de bienveillance & de satisfaction, l'amiral & les seigneurs de sa suite, pliant ainsi cette ame neuve à une dissimulation qui devint d'autant plus profonde qu'elle coûta plus d'efforts à un caractère violent & impétueux. L'amiral fut accueilli comme auroit pu l'être le sauveur de l'état. Mais lorsqu'au bout de quelques jours il demanda des interprétations sur plusieurs articles de l'édit de pacification, le roi, en recevant sa requête s'obligea seulement à la faire examiner dans son conseil, où le nombre des catholiques l'emportoit de beaucoup sur celui des réformés. Cet examen donna naissance à une déclaration dont l'amiral n'eut pas lieu de s'applaudir : car si d'un côté on donna quelque extension au droit de prêche réservé aux seigneurs hauts-justiciers, si l'on admit aux délibérations communes, aux administrations des hôpitaux & à toutes les charges municipales les réformés, concurremment avec les catholiques, d'un autre côté on leur ôta, dans toute l'étendue de la prévôté de Paris, la liberté de se rendre aux assemblées

ANN. 1563.

ANR. I, 63.

des baillages voisins où l'exercice de la nouvelle religion étoit permis, à moins qu'ils n'y transportassent leur domicile. On enjoignit aux religieux & aux religieuses mariés, même chargés d'enfans, de rentrer dans le cloître ou de sortir du royaume; enfin on interdit la prédication à tout étranger, ce qui excluait des fonctions du ministère & réduisoit à la mendicité les émissaires de Genève, les réfugiés flamands, portugais, espagnols & italiens. L'amiral comprenant par cet essai qu'il n'avoit rien à se promettre de la faveur, & qu'il n'inspireroit de la crainte qu'autant qu'il se montreroit le plus fort dans le louvre, dirigea ses attaques contre le trop vigilant Charri qui en gardoit les portes. D'Andelot, en sa qualité de colonel général de l'infanterie, se crut en droit de lui donner des ordres : sur la déclaration très-précise que lui fit Charri qu'il n'en recevoit que du roi, il se regarda comme insulté, & alla porter ses plaintes à la reine mère, qui paroissant étonnée de sa prétention, offrit, s'il l'exigeoit, de mettre en délibération dans le conseil, si le roi, sans faire tort à personne, ne pouvoit pas,

comme tout particulier, se réserver à lui seul le droit de donner des ordres à l'officier chargé de garder l'entrée de sa maison. Comme la solution ne paroïssoit pas douteuse, on résolut de trancher d'une autre manière la difficulté, & l'on délibéra sur les moyens de se défaire de cet odieux surveillant, sans compromettre directement les chefs du parti. Les seigneurs de Caumont offrirent leur épée; l'un d'eux avoit une contestation de fief avec Charri, qu'il pouvoit aisément tourner en querelle personnelle; mais comme le succès d'un duel régulier auroit été douteux, on donna la préférence à Châtelier - Portaut, lieutenant de la compagnie d'Andelot, le confident & l'ami des deux frères dans la chambre desquels il couchoit ordinairement, lequel, vu la nature de l'offense, se croyoit bien fondé à l'attaquer par-tout où il le rencontre-
roit. Quatorze ans auparavant, le frère aîné de Châtelier s'étoit battu en duel contre Charri au siège de la Mirandole, & avoit été tué. C'étoit à son frère à le venger; mais comme il avoit été avéré que tout s'étoit passé selon les règles usitées dans ces sortes de com-

 ANN. 1563.

bats, la querelle n'avoit pas été poussée plus loin, & ils s'étoient trouvés plusieurs fois à la même table sans entrer en querelle. Châtelier accusa pour la première fois Charri d'avoir usé de trahison, & se crut autorisé à en user à son tour. On lui donna pour seconds le célèbre Mouvans & un brave soldat nommé Constantin, qu'Andelot menoit par-tout à sa suite. Briquemaut, avec dix soldats d'élite, dut se tenir à une certaine distance, soit pour leur donner main-forte s'il en étoit besoin, soit pour favoriser leur évasion après le coup. Sachant que Charri traversoit tous les jours, avec deux officiers de son régiment, le pont St-Michel pour se rendre de la rue de la Huchette au Louvre, ils allèrent se cacher dans la boutique d'un armurier, fondirent l'épée à la main sur lui & ses deux compagnons sans leur laisser le tems de se mettre en défense, les abattirent & leur tortillèrent l'épée dans le corps, afin de rendre les plaies incurables; puis, soutenus par la troupe de Briquemaut, ils gagnèrent le fauxbourg St-Germain, où ils trouvèrent des chevaux qui les tirèrent promptement

de Paris. L'amiral & Andelot étoient dans le cabinet de la reine, lorsqu'on vint lui rendre compte de cette atrocité. *Encore un assassinat*, dit-elle toute émue; *ce n'est pas un bon moyen de faire oublier le premier*. Les deux frères, sans laisser paroître aucune altération sur leur visage, lui demandèrent si elle les soupçonnoit d'avoir eu part à ce qui venoit de se passer. Il est bien difficile, répondit-elle, que le public en juge autrement, puisque le crime a été commis par des gens de votre suite, & nommément par Constantin. Andelot dit qu'elle alloit acquérir sur-le-champ la preuve de la fausseté de ce rapport, & sortit pour faire entrer Constantin, qu'il avoit amené, disoit-il, avec lui, & qui devoit se trouver dans l'antichambre. Constantin ne se trouva point; mais en revanche, Catherine ne tarda pas à recevoir une lettre de Châtelier, qui s'avoit l'auteur & l'exécuteur de toute l'entreprise, dont il n'avoit pas voulu, disoit-il, faire part à ses meilleurs amis, de peur qu'ils ne s'opposassent à son dessein. Cette attention à les disculper ne servit qu'à les rendre plus suspects; & si Catherine eut encore assez d'em-

ANN. 1563.

 ANN. 1563.

pire sur elle-même pour cacher son ressentiment, elle s'étudia, depuis ce moment, à leur faire essuyer toutes les mortifications de détail qui pouvoient se concilier avec les ménagemens politiques qu'elle continua de garder avec eux : elle manda donc au procureur-général de rendre plainte contre les assassins, & de les poursuivre en toute rigueur; elle fit expédier des ordres à tous les gouverneurs de provinces pour les arrêter en quelque lieu qu'on pût les découvrir : regardant comme des martyrs de l'état Charri & ses deux compagnons, elle leur fit décerner une pompe funèbre, voulut qu'ils fussent inhumés dans l'église Notre Dame à côté du cœur du duc de Guise, & qu'on érigeât un monument qui dévouât à l'exécration & à la vengeance publique les auteurs d'un si lâche attentat : & pour empêcher qu'ils n'en tirâssent aucun profit, elle donna sur-le-champ pour successeur à Charri, Philippe de Strozzi son parent, aussi jaloux que lui des prérogatives de sa charge. Non contente de le soustraire à l'inspection du colonel général de l'infanterie françoise, elle autorisa

sous main le jeune comte de Brissac , ANN. 1563.
 colonel - général des vieilles bandes piémontoises , à ne plus relever de lui ; sous prétexte que le corps qu'il commandoit avoit été distingué de son origine du reste de l'infanterie , & qu'il succédoit dans cette charge à un prince du sang. Enfin , elle lui suscita un rival bien plus dangereux dans la personne du roi son fils , en l'exhortant à nommer lui-même aux places de capitaines dans tous les régimens à mesure qu'elles viendroient à vaquer , & à répondre sèchement aux plaintes d'Andelot , que si les rois ses prédécesseurs , par des raisons qu'il ne connoissoit pas , avoient jugé à propos de laisser le plus souvent ces nominations à la disposition du colonel général , il ne vouloit pas les imiter en ce point , & se croyoit suffisamment fondé à choisir ceux qu'il payoit. Excédée de la longue contrainte & de la triste uniformité répandues autour d'elle , & commençant à craindre pour la santé du roi , qui depuis près de deux mois n'étoit sorti du louvre que pour assister à des processions ou à quelque autre cérémonie d'église , elle s'agita plus fortement que jamais , non pour

ANN. 1563.

terminer la querelle de la maison de Guise contre l'amiral, car c'étoit un tourment dont elle n'avoit nulle envie de le délivrer, mais pour trouver un prétexte d'en suspendre la décision & de le renvoyer promptement dans sa maison. Il avoit refusé, ainsi que nous l'avons vu, le parlement de Paris : la duchesse de Guise réusoit de son côté le grand conseil, & laissoit le choix d'un des quatre autres parlemens de Rouen, de Dijon, de Bordeaux ou de Toulouse. L'amiral les rejettoit tous, parce qu'aucun à son gré ne s'étoit préservé de l'esprit de faction incompatible avec les fonctions de juge. Restoit le conseil d'état, auquel les deux parties consentoient à se soumettre, pourvu qu'il leur fût permis de récuser ceux qui leur paroïtroient suspects, sans être tenus d'en déclarer les raisons. Or ces deux listes d'exclusions, comparées l'une avec l'autre, comprenoient tous les membres du conseil, excepté le roi & la reine mère. Le roi déclara que craignant de se charger seul, dans un âge encore tendre, de la décision d'une si grande affaire, & voulant cependant prévenir les troubles que l'an-

mosité des deux parties pourroit occasionner, il s'en réservoir la connoissance, & interdisoit aux parties, pendant trois ans, toutes poursuites juridiques & toute voie de fait, sous peine pour les contrevenans d'être traités comme infraçteurs des ordonnances & perturbateurs du repos public.

ANN. 1563.

Les Guises ne reclamèrent point contre cet arrêt. Sortant alors de leur hôtel avec un nombreux cortège pour se rendre au louvre, où ils n'avoient point paru depuis l'arrivée de l'amiral, ils prirent congé du roi & de la reine mère pour aller au-devant du cardinal de Lorraine, le chef de leur maison, qui revenoit du concile de Trente. Catherine ne s'opposa point à leur départ, comptant que rien n'arrêteroît plus les Châtillons, dont la présence lui devenoit de jour en jour plus insupportable : mais plus elle avoit d'impatience de s'en voir délivrée, plus l'amiral paroissoit s'obstiner à ne point désemparer. Venant cependant à considérer qu'il étoit observé de plus près qu'auparavant, que la plupart des gentilshommes qui faisoient sa sûreté ne pouvant plus supporter les frais d'un séjour ruineux, songeoient à se

ANN. 1564.

Divertissemens de la cour à Fontainebleau.

Mémoires de Condé.

Le Laboureur, add.

Brantôme.

La Popeinière.

 ANN. 1564.

retirer , & qu'un plus long délai ne serviroit qu'à le rendre témoin de l'exécution de l'arrêt du parlement, qui condamnoit Châtelier, Mouvans & Constantin , à être pendus en effigie, il alla quelques jours après prendre congé , mais en promettant de revenir exercer les fonctions de ses offices sous les yeux du roi , aussitôt qu'il auroit terminé quelques affaires domestiques qui exigeoient sa présence. Il désiroit ardemment que le prince de Condé , à qui il ne restoit plus aucune espérance prochaine d'obtenir la lieutenance générale , s'éloignât de la cour & donnât des marques publiques de ressentiment, puisqu'il ne restoit que ce moyen de rompre le projet que le roi avoit formé de visiter successivement toutes les provinces de son royaume , & de se procurer des éclaircissemens qu'on avoit intérêt à lui dérober. Malgré tout son ascendant sur l'esprit du prince , il ne put l'y déterminer ; Condé s'excusa sur la nécessité d'observer de plus près ce qui se passoit à la cour , ne se sentant pas le courage de découvrir à un ami des foiblesses dont il auroit eu à rougir. La vérité est qu'il

se trouvoit sans défense contre les procédés de Catherine de Médicis, qui venoit de lui accorder une somme de cinquante mille écus sur la vente des biens du clergé, & qui ne mettoit aucun obstacle à la nouvelle passion qu'il avoit conçue pour une de ses filles d'honneur, la jeune de Limeuil, de l'illustre maison de Turenne. Cette fille infortunée ne tarda pas à porter les tristes marques de sa complaisance, & alla cacher sa honte dans un couvent. Enchaîné par ce double lien, le prince suivit la cour à Fontainebleau, où s'abandonnant à sa gaieté naturelle, & déposant la gravité d'un chef de parti, il partagea & anima tous les amusemens d'une jeunesse folâtre, au grand dépit des apôtres de la réforme, qui voyant le peu de fruit de leurs leçons, s'en vengèrent par des chansons & des épigrammes. La suivante, par sa naïveté, mérite peut-être de trouver place dans l'histoire.

Ce petit homme tant joli
 Qui toujours danse, chante & rit;
 Et toujours baise sa mignonne,
 Dieu gard' de mal le petit homme.

Ces amusemens, conformes à l'âge du roi & au goût de Catherine de du concile Affaires

ANN. 1564. Médicis, furent interrompus par une
de Trente. affaire sérieuse. Au commencement
Recueil de de février, on vit arriver à Fontaine-
Dupuis. bleau une ambassade extraordinaire ,
Le Labour composée des ministres du pape , de
reur, add. l'empereur, du roi d'Espagne & du
Fra-Paolo. duc de Savoie , qui lui présentèrent
Pallavicin. une copie des décrets du concile de
Mémoires Trente, en le priant de les faire ob-
de Condé. server dans les terres de son obéissance,
Lettres de & de vouloir bien se trouver , à une
Prosper de certaine époque, dans la ville de Nanci,
Ste-Croix. où ils offroient de se rendre chacun
 de son côté , afin de prendre d'un
 commun accord les moyens de faire
 rentrer dans le sein de l'église les
 peuples qui s'en étoient séparés. En
 attendant que cette conférence pût
 avoir lieu, ils l'exhortoient 1°. à faire
 cesser la vente scandaleuse des biens
 d'église , en se contentant des sub-
 ventions volontaires que les ecclésiasti-
 ques de ses états seroient dans le cas
 de lui fournir. Le roi d'Espagne & le
 duc de Savoie déclaroient qu'ils n'en-
 tendoient point être payés aux dépens
 du clergé de ce qui leur étoit dû de la
 dot de leurs femmes. 2°. A punir du
 dernier supplice les chefs des schisma-
 tiques, qui, abusant de son jeune âge,

avoient dévasté ses provinces, appelé les étrangers & livré aux anciens ennemis de sa couronne les places fortes de son royaume. 3°. A révoquer les rémissions accordées par son édit de pacification à ceux qui s'étoient avoués coupables de sacrilège & de lèze-majesté divine, attendu qu'il n'appartient à aucune puissance terrestre de pardonner des crimes de cette nature. 4°. A faire respecter parmi ses sujets la justice par laquelle les rois règnent; en châtiât exemplairement les auteurs & les complices du lâche & exécrationnable attentat commis sur la personne du feu duc de Guise, son lieutenant-général, sans être arrêté par aucune considération personnelle, car s'il manquoit des forces pour en venir à bout, ils lui fourniroient gratuitement tous les secours qu'il leur demanderoit.

ANN. 1564.

Le roi répondit en peu de mots:
 » Je remercie vos maîtres de leurs
 » salutaires conseils, & vous, mes-
 » sieurs, de la peine que vous avez
 » prise de me venir trouver de si loin.
 » Je n'ai eu d'autre objet, en faisant
 » la paix, que de chasser les étrangers
 » de mes états, d'y rétablir l'ordre &

« la justice. Quant à l'acceptation du
 ANN. 1564. « concile, c'est une matière sur laquelle
 « je ne puis me dispenser de prendre
 « l'avis des princes & autres grands
 « personnages qui forment mon con-
 « seil : j'en délibérerai avec eux , &
 « je communiquerai par écrit à vos
 « maîtres ma dernière résolution ».

On présuma que cette scène d'apparat avoit été arrangée par le cardinal de Lorraine , qui ne vouloit pas que tous les soins qu'ils s'étoit donnés fussent entièrement perdus pour l'état , quoiqu'il ne pût se dissimuler à lui-même qu'ils n'avoient pas eu , à beaucoup près , le succès qu'il s'en étoit promis. Le choix d'un personnage aussi distingué , le grand nombre d'évêques & de docteurs dont il se faisoit accompagner , le secret impénétrable qu'on gardoit sur ses instructions , dans un moment où l'on paroissoit généralement persuadé en France que les légats qui dirigeoient le concile ne se porteroient jamais volontairement à réformer les abus de la cour romaine , toutes ces considérations jointes ensemble , n'avoient pas permis au souverain pontife de douter que cet homme entreprenant ne se proposât de lui

forcer

forcer la main , & dès-lors il n'avoit plus vu en lui qu'un rival & un ennemi redoutable. Voulant essayer de le dégôûter de cette commission , il l'attaqua d'abord par les armes du ridicule , en demandant publiquement à l'ambassadeur du roi ; si l'intention de son maître étoit de donner deux chefs à l'église , & surquoi l'on s'étoit persuadé en France que le cardinal de Lorraine étoit plus propre que lui à réformer les abus ; plaideroit-il pour la résidence des évêques , lui qu'on n'avoit jamais vu s'éloigner de la cour ? se déclareroit-il contre la pluralité des bénéfices , tandis qu'il possédoit six à sept évêchés & un plus grand nombre d'abbayes ? Si l'on ne vouloit véritablement que le redressement de la discipline ecclésiastique dans le royaume de France , qu'avoit-on besoin de se mettre en frais pour une besogne déjà faite ? n'y avoit-on pas procédé en toute liberté au concile de Poissy , sous la direction du cardinal de Tournon ? Il suffisoit de lui adresser les actes de cette assemblée ; il y donneroit la sanction nécessaire , sans qu'il fût besoin d'arracher un si grand nombre d'évêques de leurs

ANN. 1564.

 ANN. 1564.

diocèses, où leur présence pouvoit seule arrêter les progrès de l'hérésie. Apprenant que le cardinal persistoit dans sa résolution, il manda d'une part à ses légats de multiplier les congrégations, & de presser le travail des théologiens, afin de mettre fin au concile dans la session suivante, dont le terme n'étoit pas éloigné; & d'une autre part il refusa à l'ambassadeur de France le délai nécessaire pour donner aux évêques qui étoient en route le tems d'arriver. Le cardinal de Lorraine, averti de ce qui se préparoit, prit la poste, & prévint le jour marqué pour la dernière session; elle n'eut lieu que pour prononcer une prorogation, laquelle fut suivie d'une seconde à un terme plus éloigné, puis d'une troisième, puis enfin d'une session qui ne fut pas la dernière: car les légats connoissant la vivacité, ou ce que les italiens appellent la fureur françoise, & n'espérant d'en triompher que par le dégoût, la lassitude & l'ennui, entamèrent, s'il est permis de parler ainsi, une guerre de chicane, où tout l'avantage étoit de leur côté. Pie IV, non-content de leur faire parvenir des renforts assez considérables pour

que le nombre des évêques italiens surpassât toujours des deux tiers celui de toutes les autres nations ensemble, leur envoya un ordre absolu de transférer, de suspendre ou de dissoudre le concile, s'il ne leur restoit plus d'autre moyen de prévenir des décisions préjudiciables à l'autorité du St-Siège. Le cardinal de Lorraine fut reçu à Trente avec des honneurs extraordinaires, & écouté avec admiration dans une congrégation générale; mais au sortir de cette audience, il se trouva confondu dans la foule des évêques, & entièrement négligé des légats, qui s'étant mis en possession de proposer exclusivement tous les objets de délibération, continuoient d'exercer les théologiens sur des questions de dogme, sans permettre qu'on s'écartât en aucune manière de l'objet soumis à l'examen. S'il arrivoit à quelque évêque, en opinant, de toucher un point qui eût un rapport même indirect aux prétentions de la cour de Rome, ou bien il étoit interrompu par le président de l'assemblée, ou il étoit baffoué & personnellement injurié par la faction des prélats italiens aux gages du pape, qui n'attendoit que de lui leur avan-

ANN. 1564. cement, croyoient acquérir des droits à sa faveur en raison de leur emportement. Témoin de quelques-unes de ces scènes tumultueuses, le cardinal voulut avoir une explication particulière avec les légats. Après s'être plaint des mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès du saint-père, de la défiance peu méritée qu'il éprouvoit de leur part, de la licence & des brigues qui régnoient dans les congrégations, il ajouta que le seul motif qui eût fait désirer si ardemment aux princes & au roi de France en particulier la célébration d'un concile général, étoit, comme personne ne l'ignoroit, le désir de ramener dans le sein de l'église ceux de leurs sujets qui s'en étoient séparés, & de préserver les autres de la contagion : qu'il sembloit donc que pour remplir des vues si salutaires, on auroit dû commencer par tenter les voies de la persuasion, épuiser toutes les ressources de la douceur & de la charité, pour attirer au concile les chefs & les principaux soutiens de l'hérésie; & s'il avoit été absolument impossible de triompher de leur obstination, de s'appliquer, par une réforme sérieuse de tous les abus

qui s'étoient introduits dans la discipline de l'église; à leur arracher promptement des mains les armes dont ils se servoient avec tant de succès après d'une multitude trop ignorante pour ne pas juger d'une doctrine par la conduite de ceux qui font profession de l'enseigner. Qu'au lieu de suivre cette route, on s'étoit contenté d'inviter les princes protestans d'Allemagne à envoyer au concile leurs théologiens & leurs ambassadeurs; qu'on avoit ensuite disputé sur la forme des audiences & sur la nature des sauf-conduits qui pourroient leur être accordés, & qu'avant même que cette première difficulté fût levée, on les avoit effarouchés par des anathêmes anticipés qui leur avoient fait croire qu'on avoit plus d'envie de les condamner que de les entendre. Que ce commencement avoit décidé la marche qu'on avoit constamment suivie depuis; car, comme si le concile n'eût été assemblé que pour excommunier, on avoit apporté la plus scrupuleuse attention à ne laisser passer dans leurs ouvrages aucune proposition sans une flétrissure, & l'on avoit presque entièrement perdu de vue les objets de réformation: dans

ANN. 1564.

ce moment même, où l'on parloit de terminer le concile, on concentroit tellement toute l'attention des pères sur les matières de dogme, que si quelqu'un s'avisoit de demander la réforme d'un abus, on le traitoit hautement de perturbateur du repos public, & d'ennemi déclaré du St-Siège. Que pour lui, il ne voyoit pas quel fruit on se promettoit de cette foule d'anathèmes qui se renouvelloient à chaque session, puisqu'ils étoient inutiles pour les catholiques, qui détestoient d'avance les erreurs qu'on proscrivoit, & qu'on ne devoit pas s'attendre qu'ils fissent beaucoup d'impression sur l'esprit des hérétiques, qui se plaindroient toujours qu'on les auroit condamnés sans les avoir entendus. Sous ce premier point de vue, le concile ne serviroit donc qu'à creuser davantage la ligne de séparation entre les deux communions, & à rendre plus difficile une réunion qu'on ne devoit jamais cesser de désirer; mais sous un autre aspect, il pouvoit avoir des suites encore plus fâcheuses. Les souverains catholiques, persuadés par les lettres de convocation, qu'il étoit sérieusement question de ré-

former l'église dans son chef & dans ses membres , avoient assemblé les évêques de leurs états , & les avoient chargés de rechercher , avec la plus scrupuleuse attention , toutes les corruptions qui s'étoient glissées dans la discipline ecclésiastique. Ce travail avoit mis en évidence une foule d'abus qu'il auroit été infiniment plus sage de dissimuler , si l'on n'avoit pas envie de les corriger. L'Europe entière avoit les yeux ouverts sur le concile , & s'il arrivoit qu'il se séparât sans avoir produit le fruit qu'elle avoit droit d'en attendre , c'en étoit fait de la religion catholique : ses nombreux ennemis manqueraient-ils de représenter le clergé comme absolument incorrigible , à moins que les princes séculiers & les administrateurs des états n'y missent eux-mêmes la main ? Qu'il ne savoit pas ce que pensoient à cet égard les autres cours de l'Europe , mais par rapport à celle de France , il pouvoit assurer , qu'informée par ses ambassadeurs du peu de fond qu'elle pouvoit désormais faire sur le concile , elle auroit pris un dernier parti , si pour rompre ce coup , il n'avoit pas demandé à leur être associé,

ANN. 1564.

dans la persuasion où il étoit que quand bien même , parmi les articles de demandes dont ils étoient chargés , il s'en trouveroit quelques - uns qui dûssent être rejetés , on leur permettroit du moins de les proposer , & d'entendre les raisons qui empêchoient qu'ils ne fussent acceptés. Qu'il prioit donc les légats de vouloir bien lui déclarer s'ils étoient dans la disposition de proposer ces articles au concile , afin qu'il en fût délibéré dans la première congrégation , ou s'ils aimoient mieux que , conformément au droit ancien , les ambassadeurs les présentassent directement à l'assemblée.

Les légats répondirent , que bien loin que le saint-père eût conçu contre lui aucune défiance , il leur avoit expressément recommandé de prendre son avis sur toutes les matières où ils se trouveroient embarrassés. Que si sa sainteté ne l'avoit pas associé ouvertement à leurs fonctions , & si de leur côté ils ne lui avoient pas témoigné tout le cas qu'ils faisoient de ses lumières , il ne devoit attribuer cette réserve qu'à sa qualité d'orateur d'une couronne , qui ne leur permet-

toit pas de lui accorder des distinctions ANN. 1564
 qui exciteroient la jalousie & les
 plaintes des orateurs des autres puis-
 sances; qu'ils le prioient donc de
 leur pardonner des ménagemens po-
 litiques qui les affligeoient plus que
 lui, & de continuer de les avertir en
 particulier de tout ce qu'il verroit de
 répréhensible dans leur conduite.
 Qu'en se chargeant par obéissance de
 diriger une assemblée animée de tant
 d'intérêts différens, composée de tant
 d'humeurs discordantes, ils n'avoient
 point en la vanité de croire qu'ils con-
 tenteroient tout le monde: qu'ils avoient
 prévu, au contraire, que de quelque
 manière qu'ils se comportassent, ils
 donneroient lieu à bien des murmu-
 res, puisque s'ils lâchoient la main aux
 esprits bouillans & emportés, on crie-
 roit au tumulte; s'ils les réprimoient,
 on se plaindroit du défaut de liberté:
 la meilleure preuve qu'ils tenoient un
 juste milieu entre ces deux écueils,
 c'est qu'on les accusoit tout-à-la-fois
 de deux excès qui se détruisoient mu-
 tuellement, de tyrannie & de mollesse.
 Qu'il auroit été à désirer, sans doute,
 que les protestans & les autres sec-
 taires qui avoient donné occasion à la

ANN. 1564.

célébration du concile, eussent consenti à y prendre part; ils ne pouvoient du moins se plaindre de n'avoir pas été appelés. M. le cardinal de Lorraine savoit mieux que personne de quelle manière les avances des souverains pontifes avoient été reçues, & il étoit trop éclairé pour approuver qu'on changeât la forme de ces augustes assemblées, & qu'on en formât une qui n'auroit eu, ni le pape pour chef, ni les évêques pour juges : car c'étoit là ce qu'ils avoient osé demander. En regardant donc comme un véritable malheur que les sectaires ne se fussent point présentés, on ne pouvoit en faire un crime aux souverains pontifes, qui n'avoient rien oublié pour amollir leurs cœurs & vaincre leur obstination : le reproche tomboit tout entier sur les princes séculiers, qui ayant en main la force coactive, ne s'en étoient peut-être pas servis autant qu'ils l'auroient dû, pour faire entendre raison aux réfractaires. Le concile, assemblé pour statuer sur les matières de foi & de discipline, avoit jugé devoir faire marcher de front ces deux objets. C'est la route qui leur avoit été tracée par leurs

devanciers, & à laquelle ils n'avoient pas cru devoir rien changer. S'il étoit vrai, cependant, que la grande attention qu'on avoit donnée aux matières de dogme, eût fait négliger quelque point de discipline, cet oubli involontaire étoit facile à réparer, tant que le concile demeurait assemblé: il suffisoit de leur spécifier le point qui exigeoit un règlement, & ils prenoient sur eux de lui faire trouver place parmi les matières qui restoit encore à examiner. C'est là ce qu'auroient dû faire dès le commencement les ambassadeurs de France, au lieu de crier vaguement à la réformation, sans jamais rien spécifier. Il sembloit, à les entendre, que le pape & ses légats s'opposassent seuls au vœu général de l'Europe pour la réformation. L'évènement prouveroit bientôt qu'ils la désiroient plus sincèrement & plus ardemment qu'aucun de ceux qui crioient si haut, non point à la vérité telle qu'il avoit plu aux novateurs de l'imaginer, mais sainte, salutaire & générale. Leur embarras n'étoit pas d'y mettre la main, mais de s'assurer du véritable consentement de ceux-là même qui sembloient exciter

ANN. 1564.

 ANN. 1564.

leur zèle. Car il n'étoit pas douteux que les plus grandes corruptions de la discipline ecclésiastique ne procédâssent des usurpations de la puissance séculière sur l'autorité ecclésiastique, ou des caprices des princes, qui accoutumés à ne se conduire que par l'intérêt du moment, renversoient tout ce qui s'opposoit à leurs désirs. C'étoit donc par eux qu'il convenoit de commencer la réformation, à moins qu'on n'eût le projet de leur asservir entièrement l'église. Mais les souverains & leurs ambassadeurs se prêteroient-ils à un traitement qui pouvoit seul opérer la guérison? n'y en auroit-il aucun qui regardât d'anciennes usurpations, de vieux abus, comme des prérogatives & des droits attachés à sa couronne? M. le cardinal de Lorraine savoit mieux que personne quelles étoient à cet égard les dispositions de la cour de France; en attendant qu'il voulût bien les en instruire, ils recevraient avec plaisir les articles dont il leur avoit parlé, en conféreroient avec lui, & saisiroient le moment favorable de les proposer au concile.

1. Au lieu d'en conférer avec lui, ils les adressèrent au pape, qui con-

sterné à cette lecture , assembla ses théologiens & ses canonistes pour y ANN. 1564
 faire des réponses , & préparer des
 armes aux légats eux-mêmes & à cette
 nombreuse milice d'évêques italiens
 dont ils dispoisoient. On fit même im-
 primer furtivement dans deux villes
 d'Italie les articles & les réfutations.
 Mais soit que cette précaution ne
 rassurât pas pleinement l'esprit du
 pontife, soit qu'il ne cherchât dans
 ce moment qu'à pousser à bout les
 françois , afin de les rendre res-
 ponsables de la dissolution du con-
 cile , il défendit à ses légats d'avoir
 aucun égard à leurs demandes. Un
 abus de confiance si marqué auto-
 risoit suffisamment les ambassadeurs
 à se retirer ; mais comme ce coup d'é-
 clat auroit confirmé les fâcheuses im-
 pressions déjà répandues contre la
 France dans presque toutes les cours
 de l'Europe , le cardinal imagina un
 moyen de forcer le pape , ou à se
 relâcher , ou à rompre lui-même
 l'assemblée. Jusqu'alors les évêques
 espagnols , quoique souvent contrariés
 par les ministres de leur souverain ,
 avoient soutenu avec intrépidité les
 droits de l'épiscopat & les maximes

ANN. 1564. de l'ancienne discipline contre les nombreux assauts des ultramontains. Il jugea qu'en les réunissant , & aux françois qu'il dirigeoit , & aux allemands qui avoient ordre de se concerter avec lui , il imposeroit aux légats , qui rougiroient de se trouver opposés, avec leurs seuls italiens, au vœu de tout le reste de la chrétienté ; il forma des liaisons secrètes avec les plus accrédités , & tint dans son palais des conférences particulières , auxquelles il tâcha de les attirer. Le pape , promptement averri de ce qui se passoit , manda l'ambassadeur d'Espagne , & se plaignit à lui de la conduite des évêques espagnols, qui, tandis qu'ils ne cherchoient qu'à complaire à leur souverain , sembloient avoir pris à tâche de le pousser à bout , & lui donnoient seuls plus d'embarras que tout le reste du concile. Il attribua leur insubordination à la faute qu'on avoit faite de commettre la direction des affaires du concile au Marquis de Pescaire , gouverneur de Milan , qui ne pouvant résider à Trente , s'étoit substitué un de ses secrétaires. Il demanda donc instamment qu'il plût à Philippe de commettre cette importante fonction

à un homme titré, auquel il se proposoit de faire rendre les honneurs dûs au représentant du plus puissant monarque de la chrétienté.

ANN. 1564.

Nous avons vu avec quelle astuce Philippe, lors de son avènement au trône d'Espagne, avoit tenté à Venise & à Rome d'enlever au monarque françois le droit de préséance sur les autres rois chrétiens. Saisissant avec empressement l'occasion de recommencer cette querelle sous de meilleurs auspices, il nomma pour son ambassadeur auprès du concile, Claude Ferdinand de Quinones, comte de Luna, qui remplissoit la même fonction auprès de l'empereur Ferdinand. Le comte de Luna, à son arrivée, demanda, non pas à la vérité le premier rang après l'ambassadeur de l'empereur, mais telle place qu'il plairoit aux pères de lui assigner, pourvu qu'elle ne compromît pas la dignité de son maître, qui étant incontestablement le plus puissant monarque de l'Europe, ne devoit céder le pas à aucun autre roi. Lansac s'opposa vigoureusement à ce qu'on lui en assignât d'autre que celui qu'il devoit tenir immédiatement au-dessous de lui, & menaça,

ANN. 1564.

en cas d'innovation, de sortir le même jour de Trente, & de signifier à tous les évêques françois un ordre de le suivre. Après quarante jours de négociations, le cardinal de Lorraine, qui voyoit tous ses projets d'union renversés par cet incident, obtint le consentement de Lansac pour un hors de rang qui ne compromettoit point essentiellement l'honneur de la couronne. Il s'y prêta donc, mais avec tant de répugnance, qu'il demanda aussi-tôt son rappel, laissant la direction des affaires au président du Ferrier, qui dut s'attendre à de nouveaux débats, puisqu'il n'étoit pas de l'intérêt de ceux qui avoient suscité cette querelle, qu'elle se terminât par un accommodement. En effet, Pie IV ne tarda pas à envoyer un ordre absolu à ses légats d'établir une parfaite égalité d'honneurs entre l'ambassadeur d'Espagne & celui de France.

On choisit, pour l'exécution de cet ordre, la fête de St-Pierre, où tous les ambassadeurs devoient recevoir, pendant la messe, les honneurs de l'encens & du baiser de paix. Les légats firent porter de nuit dans la sacristie deux encensoirs & deux paix, afin qu'au même

instant les ambassadeurs des deux couronnes fussent traités avec la même distinction. Les ambassadeurs de France ne commencèrent à soupçonner ce qui se préparoit qu'au milieu du service divin : s'en étant alors éclaircis à force de perquisitions, ils remplirent l'église de tant de tumulte que la messe fut interrompue. Les légats intimidés, se retirèrent dans la sacristie avec les parties intéressées, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. Le résultat fut qu'on ne donneroit à cette messe, ni encens ni baiser de paix, & qu'on attendroit de nouveaux ordres du pontife. Le cardinal de Lorraine, la tête encore échauffée de cette scène orageuse, écrivit au pape qu'il étoit inconcevable que le père commun des fidèles, sans aucun motif apparent, eût signé l'ordre de dégrader une nation à qui le St-Siège devoit toute sa grandeur temporelle, un pupile dont il étoit par état le défenseur. Que s'il n'avoit eu pour objet que d'éloigner les françois du concile, il ne tarderoit pas à être satisfait, puisqu'ils n'y demeureroient qu'autant qu'ils y tiendroient leur ancien rang; mais que s'il s'étoit imaginé qu'après leur départ il

 ANN. 1564.

lui deviendroit plus facile d'amener le concile à ses vues, ou que cette querelle mettroit aux prises les rois de France & d'Espagne, il s'étoit doublement trompé, car deux aussi proches parens finiroient bientôt par être d'accord; & parmi les pères du concile, il s'en trouveroit toujours un bon nombre qui ne seroient pas d'humeur à se laisser tyranniser. D'ailleurs ses vues ne seroient ignorées de personne: les ambassadeurs de France s'étoient cru obligés, pour leur propre justification, de les dévoiler dans une protestation qu'ils auroient déjà signifiée au concile & livrée à l'impression, s'il n'avoit modéré leur ardeur, dans l'espérance que le saint-père, informé du fâcheux effet que cette malheureuse entreprise avoit déjà produit à Trente & ne manqueroit pas de produire dans tout le reste de la chrétienté, détesteroit des conseils perfides, & ne suivroit plus désormais que ceux de sa prudence & de son équité.

Ce que le cardinal mandoit au saint-père de l'effet que cette tentative avoit produit à Trente, n'étoit point exagéré. Les évêques espagnols eux-mêmes, quoique jaloux de l'hon-

neur de leur nation , n'approuvoient ni la manière ni le tems qu'on avoit choisis pour agiter une matière si étrangère aux occupations d'un concile , & se plaignoient hautement qu'on cherchât à le dissoudre. Le comte de Luna, appelé, comme nous l'avons vu, pour les rendre plus dociles , parut n'être arrivé que pour exciter leur zèle & donner un nouvel essor à leur liberté. Sa première demande fut la révocation du droit que s'étoient attribué les légats de proposer exclusivement à tout autre les matières qui devoient être agitées , & qu'ils regardoient avec raison comme la sauve-garde de la puissance pontificale. Pie, honteux de sa méprise , ne vit plus d'autre moyen de sortir du nouvel embarras où il s'étoit jeté , que de mettre dans ses intérêts le cardinal de Lorraine. Il avoit commencé, dès qu'il le vit arriver à Trente, par l'entourer d'hommes affidés , qui lui rendissent un compte fidèle de ses paroles , de ses actions , & , s'il étoit possible , de ses pensées. Dans le tems même qu'il sembloit s'étudier à l'accabler de mortifications publiques , il n'avoit point cessé de le

ANN. 1564.

ANN. 1564.

tières de la suivante; il partit pour Rome , accompagné de cinq à six prélats ; un plus grand nombre d'autres s'étoient évadés pour retourner dans leurs diocèses après le départ de Lansac , & il n'en restoit alors que sept à huit à Trente avec du Ferrier & Pibrac. Cette conjoncture parut favorable pour mettre en avant le chapitre de la réformation des princes , qui contenoit douze ou treize articles. Du Ferrier essaya , dans une conférence particulière qu'il eut avec les légats , de les engager à se désister d'une entreprise sur laquelle ses fonctions d'ambassadeur ne lui permettoient pas de garder le silence ; n'ayant rien obtenu , il demanda à être entendu dans une congrégation générale , où après avoir exposé les soins que le roi très-chrétien , son maître , s'étoit donnés pour procurer la célébration d'un concile qu'il croyoit propre à ramener dans le sein de l'église les peuples qui s'en étoient séparés , à corriger les abus qui scandalisoient le monde chrétien & à regagner aux pasteurs légitimes la confiance & le respect qu'ils avoient perdus , il prenoit le ciel & la terre à

témoin que puisqu'au lieu de correspondre aux vues de ce pieux monarque, ceux qui dirigeoient cette assemblée refusoient d'apporter aucun remède aux désordres du clergé, & osoient le menacer des foudres de l'excommunication s'il maintenoit les droits de sa couronne, & continuoit de se faire rendre par les évêques & les autres ecclésiastiques ses sujets l'obéissance & la soumission qui lui étoient dues, il s'opposoit à tous les décrets qu'ils pourroient former au préjudice des droits, usages & prérogatives de sa couronne, franchises & libertés de l'église gallicane. Il déposa l'acte de cette protestation sur le bureau, & se retira quelques jours après à Venise, en signifiant au petit nombre d'évêques françois qui restoient à Trente, qu'ils eussent à s'absenter s'ils s'apercevoient qu'on n'y eût point d'égard.

Ce coup d'éclat affligea sensiblement le cardinal de Lorraine, qui étoit alors d'accord sur presque tous les points avec le souverain pontife. Quoiqu'il sût mauvais gré aux ambassadeurs de ne l'avoir point prévenu de leur démarche, il eut la justice de faire tomber ses plaintes bien moins

ANN. 1564.

sur eux que sur les légats qui, après lui avoir donné parole de ne point proposer cette matière avant son retour, s'étoient hâtés de la mettre cruellement en délibération, sans user d'aucun des correctifs dont il leur avoit fait sentir la nécessité. Il les fit goûter au pape, & obtint un ordre pour les légats de s'y conformer. A cette condition il prit sur lui de ramener les ambassadeurs au concile, ou du moins d'y faire demeurer les évêques. Il passa dans ce dessein à Venise, mais il ne gagna rien sur l'esprit de du Ferrier, qui trouvant encore dans ce chapitre, après les corrections du cardinal, des choses qui déplairoient au parlement de Paris, & voulant réserver au roi & au conseil une pleine liberté d'accepter ou de méconnoître, tant les décrets déjà formés que ceux qui devoient suivre, refusa, ainsi que Pibrac, son collègue, de retourner à Trente. Dans les deux dernières sessions auxquelles le cardinal eut une très-grande part, on continua de s'occuper principalement des matières de discipline, & si l'on en excepte les abus de la cour de Rome que le pape s'étoit chargé de corriger par lui-même & sur lesquels d'ailleurs

d'ailleurs il auroit été très-difficile de faire entendre raison à la faction prédominante des évêques italiens, la réforme du clergé fut aussi parfaite que le tems le comportoit; c'est ce qui faisoit désirer ardemment au cardinal de Lorraine qu'elle pût être reçue en France. Avant qu'il en portât la proposition au conseil, il y excita, sans dessein prémédité, un violent orage.

ANN. 1564

Le chancelier l'Hopital, touché des représentations d'un grand nombre de familles réformées, qui obligées par état de demeurer dans des villes où l'exercice de leur religion étoit défendu, manquoient de toute consolation spirituelle dans leurs maladies & d'instituteurs pour leurs enfans, fit secrètement expédier une déclaration qui, en laissant subsister dans ces villes la défense de tout exercice public de la nouvelle religion, permettoit à tout particulier de tenir dans sa maison un ministre domestique. C'étoit, au jugement des catholiques, un moyen indirect de rétablir dans toutes les villes du royaume, & sur-tout à Paris, les conventicules secrets. Le parlement de Dijon, auquel cette déclaration avoit été présentée, avoit député à la cour deux de ses

ANN. 1564.

membres, qui ne pouvant obtenir audience de la reine mère, s'étoient adressés sans succès à presque tous les maîtres des requêtes pour faire entendre leurs représentations dans le conseil. Aucun d'eux n'avoit osé se charger d'un rapport qui ne pouvoit manquer de le compromettre avec le chef de la magistrature. C'étoit le moment où le cardinal de Lorraine, de retour du concile de Trente, arrivoit à la cour. Ils lui exposèrent leur embarras, & le déterminèrent sans peine à remplir la fonction de maître des requêtes. Le compte qu'il rendit de cette affaire remplit d'étonnement & d'indignation le cardinal de Bourbon & les autres conseillers d'état, qui n'avoient jamais entendu parler de cette déclaration. Le chancelier, pris au dépourvu, dit, *eh quoi, monsieur, êtes-vous déjà venu pour nous troubler ?* Je ne viens point troubler, répondit le cardinal, *je prétends seulement empêcher que vous ne troubliez l'état comme vous avez déjà fait par le passé, béliastre que vous êtes. Prétendez-vous donc empêcher, répliqua le chancelier, que ces pauvres gens auxquels le roi permet de vivre en liberté de conscience, ne reçoivent au-*

cune consolation spirituelle dans leurs maladies ? Je prétends empêcher qu'on n'innove rien au préjudice de l'édit de pacification ; car on fait bien qu'en tolérant telles choses, c'est tacitement permettre les conventicules & assemblées secrettes. Et vous qui êtes de par moi tout ce que vous êtes, osez-vous bien me dire que je viens troubler ? Le cardinal de Bourbon, chef du conseil, demanda à son tour au chancelier, s'il se croyoit en droit d'expédier des ordonnances qui n'avoient point été communiquées au conseil. En ce cas, ajouta-t-il, il est parfaitement inutile qu'il s'assemble, & il déclara qu'il y assistoit pour la dernière fois. Rompant à ces mots la séance, il passa avec tous les autres conseillers d'état dans la chambre de la reine mère, qui non moins embarrassée que le chancelier, les pria instamment & leur fit ordonner par le roi son fils de retourner dans la salle du conseil, où ils recevroient une entière satisfaction. La déclaration fut révoquée, avec défense au chancelier d'en sceller à l'avenir aucune qui n'eût été auparavant examinée dans le conseil. L'Hopital, traité avec tant d'indignité,

ANN. 1564.

 ANN. 1564.

n'étoit cependant pas aussi coupable qu'il le paroïssoit. Depuis que Catherine, pour complaire aux différens chefs de faction, avoit laissé introduire dans le conseil, une foule d'hommes qui n'étoient point de son rhoix, & qu'elle-même, pour faciliter l'enregistrement des édits, en avoit ouvert l'entrée aux présidens & aux gens du roi du parlement de Paris, elle s'étoit apperçue qu'une compagnie si nombreuse & si discordante, n'étoit point propre à connoître des matières de gouvernement : en conséquence elle ne l'avoit presque plus occupée que d'affaires contentieuses ; & s'étoit formé, pour l'administration générale, un comité secret de cinq ou six personnes qui s'assembloient dans son cabinet, & représentoit le conseil d'état. C'étoit dans un de ces comités qu'avoit été arrêtée la déclaration dont on faisoit un crime au chancelier. Il lui auroit été facile de s'en laver ; mais ne le pouvant sans révéler un mystère qui auroit compromis directement la reine mère avec les princes du sang & les autres personnages qui formoient le vrai conseil, il dévora en silence cet affront.

Prévoyant que l'affaire du concile

alloit le mettre aux prises une seconde fois avec le cardinal de Lorraine, il prit soin de s'y trouver le plus fort, en y appelant un grand nombre de magistrats. Le cardinal ayant exposé le besoin qu'avoit le clergé françois d'une prompte réformation, le peu de succès qu'avoit eu celle qu'on avoit ébauchée à Poissy, les soins qu'il s'étoit donnés, conjointement avec les ambassadeurs du roi, pour rendre celle de Trente aussi générale & aussi complète que les circonstances le permettoient, le profit que ne pouvoit manquer d'en tirer la nation en l'adoptant, & le tort irréparable qu'elle se feroit dans l'esprit de toutes les autres nations chrétiennes, si après s'être montrée la plus ardente à en procurer la tenue, elle étoit la seule qui refusât d'y adhérer, il supplia le roi, la reine mère, les princes & les grands officiers de la couronne, de vouloit bien se rappeler l'engagement par écrit qu'ils avoient daigné prendre avec lui avant son départ, & en réclama l'exécution. Malgré toute son éloquence, il ne persuada point le plus grand nombre de l'assemblée. Les courtisans & les anciens ministres ne

ANN. 1564.

croyoient pas qu'on dût souscrire aux actes d'une assemblée qui avoit essayé d'enlever au roi le droit de préséance sur les autres princes chrétiens. La France d'ailleurs avoit protesté contre ce qui s'étoit fait à Trente sous le règne de Henri II; or, puisque les décrets formés au mépris de cette protestation faisoient partie des actes du concile, elle ne pouvoit le recevoir sans improuver la conduite de ce monarque, & tomber en contradiction avec elle-même. Les administrateurs des finances, qui depuis quelques années ne faisoient subsister l'état que par les secours extraordinaires qu'ils tiroient du clergé, jugèrent qu'il étoit contre la politique de recevoir l'article de la réformation des princes, qui en confirmant les prétendues immunités des ecclésiastiques, auroit rendu cette ressource plus incertaine & beaucoup plus lente. Les magistrats du parlement s'opposèrent aux décrets qui supprimoient les appels comme d'abus, qui prononçoient, en certains cas, des amendes pécuniaires & des confiscations de biens, même contre les laïques, qui évoquoient à Rome, en première instance, les causes personnelles des

évêques. Le chancelier releva de son côté les décisions contraires au concile de Bâle, à la pragmatique sanction & aux libertés de l'église gallicane. Le cardinal de Lorraine, impatienté de l'entendre parler de matières de religion, ne put s'empêcher de dire que ce mot sonnoit mal dans la bouche d'un homme à qui l'on n'en connoissoit point d'autre que de nuire à ses bienfaiteurs. Confondu par la réplique de l'Hopital, qui lui demanda si en le recommandant pour l'office de chancelier, il avoit attendu de sa reconnaissance qu'il sacrifiât les droits du roi à des intérêts étrangers; embarrassé d'ailleurs à trouver sur-le-champ des solutions à toutes les difficultés qu'il venoit d'entendre, il n'insista pas, & parut se décharger entièrement de la poursuite de cette grande affaire sur le nonce Prosper de Sainte-Croix.

ANN. 1564

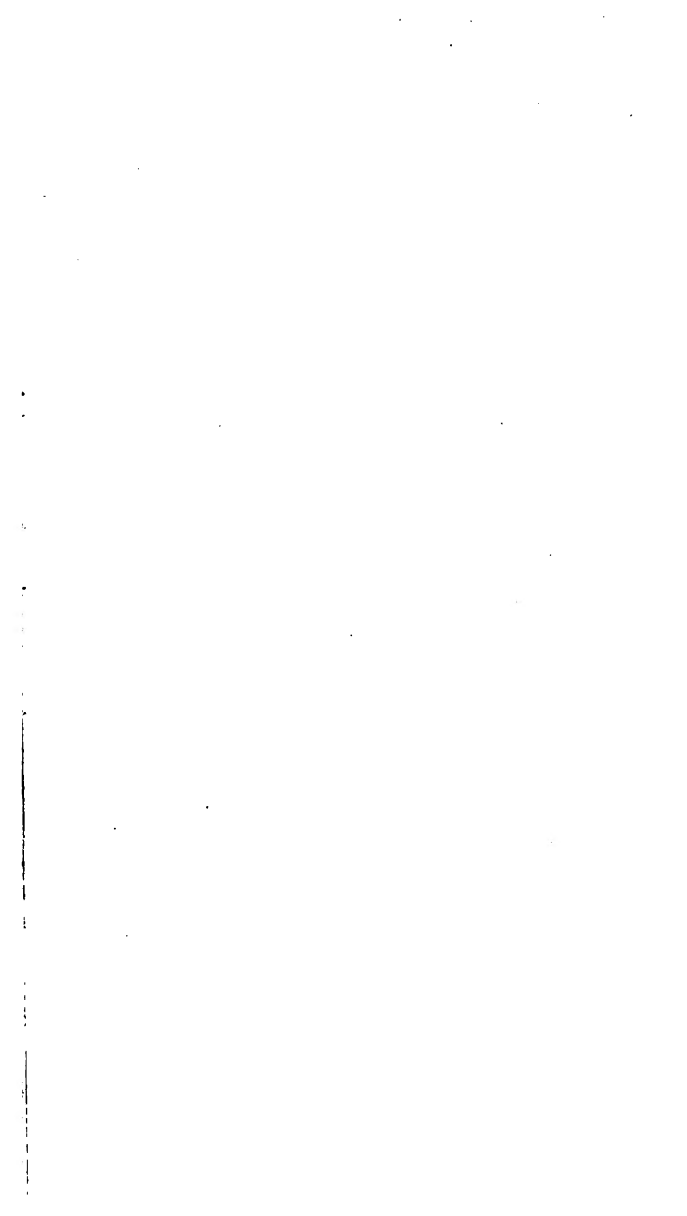
Pie IV., averti du ressentiment que conservoit la cour de France, de l'atteinte portée à son droit de préséance, & ne voulant pas laisser subsister plus long-tems cet obstacle à l'acceptation du concile, indiqua une cérémonie publique, où il assigna à l'ambassadeur de cette couronne son ancien rang,

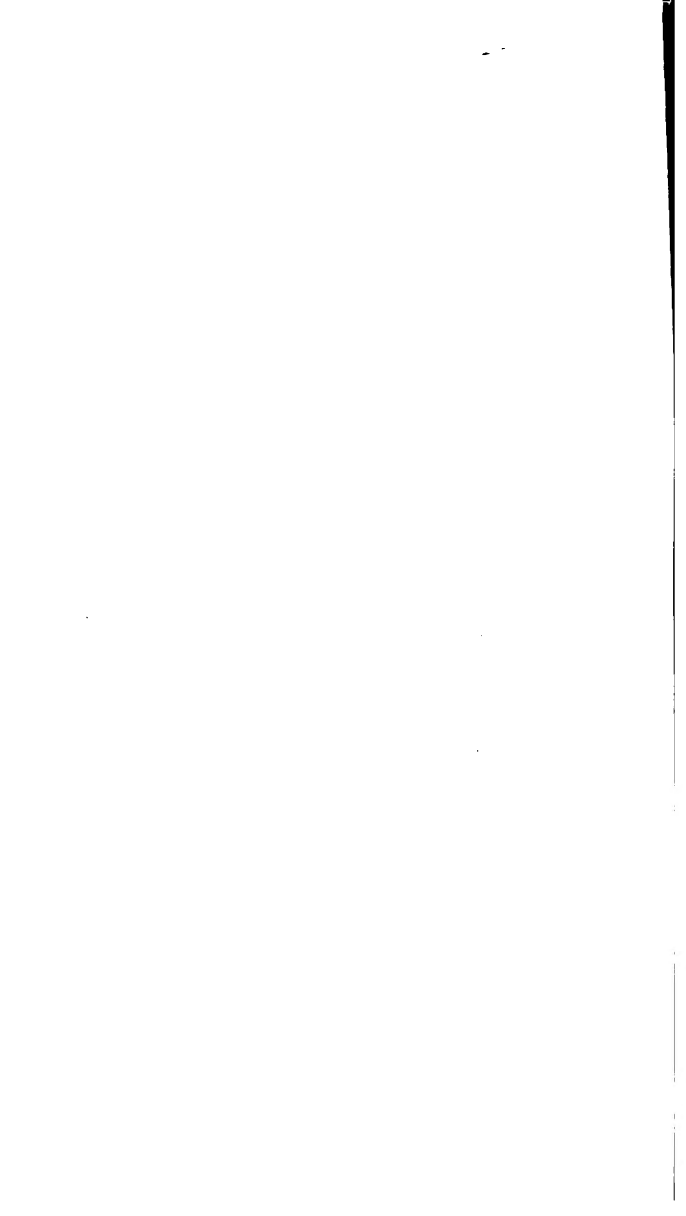
ANN. 1564. fans se laisser effrayer par les menaces de l'ambassadeur d'Espagne, qui protesta & se retira. Le nonce ne doutant point qu'une si prompte satisfaction n'eût favorablement disposé l'esprit de la reine, insista de nouveau sur la publication du concile : Catherine trouva bon qu'il en répandît dans le royaume autant d'exemplaires qu'il le jugeroit à propos & que chaque évêque le proposât à son clergé comme une règle de discipline; mais elle s'excusa d'y faire intervenir l'autorité du roi son fils, sur la crainte de l'engager dans une guerre qu'il n'étoit point en état de soutenir. Car n'ayant accordé par son édit de pacification la tolérance de la nouvelle religion que jusqu'à la tenue d'un concile, il ne pouvoit accepter celui de Trente sans fournir aux factieux un prétexte plausible de soulever la multitude. Or il falloit bien se garder, ajouta-t-elle, de leur rendre ce service, puisqu'elle étoit sûre de les affoiblir d'avantage par une paix de trois ans que par une guerre de dix.

Fin du Tome treizième.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne, N^o. 390.







NOV 28 1951



